This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

62.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

7254

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

OPÉRAS-COMIQUES EN PROSE. — TOME VII.

A PARIS,
CHEZ Mme. VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

27-
TE

235399B

R 1013 L

Printed in France.

'IS DE L'ÉDITEUR.

Nous n'avons point accompagné de notices biographiques les pièces de tous les auteurs vivans qui figurent dans nos opéras-comiques soit en vers, soit en prose. On n'en trouvera que sur ceux d'entre eux qui se sont presque exclusivement adonnés à ce genre de littérature et à celui du Vaudeville, tels que MM. Hoffmann, Quétant, Sewrin, Théaulon, etc. Quant aux auteurs dont nous donnons des comédies ou tragédies, on trouvera les notices qui les concernent en tête de leurs pièces les plus marquantes dans les parties de notre collection où les ouvrages de ces deux derniers genres sont placés.

LA

NOUVELLE OMPHALE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR M. DE BEAUNOIR,

MUSIQUE DE FLOQUET,

Représentée, pour la première fois, à Versailles, devant Leurs Majestés, le 22 novembre 1782; et à Paris, le 28 suivant, par les comédiens Italiens.

Auteurs qui ne médisent,
N'ont les rieurs souvent de leur côté :
Voilà le siècle, et le train qu'il veut suivre.
SEDECÉ.

PERSONNAGES.

LE SIRE DE MONTENDRE.
CAMILLE, Dame de Montendre.
LE CHEVALIER DE VALSAC.
MARINETTE, Suivante de Camille.
DE LORME, Valet du Chevalier.
RUSTAUT, Concierge du Château.
CHEVALIERS DE LA SUITE DE MONTENDRE.
TROUPE DE FAUCONNIERS, DE PIQUEURS ET DE GARDES-CHASSE.

L'action se passe en 1590, vers le mois de novembre, dans le château de Montendre, en Béarn.

Henri IV, les armes à la main, forçait les barrières du trône, fermées par les ligueurs et la maison d'Espagne.

LA

NOUVELLE OMPHALE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente, sur le côté droit, un château fort, avec fossés, pont-levis, tour et tourelles; à la tête du pont-levis est une petite cloche. Le côté gauche est occupé par l'entrée d'une forêt, dont les arbres sont dépouillés de leur feuillage. Le théâtre est borné par une hauteur qui domine le château.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, DE LORME.

(Le Chevalier et de Lorme descendent la hauteur qui domine le château.)

DUO DIALOGUÉ.

DE LORME.

Quoi! c'est l'amour
Qui vous ramène
En ce séjour?

LE CHEVALIER.

Oui, c'est l'amour
Qui me ramène
En ce séjour :
Charmé de sa chaîne
Mon cœur, en ce jour,
S'y livre sans retour.

LE CHEVALIER.

Oui, c'est l'amour
Qui me ramène
En ce séjour.

DE LORME.

Quoi ! c'est l'amour
Qui vous ramène
En ce séjour ?

LE CHEVALIER.

C'est dans ces paisibles lieux
Que respire Camille ;
Loin du tumulte de la ville,
Elle se cache à tous les yeux :
Mais bientôt son jeune cœur
Partageant ma douce ivresse,
Va s'ouvrir à la tendresse,
Et me nommer son vainqueur.

DE LORME.

Quoi ! c'est l'amour
Qui vous ramène
En ce séjour ?

LE CHEVALIER.

Oui, c'est l'amour
Qui me ramène
En ce séjour.

DE LORME.

Mais, Monsieur, jamais vous ne m'avez parlé de Camille.

LE CHEVALIER.

Comment t'en aurais-je parlé, de Lorme? Je ne l'ai jamais vue.

DE LORME.

Et vous êtes amoureux?

LE CHEVALIER.

Comme un fou.

DE LORME.

Je le crois.

LE CHEVALIER.

Tu sais qu'hier, à trente lieues d'ici, nous rencontrâmes M. de Montendre son époux...

DE LORME.

Qui vous fit l'accueil le plus honnête; mais qui, je crois, sera très-surpris, et peut-être même très-piqué, en apprenant, à son réveil que, sans l'attendre, sans l'en prévenir même, vous êtes parti au milieu de la nuit pour venir dans son château.

LE CHEVALIER.

C'est chose convenue: écoute-moi, j'ai soupé hier avec Montendre.

DE LORME.

Je le sais.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

62.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
7254
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

OPÉRAS-COMIQUES EN PROSE. — TOME VII.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

27 - T.

Y font passer d'agréables momens ;
Mais le bonheur est comme le printems.
Heureux qui sait en faire usage !
Tous deux coulent rapidement,
Arrêtons-les à leur passage :
Et nous répèterons, à l'hiver de nos ans,
Tous les momens
Sont doux en mariage.

SCÈNE VI.

CAMILLE, MARINETTE, DE LORME.

DE LORME.

Un mot, ma belle Demoiselle.

MARINETTE.

Que voulez-vous ?

DE LORME.

Cette charmante personne est-elle Madame de Montendre ?

MARINETTE.

C'est elle-même.

CAMILLE.

Que me voulez-vous, mon ami ?

DE LORME.

Madame, un noble Chevalier que je sers et qui arrive de l'armée, m'a chargé de vous demander la permission de venir vous présenter ses respects.

CAMILLE.

Il arrive de l'armée ?

DE LORME.

Dans l'instant.

CAMILLE.

Dites-lui que je serai charmée de le voir.

MARINETTE, à de Lorme.

Un mot... Est-il jeune ?

DE LORME.

Oui, Mademoiselle.

MARINETTE.

Aimable ?

DE LORME.

Charmant.

MARINETTE.

Est-il loin d'ici ?

DE LORME.

Non, Mademoiselle ; je vais vous l'amener dans le moment.

MARINETTE.

Allez, nous l'attendons avec impatience.

SCÈNE VII.

CAMILLE, MARINETTE.

MARINETTE.

Réjouissez-vous donc, Madame ; un chevalier jeune, aimable, charmant, qui vient vous apporter des nouvelles de votre époux.

CAMILLE.

Puissent-elles être heureuses !

MARINETTE.

Eh ! pourquoi voulez-vous qu'elles ne le soient pas ? Le porteur m'en donne d'avance bonne idée.

CAMILLE.

Tais-toi. Le voilà sans doute.

SCÈNE VIII.

CAMILLE, LE CHEVALIER, MARINETTE. DE LORME.

LE CHEVALIER.

Madame, j'aurais cru manquer à tout ce que je dois à monsieur de Montendre, mon frère d'armes et mon ami, si, passant sur ses terres, je n'étais pas venu rendre mes hommages à son épouse.

CAMILLE.

Il ne vous l'aurait, sans doute, jamais pardonné... Vous arrivez de l'armée, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

CAMILLE.

Permettez-moi donc de vous demander, avant tout, des nouvelles de M. de Montendre.

LE CHEVALIER.

Je l'ai laissé, Madame, en parfaite santé.

CAMILLE.

Il ne se disposait pas à revenir?

LE CHEVALIER.

Henri connaît trop le mérite particulier de M. de Montendre, pour lui accorder un congé dans un moment où il a besoin de tous ses braves.

CAMILLE.

Je dois donc renoncer au bonheur de le voir cet hiver?

LE CHEVALIER.

Je ne puis vous en laisser concevoir l'espérance.

CAMILLE.

Mais, Monsieur, moins âgé que mon époux, votre bras doit être plus utile au Roi que le sien, et cependant vous avez quitté l'armée?

LE CHEVALIER.

Une commission secrette, qui peut-être eût trop exposé les jours de M. de Montendre, me ramène dans le Béarn.

CAMILLE.

Êtes-vous de cette province?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame; mon nom même ne doit pas vous être inconnu : je suis le chevalier de Valsao, et mes terres touchent à celles de M. de Montendre.

CAMILLE.

Il m'a souvent parlé de vous; il vous aime et vous estime... Vous ne comptez pas sans doute, repartir sur-le-champ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame.

CAMILLE.

Serait-ce trop exiger que de vous demander ce jour entier?

LE CHEVALIER.

C'est en faire le plus doux de ma vie.

CAMILLE.

Vous me pardonnerez donc l'importunité de mes questions? Les moindres détails sont intéressans pour une épouse sensible.

LE CHEVALIER.

Je suis tout à vos ordres.

CAMILLE.

Donnez-moi la main ; vous avez, sans doute, besoin de repos.

LE CHEVALIER, à part.

J'espère bien troubler le vôtre.

(Camille et le Chevalier rentrent dans le château, de Lorme s'apprête à les suivre, Marinette l'arrête.)

SCÈNE IX.

MARINETTE, DE LORME.

MARINETTE, à part.

Cet homme, ou je suis bien trompée, m'a tout l'air d'un fat ; il faut que je m'en amuse... (*Haut.*) Alte-là, brave Écuyer d'un Chevalier charmant, laissons entrer nos maîtres et causons un instant.

DE LORME.

Très-volontiers... (*A part.*) Elle m'en veut ; elle est gentille ; mon maître en conte à la dame, la soubrette m'appartient de droit.

MARINETTE.

Votre maître me paraît très-aimable.

DE LORME.

C'est moi qui l'ai élevé.

MARINETTE.

Je vous en fais mon compliment.

DE LORME.

Parlons à cœur ouvert, Mademoiselle; nous allons passer quelque tems dans ce château, vous en êtes fort aise...

MARINETTE.

Vous croyez?

DE LORME.

J'en suis sûr; et vous ne serez pas fâchée que je vous donne une idée des bonnes et mauvaises qualités de mon maître.

MARINETTE.

Je n'en ai pas besoin.

DE LORME.

Vous n'en avez pas besoin?

MARINETTE.

Non, Monsieur... Je le connais aussi bien que vous.

DE LORME.

Vous l'avez déjà vu?

MARINETTE.

Jamais.

DE LORME.

On vous en a parlé?

MARINETTE.

Jamais.

DELORME.

Et vous le connaissez aussi bien que moi ?

MARINETTE.

Oui, Monsieur... Il est jeune, militaire et français, c'est-à-dire, brave, volage et charmant.

DE LORME.

Vous avez la pénétration vive.

MARINETTE.

Il est vrai.

DE LORME.

En ce cas, vous allez deviner que déjà je tremble de rester en ces lieux.

MARINETTE.

Pourquoi donc?

DE LORME.

Je vais être continuellement exposé au feu de ces deux yeux; il y fera chaud, Mademoiselle.

MARINETTE.

Rien n'épouvante un brave guerrier.

DE LORME.

Ma foi, Mademoiselle, mon cœur ne demande qu'à capituler, et je vous dirai même,

en secret, qu'il est tout prêt à se rendre à discrétion.

MARINETTE.

C'est une belle chose que la guerre.

DE LORME.

Je vous en réponds.

MARINETTE.

Surtout quand on est bien courageux.

DE LORME.

Devant qui parlez-vous ?

MARINETTE.

Je ne connais pas de plus bel habit que celui de soldat.

DE LORME.

Je le crois bien, ma reine.

MARINETTE.

Je me suis toujours senti un faible pour les militaires.

DE LORME.

Hé bien ! ma belle, dites un mot, et je suis tout à vous.

MARINETTE.

Les guerriers sont volages...

DE LORME, se jettant à ses genoux.

Ne craignez rien ; je jure à vos pieds que vous n'aurez pour rivale que la gloire...

SCÈNE X.

MARINETTE, DE LORME, RUSTAUT.

(Rustaut, qui pendant la scène précédente guettait Marinette et de Lorme, sort du château, s'avance doucement, et frappe un grand coup sur l'épaule de de Lorme.)

RUSTAUT.

Tout beau, tout beau, monsieur le brave; ne vous échauffez pas tant.

DE LORME, se relevant.

Le marouffle a la main pesante.

RUSTAUT.

Quel est ce gentil damoiseau?

MARINETTE, bas.

C'est un fat...

DE LORME, bas.

Quel est donc ce brutal?

MARINETTE, bas.

C'est un sot.

RUSTAUT.

Monsieur le beau garçon, vous êtes très-gentil, très-agréable; mais je suis bien aise de vous prévenir que j'aime mademoiselle

Marinette, que j'en suis aimé, que je dois l'épouser, que je ne me soucie pas qu'on lui conte fleurettes de trop près, et que ceux que j'y trouve, je les assomme... Entendez-vous?

DE LORME.

Oui, Monsieur.

RUSTAUT.

Je m'appelle Rustaut, et non Monsieur.

DE LORME.

Eh bien! soyez persuadé; mon cher Rustaut...

RUSTAUT.

Votre cher... Ah! nous n'en sommes pas encore là, il faudra faire connaissance auparavant, et je vous préviens que je n'aime pas les freluquets... Pour vous, mademoiselle Marinette, je n'ai point encore d'ordres à vous donner; mais, je vous prie, si vous voulez que je vous tienne ma parole, de ne pas manquer à la vôtre.

MARINETTE.

Tu t'effarouches d'un rien, mon pauvre Rustaut.

RUSTAUT.

C'est que je connais ces blondins aux propos doucereux.

ARIETTE.

Sans offenser sa douce amie,
On peut-être soupçonneux;
Point de belle sans amoureux,
Point d'amoureux sans jalousie.
Quand toujours
A ses amours
Une belle
Sera fidèle,
Traitez les jaloux
De vrais loups-garoux.
Mais si la traîtresse,
Riant de sa foi,
Vous trompe sans cesse,
Chantez comme moi;
Sans offenser sa douce amie,
On peut-être soupçonneux:
Point de belle sans amoureux;
Point d'amoureux sans jalousie.

ENSEMBLE.

MARINETTE.

Comptez un peu sur ma sagesse.

DE LORME.

Ah! comptez plus sur ma sagesse.

RUSTAUT.

Je compte plus sur ces deux yeux.

DE LORME, à demi-voix.

Le vilain homme, ma princesse!

MARINETTE, à demi-voix.

Pour un époux choisit-on mieux?

DUO.

MARINETTE.

Va, tes soupçons injurieux
Alarment par trop ma tendresse;
Un amant triste et soupçonneux,
Irrite l'amour et le blesse.

RUSTAUT.

Ah! si mes soupçons amoureux
Alarment par trop ta tendresse,
D'un amant triste et soupçonneux,
Daigne ménager la faiblesse.

MARINETTE.

Bannis, bannis ta jalousie,
Connais mieux tout ce que tu vaux.

RUSTAUT.

Non, je n'ai plus de jalousie,
Je connais tout ce que tu vaux.

MARINETTE.

Pour être heureux pendant la vie,
Ne voyons pas plus qu'il ne faut.
Je n'aime que mon cher Rustaut,
Il est l'objet de ma tendresse,
Je le chérirai sans cesse;
Rustaut
N'est pas un sot.

ENSEMBLE.

RUSTAUT ET DELORME.

ENGENDRE.

Pour être heureux pendant la vie ;
Ne voyons pas plus qu'il ne faut.
On n'enlève point à Rustaut.
Le digne objet de sa tendresse,
On le chérira sans cesse ;
Rustaut
N'est point un sot.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle basse du château.

SCÈNE I.

CAMILLE, LE CHEVALIER.

(A la levée de la toile, Camille et le Chevalier sont assis.)

CAMILLE.

Laissons-là ces propos, Chevalier; ils sont très-galans, mais ils ne me conviennent pas, ils pourraient même m'offenser : parlons de Henri; tout ce que vous m'en avez dit me pénètre d'estime et d'admiration pour ce grand roi.

LE CHEVALIER.

La rigueur de la saison le retient dans ce moment sous ses tentes; mais il n'attend que le retour du printems pour voler à de nouvelles victoires.

CAMILLE.

Et monsieur de Montendre s'est-il trouvé à toutes ces actions?

LE CHEVALIER.

Il n'a jamais quitté les côtés du roi.

CAMILLE.

Ne me cachez rien, de grâce; n'a-t-il pas été blessé?

LE CHEVALIER.

Non, Madame; aucun de ses lauriers n'a été arrosé de son sang.

CAMILLE.

Ils m'ont au moins coûté bien des pleurs.

LE CHEVALIER.

Que n'étais-je ici pour les essuyer?

CAMILLE.

Vous! Chevalier. .

LE CHEVALIER.

Moi-même, Madame. Ah! monsieur de Montendre connaît bien peu le prix de son bonheur. Qu'il vole à la victoire; près de vous un myrte vaut tous les lauriers.

CAMILLE.

Est-ce bien un chevalier français qui parle ainsi?

LE CHEVALIER.

L'honneur n'exclut pas la tendresse, et qui peut vous voir et conserver sa liberté?

CAMILLE.

Mon intention n'est pourtant pas de vous la ravir.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, connaissez mieux le pouvoir de vos charmes.

CAMILLE.

Parlons de monsieur de Montendre, votre frère d'armes, votre ami...

LE CHEVALIER.

Que j'envie son bonheur!

CAMILLE.

Si la tendresse de son épouse lui suffit, personne sans doute n'est plus heureux que lui.

LE CHEVALIER.

Si l'amour le plus tendre et le plus soumis donnaient des droits sur votre cœur, on pourrait les lui disputer.

CAMILLE.

Que voulez-vous dire, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Eh! Madame, ne m'entendez-vous pas?... Jouissez de votre triomphe... Je vous aime... Je vous adore...

(Camille se levant avec fierté et s'éloignant du Chevalier.)

DUO DIALOGUÉ.

CAMILLE.

Ciel ! ô ciel ! est-ce à moi
Que ce discours s'adresse ?

LE CHEVALIER.

L'hommage de ma foi
Vous irrite et vous blesse ;
L'amour que vous faites naître
Offense-t-il votre cœur ?

CAMILLE.

Apprenez à me connaître.

LE CHEVALIER.

Sans l'amour, point de bonheur.

CAMILLE.

Craignez ma juste fureur.

LE CHEVALIER.

Connaissez le vrai bonheur.

LE CHEVALIER.

Faut-il qu'à vos genoux ?

CAMILLE.

Levez-vous, levez-vous.

LE CHEVALIER.

L'hommage de ma foi
Vous irrite et vous blesse.

CAMILLE.

Ciel ! ô ciel ! est-ce à moi
Que ce discours s'adresse ?
Éloignez-vous de mes yeux,
Ou redoutez ma colère.

LE CHEVALIER.

Non, je ne puis vous déplaire,
Votre cœur dément vos yeux.
Pourquoi feindre?...

CAMILLE.

Téméraire...

LE CHEVALIER.

Pourquoi feindre?...

CAMILLE.

Téméraire...

CAMILLE.

Éloignez-vous de mes yeux;
Éloignez-vous de ces lieux.

LE CHEVALIER.

Votre cœur dément vos yeux.
Et je reste dans ces lieux.

LE CHEVALIER.

Eh bien! Madame, il faut vous obéir, il faut m'éloigner un instant. (*Prenant une arquebuse qui est dans le salon.*) Peut-être à mon retour vous retrouverai-je moins cruelle.

SCÈNE II.

CAMILLE, MARINETTE.

MARINETTE.

Que vois-je, Madame? Le Chevalier vous quitte, et vous paraissez émue. Vous aurait-il annoncé quelque fâcheuse nouvelle?

CAMILLE.

Le Chevalier... ne me parlez jamais de cet homme.

MARINETTE.

Que voulez-vous dire ?

CAMILLE.

L'insolent... Il a osé me parler d'amour.... Et d'un ton...

MARINETTE.

Et c'est-là ce qui cause votre colère ?

CAMILLE.

N'est-ce donc pas assez ?

MARINETTE.

Vous êtes belle, il est jeune; il se trouve tête-à-tête avec vous, il vous parle d'amour; mais tout cela me paraît dans l'ordre.

CAMILLE.

Taisez-vous. Son audace sera punie : qu'on dépêche à l'instant même un courrier à monsieur de Montendre; qu'il vienne venger l'affront que je reçois.

MARINETTE.

Ne faites point d'éclat, Madame; gardez-vous en bien; il est des secrets, même innocens, qu'un mari doit toujours ignorer.

CAMILLE.

Monsieur de Montendre connaît mon cœur ; toujours il m'a rendu justice, jamais je n'aurai pour lui de secrets.

MARINETTE.

Eh bien ! soit, Madame, troublez par un éclat inutile la félicité de votre époux, armez son bras pour venger une injure imaginaire ; mais songez que cet audacieux Chevalier est jeune, français, qu'il ne manque pas sans doute de courage, et que vous exposez les jours de M. de Montendre.

CAMILLE.

Tu me fais frémir...

ARIETTE.

MARINETTE.

Épouses, sachez vous taire :
L'hymen est assez soupçonneux ;
Que le voile du mystère
Couvre toujours ses yeux ;
Jamais une épouse sage
Ne doit, sans nécessité,
De son heureux ménage,
Troubler la tranquillité.
Souvent, un aveu trop sincère,
A rompu les plus doux nœuds.
Épouses, etc.

CAMILLE.

Mais qui donc punira cet indigne Chevalier de son audace ? Qui me vengera ?

MARINETTE.

Qui vous vengera ? moi.

CAMILLE.

Toi !

MARINETTE.

Moi-même : il n'est qu'une arme à employer contre un fat, c'est le mépris, ou l'ironie, plus cruelle encore. Humilions sa vanité, amusons-nous de lui, et vous serez vengée.

CAMILLE.

Et comment ?

MARINETTE.

Je ne sais... attendez... Où est-il ?

CAMILLE.

Il est allé chasser dans le parc.

MARINETTE.

Chasser dans le parc ?... C'est un peu fort, mon brave Chevalier, c'est un peu fort; venir tout exprès pour nous en conter, et brûler nos terres ! nous y mettrons bon ordre. Hé bien ! s'il a l'audace en rentrant de tirer sur un des oiseaux de la fauconnerie, faites-le sur-le-champ conduire à la tour.

CAMILLE.

Mais...

MARINETTE.

Laissez-moi réfléchir... Je vous réponds d'une vengeance pleine et entière.

SCÈNE IV.

MARINETTE.

Allons, Marinette, de la présence d'esprit, il s'agit de venger l'honneur de ton sexe, et d'apprendre à messieurs les galants qu'on peut encore résister à leurs attraits vainqueurs.

VAUDEVILLE.

Chevaliers langoureux,
Blondins doucereux,
Il est encor des belles,
A leurs devoirs fidèles,
Près de qui les amans
Perdent soupirs et tems.
Époux bien amoureux,
Maris généreux,
Il est encore des dames,
Brulant d'honnêtes flammes,
Près de qui les amans
Perdent soupirs et tems

Époux impérieux,
Maris soupçonneux,
Si l'on vous fait outrage,
Hélas! c'est votre ouvrage,
Car, sans vous, les amans
Perdraient soupirs et tems.

Mais j'aperçois mon fat, il revient avec son digne écuyer; cachons-nous dans ce cabinet, et tâchons de surprendre le secret de leur cœur.

(Elle entre dans un cabinet de côté.)

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, DE LORME.

LE CHEVALIER.

Elle n'y est plus.

DE LORME, à part.

... Tant mieux... (*Haut.*) Croyez-moi, Monsieur, délogeons au plus vite de ce maudit château, nous n'y sommes pas en force, vous avez renvoyé malgré moi votre suite et vos équipages; je crains à tout moment qu'il ne nous arrive quelque événement fâcheux.

LE CHEVALIER.

Tais-toi... Je veux revoir Camille.

DE LORME.

Ne m'avez-vous pas dit qu'elle avait reçu votre déclaration avec toute la hauteur.... le dédain...

LE CHEVALIER.

Je m'y attendais... Cette première résistance est d'étiquette, elle me plaît même et ne me décourage pas...

ARIETTE.

Je n'ai point trouvé de cruelles,
Et je n'en trouverai jamais.
L'amour, en me prêtant ses ailes,
M'a laissé dérober ses traits.
Dès que je parais,
Je trouble les belles.
La prude rougit,
La sage pâlit,
La jeune sourit,
Et chacune dit,
Tu n'as pas trouvé de cruelles
Et tu n'en trouveras jamais.

DE LORME, à part.

Quelle modestie!

LE CHEVALIER.

Écoute, de Lorme, va trouver Madame de Montendre de ma part.

DE LORME.

Je vous jure que je n'en ferai rien.

LE CHEVALIER.

Poltron.

DE LORME.

Tant que vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Fesons mieux ; Marinette m'a l'air d'une bonne fille...

(Marinette sort du cabinet, et s'avance doucement, et sans être vue, jusqu'auprès d'eux.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, MARINETTE, DE LORME.

DE LORME.

Oh ! pour celle-là, je vous en réponds; elle n'est ni fière, ni dédaigneuse, et connait tout le prix d'un joli homme.

LE CHEVALIER, souriant.

Elle m'aime ?

DE LORME.

Non, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Que veux-tu donc dire ?

DE LORME.

On ne mérite pas son bonheur quand on est indiscret ; mais si je voulais parler... Suffit... Tout le monde ne rencontre pas des cruelles, et je connais quelqu'un qui pourrait dire, j'ai paru, j'ai plu, j'ai vaincu.

LE CHEVALIER.

Le fat !... Puisque tu es si bien dans les bonnes grâces de Marinette, engage-là à me procurer un nouveau tête-à-tête avec sa maîtresse ; dis-lui qu'elle peut compter sur ma reconnaissance et ma discrétion...

MARINETTE, se montrant.

J'y compte bien aussi.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est toi, ma chère Marinette...

MARINETTE.

Moi-même, qui, sensible aux maux des tendres amans, viens vous consoler et partager vos peines.

LE CHEVALIER.

Fais-moi donc raison de l'indifférence et des mépris de ta maîtresse ?

MARINETTE.

Eh quoi ! charmant Chevalier, vous ne

connaissez pas mieux les femmes? vous n'avez pas plus de pénétration? Ne voyez-vous donc pas que cette froideur de Camille pourrait bien être feinte?

LE CHEVALIER.

Je m'en doutais.

MARINETTE.

Pensez-vous qu'intérieurement elle ne rende pas justice à votre mérite?

LE CHEVALIER.

Je le crois... Mais ses mépris m'ont trop offensé, je n'ai point accoutumé les belles à tant de résistance; il faut qu'elle en soit punie; je partirai sans la revoir.

MARINETTE.

Seriez-vous bien assez cruel?

LE CHEVALIER.

Suis-je fait pour essuyer des refus?

MARINETTE.

Pardonnez à la pudeur un instant de résistance.

LE CHEVALIER.

Non, non, je suis trop offensé.

DE LORME.

Laissez-vous fléchir.

MARINETTE.

Vous ne l'aimez donc pas?

LE CHEVALIER.

Mais... Si...

MARINETTE.

Et vous voulez l'abandonner!...

LE CHEVALIER.

Eh bien, Marinette, je lui pardonne; mais qu'elle sache qu'un second refus...

MARINETTE.

Ne craignez rien; écoutez-moi: M. de Montendre en partant pour l'armée, nous a entourées de surveillans qu'il faut tromper. Vous ne pouvez vous voir sans user de stratagême, et voici celui dont nous sommes convenues. Sortez dans la cour du château, et tirez sur un des oiseaux de la fauconnerie. Madame feindra d'être vivement piquée d'une pareille insulte, elle ordonnera à ses gardes de vous conduire à la tour du château, vous vous défendrez pour la forme, et vous vous y laisserez enfermer. (*A demi-voix.*) Alors, cette nuit, sans témoins et sans crainte, nous irons vous y entretenir, et soulager l'amertume de votre captivité.

LE CHEVALIER.

Oh! ma chère Marinette, que ne te dois-je

pas? Prends cette bague, et sois bien assurée que je ne m'en tiendrai pas là.

MARINETTE.

A vous permis... Mais ne perdez pas de tems.

(Le Chevalier sort.)

SCÈNE VII.

MARINETTE, DE LORME.

DE LORME.

Mademoiselle Marinette...

MARINETTE.

Monsieur de Lorme...

DE LORME.

Vous avez préparé le bonheur de mon maître.

MARINETTE.

Il est vrai.

DE LORME.

Je vous aime.

MARINETTE.

Je le crois.

DUO DIALOGUÉ.

DE LORME.

Vous connaissez ma tendresse.
Il faut me prouver votre amour.

MARINETTE.

Ah! ménagez ma faiblesse;
Comment vous prouver mon amour?

DE LORME.

Je suivrai mon maître à la tour:
Permettez que pour vos beaux yeux
Je m'y fasse enfermer, ma reine.

MARINETTE.

Vous y serez trop dangereux.

DE LORME.

Vous me refusez, inhumaine.

MARINETTE.

Ah! ménagez ma faiblesse.

DE LORME.

Je suivrai mon maître à la tour.

MARINETTE.

Vous connaissez ma tendresse.

DE LORME.

Il faut me prouver votre amour.

MARINETTE.

Laisserai-je ma maîtresse
Se rendre seule à la tour?

DE LORME.

Je vous entends, ma princesse,
Et suis content du détour.

MARINETTE.

Vous riez de ma faiblesse.

DE LORME.

Les belles m'ont toujours payé d'un doux retour.

MARINETTE.

Pardonnez à ma pudeur
Ce moment de résistance.
Pardonnez à l'honneur
Ce moment de rigueur.

DE LORME.

Je pardonne à la pudeur
Ce moment de résistance.
Je pardonne à l'honneur
Ce moment de rigueur.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, MARINETTE, DE LORME, TROUPE DE GARDES-CHASSE.

(On entend derrière le théâtre un coup d'arquebuse, aussitôt le Chevalier rentre dans le salon, l'épée au poing, se défendant contre les gardes-chasse qui le poursuivent et veulent le désarmer. De Lorme se joint au Chevalier.)

GARDES-CHASSE.

Rendez les armes,
Rendez les armes,
Ou nous allons tirer sur vous.

LE CHEVALIER.

Rendre les armes !
Rendre les armes !
Malheureux, craignez mon courroux.

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER, DE LORME.

Rendre les armes !
Rendez les armes !
Malheureux, craignez mon / son courroux.

GARDES-CHASSE.

Rendez les armes,
Rendez les armes,
Ou nous allons tirer sur vous.

MARINETTE.

Rendez les armes,
Rendez les armes,
Chevalier, craignez leur courroux.

SCÈNE IX.

CAMILLE, LE CHEVALIER, MARINETTE. DE LORME, RUSTAUT, PIQUEURS, GARDES-CHASSE.

CAMILLE.

Secondez ma juste colère,
Qu'on désarme ce téméraire.

LE CHEVALIER, posant aux pieds de Camille son épée que Rustaut ramasse.

Pour me ravir ma liberté,
Il suffit de vos charmes,
Je braverais leurs impuissantes armes,
Je me soumets à la beauté;
Puisque j'ai pu vous déplaire,
Que je sois privé du jour :
Je renonce à la lumière,
Qu'on me conduise à la tour.

CAMILLE.

Qu'on les conduise à la tour.

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER, DE LORME.

Ah! quel heureux détour!
Ma victoire est certaine.
Sous l'ombre de la haine,
Qu'elle cache d'amour!
Charmant retour,
Dans ce séjour
L'amour viendra briser ma chaîne.

CAMILLE, MARINETTE.

Ah! quel heureux détour!
Ma vengeance est certaine.
Il se livre à ma haine,
Sous l'ombre de l'amour.
Oui, sans retour,
Dans ce séjour
Rien ne pourra briser sa chaîne.

RUSTAUT, PIQUEURS.

De l'audace en ce jour,
Qu'ils reçoivent la peine.

ENSEMBLE.

La vengeance et la haîne,
Veillent en ce séjour :
Sombre séjour,
Dans ce séjour
Rien ne pourra briser sa chaîne.

CAMILLE.

Loin du jour,
Qu'on les conduise à la tour.

LE CHEVALIER, DE LORME.

C'est l'amour
Qui nous conduit à la tour.

MARINETTE.

C'est l'amour
Qui vous conduit à la tour.

RUSTAUT, PIQUEURS.

Loin du jour,
Conduisons-les à la tour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une tour ; elle n'est éclairée que par une lampe posée sur une petite table. Au haut de la tour règne intérieurement une balustrade.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, DE LORME.

(A la levée de la toile, le Chevalier et de Lorme enfermés dans la tour, l'examinent, mais avec des sentimens opposés ; le Chevalier paraît très-gai, et de Lorme mélancolique.)

DE LORME.

Monsieur ?

LE CHEVALIER.

De Lorme ?

DE LORME.

Comment trouvez-vous ce boudoir ?

LE CHEVALIER.

Charmant.

DE LORME.

Affreux.

DUO

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Le mirthe va ceindre ma tête,
L'amour va couronner mes feux;
Ce dieu lui-même dans ces lieux,
Amène ma conquête.
Séjour de la douleur et de l'obscurité,
Je vous préfère
Aux champs de Gnide, aux bosquets
de Cythére;
Tout s'embellit par la beauté.
Le mirthe va ceindre ma tête,
L'amour va couronner mes feux:
Ce dieu lui-même dans ces lieux
Amène ma conquête.

DE LORME.

Viens, ma Marinette,
Consoler ton amoureux,
Dans ces tristes lieux
Tout l'inquiète.
Quand on attend
L'objet qu'on aime
On se déplait même
Dans un lieu charmant.
Viens, ma Marinette,
Consoler ton amoureux,
Dans ces tristes lieux
Tout l'inquiète.

LE CHEVALIER.

De Lorme... j'entends du bruit.

DE LORME.

Vivat, Monsieur, on ouvre la porte.

LE CHEVALIER.

C'est Camille.

DE LORME.

Pas tout-à-fait.

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, DE LORME, RUSTAUT.

(Rustaut entre et pose sur la table un quartier de pain noir et une petite cruche d'eau.)

RUSTAUT.

Mon brave Chevalier, Madame, attentive à vos besoins m'a chargé de vous apporter à souper, et voilà votre provision pour ce soir.

DE LORME.

Où donc?

RUSTAUT.

Là.

DE LORME.

Comment, là.

RUSTAUT.

Le pain n'est pas trop blanc, mais il a bon

goût; pour l'eau, voyez comme elle est claire sa vue seule invite à boire.

DE LORME.

Quoi! malheureux, du pain, de l'eau?

RUSTAUT.

Du pain, de l'eau. Vous n'avez rien à m'ordonner, mon brave Chevalier?

LE CHEVALIER.

Sors.

RUSTAUT.

Bon appétit, bonsoir, et bonne nuit.

(Il chantonne en s'en allant.)

Pour la tête.
Pour le cerveau,
Vive la diette,
Vive l'eau.

(Il ferme avec un grand bruit les serrures et les verroux.)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, DE LORME.

(Ils se regardent un instant en silence.)

DE LORME.

Eh bien, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Eh bien, mon pauvre de Lorme.

DE LORME.

Quel sombre réduit! quel triste souper!

LE CHEVALIER.

Il n'est pas délicat.

DE LORME.

On se moque de nous?

LE CHEVALIER.

Non, je ne puis le croire.

DE LORME.

Quelles preuves vous en faut-il donc?

LE CHEVALIER.

Camille me jouerait?...

DE LORME.

Tout nous l'annonce assez: est-ce là la collation qu'on envoie à deux amans heureux? Croyez-vous qu'on puisse parler bien haut d'amour, quand on meurt de faim?

LE CHEVALIER.

On ouvre cette porte?

DE LORME.

Oh! pour le coup, c'est Marinette.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, MARINETTE, DE LORME.

(Marinette entre par une petite porte opposée à celle par laquelle Rustaut est sorti.)

LE CHEVALIER.

Tu dissipes enfin mes craintes.

MARINETTE.

Vous touchez à l'instant du bonheur.

LE CHEVALIER.

Mais Camille ne paraît pas ?

MARINETTE.

La timidité la retient encore : elle craint....

LE CHEVALIER.

Et que peut-elle craindre ?

MARINETTE.

Un amant trop heureux est rarement constant et souvent indiscret.

LE CHEVALIER.

Ah ! Marinette, qu'elle me connaît peu ! personne au monde n'est plus discret que moi : demande à de Lorme.

DE LORME.

Si nous avons un défaut, c'est d'être trop modestes, et d'une constance! ah...

LE CHEVALIER.

Ma chère Marinette, va la trouver, rassure-la; dis-lui bien...

MARINETTE.

Eh! que ne lui ai-je pas dit?

LE CHEVALIER.

Tu peux lui jurer...

MARINETTE.

Les sermens ne la contenteront pas.

LE CHEVALIER.

Que veut-elle donc?

MARINETTE.

Des preuves.

LE CHEVALIER.

Et quelles preuves?

MARINETTE.

Vous allez rire de sa fantaisie.

LE CHEVALIER.

C'est enfin... Où vas-tu?

MARINETTE, sort et reparaît aussitôt avec un rouet et une quenouille.

Vous voyez ce rouet.

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

MARINETTE.

Eh bien, il faut que vous filiez cette quenouille.

LE CHEVALIER.

Moi, filer !

MARINETTE.

Vous-même.

LE CHEVALIER.

Mais Camille est donc folle ?

MARINETTE.

Un peu.

LE CHEVALIER.

Un Chevalier !...

MARINETTE.

Un Chevalier !

LE CHEVALIER.

Non, non, je me déshonorerais... Tu ris.

MARINETTE.

Sans doute; d'ailleurs, qui le saura ?

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas même par où m'y prendre.

MARINETTE.

L'amour est un grand maître, il vous l'enseignera.

LE CHEVALIER.

Quoi, Marinette? absolument.

MARINETTE.

Absolument. Votre bonheur est attaché à cette épreuve; voyez.

LE CHEVALIER.

Il faut bien s'y résoudre. Hercule a filé pour Omphale; se déshonore-t-on en marchant sur les traces d'Hercule?

MARINETTE, sort et reparaît avec une seconde quenouille et un fuseau.

Monsieur de Lorme?

DE LORME.

Mademoiselle Marinette?

MARINETTE.

Vous voyez cette quenouille?

DE LORME.

Oui, Mademoiselle.

MARINETTE.

Il faut aussi mériter votre bonheur.

DE LORME.

Je vous entends... Mais un mot, s'il vous plaît.

MARINETTE.

Que voulez-vous?

DE LORME.

L'amour est le dieu du plaisir?

MARINETTE.

Il est vrai.

DE LORME.

Le croyez-vous bien gai quand il est réduit au pain et à l'eau ?

MARINETTE.

Nous ne pouvions mieux vous traiter sans donner quelque soupçon à Rustaut... Mais l'amour vous dédommagera.

DE LORME.

Il suffit

MARINETTE.

A merveilles... Ne perdez pas de tems. Camille, contente de votre complaisance, ne tardera pas à venir vous en récompenser... Bon courage.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, DE LORME.

(Le Chevalier et de Lorme prennent chacun un rouet, et filent à l'envi l'un de l'autre, en chantant la ronde suivante.)

LE CHEVALIER.

Aux pieds d'une beauté cruelle,
Jeunes amans, soupirez-vous?
Pour soumettre la plus rebelle,

Prenez son écharpe et ses goûts.
Flattez amans, flattez toujours;
On sait plaire aux belles
En les prenant pour modèles

LE CHEVALIER, DE LORME.

Filons, filons pour nos amours;
C'est filer nos plaisirs, c'est filer nos beaux jours.

DE LORME.

Mais on peut relever la tête,
Dès qu'on a le titre d'époux.
A votre tour, ma Marinette,
Vous apprendrez à filer doux.
Flattez amans, flattez toujours.
On sait plaire aux belles
En les prenant pour modèles.

LE CHEVALIER, DE LORME.

Filons, filons pour nos amours;
C'est filer nos plaisirs, c'est filer nos beaux jours.

SCÈNE VI.

CAMILLE, LE CHEVALIER, MARINETTE, DE LORME.

(Camille et Marinette paraissent sur la balustrade qui règne au haut de la tour.)

LE CHEVALIER.

QUELQU'UN paraît sur cette balustrade?

DE LORME.

Ce sont nos belles.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, c'est vous? Vous voyez, je vous obéis.

CAMILLE.

Vous voyez, Chevalier, je vous tiens parole.

LE CHEVALIER.

Descendez donc, de grâce...

CAMILLE.

Non, non, je sens trop combien, avec tant de mérite, vous seriez dangereux. Je me contente d'admirer vos hauts faits.

MARINETTE.

Voyez, Madame, voyez avec quelle grâce il tourne ce rouet, comme ce fil s'arrondit sous ses doigts délicats.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je?

DE LORME.

On se moque de nous.

CAMILLE.

Continuez donc, illustre Chevalier, est-ce que ma présence vous gêne? Vous sembliez tant la désirer.

LE CHEVALIER.

Cruelle... Vous abusez de mon imprudence.

CAMILLE.

Qu'il me sera glorieux, de montrer à tout le monde l'ouvrage d'un si brave guerrier !

MARINETTE, avec ironie.

Sur-tout que votre fil soit égal et fin.

DE LORME.

Ah ! la traîtresse !

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, cessez d'insulter à ma faiblesse ; pouvez-vous me la reprocher ? Mon crime est de vous adorer ; et c'est ainsi que vous récompensez le plus tendre amour ?

QUATUOR DIALOGUÉ.

MARINETTE.

« Dans ce château, charmans bijoux,
» On ne fait pas l'amour ; mais on le file,
» Filez, filez, chevalier de Camille.

CAMILLE.

» Hercule, aux pieds d'Omphale, a filé comme vous.

LE CHEVALIER.

On me brave, on m'outrage.

DE LORME.

On se rit de nos maux.

CAMILLE.

Le plus noble courage
S'endort dans le repos

LE CHEVALIER.

Je succombe à ma rage.

MARINETTE.

La quenouille sied bien dans la main d'un héros.

CAMILLE.

On reconnaît votre courage
A de si nobles travaux.

MARINETTE.

Doux Chevalier, reprenez votre ouvrage.

(Le Chevalier jette loin de lui le rouet et la quenouille.)

CAMILLE.

Tel Hercule, en filant, brisait tous ses fuseaux.

MARINETTE.

« Dans ce château, charmans bijoux,
» On ne fait pas l'amour, mais on le file.

ENSEMBLE.

CAMILLE, MARINETTE.

» Filez, filez, Chevalier de Camille.
» Hercule, aux pieds d'Omphale, a filé comme vous.

LE CHEVALIER, DELORME.

Tremblez, tremblez, imprudente Camille,
Frémissez des effets de mon / son juste courroux.

RUSTAUT, PIQUEURS.

Noble et doux Chevalier, modérez ce courroux.

(Rustaut ouvre le guichet de la porte de la tour, et, accompagné de plusieurs piqueurs se moque du Chevalier.)

LE CHEVALIER.

Madame... Vous avez un époux?

CAMILLE.

Vous l'aviez oublié, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Madame... Je suis un imprudent, je mérite toute votre colère; mais, de grâce, ne poussez pas plus loin votre vengeance.

CAMILLE.

Reconnaissez-vous vos torts!

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, oui, je les reconnais. Comment puis-je les réparer?

MARINETTE.

Nous ne sommes pas méchantes; achevez votre quenouille.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux mourir.

MARINETTE.

Faites pour la liberté ce que vous fesiez pour l'amour.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Madame, rien ne peut vous désarmer ?

CAMILLE.

Marinette a prononcé votre punition ; elle est assez douce, et je ne la démens pas.

(Camille se retire.)

MARINETTE.

Si vous travaillez bien, c'est l'affaire d'une heure au plus, et votre quenouille filée vous êtes libre. Pour ne vous pas faire perdre de tems, nous nous retirons. Adieu.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, DE LORME.

(Silence du désespoir.)

LE CHEVALIER.

DELORME... répondras-tu, maraud ?

DE LORME.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Tu me vois désespéré, et tu ne cherches pas même à calmer ma rage ? Que dis-tu de cette aventure ?

DE LORME.

Nous l'avons bien méritée.

LE CHEVALIER, avec colère.

Nous l'avons méritée !

DE LORME.

C'est de moi que je parle.

LE CHEVALIER.

Comment sortirons-nous d'ici ?

DE LORME.

Je ne sais... de fortes serrures..., d'énormes verroux, d'épaisses grilles...

LE CHEVALIER.

Il faut donc y mourir ?

DE LORME.

Si vous voulliez...

LE CHEVALIER.

Quoi ?

DE LORME.

Achever cette maudite quenouille.

LE CHEVALIER.

L'achever !...

DE LORME.

Modérez-vous... Songez qu'à chaque instant monsieur de Montendre peut arriver,

que, s'il vous trouve dans cet état, vous êtes perdu à jamais, au lieu qu'en travaillant bien une heure, nous serons en liberté, hors de ce maudit château, et prêt à donner le démenti de notre aventure à tout l'univers.

LE CHEVALIER.

Tais-toi...

ARIETTE.

Est-il pour un noble cœur
Un plus cruel affront? un plus cruel outrage?
Je succombe à la douleur;
La douleur abat mon courage.
Vous, dont je bravais le pouvoir,
O vous, dont j'outrageais les charmes,
Jeunes beautés, voyez mes larmes,
Triomphez de mon désespoir.
Est-il pour un noble cœur
Un plus cruel affront? un plus cruel outrage?
Je succombe à la douleur;
La douleur abat mon courage.

(Pendant que le Chevalier chante cette ariette, de Lorme achève rapidement sa quenouille, prend le rouet du Chevalier, et se met en devoir de filer aussi la sienne.)

SCÈNE VIII.

M. DE MONTENDRE, CAMILLE, LE CHEVALIER, MARINETTE, DE LORME RUSTAUT, CHEVALIERS, de la suite de sire de Montendre; PIQUEURS ET GARDES-CHASSE.

(La porte du fond de la tour s'ouvre, monsieur de Montendre paraît accompagné de Camille, de Marinette et de plusieurs Chevaliers, suivis de Rustaut et de tous ses Piqueurs et Gardes-Chasses.)

LE CHEVALIER.

Ciel! que vois-je! C'est monsieur de Montendre... Où me cacher?..;

M. DE MONTENDRE, courant à lui, et l'embrassant tendrement.

Dans les bras de l'amitié... Je viens te délivrer, mon pauvre Chevalier; madame de Montendre t'a traité un peu trop rudement: lui pardonnes-tu?

LE CHEVALIER, fesant un mouvement pour se jeter aux genoux de Camille.

Je dois tomber à ses pieds.

CAMILLE, l'arrêtant.

Que faites vous, Chevalier? Relevez-vous, et croyez qu'il est encore des dames qui con-

naissent tous les charmes de l'honneur et de la vertu... Soyez plus juste, aimez-nous moins, mais estimez-nous davantage.

LE CHEVALIER.

Vous me voyez rougir de tous mes torts.

M. DE MONTENDRE.

Mon ami, plus on connaît les dames, plus on les estime...

LE CHEVALIER.

ARIETTE.

Belle Camille, à votre voix,
De ma raison j'ai retrouvé l'usage.
Sexe charmant, je reconnais vos droits,
Recevez mon nouvel hommage.
De la vertu, suivez toujours les lois;
Jeunes beautés, quand on est belle et sage,
On peu compter qu'on est belle deux fois.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Jeunes beautés, quand on est belle et sage,
On peut compter qu'on est belle deux fois.

FIN DE LA NOUVELLE OMPHALE.

UNE FOLIE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE DE CHANTS,

PAR M. BOUILLY,

MUSIQUE DE MÉHUL,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 5 avril 1802.

« *Dulce est desipere in loco.* »
HOR. Ode 15. Liv. 4.
« Il est doux d'avoir un instant de folie. »

A MA FILLE,

AGÉE DE HUIT ANS.

Oui, c'est à toi, charmant petit lutin,
Que je prétends dédier ma FOLIE ;
A toi dont le souris malin,
Le minois agaçant, l'heureuse répartie,
Font tour-à-tour le charme de ma vie.
Que d'autres toujours gravement
Corrigent les défauts d'une élève chérie,
Moi, j'agis tout différemment,
Et pour te former, ma Flavie,
Je t'offre à lire.... UNE FOLIE.
Je veux t'instruire en t'amusant ;
Puisses-tu prendre, en la lisant,
Une éternelle antipathie
Contre les grilles, les verroux ;
Te bien persuader qu'auprès d'un vieux jaloux
Toute femme aimable et jolie
Ne trouve que l'ennui, le plus affreux tourment !
Enfin puisses-tu, ma Flavie,
Me lire et te dire souvent :
« Mon père m'aime à la folie ! »

PERSONNAGES.

CERBERTI, peintre célèbre, tuteur d'Armantine.
ARMANTINE, jeune orpheline.
FLORIVAL, Aide-de-camp, capitaine de hussards.
CARLIN, valet de Florival.
FRANCISQUE, vieux broyeur de couleurs, au service de Cerberti.
JACQUINET-LA-TREILLE, jeune villageois picard, neveu et filleul de Francisque.
UN HUSSARD.

La scène est à Paris.

UNE FOLIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un carrefour attenant au vieux Louvre dont on voit une façade. Sur le côté, à la gauche du spectateur, et sur un coin de rue, est la maison de Cerberti. Toutes les croisées de cette maison sont grillées; au haut est un œil de bœuf à double grille, et aux trois-quarts muré en briques: il fait face au parterre. Derrière cette maison est un cul-de-sac, et plus loin une seconde rue. Sur l'autre côté de la scène, et vis-à-vis, est un hôtel garni avec cette inscription: HOTEL DE MALTHE. Plusieurs fenêtres sont au-dessus de la porte d'entrée.

SCÈNE I.

FLORIVAL, en uniforme d'officier hussard,
CARLIN.

DUO.

FLORIVAL.

(Il ouvre la porte de l'hôtel, et paraît d'abord seul; il regarde sur la place, et appelle ensuite à demi-voix.).

CARLIN?... Carlin?

CARLIN, dans la coulisse.

Je vous suis...

FLORIVAL, avec impatience.

Viens donc, traître !
Le soleil commence à paraître.

CARLIN, il entre sur la scène, achevant de s'habiller.

Où diable allons-nous si matin ?

DORIVAL.

C'est ici qu'il faut du génie.

CARLIN.

Encore nouvelle folie.

FLORIVAL.

Songe bien qu'il y va du bonheur de ma vie.

CARLIN.

Expliquez-vous, je vous en prie.

ENSEMBLE, chacun à part.

FLORIVAL.

Aimable dieu d'amour,
Guide-moi, je t'implore :
A celle que j'adore
Unis-moi dans ce jour.

CARLIN, se frottant les yeux.

D'honneur, je dors encore...
Ah ! quel mal nuit et jour,
Près d'un fou que dévore
Le tourment de l'amour !

CARLIN.

Et quel est donc l'objet de la nouvelle flamme
Qui trouble votre cœur ?

FLORIVAL, avec chaleur.

Jamais... jamais aucune femme
Ne m'inspira ce feu... cette secrète ardeur...

CARLIN.

Vous la nommez ?

FLORIVAL, riant.

Elle m'est inconnue...

(Avec enthousiasme.)

C'est une grâce !... une beauté
Un ange !... une divinité !...
Mais, par malheur...

CARLIN.

Eh bien ?

FLORIVAL, riant.

Jamais je ne l'ai vue.

CARLIN.

Que dites-vous ? quoi ! tout de bon ?

FLORIVAL.

Jamais je ne l'ai vue, et je brûle pour elle.

CARLIN.

Avez-vous perdu la raison ?
Souffrez qu'un serviteur fidèle...

ENSEMBLE, chacun à part.

FLORIVAL.

Aimable dieu d'amour,
Guide-moi, je t'implore :
A celle que j'adore
Unis-moi dans ce jour !

CARLIN, se frottant les yeux

D'honneur, je dors encore...
Ah ! quel mal nuit et jour,
Près d'un fou que dévore
Le tourment de l'amour !

CARLIN.

Mais expliquez-moi donc, Monsieur, ce que tout cela signifie.

FLORIVAL, désignant la demeure de Cerberti.

Tu vois bien cette maison dont les fenêtres sont grillées?

CARLIN.

On dirait une prison d'état.

FLORIVAL.

C'est la demeure d'un peintre célèbre. J'ai découvert qu'il était le tuteur, ou plutôt le tyran d'une jeune orpheline qu'il dérobe à tous les regards, et qui lui sert de modèle dans ses ouvrages. En effet, on remarque dans ses tableaux une tête charmante, toujours à-peu-près la même. Sans doute, me suis-je dit, la pupille de ce peintre réunit tous les charmes qu'il nous retrace : je veux la voir, pénétrer jusqu'à elle en dépit de son Argus, et la soustraire à l'esclavage... Ton maître, tu le sais, ne laissa jamais échapper l'occasion de secourir les belles infortunées.

CARLIN.

Je ne m'étonne plus que nous ayons quitté si brusquement la chaussée d'Antin, pour venir nous reléguer auprès de ce vieux Louvre, dont l'antique et sombre uniformité... (*Il désigne le fond du théâtre à gauche du spectateur.*) Quoi! Monsieur, ce n'était donc pas assez d'employer mon talent, d'user mon génie à la poursuite de chaque beauté qui s'offrait à vos yeux, il faut encore que vous

me mettiez sur les bras une inconnue?... Mais au fait, que faut-il faire?

FLORIVAL.

Trouver d'abord les moyens de nous introduire chez ce peintre.

CARLIN.

Quel est-il?

FLORIVAL.

On le nomme Cerberti.

CARLIN.

Cerberti!... ah! Monsieur, à qui vous adressez-vous là!

FLORIVAL.

Tu le connais?

CARLIN.

De réputation seulement. C'est bien l'intrigant le plus adroit, le fâcheux le plus intrépide que vous ayez jamais trouvé sur votre route.

FLORIVAL, avec gaîté.

Sérieusement?

CARLIN.

Son coup d'œil est d'une rapidité!...

FLORIVAL.

Tant mieux.

CARLIN.

Son instinct d'une finesse!...

FLORIVAL.

Admirable !... Voilà l'ennemi que j'aime à combattre.

CARLIN.

Vous échouerez, Monsieur.

FLORIVAL.

Ce serait la première fois.

CARLIN.

Vous échouerez, vous dis-je.

FLORIVAL.

Eh bien!...je m'amuserai ; et c'est toujours quelque chose... Ramené à Paris, après une longue et glorieuse campagne, par un oncle dont je suis l'unique héritier, l'un de nos généraux les plus recommandables, je ne puis rester dans l'inaction; et pour ne pas perdre l'habitude de me battre, je prétends guerroyer avec ces tuteurs sévères, dont le sourcil froncé effarouche les amours. Je ne m'arrêterai point à ces Gérontes timides qui succombent au premier choc : il faut, pour mériter mon attaque, avoir des moyens, du caractère, être en un mot un vétéran d'intrigue. Ce que tu me dis du peintre Cerberti me ravit et m'enflamme ; je brûle de me mesurer avec lui, et j'établis ici mon siége.

CARLIN.

Mais êtes-vous bien sûr, Monsieur, que la

belle... que nous n'avons jamais vue... réponde à nos vastes desseins?

FLORIVAL.

Hier encore elle chanta là, à cette fenêtre si bien grillée, (*Il désigne l'œil-de-bœuf.*) des couplets plein de grâce; j'en répétais le refrain; elle recommença, et à l'émotion qu'elle fit sentir dans les sons précipités de sa voix, je ne doutai plus que la plaintive colombe n'eût d'autre but, d'autre désir... que de prendre la volée.

CARLIN.

En ce cas, ne perdons pas un instant..... (*D'un ton capable.*) Cette forteresse est impénétrable de ce côté; je vais d'abord l'examiner dans toutes ses parties, tracer nos lignes d'approche, nos lignes de défense; m'assurer enfin de l'endroit où nous pourrions faire brêche, et je reviens aussitôt vous en rendre compte.

FLORIVAL.

Emploie toute ton adresse, et songe que je t'attends avec impatience.

(Carlin sort par le fond du théâtre, en examinant la maison de Cerberti.)

RÉCITATIF.

Traçons bien notre plan; je prétends parvenir
A combattre, à dompter cet argus redoutable.

Qu'il me tarde surtout de voir, d'entretenir
Cette jeune beauté que son pouvoir accable!...

CANTABILE.

Sans te connaître, objet charmant,
Sous tes lois je m'engage;
Et m'abandonne au doux présage
Qui seul me guide en ce moment.
Oui, je t'aime; oui, je t'adore;
Et tout me dit qu'en te voyant
Je t'aimerai bien plus encore.

RÉCITATIF.

Si pourtant cet objet charmant.
N'était ni d'âge, ô ciel! ni de figure!..
Qu'importe? il faut à tout évènement
Mener à fin cette aventure.

RONDEAU.

On ne saurait trop embellir
Le court espace de la vie:
Pour moi, je veux le parcourir
Avec l'amour et la folie.

Du tems rapide qui s'enfuit
Rien n'échappe à la faulx cruelle:
Souvent elle frappe et détruit
Jusqu'à la fleur la plus nouvelle.
On ne saurait etc.

Empressons-nous donc de jouir
Du charme heureux de la jeunesse,
Et ménageons un souvenir
Qui vient égayer la vieillesse.

On ne saurait, etc.

Eh bien, Carlin, qu'as-tu découvert?

CARLIN, avec précipitation.

Une croisée sans grille, au premier, et peu élevée.

FLORIVAL.

Sans grille?

CARLIN.

Une draperie verte intercepte la moitié du jour....

FLORIVAL.

C'est l'atelier du peintre.

CARLIN.

Elle donne sur cet enfoncement isolé où personne ne passe, et nous pourrons facilement y établir nos batteries.

FLORIVAL.

Excellent!

CARLIN.

Mais, Monsieur, supposons que nous réussissions dans cette grande expédition.

FLORIVAL.

Je l'espère bien.

CARLIN.

Que nous pénétrions jusque dans la citadelle de l'ennemi...

FLORIVAL.

J'en suis sûr.

CARLIN.

Que nous enlevions enfin le butin le plus précieux, la pupille... qu'en ferez-vous, et quel est votre dessein ?

FLORIVAL.

Si ce n'est qu'une de ces Agnès gauches et timides, en un mot, une éducation à faire, je la rends à ses chers parens, et cela sans la moindre rançon... Si au contraire cette pupille est, ce que je soupçonne, un assemblage parfait de grâces, d'amabilité, victime de la jalousie, je deviens son appui, je la présente à mon oncle... et je l'épouse.

CARLIN.

Vous, Monsieur! pas possible.

FLORIVAL.

Pourquoi non? je suis las de toutes ces intrigues où le cœur n'est jamais pour rien : ce n'est, je le sens, qu'en se fixant tout-à-fait

qu'on peut trouver ce bonheur véritable après lequel je cours depuis si long-tems.

(Ici on entend les sons d'un forte-piano.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS ; ARMANTINE, dans l'intérieur de la maison de Cerberti.

FLORIVAL.

Ce prélude est charmant.

CARLIN.

C'est sans doute la belle inconnue.

(On entend la ritournelle des couplets suivans.)

FLORIVAL.

Paix !

ARMENTINE, toujours dans l'intérieur et sans paraître.

PREMIER COUPLET.

Je suis encor dans mon printems,
Abandonnée et sans défense :
Au plus habile des tyrans
On me confia dès l'enfance...
Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours.

FLORIVAL.

Quelle voix pure et fléxible !

CARLIN, répétant le chant.

« Je suis encor dans mon printems...

FLORIVAL.

Quel goût! quelle brillante méthode !

CARLIN, de même.

« Abandonnée et sans défense...

FLORIVAL.

Tais-toi donc.

ARMANTINE.

SECOND COUPLET.

Dans la contrainte et le dépit,
Serai-je toujours enchaînée ?
Je ne sais quoi tout bas me dit
Que pour le plaisir je suis née ..
Vous qui protégez les amours,
Venez, venez à mon secours!

FLORIVAL, sur le même air.

Guidé par le dieu des amours,
Belle, je viens à ton secours.

ARMANTINE.

TROISIÈME COUPLET.

(Mouvement plus vif.)

Quelle voix énivre mon cœur !
Ah ! pour moi quel heureux présage !
Trouverai-je enfin le bonheur,
Après un si dur esclavage ?...

ARMANTINE.

Vous qui protégez les amours,
Venez, venez, à mon secours

ENSEMBLE.

FLORIVAL.

Guidé par le dieu des amours,
Belle, je viens à ton secours!

CARLIN.

Messager du dieu des amours,
Belle, on vient à votre secours!

FLORIVAL.

Si elle pouvait se montrer un seul instant!

CARLIN.

Probablement il lui est impossible d'atteindre jusqu'à la grille.

FLORIVAL.

Qu'il me tarde de la voir!... Une pareille voix ne peut appartenir qu'à une jolie femme.

CARLIN.

Sans doute.

FLORIVAL.

Je me figure déjà le minois le plus agaçant, la tournure la plus séduisante... Ah! M. Cerberti, fussiez-vous cent fois plus redoutable que le gardien des enfers dont vous portez le nom...

CARLIN.

Nous vous apprendrons qu'on ne dérobe pas impunément une jolie femme à nos regards... Nous nous verrons de près. Vous, Monsieur, rentrez à l'hôtel faire corps de réserve, et méditer le plan d'attaque ; moi, je vais tenter quelque petite escarmouche, et j'espère...

FLORIVAL, désignant la maison de Cerberti..

La porte s'ouvre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CERBERTI ; il referme lui-même sa porte à double tour ; FRANCISQUE, tablier vert retroussé.

CARLIN.

C'est notre homme.

FLORIVAL.

Éloignons-nous un instant. (*Ils rentrent dans l'hôtel.*)

CERBERTI, désignant Florival qu'il a fixé en passant.

Quel est cet officier ?

FRANCISQUE.

Je l'ignore... Rôder si matin près d'ici...

CERBERTI.

C'est un nouveau papillon qui vient encore se brûler...

FRANCISQUE.

Il faut convenir, Monsieur, que vous en avez furieusement expédié; on dirait que vous les sentez d'une lieue.

CERBERTI.

Je ne saurais trop me tenir en garde... Depuis que la mort subite de ma sœur m'a fait dépositaire de sa charmante cousine, on dirait que chacun prend plaisir à me tourmenter.

FRANCISQUE.

Pourquoi diable aussi vous avisez-vous d'être amoureux d'une jeune folle de dix-sept ans?... Tout cela me donne un mal!... Craignant d'être trompé par vos gens, vous les avez chassés tous, excepté moi; si bien que de simple broyeur de couleurs, je suis devenu votre portier, votre intendant, votre cuisinier, votre majordome...

FLORIVAL, reparaissant avec Carlin, à l'une des fenêtres de l'hôtel.

Retenons bien tout ce qu'ils disent.

FRANCISQUE.

Ah! ça, je m'en vais donc rue Traversière, hôtel de Flandres...

CERBERTI.

T'informer si M. Kaiserman, fameux marchand de tableaux à Vienne...

FLORIVAL; bas à Carlin.

Kaiserman ?

CERBERTI.

Est arrivé hier au soir, ainsi qu'il me l'annonce par sa dernière lettre ; tu attendras son réveil et l'amèneras toi-même dans mon atelier ; toi-même, entends-tu ? prends bien garde de faire quelque méprise.

FRANCISQUE.

Ne craignez-rien... Kaiserman.... quel homme est-ce ?

CERBERTI.

Je ne l'ai jamais vu.

FRANCISQUE.

De quel âge à-peu-près ?

CERBERTI.

Quarante ans, environ.

FRANCISQUE.

J'y vais; mais, Monsieur, est-il bien prudent que nous sortions tous les deux ensemble ? Mademoiselle Armantine...

CERBERTI.

Dort profondément.... Obligé d'aller au

Salon pour y faire placer mon dernier tableau dans le jour le plus avantageux, j'ai querellé Armantine jusqu'à cinq heures du matin, ensorte, que pendant mon absence, elle ne soit occupée qu'à reposer... Oh! j'ai des principes, moi.

FRANCISQUE.

Oui, vous savez à fond votre métier.

(Ici on voit un billet suspendu à plusieurs rubans noués les uns aux autres, qui descend de l'œil-de-bœuf, le long du mur.)

CERBERTI.

Quel dommage, fidèle Francisque, que ton grand âge... Ta vue s'affaiblit chaque jour, ton oreille s'endurcit... (*Francisque aperçoit le billet.*) Aussi me suis-je décidé à faire venir de Picardie, ton neveu, ce filleul dont la simplicité...

FRANCISQUE, d'un ton piqué.

Ah! ma vue s'affaiblit!

CERBERTI.

Mon dessein n'est pas de te mortifier.

FRANCISQUE, sur le même ton, en fixant toujours le billet qui descend par degré.

A vous entendre, je suis sourd et aveugle.

CERBERTI.

Je ne dis pas tout-à-fait cela.

FRANCISQUE.

Il n'y a que vous à qui rien n'échappe, n'est-ce pas ?

CERBERTI.

Que veux-tu dire ?

FRANCISQUE.

Vous qui croyez que votre pupille sommeille, tandis...

CERBERTI.

Explique-toi.

FRANCISQUE, lui montrant le billet qui se trouve en ce moment à trois pieds de terre.

Regardez !

CERBERTI.

Ciel !

CARLIN, bas à Florival.

C'était pour nous !... malédiction !

(Ils disparaissent.)

FRANCISQUE.

Et souvenez-vous bien que, malgré mes soixante-dix ans, mes yeux valent encore bien les vôtres.

CERBERTI, allant prendre le billet.

Détachons le billet avec précaution ; et par là faisons lui croire qu'il est parvenu à son

adresse... (*Revenant le billet à la main.*) Serait-ce pour cet officier?... Comment diable a-t-elle pu atteindre à cet œil-de-bœuf?... Mais lisons...

FLORIVAL, reparaissant à l'entrée de l'hotel.

Écoutons!

(Il traverse le théâtre avec Carlin, et ils vont se poster près du cul-de-sac.)

CERBERTI, sur le devant de la scène, et lisant avec précipitation.

« L'intérêt que vous paraissez prendre à » mon sort, m'enhardit à tracer ce billet, » qu'une chaîne de rubans descendra jusqu'à » vous; et me rendra votre réponse...

(Florival tire rapidement ses tablettes, en déchire une feuille, et se dispose à écrire.)

» Apprenez moi votre nom,.. » (*Florival écrit.*) C'est écrit au crayon; et si fort à la hâte...

FRANCISQUE, prenant ses lunettes et lisant aussi le billet.

» Vos projets...

CERBERTI, reprenant.

» Vos projets; et quel doit être mon es- » poir... (*Florival continue d'écrire.*) Je » suis sous les verroux d'un argus... » d'un argus!...

FRANCISQUE, lisant toujours.

» Ridicule... » (*Mouvement de Cerberti.*) Il y a ridicule.

CERBERTI, continuant.

» Véritable Cerbère; mais dont la présomp-
» tion peut être mise en défaut.. » C'est ce qu'il faudra voir.

FRANCISQUE.

Achevez donc.

CERBERTI, continuant de lire.

» Mon père est mort au champ d'honneur;
» j'ai de la fortune, dix-sept ans, une figure
» qu'on trouve agréable, beaucoup d'étourde-
» rie, je vous en préviens ; mais une gaîté
» intarissable, et surtout un bon cœur, que
» j'offre avec ma main à celui qui m'arrachera
» de l'esclavage où je suis retenue. »

ARMANTINE.

FLORIVAL.

Charmante!.... (*Il s'approche et écoute ainsi que Carlin, avec la plus grande attention.*)

CERBERTI.

Et par post-scriptum... (*Achevant de lire avec rapidité.*) » Tous les matins, cette chaîne
» de rubans nous communiquera mutuellement
» nos pensées, et le résultat de nos démarches.
» Attachez-y promptement votre réponse...

» (*Florival remet son billet à Carlin, qui*
» *l'attache à la chaîne de rubans.*) et avertissez-
» moi par un seul coup de main... par un seul
» coup de main, que je puis la remonter sans
» danger. »

(Il reste un instant immobile les yeux attachés sur le billet.)

CARLIN, bas à Florival.

Impossible de donner le signal, sans qu'ils s'en aperçoivent.

CERBERTI, fixant toujours le billet.

De l'imagination, de la prévoyance et de l'audace !...

FLORIVAL, bas à Carlin.

Quel parti prendre ?

CERBERTI, toujours les yeux sur le billet.

Lutin maudit !... lutin charmant !...

FRANCISQUE.

Après les tours sans nombre qu'elle vous a joués, vous pourriez encore ?...

CERBERTI.

L'aimer plus que jamais.

FRANCISQUE, frappant dans ses mains.

Ah! Monsieur, que je vous plains!

(Le billet de Florival monte aussi-tôt à l'œil-de-bœuf et disparaît.)

CARLIN, toujours bas à Florival.

Admirable !

FLORIVAL.

Ne perdons pas un instant.

(Ils rentrent furtivement dans l'hôtel.)

SCÈNE IV.

CERBERTI, FRANCISQUE.

FRANCISQUE.

Mais songez donc que la jeunesse de votre pupille...

CERBERTI, avec chaleur.

Est la saison de la fraîcheur et des grâces.

FRANCISQUE.

Elle est d'une vivacité, d'une étourderie !... C'est un démon déterminé qui finira par nous faire tourner la tête à tous les deux.

CERBERTI.

Trêve de vains propos ! ne songeons qu'à agir... (*S'avançant vers l'endroit où était le billet.*) Bon ! Armantine a déjà remonté la chaîne de rubans... (*Riant.*) S'imaginant sans doute y trouver la réponse au poulet.... ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !... (*Revenant pensif sur le devant de la scène.*) Il était pour l'officier qui rôdait ici.

FRANCISQUE.

Vous croyez ?

CERBERTI, réfléchissant toujours.

Il est entré à l'hôtel de Malthe... Il faut prendre, avec adresse, des renseignemens sur ce jeune homme ; le voir un instant de près, sans qu'il s'en aperçoive ; étudier ses traits, sa démarche, et jusqu'au son de sa voix...

FRANCISQUE, à part.

Il a le diable au corps.

CERBERTI.

Toi, fidèle Francisque, monte à l'appartement d'Armantine ; ferme bien toutes les portes, surtout celle qui donne sur le corridor : tu y resteras en sentinelle jusqu'à mon retour.

FRANCISQUE.

Je n'irai donc pas au-devant de mon filleul ? il y a si long-tems que je ne l'ai vu ! il arrive ce matin, à neuf heures, par la voiture de Noyon, qui descend hôtel de Longueville, ici près.

CERBERTI, après avoir regardé à sa montre.

Nous avons tout le tems... d'ailleurs ce neveu n'a-t-il pas ton adresse ? Allons, rentre promptement, et ne laisse pénétrer qui que ce soit dans la maison.

FRANCISQUE.

Pas même ce marchand de tableaux de Vienne, s'il se présentait ?

CERBERTI.

Qui que ce soit, te dis-je; qui que ce soit.

(Il fait rentrer Francisque, et ferme sur lui la porte à double tour.)

SCÈNE V.

CERBERTI.

Ah! ah! monsieur l'officier, vous voulez vous mesurer avec moi!... Allons, combattons, serrons-nous de près... Mais l'heure me presse, montons au salon.

(Il sort par le fond du théâtre, à la gauche du spectateur.)

SCÈNE VI.

CARLIN, paraissant d'abord seul à la porte de l'hôtel, en suivant des yeux Cerberti, jusque dans la coulisse; FLORIVAL, ample redingote à olives, perruque, large chapeau bordé.

CARLIN, revenant sur le devant de la scène.

Bon! il a pris le passage qui conduit au salon.

FLORIVAL, achevant encore de s'arranger.

Cet habillement qui m'a servi à Francfort, tu sais, est tout ce qu'il me faut. N'ai-je pas l'air et la tournure d'un Allemand?

CARLIN.

Vous croyez qu'il vous prendra pour ce Kaiserman, ce marchand de tableaux qu'il attend?

FLORIVAL.

Il ne l'a jamais vu, dit-il, et le croit arrivé d'hier au soir. (*Rapidement.*) Je vole sur les pas du Cerbère. Le concierge du salon est un des anciens domestiques de mon oncle, je m'y introduis, je m'arrête avec enthousiasme devant un des tableaux de Cerberti; je m'adresse à lui-même pour en connaître l'auteur; il se nomme, je me dis Kaiserman; il m'accueille avec confiance, et l'amour fait tout le reste... Toi, pendant que je pénètre chez l'ennemi par la ruse, examine de nouveau ses remparts, cherche le lieu le plus favorable où nous puissions tenter quelque sortie, et que bientôt une nouvelle victoire couronne les hauts-faits qui, de ton maître, ont illustré la carrière!

(Il sort par le fond du théâtre.)

235399B

SCÈNE VII.

CARLIN.

Brûler d'amour pour un visage qu'il n'a vu qu'en peinture : la bonne folie !... Je crains bien qu'il n'éveille les soupçons du peintre par quelque quiproquo : le vieux renard est si fin !... Mais avant de pousser plus loin cette aventure, réfléchissons un peu sur nos petits intérêts... Si mon maître épouse la pupille, il s'y fixera peut-être ; alors je perds le département de l'intrigue ; me voilà ruiné. D'un autre côté, la belle inconnue n'a que dix-sept ans ; elle s'annonce elle-même étourdie : mon maître devient jaloux, il me paie bien pour épier la conduite de Madame : Madame me paie encore mieux pour être discret ; mes profits doublent, et sans compter les cadeaux de noces, j'amasse bientôt de quoi m'assurer une retraite honnête... Allons, allons, tout bien calculé, assiégeons le redoutable peintre, et d'après cette action mémorable, reposons-nous sur nos lauriers.

AIR.

De l'intrigue, ô vastes mystères !
Je renonce à vous pour jamais.
Duègnes sévères,

Tuteurs cerbères,
Carlin vous laisse vivre en paix.

Je me retire en Picardie :
On aime toujours sa patrie.
J'y suis l'ami des bonnes gens ;
J'épouse gentille fermière ;
Je deviens un Roger-Bontems :
Je suis libre et n'ai rien à faire
Que des heureux et des enfans...

Le bruit du ruisseau qui murmure,
Le gazouillement des oiseaux,
Les doux bêlemens des troupeaux
Unis aux chants des pastoureaux :
Le hennissement des chevaux,
Le fracas de mille travaux :
Voilà, voilà l'ivresse pure.
De qui chérit les champs et le repos.

Mais on vient... (*Regardant dans la coulisse, derrière, la maison de Cerberti.*) Que vois-je !... C'est l'argus avec mon maître qu'il paraît combler de politesses : aurait-il donné dans le piége? écoutons-les, et surtout gardons-nous bien de paraître à leurs yeux.

SCÈNE VIII.

FLORIVAL, CERBERTI, bras dessus bras dessous; CARLIN.

CERBERTI.

C'est donc vous mon cher M. Kaiserman !

FLORIVAL, baragouinant allemand.

Ia mener.

CERBERTI.

Que je suis aise de vous voir !

FLORIVAL.

Chafais dé ma côté lé pli vif tésir.

CERBERTI.

C'est à vos soins que je dois le succès de mes tableaux en Allemagne.

FLORIVAL.

C'est pur moi ein si crande poneur dé serfir lé talens, le chénie... Ché foir encore, mener, ché foir fotre Danaé.

CERBERTI.

Je me suis aperçu que vous la remarquiez avec plaisir.

FLORIVAL.

Lé touche en est nèfe, hartie, c'est ein

fraîcher, ein ensemble ?... où donc est fôtre demeure ?

CERBERTI, désignant sa maison.

La voici... Avez-vous remarqué cet abandon, ce reste de pudeur?

FLORIVAL.

Rien ne m'échappe, ché fous chire, le tête sirtut... (*Avec ame.*) Oh! le tête... i' retrace ein motèle enchanter.

CERBERTI.

Ces bras amoureux? ces mains avides et tremblantes ?

FLORIVAL.

C'est lé natire.

CERBERTI.

Et la pose, comment la trouvez-vous?

FLORIVAL.

Pien ! fort pien.

CERBERTI.

Ce nuage azuré ! cette pluie d'or?

FLORIVAL.

Pien ! très-pien:.. Mais, mener, pur causer pli mieux bintire, endrons dans fotre maison.

CERBERTI.

Mais, dites-moi, comment avez vous pu entrer au salon si matin?

FLORIVAL.

Comme ché suis ein ardisse édranger...

CERBERTI.

Ah! c'est juste.

FLORIVAL.

Chafais ein crante imbatience té gonnaîdre l'es nufelles brotictions de la côlle francesse... (*D'un ton très-marqué.*) Mais, ché fus en brie, endrons tu té suite; ché prile té foire, té gonnaîdre fôtre adélié.

CERBERTI, à part.

C'est singulier; comme il me presse.

FLORIVAL, aussi à part.

Il paraît hésiter.

CERBERTI, toujours à part.

Serait-ce bien Kaiserman?... Dissipons mes soupçons... (*Haut avec intention.*) Quel parti vous avez tiré de mon *Antigone*!

FLORIVAL.

Fôtre Andicone... Ein frai chété fre.

CERBERTI.

Vingt-mille florins... et cela bayé comptant.

FLORIVAL.

Le Œtipe sel, il falait tu l'archent.

CERBERTI.

L'acquéreur... j'ai tout-à-fait oublié son nom... n'est-il pas le grand-Duc?...

FLORIVAL.

Dé Pafière.

CERBERTI.

Ah! oui, le duc de Bavière. (*Toujours avec intention.*) Et mon *Erigone*, à qui l'avez vous vendue?

FLORIVAL.

Fôtre Éricone... à l'archefêque té Gologne.

CERBERTI, réprimant un mouvement.

Allons, allons, vous voulez rire.

FLORIVAL, inquiet.

Burguoi, mener, burguoi?

CERBERTI.

J'avais peint la nature sans voile... et un archevêque...

CARLIN, à part.

Aye! aye!

FLORIVAL, après un mouvement de trouble.

Son éminence il a fait tapord quelque tif-

fiquilté; mais il n'a pu résider à lé gorrexioun ti dessin, au fricher ti goloris.

CERBERTI.

Et vous l'avez vendue ?..

FLORIVAL.

Té mille florins.

CERBERTI.

Que vous m'apportez.

FLORIVAL, vivement.

Non : bayables tans quatre mois.

CARLIN, toujours à part.

Très-prudent.

FLORIVAL,

Oh! c'est tu l'archent pien sûr.

CERBERTI.

Je n'en suis point inquiet, je vous jure... Parbleu! monsieur... Kaiserman', il faut que je vous consulte sur un tableau que j'ai en tête.

FLORIVAL.

Tapleau t'histoire?

CERBERTI.

Vous allez en juger... Deux personnages le composent, le premier est un vieux peintre encore vert et mâdré, qui passe pour recéler

avec soin une jeune beauté qui lui sert de modèle dans ses ouvrages. (*Mouvement de Florival.*) Barbon de cinquante ans, tête caractérisée, œil étincelant, sourire malin, à-plomb imperturbable... Vous le voyez d'ici.

CARLIN.

Où diable en veut-il venir ?

CERBERTI.

Mon second personnage est un beau jouvenceau, véritable héros d'intrigue .. taille élancée ; figure agréable, œil quêteur... J'en ai le modèle... Le jeune présomptueux a entrepris de s'introduire chez le peintre; et pour cela il a pris... avec beaucoup d'adresse, le déguisement d'un allemand, marchand de tableaux ; mais le barbon accoutumé à flairer les galans, croit apercevoir le piége, et pour s'en convaincre. (*Avec gaîté.*) Il lui parle d'une *Antigone*, qu'il ne fit jamais... d'une *Érigone*, à laquelle il ne songea de sa vie... (*Fixant Florival et le dessinant.*) Le jeune homme confus, embarrassé... (*Riant aux éclats.*) Eh bien ! que pensez-vous de mon tableau ?... ne trouvez-vous pas que le sujet est tout-à-fait piquant ?

FLORIVAL, à part.

Piquant, c'est le mot.

CARLIN.

Tout est perdu.

(Il entre dans le cul de sac.)

FLORIVAL.

Mais, mener, che buis fu chirer...

CERBERTI, sérieusement.

Allons, allons, quittez ce langage... vous n'êtes qu'un amant déguisé... (*S'approchant de lui et l'examinant.*) Oui, quoique je ne l'aie fixé qu'à la dérobée, je vous soupçonne fort d'être cet officier qui rôdait ici tantôt.

FLORIVAL, cherchant à cacher sa figure, ton naturel.

Qui ? moi !...

CERBERTI, le fixant de plus près.

Vous-même... Je dois en convenir, l'attaque est vive et hardie. Je vous quitte sur cette place : je monte au salon ; à peine y suis-je entré, que je vous trouve sous ce déguisement fixant avec enthousiasme ma *Danaé*. Vous me flattez, vous m'enveloppez avec une subtilité !... je vous en fais l'aveu, je vous ai pris pour l'allemand Kaiserman ; mais le désir ardent que vous avez réitéré d'entrer chez moi (*Florival se mord les doigts.*) a dissipé tout-à-coup l'ombre qui m'environnait. Dans le cas où vous daignerez encore vous mesurer avec moi, tâchez, adroit séducteur, de mieux

cacher vos désirs, d'éviter mes questions, de retenir s'il se peut, votre souffle, et surtout, (*Sérieusement.*) je vous le demande au nom des mœurs,... (*Riant.*) ne placez plus mes Érigone... (*Imitant le baragouin allemand.*) ché l'archéfeque té Gologne.

(Il rentre chez lui, en riant aux éclats.)

SCÈNE IX.

FLORIVAL, immobile et stupéfait, CARLIN.

CARLIN, s'avançant après que Cerberti est rentré.

Eh bien! Monsieur?

FLORIVAL.

Avec quel art il a su m'enlacer dans mes propres filets!

CARLIN.

Je vous l'avais bien dit, c'est un roc inaccessible. Renonçons, croyez-moi, renonçons à nos projets de siége: l'ennemi est trop en forces.

FLORIVAL.

Tu as raison; je crois que nous ferons bien de battre en retraite. Armantine cependant doit être bien jolie.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, JACQUINET-LA-TREILLE, portant un vieux sac de nuit plusieurs paquets, et tenant deux lettres à la main.

JACQUINET, au fond du théâtre.

Ah mon bon D'ju', que c'h Paris est donc graind? in n'est pas putoi au bout d'in rue, qu'on in trouve in aute.

FLORIVAL, à Carlin.

D'après ma réponse et l'espoir que je lui ai donné, l'abandonner ainsi.

JACQUINET, les abordant.

Escusez, mes bons Minsieux.

FLORIVAL, lui tournant le dos après l'avoir fixé.

Au diable.

JACQUINET, à part et ricannant.

Min parrain nous a-t-écrit qu' son maître était un t'hio peu brusque ; c'est p'têt li.

CARLIN, à Jacquinet qui s'approche de nouveau.

Que veux-tu ?

JACQUINET.

Ché-t-ici l' rue du Doyenné ? n'est-ce pas?

CARLIN, brusquement.

Après.

JACQUINET, lui présentant une des lettres.

V'lez-vous-t-i ben m'aider à trouver l' liméro qu'est la sus c't'adresse ?

CARLIN, il lit.

» A monsieur, monsieur Cerberti, Peintre, » rue du Doyenné, n°. 17 ».

FLORIVAL, avec intention.

Et que lui veux-tu à M. Cerberti ?

JACQUINET, ricannant.

Pard'gi ! est-ce que je n'sis pas l'filleux d'min parrain Francisque, son broyeux de couleurs ? eh ! eh !

CARLIN, à part.

Quelle découverte.

JACQUINET.

Est-ce qu'i' n' me fait pas v'ni d' Chauny pour d'meurer chez li, et soulager min parrain qui s'fait vieux ? eh ! eh !

FLORIVAL, à part.

Quel trait de lumière !... (*A Jacquinet.*) Comment, c'est toi, mon garçon, que nous attendons avec tant d'impatience ?

JACQUINET.

Sur'ment oui que c'est moi ; Jacquinet-la-Treille, quoi donc ?

CARLIN, à part.

Jacquinet-la-Treille ?

JACQUINET, à Florival.

Est-ce quo cheriez minsieu Cerberti, par hasard ?

FLORIVAL.

C'est moi-même.

JACQUINET.

Là, j' m'in étions douté... ché chingulier comme j'd'vinons d'puis queuqu'tims... Et min parrain Francisque qui n'ma pas vu d'pis quinge ans. (*Signe de Florival à Carlin.*) où ch' qu'il est donc que je l'imbrasse ?

CARLIN.

Il est sorti pour affaire ; il va rentrer dans l'instant.

JACQUINET.

Min bon minsieu connaît itout min parrain?

CARLIN.

Oui ; je suis... (*Se gouvernant.*) l'associé de Monsieur.

JACQUINET, ôtant son chapeau.

O vous fait' aussi des tableaux en peinture. (*A Florival.*) P.ard'gi faut qu'en parlant d'ça je m' débarrasse de c' qu'on m'a chargé d'vous r'mettre en main propre.

FLORIVAL, vivement.

Quoi donc!

JACQUINET, lui remettant un petit sac de cuir, qu'il tire de sa ceinture.

Car je n' sais combien de louis qu' minsieu Sébastien, not' curé, vous envoie à cause de c' graind tableau d'ch' St.-Roch qu' vous nous avez bâclé : ça nous attire in monde !... Monsieu Sébastien a déjà marié s'nièce Ursule au r'ceveux du château ; not' chacristain va-t-épouser la thiot fille du magister, c'te grand' blonde si aveninte... Vous verrez, vous verrez dans chel lettre, qui j'dis est chignée des plus principeux habitins d' not endroit : eh! eh!.. ché chel-là, je crois ?

FLORIVAL, lisant l'adresse.

Oui, c'est bien pour moi... Pour qui donc cette autre.

(Il désigne la seconde lettre que Jacquinet tient toujours à la main.)

JACQUINET.

Pour min parrain Francisque, ainsi qu'o l'voyez... (*Il la lui remet.*) C'est de la part de m'mère, cha ch'sœur Madelaine qu'il aime tint... a ch' l'est fait écrire par not' voisin Jérôme, l' maréchal du coin.

FLORIVAL, fixant Carlin avec intention.

La sœur Madelaine, le voisin Jérôme... (*A Jacquinet.*) Oui, Francisque m'en parle souvent... Je lui remettrai moi-même cette lettre... (*A Carlin.*) Tâchons de l'écarter.

JACQUINET, ramassant les paquets qu'il avait déposés à terre.

J'min vas toujours rintrer ça cheux vous, n'est-ce pas minsieu Cerberti!

FLORIVAL.

Sans doute... (*Bas à Carlin*) Comment nous tirer de là?

CARLIN, aidant Jacquinet à ramasser ses paquets.

Ah! bon Dieu que de paquets!

JACQUINET.

Bah! ch'nai mi là tout, allez. M'mère n'a pas v'lu m'laisser v'nir chain qu'je n'soyons ben oustillé, voyez-vous.... J'ons laissé où c' qu'est descendue la voiture d'Noyon... à chel grainde maison ici près.

CARLIN.

L'hôtel Longueville?

JACQUINET.

Juse... J'y ons laissé in valise où c'que lia au moins la moitié d'min-z-effets.

FLORIVAL, d'un ton marqué.

Tu l'as laissé, imprudent ! (*Signes à Carlin.*)

JACQUINET, troublé.

Je n'pouvions mi tout apporté... On m'a dit qu'chetait en sûr'té.

CARLIN.

Ah bien oui ! confondue avec tant d'autres effets, exposée à mille étrangers...

JACQUINET, plus troublé encore.

O z'avez raison ;... y a d'z-enjoleux ici : m'mère m'l'a dit.

FLORIVAL.

Cours, mon garçon, cours vite chercher ta valise; tu la rapporteras chez moi, là, (*Lui désignant l'hôtel.*) à cette maison... Tu la reconnaîtras bien?

JAQUINET.

Oh qu'oui ! minsieu Cerberti : ov'lais donc ben garder tout ch'là in m'attindin ?

CARLIN.

Sois tranquille.

JACQUINET.

M' volé min valise ! moi qu'avions mis d' dins min plus biaux habits... Ah mon D'ju ! mon D'ju !

CARLIN, le poussant dans la coulisse par laquelle il est entré.

La première rue sur ta droite .. au milieu ; (*Élevant la voix et le suivant des yeux dans la coulisse.*) grande porte ronde... Au fond de la cour... Entends-tu ?... (*Revenant en riant sur la scène.*) Il est déjà bien loin.

SCÈNE XI.

FLORIVAL, CARLIN

FLORIVAL.

Alerte, Carlin.

CARLIN, rapidement et ramassant les paquets.

Je vous comprends... Je rentre à l'hôtel ; je prends un des vêtemens du filleul...

FLORIVAL.

Et muni de ces lettres, de cet or, (*Il les lui remet.*) tu prends l'air gauche du personnage, tu tâches d'imiter jusqu'à son jargon...

CARLIN.

Cela se trouve au mieux : je suis Picard.

FLORIVAL.

Serait-il possible ?

CARLIN, riant.

Vous auriez dû le deviner à ma franchise.

FLORIVAL.

Et surtout à ta mauvaise tête... Mais le tems presse. Attention! Moi j'attends ici le filleul, je l'introduis dans cet hôtel qu'il croit la maison de Cerberti, et là, je le retiens de manière à ce qu'il ne puisse entraver notre marche

CARLIN, avec rapidité.

Moi, je pénètre chez l'Argus, jusqu'à la belle inconnue, et la dispose à venir se ranger sous nos drapeaux... Vous, Monsieur, vous faites corps d'observation, (*Il désigne le derrière de la maison de Cerberti.*) dans cet enfoncement où donne l'atelier du peintre; vous attendez le signal favorable; et en dépit des forces que l'ennemi nous oppose, je vous introduis dans sa citadelle, nous le forçons à capituler, et à nous reconnaître enfin pour les dignes rivaux de son génie. (*Il rentre dans l'hôtel et emporte les paquets.*)

SCÈNE XII.

FLORIVAL.

Tout semble concourir au succès de mon entreprise... Il n'en fut jamais de plus folle, d'aussi hasardée... Eh bien! c'est par cela même qu'elle me séduit, qu'elle m'attache... Oh, je suis piqué contre le peintre!... Il a renversé d'un coup de main mes premières batteries et m'a fait une fausse attaque avec une adresse!... Qu'il me tarde de me venger de ce Cerberti.

SCÈNE XIII.

FLORIVAL, CERBERTI, FRANCISQUE.

CERBERTI, fermant toujours sa porte à double tour.

Il n'est que neuf heures, te dis-je.

FRANCISQUE.

Mon filleul est sûrement arrivé. Allons vite à sa rencontre. (*Francisque apercevant Florival, qui regarde au fond du théâtre, par où Jacquinet est sorti.*) Encore ici cet officier?

FLORIVAL, à part.

Quel nouveau contre-tems!... Ne vous

effrayez pas, Monsieur, de me trouver encore sur cette place.

CERBERTI, gaîment.

Moi, Monsieur, je ne m'effraie jamais.

FLORIVAL.

Je n'ai point voulu quitter le champ de bataille sans rendre à mon vainqueur les hommages qui lui sont dus.

CERBERTI, d'un ton goguenard.

Ce n'est donc plus... à monsieur... Kaiserman... que j'ai l'honneur de parler ?

FLORIVAL, avec dignité.

Non, Monsieur ; c'est à un jeune présomptueux nommé Florival, aide-de-camp, capitaine de hussards, neveu du général Darmaincourt.

CERBERTI, à part.

Darmaincourt!

FLORIVAL.

Qui n'oubliera jamais... Qui se fera même un devoir de publier partout avec quel art vous avez su le forcer à capitulation... (*A part.*) Je tremble que le filleul ne revienne.

FRANCISQUE, avec impatience.

Mais allons donc, au-devant de mon neveu.

FLORIVAL, à part.

Tout est perdu... (*A Cerberti.*) Après la bataille la plus opiniâtre, les chefs de chaque parti se témoignent toujours quelqu'estime : j'ose me flatter, Monsieur, qu'aucun ressentiment.

CERBERTI.

Moi, vous en vouloir ! au contraire, je suis reconnaissant de l'honneur que vous m'avez fait. M. Florival, officier de cavalerie, fameux, sans doute, en intrigue d'amour : comment donc, me voilà célèbre tout-à-fait me voilà plus redoutable que jamais.

FLORIVAL, à part et fixant avec trouble la porte de l'hôtel.

Carlin n'arrive pas.

CERBERTI.

Qu'avez-vous donc ? vous paraissez inquiet.

FLORIVAL.

Point du tout, je vous jure. (*A part.*) Je brûle à petit feu.

CERBERTI, avec plus d'ironie encore.

Vous attendez peut-être quelque renfort dont la marche se trouve retardée, n'est-ce pas ?

FLORIVAL, à part.

Rien ne lui échappe. (*Haut.*) Qui! moi !

oser encore me mesurer avec vous ! Non, non, je dois céder à la supériorité de vos forces, de votre tactique. (*Il s'éloigne.*) Je bats en retraite, et vous abandonne le champ de bataille.

(Il le salue et s'éloigne.)

CEBRERTI, à part.

Ah ! c'est le neveu du général Darmaincourt !

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CARLIN, il sort de l'hôtel avec précaution et gagne le fond du théâtre ; il est affublé des paquets apportés par Jacquinet, et tient deux lettres à la main.

FINALE.

CARLIN, patois picard.

Bon D'ju ! bon D'ju ! que ch'Paris est donc graind !

FLORIVAL, à part.

C'est Carlin... je respire !

(Il entre dans l'hôtel et paraît un instant après à la croisée qui est au-dessus de la porte.)

CARLIN, abordant Francisque et Cerberti.

Mins bons minsieux, obligez-moi de lire...

Obligez-moi de m'dire

Où qu'c'est qu'i' demeure min parrain.

(Il remet la lettre à Cerberti.)

FRANCISQUE, le fixant.

C'est mon neveu, je le parie.

CERBERTI, lisant l'adresse.

« A monsieur monsieur Cerberti »

CARLIN.

Inchégnez-moi, je vous in prie.

CERBERTI.

C'est moi.

CARLIN.

Tout d'bon !

CERBERTI.

Moi-même, mon ami.

FRANCISQUE, avec émotion.

N'es-tu pas. Jacquinet-la-Treille ?

(Carlin fixe Francisque avec stupéfaction.)

CERBERTI, lisant toujours la lettre.

Bon ! mon Saint-Roch a fait merveille.

CARLIN, fixant toujours Francisque.

J'gageons qu'c'est vous qu'êt' min parrain.

FRANCISQUE.

Eh ! viens donc m'embrasser !

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

FLORIVAL, à la croisée.

Bravo, bravo, Carlin !

CARLIN, remettant une lettre à Francisque.

De m'mère t'nez voici t'un'lettre...

(A Cerberti.)

Et moi qu'j'oublions d'vous remettre
Ché vingt louis tout d'or en main...
(Il lui remet un petit sac de cuir.)
Vot' tableau chez nous fait z'un train !...

FLORIVAL.

Bravo, bravo, Carlin !...

CERBERTI.

Oui, mon Saint-Roch a fait merveille ;
Pasteur et sacristain je vais tout enrichir.

FRANCISQUE, tenant toujours Carlin dans ses bras.

C'est donc toi, Jacquinet-La-Treille !
Vraiment j'en pleure de plaisir.

CARLIN.

Oui ; qu' c'est moi Jacquinet-La-Treille ;
Min parrain, prêt à vous servir.

FLORIVAL, toujours à la croisée.

Maudit argus, nuit et jour veille.
J'espère à la fin t'endormir

ENSEMBLE.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, JACQUINET, une grosse valise sur l'épaule.

JACQUINET, au fond du théâtre.

La v'là, la v'là min aut'valise.
(Il va pour entrer dans l'hôtel.)

LORIVAL, à part.

Comment nous tirer de la crise ?

(Il disparaît de la croisée.

CERBERTI, à Carlin, sans voir Jacquinet.

Jacquinet sois le bien venu !

JACQUINET, les abordant.

Tiens, Jacquinet !... c'est moi, j'espère.

CERBERTI, FRANCISQUE, ensemble.

Quel est cet inconnu ?

JACQUINET.

J'som' Jacquinet, la chose est claire...
Fils d'Mathurin-La-Treille et d'Ursule Fromint.

CARLIN.

Ah ! bon D'ju ! bon D'ju ! comme i'meint !

JACQUINET, niaisement.

Moi mentir ! oh non, n'gnia pas d'risque.

CARLIN.

J' c'h som' Jacquinet, ben certain'meint ;
Fils d'Mathurin-la-Treille et d'Ursule Fromint :
Ché-t-i vrai, min parrain Francisque !

(Il le désigne.)

JACQUINET, fixant Francisque avec émotion.

Li vot' filleux ! et non c'est moi.

(Il va pour l'embrasser.)

FRANCISQUE, le repoussant.

Allons, coquin, retire-toi !

(Moment de silence général.)

JACQUINET, à Florival qui est revenu sur la scène et qui lui fait des signes.

J'nintendins goutte à tout c'mystère.

FLORIVAL, bas à Jacquinet, et lui fesant des signes avec intention.

Tais-toi, tu le sauras après.

CERBERTI, il a aperçu les signes de Florival.

De Florival, c'est l'émissaire.

JACQUINET, allant vers Carlin et Francisque.

Allons, reindez-moi min-z-effets.

CARLIN, FRANCISQUE, le menaçant du poing.

Crois-moi, n'approche pas de près.

ENSEMBLE.

JACQUINET.

N'faut pas croire qu'j'indure
Qu'on m'prindro com'ça min-z-effets;
Non, je n'le souffrirai jamais :
(A Florival.)
Ah! fait'mi donc rind' min-z-effets.

FRANCISQUE, CARLIN.

Mais voyez l'imposture!
Crois-moi, n'approche pas de près.

CERBERTI.

O la bonne aventure!
Non, je ne l'oublirai jamais.

FLORIVAL, à part.

L'excellente aventure!
L'argus est pris dans nos filets.

CERBERTI, à Florival qui affecte un air confus.

Ça, n'allez pas gronder votre émissaire.

JACQUINET, se dépitant.

Non, c'est qu'je m'chintons d'ein colère!

CERBERTI, riant et désignant Jacquinet.

Il joue on ne peut mieux le Picard, le niais...

ENSEMBLE.

JACQUINET, les poursuivant jusqu'à la porte de Cerberti.

N'faut pas croire qu'j'indure
Qu'on m'prindro com'ça min-z-effets,
Non, je n'le souffrirai jamais.
Rindez mi min-z-effets.

FRANCISQUE, CARLIN, le menaçant toujours du poing, et emportant les paquets.

Mais voyez l'imposture!
Crois-moi n'approche pas de près.

CERBERTI.

O la bonne aventure!
Non, je ne l'oublîrai jamais.

FLORIVAL, à part.

L'excellente aventure!
L'argus est pris dans mes filets.

(Cerberti et Francisque emmènent Carlin, et ferment la porte au nez de Jacquinet, que Florival fait entrer avec lui dans l'hôtel.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur de l'atelier de Cerberti. Çà et là différens cartons, bustes et tableaux, parmi lesquels on en remarque un sur le côté, à la droite du spectateur, représentant BAYARD recevant une écharpe des mains de madame de RANDAN : ce tableau doit représenter les personnages de grandeur naturelle, et avoir environ huit pieds carrés. Plusieurs meubles; un marbre à broyer des couleurs, posé sur un piédestal. Derrière le tableau un gradin d'environ six pouces de haut, sur six pieds de long et deux de large : il est couvert d'un drap vert. Sur chaque côté de la scène une porte latérale ; au fond une croisée à grands carreaux, dont le bas est couvert par un petit rideau vert.

SCÈNE I.

CERBERTI, ARMANTINE.

ARMANTINE, entrant la première avec vivacité.

Vous direz tout ce qu'il vous plaira, il ne me plaît pas de poser modèle aujourd'hui.

CERBERTI.

Vous êtes d'un caprice d'une contradiction !...

ARMANTINE, souriant avec malice.

Grâce à vos soins, mon caractère se forme.

CERBERTI.

On dirait que vous prenez plaisir à m'impatienter.

ARMANTINE.

Il faut bien que je réponde... à vos bontés pour moi.

CERBERTI.

Armantine.... vous oubliez que je vous tiens lieu de père ; que c'est à moi que sont confiées votre jeunesse, votre éducation...

ARMANTINE.

C'est-à-dire, l'honorable emploi de me tourmenter sans cesse.

CERBERTI.

Vous osez me dire en face ?...

ARMANTINE, sérieusement et avec chaleur.

Que la mort de mon père me rend libre ; que, lorsqu'il me confia aux soins de votre sœur dont la mémoire me sera toujours chère, il ne voulut point m'enchaîner sous votre autorité ; en un mot, que me retenir esclave chez vous, c'est usurper les droits de la nature, c'est abuser de la confiance la plus sacrée... (*Reprenant sa gaîté.*) Eh bien ! ne

voilà-t-il pas que je donne dans le sérieux pour la première fois. (*Elle rit aux éclats.*)

CERBERTI.

Quelle tête ! bon Dieu ! (*Il prend sa palette, et y prépare des couleurs...*)

ARMANTINE.

AIR.

Reviens, reviens, ma compagne chérie ?
Reviens, reviens, mon aimable gaîté.
Sans un peu de légèreté
Et même un peu d'étourderie,
On ne pourrait, en vérité
Supporter les maux de la vie...
Reviens, reviens, ma compagne chérie !
Reviens, reviens, mon aimable gaîté !
Pauvres victimes des jaloux
Qui gémissez sous les verroux
Calmez votre ame désolée :
Espérez tout du dieu d'amour ;
Sur son aile il peut quelque jour
Vous faire prendre la volée.

CERBERTI, souriant amèrement.

Ah ! oui dà.

ARMANTINE.

Du renard le plus fin,
On peut tromper enfin
L'adresse, l'instinct, le génie...

CERBERTI.

Oui, cela se peut.

ARMANTINE.

Ah ! pour moi ce serait une félicité...

CERBERTI.

Vraiment ?

ARMENTINE.

Ce serait le plaisir le plus doux de ma vie.
Reviens, reviens, ma compagne chérie !
Reviens, reviens, mon aimable gaité !

CERBERTI.

Vous êtes, ce matin, d'une folie !... C'est sans doute le billet aux rubans ?....

ARMANTINE.

Que voulez-vous dire ?

CERBERTI.

Vous croyez qu'il est parvenu à son adresse... (*Le tirant de sa poche.*) Le voici.

(Il le déplie et le met sous ses yeux.)

ARMANTINE, elle veut le prendre des mains de Cerberti, qui le retient.

Je ne puis comprendre...

CERBERTI, d'un ton grave.

Vous voyez que rien ne m'échappe.

ARMANTINE, souriant.

Vous avez donc mon billet ?

CERBERTI, plus gravement encore.

Où vous osez vous exprimer sur mon compte ?...

ARMANTINE, riant aux éclats, et tirant de son sein le billet de Florival, qu'elle présente à son tour sous les yeux de Cerberti.

Eh bien ! en voici la réponse.

CERBERTI.

Comment !...

(Il veut aussi prendre le billet.)

ARMANTINE, l'arrêtant.

Doucement !... chacun son trésor. (*Elle lit le billet, que Cerberti suit des yeux.*) « Je » me nomme Florival, je suis aide-de-camp, » neveu d'un général célèbre... Je brûle d'a- » mour pour vous, et jure d'unir ma destinée » à la votre. » — Intentions honnêtes, comme vous voyez.

CERBERTI, lisant aussi.

» Je ne puis m'expliquer davantage... » J'écris cette réponse en présence même de » votre argus...

(Mouvement terrible.)

ARMANTINE, achevant de lire le billet.

» Que j'espère mettre encore plus d'une fois

» en défaut... Amour! espoir et confiance!... » (*Riant.*) Quoi, c'est sous vos yeux?... vous étiez là?... sur la même place?...

CERBERTI, avec humeur.

Eh oui, de par tous les diables.

(Ils s'approche du tableau de Bayard.)

ARMANTINE, riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!... Il faut que cet aimable Florival soit d'une adresse!.... J'en rafole!... il est d'une figure agréable, n'est-ce pas? taille élancée? coup-d'œil pénétrant? Oh! faites-moi donc son portrait; vous attrapez si bien les ressemblances?

CERBERTI, avec emportement.

Armantine!...

(Il essaie de peindre, frappe du pied, jette plusieurs pinceaux, en reprend d'autres avec un dépit concentré.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISQUE, CARLIN.

(Ils entrent par la porte à la droite du spectateur. Carlin porte le vieux sac de nuit de Jacquinet.)

FRANCISQUE, à Carlin, au fond du théâtre.

Mets ça là, mon garçon... (*Carlin affecte*

la plus grande gaucherie.) Là, sous cette table.

(Carlin dépose le sac sous la table qui lui est désignée; le pied lui glisse, Francisque le retient.)

ARMANTINE.

C'est donc là... ce filleul attendu avec tant d'impatience ?

FRANCISQUE.

Prêt à vous servir, s'il en était capable.

CARLIN, fesant les révérences les plus gauches.

Oh ! j'dis qu'in fait d'ça, minz'elle... (*A Francisque.*) J'gagins qu'c'est là c'mauvais p'tit sujet ?...

FRANCISQUE.

Tais-toi donc.

CARLIN, à part.

Elle est charmante.

ARMANTINE, à Francisque.

Que vous dit-il !

FRANCISQUE.

Qu'il désire que ses services soient agréables à Mademoiselle.

CARLIN, continuant ses révérences.

J'n'étions v'nu d'Chauny qu'pour et à cel' fin d'êt' sans cesse auprès d'min'zellle... et d'suivre in tout l'z'ordres d'Mansieu.

(Il désigne Cerberti, occupé à peindre.)

CERBERTI.

Bien, Jacquinet!... fort bien!

ARMANTINE.

C'est-à-dire que vous comptez attacher encore sur mes pas cet imbécile?

CARLIN, ricanant.

Imbécile, Mimz'elle!... (*Avec intention.*) Oh! drès qu'in fois j'aurons fait connaissance.. (*A part.*) Tâchons par un seul mot.

CERBERTI.

Francisque?

FRANCISQUE.

Monsieur.

CERBERTI.

Je n'ai plus de noir.

FRANCISQUE.

Il suffit.

CARLIN, à part, et passant du côté d'Armantine.

Je me charge de t'en broyer.

(Armantine relit avec ivresse le billet de Florival; Carlin s'en aperçoit, s'approche d'elle, tousse et lui fait des signes; elle reste toujours les yeux attachés sur le billet.)

CERBERTI toujours à Francisque.

A propos, sais-tu pourquoi Jérôme n'est pas venu pour modèle aujourd'hui?

FRANCISQUE.

Il est au lit, malade.

CERBERTI.

Maudit ivrogne !

ARMANTINE, avec étourderie et portant les yeux sur Carlin, qui redouble des signes.

Mais je crois que ce nigaud me fait des signes.

CERBERTI, s'approchant avec rapidité.

Comment ?

FRANCISQUE.

Tu fais des signes à Mademoiselle ?

CARLIN, fermant les paupières à plusieurs reprises, et se frottant un œil.

Moi, min parain ? c'est qu'i' m'est intré je n'sais quoi dans c't'œil gauche...

CERBERTI, souriant et fixant Carlin de la tête aux pieds.

J'avais de la peine à croire aussi que le pauvre garçon. (*A Francisque.*) Et tu dis donc que Jérôme est retenu malade ?

FRANCISQUE.

Je crains bien que ce ne soit sérieux.

CERBERTI.

Maudit contre-tems !... le Salon n'est plus

ouvert que pour huit jours ; on me presse d'y exposer ce tableau qui doublerait ma réputation : deux heures de séance seulement, et j'achèverais de donner à mes deux personnages l'expression qui leur convient : mon modèle s'avise d'être malade; Armantine elle-même m'empêche d'achever l'ouvrage dont ses traits m'ont fourni le plus bel ornement... Il semble que tout se réunisse pour m'accabler, pour étouffer mon génie et me condamner au néant. (*Il jette ses pinceaux et s'assied dans un fauteuil. Pendant ce couplet Francisque a conduit Carlin vers le marbre, où il lui apprend à broyer.*)

ARMANTINE, après un moment de silence, comme frappée d'une idée, et avec dignité.

Non, je n'aurai point à me reprocher d'avoir nui à votre réputation, à vos talens que j'admire. Quels que soient vos torts envers moi, votre gloire m'est chère : reprenez vos pinceaux; Armantine est prête à vous servir de modèle.

CERBERTI, se levant avec enthousiasme.

Vous me rendez la vie.

ARMANTINE, avec finesse.

Mais c'est à une condition.

CERBERTI.

Laquelle ?

FRANCISQUE, à Carlin occupé à écouter Armantine.

Fais donc attention à ce que je te dis. (*Il sort un instant après par la porte, à la droite du spectateur.*)

ARMANTINE.

C'est que j'irai demain au salon des tableaux.

CERBERTI, avec chaleur.

Au Salon, et pourquoi?

ARMANTINE.

Je suis bien aise d'y voir les nouveaux chefs-d'œuvres... et surtout d'y entendre célébrer vos ouvrages.

CERBERTI.

Dites plutôt d'y rencontrer Florival...

ARMANTINE, toujours avec malice.

Plut au ciel!

CERBERTI.

A qui déjà vous avez donné rendez-vous...

ARMANTINE.

Cela se pourrait.

CERBERTI.

Et qui, profitant d'un moment de foule, pourrait, avec adresse, vous serrer la main....

ARMANTINE.

Sans doute.

CERBERTI.

Y glisser un billet...

ARMANTINE.

C'est cela.

CERBERTI.

Peut-être même y déposer un baiser...

ARMANTINE.

C'est si naturel !

CERBERTI.

Et tout cela en ma présence !

ARMANTINE, avec plus de malice encore.

Il en est bien capable.

CERBERTI.

Et vous croyez que je serai assez dupe ?...

ARMANTINE.

Point de Salon, point de modèle.

CERBERTI, Lors de lui.

O comble d'audace et de malice !

ARMANTINE.

Des emportemens !... je me retire. (*Elle gagne la porte à gauche du spectateur.*)

CERBERTI.

Mais écoutez-moi donc.

ARMANTINE.

Je vous le dis encore, et c'est mon dernier mot : point de Salon, point de modèle.

(Elle sort.)

CERBERTI.

Jamais, jamais je n'y consentirai. (*Courant après elle.*) Armantine... Armantine.

SCÈNE III.

CARLIN, seul.

Le vieux renard a tout-à-fait perdu la piste... (*Allant à la croisée, levant la draperie et regardant à travers les carreaux.*) Mon maître ne paraît point encore ; la pupille est charmante : on dirait une Picarde pour la tête... Son étourderie a pensé me faire découvrir, et je n'ai pu trouver encore le moment de l'instruire... Ce maudit Francisque, mon très-cher et très-honoré parrain, m'accable de tant de questions sur Chauny... sur sa famille... Il me vient une idée : chantons une de ces vieilles chansons picardes qui ont couru le pays, Francisque me croira plus que jamais son filleul, et par-là je préviendrai jusqu'au moindre soupçon ; n'eu-

blions pas de chanter avec gaucherie, et surtout à pleine gorge... Voyons un peu. (*Il prélude.*) M'y voici.

CHANSON.

PREMIER COUPLET.

Si jamais je prinds femme.
Iou, piou, piou, comme on attrap' ça !
Je n'voulins point d' grind' dame :
Faut trop d' façons pour ça !
L' vrai bonheur n'est pas là.
(Passant à un air vif et brillant.)
Quelle périlleuse entreprise !
Le peintre est alerte et si fin !...
A chaque instant nouvelle crise :
Allons, signale-toi ; Carlin !...

DEUXIÈME COUPLET.

Les grindeurs, la richesse,
Iou, piou, piou, comme on attrape ça !
Femme est trop la maîtresse,
Quind seule al' fournit ça,
Et l'pauvre époux... oui-dà.
(Seconde transition de chant.)
Mais n'oublions pas que mon maître...
(Il va regarder à travers la croisée.)
Je l'aperçois sous la fenêtre :
Oui, je pourrais facilement...
Si je profitais du moment...
(On entend du bruit dans la coulisse.)

Non, non : quelqu'un se fait entendre...
(Regardant à la porte qui est à la droite.)
C'est notre vieux bavard : bon ! bon !
Hâtons-nous de reprendre
Le reste de notre chanson...
(Il se met à broyer)

SCÈNE IV.

CARLIN, FRANCISQUE. Il tient à la main une boîte à couleur, s'arrête et écoute avec ivresse.

CARLIN.

TROISIÈME COUPLET.

Ma bouteille et ma brune,
Iou, piou, piou, comme ça met en train !
Voilà tout' ma fortune :
Amour, paix et bon vin !
D'un picard c'est l'refrin.
(Il laisse tomber sa voix par degrés, à la vue de Francisque, et feint d'être intimidé.)

FRANCISQUE, répétant en dansant.

« Iou, piou, piou, comme ça met en train ? »
(Ils répètent en duo une partie de ce couplet.)

Courage, mon garçon ! comme j'ai chanté cela dans ma jeunesse !... (*Il dépose la boîte sur une table.*) Je ne te savais pas une si belle voix.

CARLIN.

J'étions au lutrin l'pus fin fort d'Chaulny... Aussi avin-je été regretté... d'not' curé.

FRANCISQUE.

C'est toujours M. Sébastien?

CARLIN.

Oui, c'grind, gros rougeau...

FRANCISQUE.

Qu'est-ce que tu dis donc là? M. Sébastien est un petit homme sec, pas plus haut que cela.

CARLIN.

C'est l'ancien, qu' vous v'lez dire; j'parle du n'veu, moi, qui l'i a succédé, attendu qu' l'oncle étiont mort.

FRANCISQUE.

Bah! c'est singulier; ta mère ne me dit rien de tout cela dans ses lettres... Et le barbier Marcel, mon vieux camarade.

CARLIN.

Le barbier Marcel... i' va ben c' tui-là.

FRANCISQUE.

Toujours gai? toujours bon buveur?

CARLIN.

Aussi sa femme lui f'sins qu'euqu'fois un train!

FRANCISQUE.

Sa femme!... il est donc marié depuis peu de tems!

CARLIN, comptant sur ses doigts.

V'là d'çà, min parin... deux mois tout-à-l'heurs.

FRANCISQUE.

Il m'avait tant promis de rester garçon, et de vous laisser tout son bien... Et qui donc a-t-il épousé?

CARLIN.

La veuve... de c't'ancien... cabar'tier... qui d'meure là... près du château...

FRANCISQUE.

Georget?

CARLIN.

C'est çà.

FRANCISQUE.

Encore un de mes vieux amis.

CARLIN.

Eh ben, c'est sa veuve...

FRANCISQUE, vivement.

Georget est mort! mais tout le monde meurt donc dans Chauny?

CARLIN.

J'vous dis qu' l'hivar darnier c'était pis qu'in' débâcle.

FRANCISQUE.

Ce pauvre Georget ! Et ta sœur tu ne m'en dis rien.

CARLIN.

Ma sœur... elle est... vous savez ben ?

FRANCISQUE.

Toujours la même, n'est-ce pas ?

CARLIN.

Un vrai lutin.

FRANCISQUE.

Comment ?

CARLIN.

Ça n' veut point s'occuper : ça n' fait qu' courir tint que la journée dure.

FRANCISQUE.

Oh ! oh !... ta mère me fit écrire dernièrement que ta sœur était tombée en paralysie.

CARLIN, réprimant un grand mouvement.

Ah ! oui : j' sais ben.

FRANCISQUE.

Si bien que j'ai consulté ici pour Louise, M. le Grave, notre médecin...

CARLIN, ricanant.

Vou' avais itout donné là d' dins min parain... (*Cherchant un motif.*) c' n'était qu'un semblant...

FRANCISQUE.

Tout de bon ?

CARLIN.

Y avait... y avait un galant sous jeu...

FRANCISQUE.

Voyez-vous ben ça?

CARLIN.

Qu'aviens fait des propositions d'mariage... m'mère n'a pas voulu y intindre... v'là que Louise... est tout-à-coup tumbée en lingueur et comme qui dirait attaquée d'in mal.

FRANCISQUE, riant.

Fort bien imaginé !

CARLIN.

N'est-ce pas ?

(Ils rient à qui mieux mieux.)

FRANCISQUE.

Mais j'oublie que l'heure du dîné s'approche. Tu vas achever de broyer du noir à Monsieur. (*Il désigne le marbre.*) Ce pauvre Georget!... Et ce vieux Marcel, se marier comme cela sans m'en prévenir !

(Il entre un moment dans la coulisse.)

CARLIN.

Ouf! je commençais en m'en lacer malgré-moi... mon maître doit sécher d'impatience

ne perdons pas un instant ; et d'abord munissons-nous de l'échelle de cordes que j'ai glissée dans le sac du filleul, et qui m'est indispensable pour l'exécution de nos projets.

(Il va pour ouvrir le sac.)

FRANCISQUE, rentrant.

Et moi qui oubliais de monter dans ma chambre ce vieux sac de nuit que tu as apporté... (*Il le prend ; mouvement, inquiétude de Carlin.*) Monsieur n'aime pas voir dans son cabinet ce qui lui est inutile.

CARLIN, voulant prendre le sac de nuit.

Laissez-donc, min parrain ; je ne souffrirai jamais...

FRANCISQUE.

Eh non ! il ne m'en coûtera pas plus de le porter.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CERBERTI.

CERBERTI, entrant avec vivacité.

FRANCISQUE ?

FRANCISQUE, déposant à terre le sac de nuit.

Monsieur?

CERBERTI.

Écoute-moi... (*Francisque vient sur le de-*

vant de la scène ; Carlin retourne d'abord au marbre.) Armantine vient enfin de céder à la promesse que je lui ai faite, de la mener au salon....

FRANCISQUE.

Ne vous en avisez pas.

CERBERTI.

Sois tranquille.

FRANCISQUE.

Elle vous échapperait, c'est moi qui vous le dis.

CERBERTI.

Elle va venir avec les habits du modèle....

FRANCISQUE.

Et qui remplacera Jérôme?

CERBERTI.

J'ai bien proposé ton filleul à Armantine; mais elle s'y oppose absolument. Elle n'a pas tort : il est si gauche!... (*A demi-voix et amenant Francisque sur le bord de la scène, après avoir fixé Carlin, toujours au marbre.*) Il m'est venu une idée... (*Carlin pendant le dialogue suivant, s'élance au sac de nuit qu'il ouvre et referme, après en avoir tiré une échelle de cordes qu'il cache sous plusieurs grands porte-feuilles qui sont sur une table.*) Près d'ici est une caserne...

FRANCISQUE.

Je vous comprends.

CERBERTI.

Ne te serait-il pas possible de me procurer un soldat qui ne fût pas de service, et qui pût disposer de deux heures seulement?

FRANCISQUE.

Rien de plus facile.

CERBERTI.

Tu lui promettras un honnête salaire, et le choisiras dans la force de l'âge, à-peu-près de la taille de Jérôme...

FRANCISQUE.

Laissez-moi faire.

CERBERTI, le retenant, et plus bas encore.

Surtout que ce soit bien un soldat choisi par toi, amené par toi seul!.... ne va pas introduire ici quelque dangereux émissaire.

FRANCISQUE.

Soyez tranquille.

CARLIN, en ce moment en marbre.

Irai-je-t-i v'z-aider, min parain?

FRANCISQUE.

Non, non : reste-là.

SCÈNE VI.

CERBERTI, CARLIN.

CERBERTI.

Et toi, songe bien à exécuter fidèlement tout ce que je t'ai dit.

CARLIN.

Oui, minsieu Cerberti.

CERBERTI.

Si Armantine te chargeait de quelque billet, t'ordonnait, te demandait la moindre chose, viens aussitôt m'en faire part.

CARLIN.

Oui, minsieu Cerberti.

CERBERTI.

Souviens-toi bien qu'il faut être sans cesse sur ses pas, que tu ne dois pas la perdre de vue un seul instant.

CARLIN, d'un ton marqué.

Oui... oui, minsieu Cerberti.

CERBERTI, reprenant de nouveau sa palette, et y préparant des couleurs.

Enfin, je vais donc achever mon tableau!... Le sujet doit intéresser, le chevalier Bayard, recevant l'écharpe de la belle de Randan.

Quel plaisir pour moi de retracer une femme célèbre et adorée sous les traits aimables d'Armantine!... Jamais je ne me suis senti plus dispos, plus embrâsé de ce feu créateur...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ARMANTINE.

CARLIN, apercevant Armantine.

Si je pouvais me découvrir à la pupille ?

CERBERTI, à Armantine.

Eh bien vous n'avez pas pris les habits du modèle ?

ARMANTINE.

Avant d'exécuter notre traité, un petit mot d'explication, je vous prie.

CERBERTI.

Encore quelque nouveau contre-tems !

ARMANTINE.

Je dois aller demain au salon, n'est-ce pas ?

CERBERTI.

Sans doute.

ARMANTINE.

Vous m'y conduirez, non pas après que le

public en sera sorti, ainsi que vous l'aviez adroitement proposé, mais bien vers les deux heures, au moment où il s'y réunit le plus de monde... vous me l'avez promis.

CERBERTI, hésitant.

Et je... je vous le promets encore.

ARMANTINE.

Eh bien! quand vous aurez satisfait à votre parole, je vous tiendrai la mienne.

CERBERTI.

Qu'est-ce à dire?

TRIO.

ARMANTINE.

Non, je ne puis en conscience,
A vos promesses me fier.

CERBERTI.

C'est trop lasser ma patience:
Dois-je donc céder le premier?

ARMANTINE.

Pour éviter toute querelle,
Allons au salon dans l'instant.

CERBERTI, riant amèrement.

Sans doute Florival est là qui vous attend?

CARLIN, à part, et désignant la fenêtre.

Ah! que l'à-propos est plaisant!

ARMANTINE.

Je reviens aussi-tôt vous servir de modèle.

CERBERTI.

Sans doute Florival est là qui vous attend ?

ARMANTINE.

Au salon menez-moi d'avance,
Non, je ne puis, en conscience,
A vos promesses me fier.

CERBERTI.

C'est trop lasser ma patience.
Au salon vous mener d'avance !
Dois-je donc céder le premier ?

CARLIN, à part.

A la pupille, avec prudence,
Comment annoncer ma présence ?
C'est ici le fin du métier.

(Carlin paraît frappé d'une idée.)

ENSEMBLE.

ARMANTINE.

N'en parlons plus ! point de querelle !

CARLIN, gauchement et en broyant.

Tra-la-la la... tra-la-la...

CERBERTI.

Voyez la maudite cervelle !

ARMANTINE, s'éloignant.

Point de salon, point de modèle.

CERBERTI, avec humeur.

N'en parlons plus.

CARLIN.

Elle s'en va.

CERBERTI, ARMANTINE, ensemble.

N'en parlons plus... point de querelle !...

(Cerberti tourne le dos à Armantine qui gagne la porte de son appartement.)

CARLIN, il répète, toujours en broyant, le refrain des couplets du premier acte.

« Messager du dieu des amours,
« Belle, on vient à votre secours. »

ARMANTINE, s'arrêtant tout-à-coup, et fixant Carlin sans être vue de Cerberti, en ce moment le dos tourné et occupé à sa boite de couleurs.

O ciel, qu'entends-je ?...

CERBERTI, appercevant Armantine qui s'arrête.

Aurais-je dû m'attendre
A recevoir ce coup de votre main ?

CARLIN, broyant toujours.

« Iou, piou, piou, comm'ça met en train !... »

ARMANTINE, cherchant à cacher son trouble, et portant furtivement des regards sur Carlin.

Eh bien !... vous me touchez... allons, il faut se rendre...
(Vivement.)
Mais au salon j'irai demain ?

CERBERTI.

Au salon, vous irez demain.

CARLIN, à part.

Comme elle a saisi le refrain !

ARMANTINE.

Plus de nuage!
Cessons de nous bouder!
Allons, sans plus tarder,
Mettons-nous à l'ouvrage!

CERBERTI.

Plus de nuage!
Eh! comment vous bouder?
Oui, oui, sans plus tarder,
Mettons-nous à l'ouvrage!

ENSEMBLE.

CARLIN, toujours à part.

Allons, courage!
Il faut tout hasarder:
Tâchons, sans plus tarder,
D'achever mon ouvrage!

ARMANTINE.

Mais au salon j'irai demain?

CERBERTI.

Je vous y donnerai la main.

CARLIN,

Comme elle a saisi le refrain!

ARMANTINE, à part.

Ah! quel trouble agite mon sein!

CERBERTI, à part.

Céder si vite! à quel dessein?

CARLIN.

Oui, c'était là le vrai moyen.

ENSEMBLE.

ARMANTINE.

Plus de nuage !
Cessons de nous bouder !
Allons, sans plus tarder,
Mettons-nous à l'ouvrage

CERBERTI.

Plus de nuage !
Eh ! comment vous bouder ?
Oui, oui, sans plus tarder,
Mettons-nous à l'ouvrage !

CARLIN.

Allons, courage !
Il faut tout hasarder ;
Tâchons, sans plus tarder,
D'achever mon ouvrage !

ARMANTINE.

Puisque Jérôme est malade, si nous essayons à nous servir du filleul.

(Elle désigne du doigt Carlin.)

CARLIN, s'approchant d'Armantine.

Min'zelle a besoin d' moi ?

ARMANTINE.

Peut-être que tout nigaud qu'il est...

CARLIN, bas à Armantine.

J'appartiens au capitaine Florival.

CERBERTI.

Comme vous l'avez très-bien observé, il ne pourrait conserver l'attitude nécessaire.

ARMANTINE, émue.

J'avoue que son premier abord... mais il paraît rempli du désir de bien faire.

CARLIN.

Min'zelle m' connaît.

CERBERTI.

Non, non, je me suis pourvu d'un militaire....

ARMANTINE, vivement.

D'un militaire!

CERBERTI.

Qui doit arriver dans l'instant.

ARMANTINE.

En ce cas, je cours me préparer... Mais je ne puis prendre les vêtemens du modèle sans entrer dans le corridor dont vous avez la clef.

CERBERTI, lui remettant la clef.

La voici.

ARMANTINE, à part, en s'éloignant.

Un militaire! ici le valet de Florival!... je ne sais ce que tout cela signifie.

(Elle sort toujours par la porte à la gauche du spectateur.)

SCÈNE VIII.

CERBERTI, CARLIN, tracassant ça et là.

CERBERTI, à part.

Un retour aussi prompt cache quelque secrète intention... profitons-en toujours... Et moi qui lui ai donné cette clef... Elle va sans doute essayer d'avertir Florival de se trouver demain au salon à l'heure convenue; suivons ses pas, et restons en sentinelle au corridor jusqu'à ce qu'elle soit rentrée dans son appartement.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISQUE, un HUSSARD, bonnet à grand plumet, sabre sous le bras.

FRANCISQUE.

Monsieur, voici le militaire...

CERBERTI, fixant à la hâte le hussard, et gagnant la porte par laquelle Armantine est sortie.

C'est bien: habille-le sur-le-champ.

FRANCISQUE.

Mais, écoutez donc... où diable court-il si fort?

SCÈNE X.

FRANCISQUE, CARLIN, LE HUSSARD.

LE HUSSARD, d'une voix rauque, et élevée.

Vous dites donc, camarade, que ce n'est pas pour long-tems ?

FRANCISQUE, prenant une cuirasse qui est sur un fauteuil.

Non, non; d'ailleurs, vous n'êtes pas de service.

LE HUSSARD.

C'est vrai; mais l'appel se fait à deux heures, et Sans-Chagrin n'est pas fait mil'-z-yeux ! pour manquer à l'ordre.

FRANCISQUE, désignant un fauteuil.

Allons, mettez-là votre bonnet, votre sabre.

LE HUSSARD, les déposant sur le fauteuil.

Ça, mon vieux, vous n'oublierez pas qu'outre le prix convenu, il me revient une bouteille de Bourgogne.

FRANCISQUE.

Du vieux Mâcon, rien que cela... (*A Carlin.*) Viens nous aider, toi... (*Il prend la cuirasse et passe dedans les deux bras du soldat.*) Prenez

cette cuirasse. (*On entend sonner dans la coulisse.*) Allons, ne voilà-t-il pas qu'on sonne ?... ensuite ce casque, cette barbe. (*Il les désigne. On entend sonner une seconde fois.*) On y va, on y va. (*A Carlin.*) Aide ce brave homme, entends-tu ?

CARLIN, feignant d'aider le soldat.

Oui, min parrain.

SCÈNE XI.

CARLIN, LE HUSSARD.

LE HUSSARD.

C'est-là ton parrain ?

CARLIN, à part, et laissant tomber la cuirasse à moitié passée sur les bras du soldat.

Profitons du moment ! (*Il s'élance à l'échelle de cordes qu'il avait cachée.*)

LE HUSSARD.

Eh ben ! luron, est-ce que tu me laisses-là ?

CARLIN, il ouvre la croisée et jette en dehors l'échelle de cordes qu'il accroche au balcon.

Alerte ! jetez votre manteau.

LE HUSSARD, avec impatience et jetant la cuirasse.

Où m'a-t-on conduit, mil'-z-yeux ? (*Il s'élance sur son sabre et le tire du fourreau. Florival paraît à la fenêtre, saute sur le thé-*

âtre, et paraît stupéfait à la vue du hussard qui se tient en garde. Tableau.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, FLORIVAL, premier costume.

LE HUSSARD.

C'est vous, mon capitaine!

FLORIVAL, gaîment.

Toi ici, mon brave!... Eh! qu'y viens-tu faire?

CARLIN.

Nous aider à servir la beauté, à protéger l'amour.

LE HUSSARD.

Comment cela?

CARLIN, avec rapidité.

Descendez par cette échelle; enveloppez-vous du manteau que mon maître a laissé là-bas; allez m'attendre au cabaret du coin: je vous y rejoins sous un quart-d'heure; et là nous boirons le Bourgogne qu'on vous a promis, à la santé de M. de Florival...

FLORIVAL.

Qui saura reconnaître...

LE HUSSARD.

C'est dit. (*Il va pour reprendre son bonnet et son sabre.*)

CARLIN.

Non, non, tout cela nous est nécessaire.

LE HUSSARD, gagnant la fenêtre.

Vous m'en répondez, mon capitaine?

FLORIVAL.

Sois tranquille.

LE HUSSARD, descendant l'échelle et disparaissant par degrés.

Il faut que ce soit vous, au moins... Mon sabre sur-tout... je vous recommande mon sabre.

(Il disparaît.)

SCÈNE XIII.

FLORIVAL, CARLIN.

DUO.

(D'un mouvement très-vif.)

(Pendant la ritourelle, Carlin referme la croisée.)

CARLIN, désignant le chapeau de Florival.

Quittez tout cela promptement.

FLORIVAL, le remettant à Carlin, qui le cache derrière les portefeuilles.

Eh! pourquoi ce déguisement?

CARLIN, lui présentant la cuirasse et le casque, ou pendent une longue barbe et des moustaches.

Vite le casque et la cuirasse...

FLORIVAL, mettant le casque sur sa tête, et attachant la barbe.

Que prétends-tu donc que je fasse?

CARLIN, lui passant la cuirasse qui doit s'attacher par-derrière avec deux boucles.

D'un vrai soldat prendre le ton;
Servir de modèle au barbon.

FLORIVAL.

Armantine est-elle jolie?

CARLIN.

C'est une grâce, une fraîcheur!...

FLORIVAL.

De la voir je brûle d'envie.

CARLIN.

Dépêchez-vous: je meurs de peur...

FLORIVAL.

ENSEMBLE.

Armantine est donc bien jolie?
De la voir je brûle d'envie.
Tout comble mes souhaits!
O la bonne folie!

CARLIN.

Parlez plus bas, je vous en prie;
On peut venir: paix, paix, paix, paix!

CARLIN.

Ça, Monsieur, souvenez-vous bien
Que vous vous nommez Sans-Chagrin.

FLORIVAL.

Ce nom me convient à merveille.

CARLIN.

Qu'il vous revient une bouteille
De vieux Macon.

FLORIVAL.

Excellent vin !

CARLIN.

Ce n'est là que le pot-de-vin.

FLORIVAL.

C'est entendu.

CARLIN.

Songez enfin...

FLORIVAL.

ENSEMBLE.

Armantine est donc bien jolie ?
De la voir je brûle d'envie.
Tout comble mes souhaits !
O la bonne folie !

CARLIN.

Parlez plus bas, je vous en prie.
J'entends quelqu'un : paix, paix, paix !

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISQUE.

(Carlin arrange encore la cuirasse par derrière ; Florival porte en ce moment le casque, la barbe et les moustaches, et prend l'allure et la voix d'un hussard.)

FRANCISQUE, dans la coulisse.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

CARLIN, bas à Florival.

Sur-tout, Monsieur, le ton grivois d'un soldat.

FLORIVAL.

Sois tranquille.

FRANCISQUE, il rentre en riant aux éclats.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

CARLIN, désignant la cuirasse.

C'est-i-çà, min parrain?

FRANCISQUE, achevant d'arranger la cuirasse.

Fort ben, mon garçon... Le casque un peu moins sur les yeux. (*Riant toujours et fixant Florival de très-près.*) L'effronté personnage!... La moustache un peu plus relevée... Peste soit de la dupe!

CARLIN.

Nous sommes découverts.

FRANCISQUE.

S'imaginer ainsi me tromper !

FLORIVAL, fixant Carlin avec trouble.

A qui donc en avez-vous, camarade ?

FRANCISQUE, riant encore.

A l'émissaire d'un mauvais sujet d'officier...

FLORIVAL.

Comment ?

CARLIN.

J' gagins qu' c'est encore l' Jacquinet de c' matin...

FRANCISQUE.

Justement... (*Imitant le patois picard.*) « Mais quind j' vous dis que j' som' Jacquinet-» la-Treille. — Tais-toi, maudit fripon. — » Que c't'aut' qui est-z-ici à min place vous » jouera queuqu' malin teur. — Çà ne te » regarde pas. — Voyez plutôt dans chel valise » qui m' reste ces habits d' feu mon père. » (*Florival et Carlin redoublent d'inquiétude.*) » C't'agrafe, c'te tasse d'argint que j' vou' » apporte. — Ah ! tu prêtends me sé-» duire !... »

FLORIVAL, vivement.

Eh bien ?

FRANCISQUE.

Là-dessus je prends mon ballet, et je vous travaille le filleul... (*Ils rient tous les trois.*) Non, c'est que je vous l'ai travaillé... (*Ils rient à qui mieux, mieux.*) Malgré cela il faut que le coquin ait demeuré à Chauni, car il m'en a parlé... il m'a nommé toute ma famille.

CARLIN.

Ces filoux-là connaissent tout.

FRANCISQUE, d'un ton marqué.

Il est encore là... à la porte... il s'obstine à y rester... Mais voici Monsieur.

FLORIVAL, bas à Carlin.

Tenons-nous bien !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, CERBERTI, FRANCISQUE.

CERBERTI, à part et serrant une clef.

Je ne crains plus maintenant qu'Armantine expédie quelque poulet à l'officier. (*A Francisque.*) C'est donc là ce militaire ?

(Il le fixe.)

FRANCISQUE.

A-peu-près la taille de Jérôme, n'est-ce pas?

CERBERTI, conduisant Francisque à l'écart, après avoir fixé Florival.

Tu es bien sûr que c'est un soldat?...

FRANCISQUE.

Pris par moi à la caserne, et que je n'ai pas quitté.

CERBERTI.

Je n'ai plus rien à dire.

FLORIVAL.

Çà, commençons-nous, mil'-z-yeux?

CERBERTI.

Dans l'instant, mon camarade.

FLORIVAL.

Tout cette mascarade-là commence à m'ennuyer.

CERBERTI, à Florival.

De quel prix êtes-vous convenu?

(Embarras de Florival.)

FRANCISQUE.

Douze francs.

FLORIVAL, vivement.

Et une bouteille de Bourgogne : je tiens à ça, moi.

FRANCISQUE.

Oui ; je lui en ai promis une bouteille...

CERBERTI.

Et tu as bien fait. Nous en boirons deux, s'il le faut. (*A Francisque.*) Va nous les chercher. (*A Florival.*) Touchez-là ; j'aime les braves, moi.

FRANCISQUE, après avoir fait signe à Carlin.

Viens m'aider, Jacquinet.

(Ils sortent tous les deux.)

CERBERTI.

De quel régiment êtes-vous ?

FLORIVAL, brusquement.

Premier Hussards.

CERBERTI.

Connnaîtriez-vous par hasard, un capitaine-aide-de-camp nommé Florival, neveu du général Darmaincour ?

FLORIVAL, feignant de se rappeler.

Si je le connais !... C'est mon capitaine... Dans la dernière guerre... nous ne nous sommes pas quittés.

CERBERTI.

Il a l'air d'un étourdi déterminé.

FLORIVAL, gaîment.

C'est vrai : dans toutes nos garnisons, mil'-

z-yeux ! il ne se passait pas de jour qu'il ne fît quelque folie.

CERBERTI, ricanant.

Il a eu ce matin, avec un peintre... de mes amis, une aventure dont j'espère qu'il se souviendra.

FLORIVAL.

Est-il blessé dangereusement !

CERBERTI.

Vous n'y êtes pas.

FLORIVAL.

J'entends, il a mis le peintre dedans.

CERBERTI.

Et non, ce n'est pas cela... Parbleu, puisque vous connaissez l'aide-de-camp Florival, vous pourriez me rendre un grand service.

FLORIVAL.

Comment cela ?

CERBERTI

Ce serait de le peindre, à une jeune personne que vous allez voir, comme un inconstant... un étourdi.

FLORIVAL, avec gaîté.

Volontiers... aussi bien je me suis ressenti plus d'une fois de sa mauvaise tête.

CERBERTI.

Cela se trouve au mieux... Je voudrais donc qu'en fesant tomber la conversation sur ce Florival, vous vous exprimassiez sur son compte de manière à jeter dans l'esprit de la jeune personnne des doutes, de l'inquiétude... peut-être même du dégoût...

FLORIVAL.

Est-ce que la jeune personne l'aimerait?

CERBERTI, bas et avec confiance.

Elle en est folle... (*Tressaillement de Florival.*) Et cela sans l'avoir vu.

FLORIVAL, cherchant à cacher son émotion.

Laissez-moi faire.

CERBERTI.

Je vous aurai des obligations...

FLORIVAL.

Aucune.

CERBERTI.

Comptez que ma reconnaissance...

FLORIVAL.

Mais commençons donc : vous savez que j'ai peu de tems à vous donner.

CERBERTI.

Vous avez raison : occupons-nous du fa-

meux Bayard... (*Il désigne son tableau.*) Vous devez connaître ce nom-là, mon brave?

FLORIVAL.

Bayard, dites-vous... ça n'a pas servi dans notre armée?

CERBERTI, riant.

Non, non. (*A part.*) Le modèle n'est pas fort dans l'histoire.

FLORIVAL, aussi à part.

Comme il mord à l'hameçon!

CERBERTI, lui prenant les mains.

Allons, posez-vous... D'abord fléchissez ce genou-là... bon. (*Florival fléchit le genou gauche.*) la tête un peu penchée... les bras en avant... les mains tendues... Fort bien, restez comme cela. (*Il va confronter l'attitude du tableau. Florival suit le peintre des yeux, affectant la plus grande gaucherie.*) Ne tournez donc pas la tête.

CARLIN, à part, il est rentré avec Francisque.

Mon maître fait ses épreuves.

FLORIVAL, à part.

Armantine ne paraît point.

CARLIN, toujours à part et riant.

Plaisante posture pour un aide-de-camp!

FLORIVAL, à part.

Carlin me jouerait-il. (*Haut et se relevant.*) Ah! ça mil'-z-yeux, croyez-vous que je vais rester comme ça en faction?

CERBERTI, encore au tableau.

Ne remuez donc pas.

FLORIVAL.

Fi donc! j'ai l'air gauche comme une déroute.

FRANCISQUE, lui présentant une assiette avec un verre dessus.

Monsieur le hussard veut-il boire un verre d'excellent vin?

FLORIVAL, d'un ton grivois.

C'est parler ça!

(Francisque lui verse une rasade, Florival salue Cerberti.)

CERBERTI.

A la vôtre, mon camarade!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, ARMANTINE, vêtue en madame de Randan, grande robe et bonnet de satin blanc garnis en noir, une écharpe à la main.

ARMANTINE, à part, en entrant, tandis que Florival boit encore.

Quel est donc ce militaire ?

CARLIN, bas à Armantine.

C'est mon maître.

ARMANTINE, à part, et tressaillant.

Par quel moyen ? je m'y perds.

CERBERTI.

Vous voilà, Armantine.

FLORIVAL, à part apercevant Armantine.

Ciel !... je l'avais bien devinée.

ARMANTINE, avançant avec trouble.

Quel miracle ! Ici un étranger !... Qui vous a donc procuré ce militaire ?

CERBERTI.

Le hasard ; et il nous a bien servis.

FLORIVAL, du ton grivois.

Je ne m'en plains pas ; mille bombes !...

(*A Francisque.*) Encore une rasade.

(Il boit une deuxième rasade, et remet le verre à Francisque.)

CERBERTI.

Il connaît votre beau Florival.

ARMANTINE.

Ah! ah!

FLORIVAL.

Si je le connais!... un fou à qui l'amour fait tourner la tête... un étourdi qui jusqu'à ce jour a couru après le bonheur qu'il n'a pu rencontrer... un inconstant voltigeant de belle en belle, parce qu'aucune n'avait su le fixer encore.

CERBERTI, bas à Florival.

Courage! encore plus fort!

ARMANTINE, à Cerberti, avec finesse et émotion.

Ah! c'est vous qui le soufflez...

FLORIVAL.

Ce que je dis à Madame est la vérité pure.

ARMANTINE, à part.

Qu'il a d'esprit! (*Haut.*) Et c'est donc avec ce soldat que vous prétendez me faire poser modèle?

CERBERTI.

Assurément.

FLORIVAL.

Je parais peut-être un peu gauche à Ma-

dame ; il faut excuser le ton, la brusquerie d'un soldat.

ARMANTINE, avec dignité.

J'aime beaucoup les militaires, je vous assure.

(Francisque se trouve entre eux deux, et s'occupe à arranger les plis de la cuirasse du modèle.)

CERBERTI, désignant à Carlin une deuxième boîte à couleurs, qui est sur une table au fond du théâtre.

Apporte ici cette boîte. (*Carlin pose la boîte près du tableau.*)

ARMANTINE.

Monsieur a fait les dernières guerres ?

FLORIVAL.

Je n'ai pas quitté l'armée.

CERBERTI.

C'est-à-dire la victoire.

ARMANTINE, avec expression.

Vous avez dû courir bien des dangers ?

FLORIVAL, d'un ton marqué.

On les écarte avec de l'adresse et du courage.

CERBERTI, arrangeant toujours la boîte.

Et puis, l'amour de la gloire...

FLORIVAL.

De toutes les affaires où j'ai eu l'honneur

de me trouver, aucune ne m'a donné autant de mal que la dernière.. Aussi j'y fus blessé... pour la première fois de ma vie.

ARMANTINE, avec trouble.

Vous y fûtes blessé !

CERBERTI, à part, et préparant çà et là avec Carlin.

Le voici dans ses batailles; il est à nous pour long-tems.

ARMANTINE.

Contez... contez-nous donc cela.

FLORIVAL.

C'était dans un fort que nous tenions bloqué : l'ennemi était égal en forces.... Nous avions à lutter contre un vieux commandant de place, difficile à manier.

CERBERTI.

Ces vieux renards sont retors quelquefois.

FLORIVAL.

Il fallut monter à l'assaut; et quand il s'agit de ça, on sait, mil'-z-yeux, que Sans-Chagrin... j'eus l'honneur d'y monter le premier. Je pénètre dans un quartier isolé, je fixe un endroit qu'on disait renfermer un trésor... (*D'un ton marqué.*) je saisis une échelle, je grimpe à une fenêtre... (*Il la désigne; signe d'intelligence d'Armantine.*) mais à peine suis-je entré dans ce lieu impéné-

trable, que je reçois un coup... là... de ce côté...

ARMANTINE.

Du côté du cœur?

FLORIVAL.

Oui, du côté du cœur... Mais un coup... comme jamais je n'en avais ressenti jusqu'alors.

CERBERTI.

Etait-ce un coup de feu?

FLORIVAL.

Oui, un coup de feu.

ARMANTINE.

Cette blessure n'a peut-être été que passagère!

FLORIVAL.

Pardonnez-moi, Madame... (*Avec ame.*) Je m'en ressentirai... le reste de ma vie.

ARMANTINE.

Le reste de votre vie?... (*A part.*) Oh! comme il est aimable!

(Pendant cette scène, Francisque et Carlin apportent le gradin sur le devant du théâtre.)

QUATUOR.

CERBERTI, prenant Armantine par la main, et la fesant monter sur le gradin.

Çà, commençons... Mais je crois qu'elle tremble.

ARMANTINE, souriant.

Je tremble !
Vous le voulez absolument !

CERBERTI, posant d'abord Armantine.

Maintien noble !... regard touchant !

FLORIVAL, à part.

Les jolis yeux!

CERBERTI.

Mais il me semble
Que cette fraise nuit un peu.

(Il rabat la fraise que porte Armantine.)

FLORIVAL, toujours à part.

Le cou charmant !

CARLIN.

Ah ! que le vieux peintre est plaisant !

CERBERTI, dégageant la taille d'Armantine.

Élancez-vous.

FLORIVAL.

Taille élégante!

CERBERTI, lui fesant avancer un pied.

Avancez-vous.

FLORIVAL.

Le pied mignon !

CERBERTI.

Bon : fixez-moi.

FLORIVAL.

Regard fripon!

CERBERTI, reculant jusqu'au tableau, toujours la fixant.

Fort bien!... très-bien!...

FLORIVAL.

Elle m'enchante :
Oui, tout en elle est ravissant.

ARMANTINE.

Qu'il paraît bien sous ce déguisement!...

ENSEMBLE.

FLORIVAL, ARMANTINE, chacun à part, et se fixant.

Quel trouble! à peine je respire :
Non, je ne puis résister au délire
Que j'éprouve dans ce moment.
Ah! quelle ivresse! ah! quel tourment!

CERBERTI, jetant tour-à-tour les yeux sur Armantine et sur le tableau.

Exprimons bien ce doux sourire :
Je veux que la toile respire;
Oui, mon tableau sera charmant.

CARLIN, à part.

Je ne puis m'empêcher de rire;
Ah! que le vieux peintre est plaisant!

CERBERTI, retournant à Florival.

Vous, mon brave, à genoux...

(Il le pose dans la même attitude qu'à la scène précédente.

(A Armantine.)

Votre main dans la sienne.

(Armantine hésite.)

FLORIVAL, d'un ton plus brusque encore.

N'ayez pas peur : je suis poli ;
Allons, votre main dans la mienne.

CERBERTI.

Eh ! pourquoi donc rougir ainsi ?

ARMANTINE.

Vraiment, je ne puis m'en défendre.

CERBERTI, à Florival.

Maintenant fixez-la du regard le plus tendre.

FLORIVAL.

Comme cela ?

CERBERTI.

Oui, c'est bien ça.

CARLIN, riant à part.

Ah ! ah ! ah ! ah !

CERBERTI, à Armantine.

Vous, tâchez d'exprimer la crainte, le délire.

ARMANTINE.

Comme cela ?

CERBERTI.

Oui, c'est bien ça.

CARLIN.

Ah ! ah ! ah ! ah !

CERBERTI.

Enfin tous deux ayez l'air de vous dire :
» C'est pour toi seul que je respire.

ARMANTINE, avec expression.

» C'est pour toi seul que je respire. »

CERBERTI,

» Je t'aimerai jusqu'au trépas.

FLORIVAL, avec ame.

» Je t'aimerai jusqu'au trépas. »

CERBERTI, reculant jusqu'au tableau.

Fort bien ! très-bien !... ne bougez pas.

ENSEMBLE.

ARMANTINE, FLORIVAL, l'un à l'autre en conservant leur attitude.

Oui, c'est pour vous que je respire :
Non, je ne puis résister au délire
Que j'éprouve dans ce moment.

CERBERTI, peignant, et les fixant tour-à tour.

Exprimons ce tendre délire :
Je veux que la toile respire ;
Oui, mon tableau sera charmant.

CARLIN, à part.

Je ne puis m'empêcher de rire,
Ah ! que le vieux peintre est plaisant.

(Vers la fin de ce morceau, Francisque rôdant çà et là, découvre, derrière les cartons, le chapeau de Florival, le prend, l'examine et le compare avec le bonnet du hussard.

CERBERTI, à Florival qui se lève, ainsi qu'Armantine.

Ne remuez donc pas ; encore un instant.

(On entend frapper à la fenêtre, en dehors.)

FRANCISQUE.

Hein ?... (*On frappe encore plus fort*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, LE HUSSARD.

LE HUSSARD, ouvrant la croisée.

Voila l'appel ; dites donc au capitaine Florival de me rendre mon sabre.

CERBERTI.

Qu'entends-je ?

FRANCISQUE.

Votre sabre ?... le capitaine Florival !... (*A Cerberti.*) Monsieur, nous sommes trahis.

CARLIN.

Maudit hussard !

(Il lui donne son bonnet et son sabre, le hussard disparaît.)

CERBERTI.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

FLORIVAL, ton naturel.

Il n'est plus tems de feindre.

CERBERTI.

Quoi ! vous seriez ?...

ARMANTINE, riant aux éclats.

Cet aimable officier, qui, malgré vos verroux et votre prévoyance, a su pénétrer jusqu'ici.

CERBERTI.

O rage !

FLORIVAL, gaîment.

Oui, Monsieur, c'est ce jeune présomptueux qui, désespéré (*D'un ton marqué.*) d'avoir ce matin, si mal placé vos tableaux, a voulu réparer ses torts en venant lui-même vous servir de modèle.

CERBERTI.

Mais comment se peut-il ?...

CARLIN.

C'est moi qui par cette fenêtre ai fait évader le soldat, et su trouver le moyen d'introduire ici mon maître. (*Il désigne Florival.*)

FRANCISQUE.

Son maître !... mon pauvre Jacquinet!

(Il sort avec précipitation.)

CERBERTI.

Oser ainsi escalader ma maison !

FLORIVAL.

Quand une garnison résiste, il n'y a que l'assaut.

CERBERTI, avec emportement.

Mais enfin, que prétendez-vous?

FLORIVAL.

Point d'emportement... (*Toujours avec gaité.*) Après avoir contribué à votre gloire, (*Il désigne le tableau.*) Vous me permettrez de songer à mon bonheur : voici les conditions que je vous propose.

CERBERTI.

Des conditions!

FLORIVAL.

C'est générosité de ma part; vainqueur, je pourrais vous en dicter. Voici donc la capitulation; je suis capitaine, neveu du général Darmaincour; j'ai de la fortune, beaucoup d'amour!.. Mademoiselle est jolie, entièrement libre...

CERBERTI.

Comment?

FLORIVAL.

Je sais que vous n'avez aucun droit sur elle... Je viens lui offrir mon cœur et ma main; si Mademoiselle daigne les accepter, toute résistance de votre part serait inutile : croyez-moi, Monsieur, signons le traité d'al-

liance, et je vous accorde les honneurs de la guerre.

CERBERTI.

Moi, je consentirais!...

ARMANTINE.

Vous vous y opposeriez en vain : je suis libre de mon choix... (*A Florival.*) Tout me présage, Monsieur, que vous légitimerez l'idée que cette première entrevue me donne de vos sentimens. Je souscris au traité.

FLORIVAL.

Allons, Monsieur, daignez le ratifier; et lorsque vous aurez à peindre quelque tête charmante, Mademoiselle viendra vous en fournir le modèle.

ARMANTINE.

Je vous le promets.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISQUE, JACQUINET.

FRANCISQUE, introduisant Jacquinet.

Mon pauvre Jacquinet!... non, jamais je ne me pardonnerai les coups...

JACQUINET.

Vou-avais touché fort ; ça c'est vrai

CERBERTI.

Moi qui avais pris tant de précautions !

JACQUINET, abordant Cerberti d'un ton capable.

Maint'nant qu' me v'la-z-intré cheux vous..

CERBERTI.

Eh bien ?

JACQUINET.

N' gnya pas d' risque, allais, qu'aucun-z-amoureux...

CERBERTI, brusquement.

Il est bien tems... (*A Florival.*) Je suis vaincu : soyez heureux !

FLORIVAL.

Allons instruire mon oncle de cette heureuse aventure, le faire consentir à notre union, et le forcer d'approuver, pour la première fois... une de mes folies !

CHŒUR.

En vain la ruse et la prudence
Font sentinelle nuit et jour :
Tout doit céder à la puissance
De la jeunesse et de l'amour

FIN D'UNE FOLIE.

LA JOURNÉE
AUX AVENTURES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR MM. CAPELLE ET MÉSIÈRES,

MUSIQUE DE MÉHUL,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 16 novembre 1816.

PERSONNAGES.

GERCOUR, capitaine de dragons.
FLORVAL, son ami.
DANVILLE, officier de hussards, neveu de la marquise de Gernance.
BERTRAND, fermier.
ANTONIN, jeune paysan, un peu simple et taquin.
LA MARQUISE DE GERNANCE.
MADAME DE SURVILLE, sa nièce.
GERMAINE, bonne fermière.
ROSETTE, sa fille.
FRANÇOIS, intendant de la Marquise.
LE PREMIER GARDE DU CHATEAU.
UN VALET.
GARDES DU CHATEAU ET VILLAGEOIS.

La scène du premier acte se passe à une petite lieue du château de Gernance.

LA JOURNÉE
AUX AVENTURES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne. A gauche, on voit une ferme. A droite, une grange ou remise, devant laquelle est un arbre et un banc de gazon. Un chemin descend de la montagne, dans le fond de la scène.

SCÈNE I.

FLORVAL, BERTRAND.

(Ils sortent de la ferme. Florval est habillé en paysan et tient un fusil de chasse à la main.)

BERTRAND.

En voyant sous cet habit le modèle du bon ton, l'ame des sociétés brillantes de la capitale, le galant Florval enfin...

FLORVAL.

Florval! dis donc Pierre. Tu sais bien qu'ici je n'ai pas d'autre nom?

BERTRAND.

C'est vrai, Monsieur; je l'oubliais. Mais convenez que, sous ce costume, vos créanciers eux-mêmes ne vous reconnaîtraient pas.

FLORVAL.

Les coquins! m'avoir forcé de quitter Paris! un jour ils me paieront cher l'argent que je leur dois!

BERTRAND.

Eh! pourquoi vous tourmenter, Monsieur? n'êtes-vous pas ici comme chez vous? ancien serviteur de feu monsieur votre père, et comblé de ses bontés, ne vous suis-je pas entièrement dévoué? d'ailleurs ce séjour est charmant.

FLORVAL.

Je sais tout cela; mais...

DUO.

FLORVAL.

Vantera, ma foi, qui voudra,
Les doux charmes de la nature,
Des ruisseaux le tendre murmure,
Des bosquets la verte parure...
Cela n'est beau qu'à l'opéra.
De Paris j'aime le tapage,
De nos cercles l'esprit mordant,
De nos belles l'air séduisant.

Séjour divin, séjour charmant !
Loin de toi je gémis, j'enrage !

BERTRAND.

Ce n'est qu'aux champs qu'on est heureux.

FLORVAL.

Aux champs je préfère la ville.

BERTRAND.

Ici, Monsieur, l'on est tranquille.

FLORVAL.

Paris est un séjour des dieux !

BERTRAND.

Les plaisirs y sont dangereux.

FLORVAL.

On en change, on en trouve mille !...
Les bals...

BERTRAND.

Nous ôtent la santé.

FLORVAL.

Et les belles ?...

BERTRAND.

La liberté.

FLORVAL.

Le jeu ?...

BERTRAND.

La probité.

FLORVAL.

Les chevaux ?...

BERTRAND.

C'est bien autre chose :
Avec eux souvent on s'expose
A se rompre le cou !

FLORVAL.

Allons, tu parles comme un fou.

BERTRAND.

Monsieur, je parle en homme sage.

FLORVAL.

Cela se peut bien, mais j'enrage
De vivre ici comme un hibou.

BERTRAND.

Paris est un séjour horrible !
Les plaisirs y sont dangereux.

FLORVAL.

Au village, séjour paisible,
Mon cher, ils y sont ennuyeux.

ENSEMBLE.

Vantera, ma foi, qui voudra
Le doux charme de la nature,
Des ruisseaux le tendre murmure, etc.

BERTRAND.

Blâmera, ma foi, qui voudra,
Les doux charmes de la nature,
Des ruisseaux le tendre murmure
Des bosquets la verte parure...
Cela vaut mieux qu'à l'opéra.
De Paris je hais le tapage,
De vos cercles l'esprit mordant,
De vos belles l'air séduisant.
Imitez-moi, soyez prudent ;
Monsieur, fixez-vous au village.

FLORVAL.

Allons, allons, je pars pour la chasse.

BERTRAND.

C'est ça; vengez-vous sur les habitans de nos forêts des persécutions de vos ennemis.

FLORVAL.

Le premier animal que je rencontre est mort. (*Il va pour sortir.*) Mais que vois-je?

BERTRAND.

Un lièvre?

FLORVAL.

Non, non, tiens, regarde.

(En montrant la coulisse à droite des spectateurs.)

BERTRAND.

Quel personnage!

FLORVAL.

A son air pâle et défait, on le prendrait pour un joueur ruiné. Observons.

(Ils se retirent dans le fond du théâtre.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, GERCOUR. Il est en désordre; sa cravatte est défaite.

GERCOUR.

Je ne sais où je suis. Frappons à cette porte.

FLORVAL.

Il va chez toi!

(Il s'approche.)

BERTRAND, à Gercour.

Monsieur, pourrai-je savoir?...

GERCOUR.

Volontiers.

FLORVAL.

C'est incroyable!... Non... Eh mais!... Je ne me trompe pas, c'est Gercour!

GERCOUR.

Florval! comment! c'est toi? quel bonheur! Ah! mon cher! si tu savais ce qui m'est arrivé...

FLORVAL.

Quoi donc?

GERCOUR.

L'aventure la plus extravagante, un déjeuner.... L'amour.... Un duel... Une femme....

Ah ! je compte sur ta fidélité et ma constance....

FLORVAL.

Es-tu fou ? femme, fidélité, constance... Tu confonds les choses les plus opposées ; reprends tes esprits ; que t'est-il arrivé ?

GERCOUR, examinant Bertrand.

On peut parler librement ?

FLORVAL.

Oui.

GERCOUR.

Tu sais combien j'aime madame de Surville ?

FLORVAL.

Et je sais que la jolie veuve répond à ton amour. Après.

GERCOUR.

J'arrivai il y a quelques jours à Paris dans l'intention de solliciter le consentement de ma famille pour mon mariage.

FLORVAL.

Te marier ! pauvre tête !

GERCOUR.

Écoute jusqu'au bout. Hier je fis avec quelques jeunes gens un petit déjeûner qui se prolongea jusqu'à six heures. Il fut question des femmes comme tu peux croire.

FLORVAL.

Cela va sans dire.

GERCOUR.

Un officier de hussards, leste, mordant, et avec lequel je me trouvais pour la première fois, en parla dans des termes qui me déplurent.

FLORVAL.

Un officier de hussards, dire du mal des femmes! oh!

GERCOUR.

Échauffés par les vapeurs du vin de Champagne, plus nous parlons, moins nous nous entendons. Quelques mots désagréables amenèrent une explication sérieuse... Nous avions nos armes, nos témoins, et prudemment nous avions fait préparer nos chaises de poste...

FLORVAL.

Précaution fort sage.

GERCOUR.

Nous arrivons : il fesait sombre, nos fers se croisent, je me précipite sur mon adversaire .. Il tombe... je vais à son secours... Mon témoin s'aperçoit que des gens armés arrivent sur nous... *Sauvez-vous*, me dit-il, *j'aurai soin de lui*... J'envoie mon domestique à madame de Surville pour l'instruire de tout; et, l'esprit troublé, je m'élance machinalement dans une voiture que le postillon entraîne au galop... c'était celle de mon adversaire....

BERTRAND.

Quelle singulière aventure.

FLORVAL.

Étourdi!

GERCOUR.

Il était trop dangereux de revenir sur mes pas. Je m'abandonne à mon destin; nous courons la nuit, je verse dans un fossé, le cabriolet se brise... Je laisse le postillon pestant, jurant, fort surpris de reconnaître enfin que je ne suis pas son maître, et je fuis à travers champs. Au jour, j'ai aperçu cette ferme, et je me suis décidé à venir y chercher un asile.

FLORVAL, riant.

Comment diable, mais c'est le chapitre premier d'un nouveau roman!

GERCOUR.

Tu ris... Je meurs de faim!

FLORVAL.

Je vais te donner à déjeûner.

BERTRAND.

Et moi, pendant ce tems-là, je vais aller voir ce qui se passe sur la route; il serait possible qu'on courût après vous.

FLORVAL.

Excellente idée! Va, Bertrand, nous comptons sur toi.

SCÈNE III.

GERCOUR, FLORVAL.

FLORVAL.

Et comment nommes-tu ton adversaire ?

GERCOUR.

Danville.

FLORVAL.

Danville ! Ce nom ne m'est pas connu.

GERCOUR.

Mais, à ton tour, pourquoi as-tu quitté Paris ? Que diable fais-tu dans ce pays et sous cet accoutrement ?

FLORVAL, avec mystère.

C'est une mise de rigueur.

GERCOUR.

Une intrigue ?

FLORVAL.

Oui, des créanciers. Fatigué de leur assiduité et craignant leurs douces étreintes, je me suis décidé à venir passer la belle saison dans cette ferme.

GERCOUR.

Fruit de tes économies !

FLORVAL.

Moi, des économies! ah! quelle injure! La ferme est à cet honnête Bertrand que tu viens de voir, et qui s'est arrondi au service de mon père. Du reste brave homme, il m'est tout dévoué.

GERCOUR.

Ainsi, Monsieur garde l'*incognito*... et pas la moindre consolation!

FLORVAL.

Je croyais en avoir trouvé une.

GERCOUR.

Quelque dame des environs?

FLORVAL.

Non, une petite paysanne qui demeure au village voisin chez un de ses oncles; mais, par malheur, elle vient de se marier.

GERCOUR.

Par malheur!... Est-elle jolie?

FLORVAL.

Charmante!

RONDEAU.

Si tu voyais Rosette,
Soudain tu l'aimerais;
Mais,

Comme moi, tu brûlerais
D'une flamme discrette.

Avec les plus jolis traits,
Elle a, sous un simple corsage
Les séduisans attraits
De nos beautés du haut parage.
Son pied mignon
Charme quand elle danse,
Son œil fripon
Vous dit, sans qu'elle y pense :
Je plais, je le sais bien...
Enfin, mon cher, elle est parfaite ;
Car, pour qu'il ne lui manquât rien,
L'amour la fit coquette.

Si tu voyais Rosette,
Soudain tu l'aimerais.
Mais,
Comme moi, tu brûlerais
D'une flamme discrette.

En ces lieux, je n'ai pu la voir
Sans éprouver un trouble extrême ;
Elle me plaît sans le vouloir,
Aussi, sans le vouloir, je l'aime ;
Oui, sans le vouloir, sur ma foi ;
Et c'est là ce qui me tourmente,
Car, mon cher, Rosette est charmante ..
Mais elle ne veut pas de moi.

Et cependant si tu voyais Rosette,

Soudain tu l'aimerais ;
Mais,
Comme moi, tu brûlerais
D'une flamme discrette.

GERCOUR.

Elle ne veut pas de toi !... avec les femmes, il ne faut jamais désespérer de rien... Mais songe au déjeûner.

FLORVAL.

Je n'y pensais plus... Viens, je vais te métamorphoser aussi avec un des habits du neveu de Bertrand. Nous verrons ensuite par quel moyen nous pourrons sortir d'embarras.

GERCOUR.

Allons, je m'abandonne à ton génie.

FLORVAL.

Quelqu'un s'avance, entrons vite.

(Ils rentrent dans la ferme.)

SCÈNE IV.

ROSETTE, GERMAINE.

(Elles arrivent à la droite du spectateur, par le chemin de la montagne.)

GERMAINE.

N'vas donc pas si vite, Rosette.

FLORVAL.

Moi, je le pense à chaque instant.

GERMAINE, ROSETTE.

Monsieur Pierre est galant;
Quoiqu'ça, soyez plus sage.
Car, depuis qu'il est en ménage,
Antonin est d'venu jaloux.

FLORVAL.

Bien jaloux?

ROSETTE.

Très-jaloux.

FLORVAL.

Quand on épouse jeune fille
Aussi bien faite, aussi gentille,
On doit l'être certainement.

GERMAINE.

Quand on épous' femme gentille,
Aussi sage que l'est ma fille,
On n'doit pas l'être assurément.

Rosette' n'aura jamais d'amant.
Antonin, qui l'aim' tendrement,
S'ra toujours doux et complaisant.

ROSETTE.

Quand on épouse jeune fille,
Qu'elle est sage, quoique gentille,
On doit en croire son serment.

ENSEMBLE.

FLORVAL.

Mais, ce mari si défiant,
Pourquoi vous quitte-t-il, ma chère?

ROSETTE.

Il est allé près de son père.

GERMAINE.

Tombé malad' subitement.

FLORVAL.

Eh! quoi donc! à peine en ménage,
Vous voilà réduite au veuvage?

ROSETTE.

Hélas! oui!

FLORVAL.

C'est bien dommage!

ROSETTE.

Nous l'attendions aujourd'hui,
Afin d'aller avec lui
Au château de Gernance.

GERMAINE.

Pour une affaire d'importance.

FLORVAL.

Vraiment!

GERMAINE.

D'une haute importance.
Tenez, j'allons vous dire pourquoi.

ROSETTE.

Non, laissez-moi parler, ma mère,

Je vais tout raconter à Pierre.

GERMAINE.

Parle, ma fille.

ROSETTE.

Écoutez-moi :

COUPLETS.

I. COUPLET.

Au château du seigneur Gernance
S'écoulèrent mes premiers ans.
Son épouse, pour mon enfance,
Eut les soins les plus complaisans,
En peu de tems j'appris à lire,
A danser, à chanter, écrire ;
Et je sus si bien m'appliquer,
Que partout je m'entendais dire :
Rosette est gentille à croquer.

II. COUPLET.

A quinze ans je devins rêveuse ;
Avec l'âge vient la raison.
Malgré moi j'étais paresseuse,
J'étais distraite à ma leçon.
Seulette, je cherche à m'instruire ;
Sans savoir pourquoi je soupire,
Tout semblait me contrarier.
Quand j'appris que c'la voulait dire :
Rosette est bonne à marier.

III. COUPLET.

Madam' dit : « Pour ton mariage,
« Je dispose de mille écus ;
« Ma chère enfant, ils sont le gage
« De mes soins et de tes vertus ».
Ces mots me font pleurer, sourire ;
Je me crois riche, heureux délire !
Car mille écus, c'est un bon lot,
Et, pourtant, je m'entendais dire :
Rosette vaut mieux que sa dot.

FLORVAL.

Je suis de cet avis, Rosette,
Et de grand cœur je le répète...
(Il veut encore l'embrasser.)

ROSETTE.

Eh ! bien, Monsieur, que faites-vous ?

GERMAINE.

N'vous ai-j' pas dit qu'Antonin est jaloux.

ENSEMBLE.

FLORVAL.

Quand on épouse jeune fille
Aussi bien faite, aussi gentille,
On doit l'être certainement.

GERMAINE.

Quand on épous' femme gentille,
Aussi sage que l'est ma fille,
On n' doit pas l'être assurément.

ROSETTE.

Quand on épouse jeune fille,
Qu'elle est sage, quoique gentille,
On doit en croire son serment.

GERMAINE.

Mais tu n'as pas tout dit à Pierre.

ROSETTE.

Il ne me laisse pas achever.

FLORVAL.

Continuez, en attendant que Bertrand arrive.

ROSETTE.

Lorsque je quittai le château, après la mort de M. le marquis de Gernance, madame la marquise me dit donc : *Petite Rosette, je te promets une dot de mille écus. Tu viendras la chercher avec ton mari;* et Madame nous attend aujourd'hui, parcequ'elle retourne demain à la ville.

GERMAINE.

Et voilà pourquoi nous allons au château de Gernance.

ROSETTE.

A une petite lieue d'ici.

FLORVAL.

Et vous y allez sans Antonin ?

ROSETTE.

Il le faut bien, puisque je vous dis qu'il est chez son père.

FLORVAL.

En ce cas vous risquez de ne pas recevoir la dot qu'on vous a promise.

GERMAINE.

Qu'est-ce que vous dites donc là, Pierre? Comment, j'aurons fait à mon âge un voyage de douze lieues et demie pour venir faire la noce de ma fille chez mon frère; j'ons retenu nos places pour nous en aller demain au pays, et tout ce remue-ménage serait inutile?

FLORVAL.

Dam'! écoutez donc, ça se pourrait bien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GERCOUR.

GERCOUR, dans la ferme.

FLORVAL! Florval!

FLORVAL, à part.

Maladroit! moi qui ai oublié de lui dire mon nouveau nom!

ROSETTE.

Qu'est-ce qui appelle donc là?

FLORVAL, embarassé.

C'est... Guillaume!

GERMAINE.

Guillaume!

FLORVAL.

Oui... mon cousin... (*Il va au-devant de Gercour.*) Qu'est-ce que tu veux mon cousin? (*A Florval à part.*) Je suis Pierre, tu te nommes Guillaume. (*Haut.*) Mère Germaine, permettez que je vous présente notre cousin? Salue donc. Excusez-le, il arrive de son village.

(Gercour est en habit de paysan.)

GERMAINE.

C'est un biau garçon, tout d' même.

ROSETTE.

Il est fort bien, le cousin.

GERCOUR.

Mam'selle...

ROSETTE.

Mams'elle! Je suis mariée, Monsieur.

GERCOUR.

Ah! vous êtes...

ROSETTE, faisant une révérence.

Oui, Monsieur, depuis cinq jours.

FLORVAL, à part à Gercour.

C'est la petite dont je t'ai parlé.

GERCOUR, à Florval.

Ah! fripon!

GERMAINE.

Oh! ça, j'allons continuer notre route, et je verrons Bertrand au retour.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND, arrivant d'un air effrayé, en fesant des signes à Florval.

BERTRAND.

Pst! pst!

FLORVAL.

Le voici.

(Il va au-devant de lui.)

BERTRAND, à Florval et en montrant Gercour.

On le cherche.

FLORVAL.

Hein? comment?

BERTRAND.

On a aperçu des gens armés à un quart de lieue d'ici. (*Haut.*) Bon jour, mère Germaine, bon jour Rosette.

GERMAINE.

Ah! bonjour, Bertrand.

GERCOUR, à Florval.

Que dit-il?

FLORVAL, à Gercour.

On court après toi.

GERCOUR, à Florval.

Que faire?

FLORVAL, à Gercour.

Attends.

(Il réfléchit.)

GERMAINE

J'voudrions ben rester plus long-tems, mais j'craignons que l'tems n'se gâte.

BERTRAND.

S'il y a d'l'orage, ce ne sera que vers le soir.

FLORVAL, après avoir réfléchi, à Gercour.

L'excellente idée!

GERCOUR, à Florval.

Explique-toi.

FLORVAL, à Gercour.

Laisse-moi faire.

GERMAINE.

Au revoir donc; viens ma fille.

ROSETTE.

Adieu, Bertrand.

FLORVAL.

Eh ! quoi, vous partez malgré ce que je vous ai dit? (*A part, à Bertrand et à Gercour.*) Attention, secondez-moi.

GERMAINE.

Comment ? est-ce que vous croyez toujours ?...

FLORVAL.

J'en suis sûr, et je prends pour juges Guillaume et Bertrand.

BERTRAND.

De quoi s'agit-il ?

FLORVAL.

La marquise de Gernance a promis une dot à Rosette, mais sous la condition qu'elle viendrait la chercher avec son mari ; or, je vous demande si, lorsque Rosette se présentera sans lui, madame la Marquise voudra donner la dot ?

GERCOUR.

Oh ! dam !... (*A part.*) Quel est son projet ? (*Haut.*) Je pense comme lui.

BERTRAND.

Moi aussi. (*A part.*) Le diable m'emporte si j'y comprends rien.

ROSETTE.

La réflexion est juste, ma mère.

GERMAINE.

Bah !

FLORVAL, d'un air d'inspiration.

Écoutez, je puis vous faire toucher vos mille écus, et le moyen est tout simple. Madame de Gernance connaît-elle le nouveau marié ?

ROSETTE.

Antonin ? elle ne l'a jamais vu.

GERMAINE.

Pardi ! Il n'est pas de c' pays.

FLORVAL.

Eh bien ! il ne s'agit donc (*en s'adressant à Rosette*) que de vous trouver un mari pour remplacer Antonin ; et, parbleu, moi.

ROSETTE.

Oh ! vous êtes trop égrillard.

FLORVAL.

Eh bien ! prenez Guillaume.

GERMAINE.

Qu'est-ce que vous dites donc, Pierre ? ma fille prendre un autre mari ?

BERTRAND.

Ce sera seulement pour la frime.

GERMAINE.

Ah ! vous appelez ça, la frime ! c'est un drôle

de nom ; mais c'est égal... si Madame venait à découvrir !.. ah ! mon Dieu !

GERCOUR, vivement.

Ça n'se peut pas, puisqu'elle ne connaît pas Antonin plus qu'elle ne nous connaît.

GERMAINE.

Oui... mais.

FLORVAL, vivement.

Elle n'aura jamais occasion de le voir, puisque vous partez demain.

GERMAINE.

Cependant...

GERCOUR, vivement.

Vous emporterez les mille écus.

BERTRAND, de même.

Vous n'aurez point fait un voyage inutile.

FLORVAL, de même.

Et vous ne manquerez pas votre place.

ROSETTE.

Ils ont pourtant raison, ma mère.

GERMAINE.

J'entends bien, mais...

FLORVAL.

Ah ! vous voilà donc persuadée !

GERMAINE.

Toutefois j'dis que, si Rosette s'prête à ça, vous promettez que ça n'ira pas plus loin?

FLORVAL.

Oh!... (*A Gercour et à Bertrand.*) le voilà sauvé! au château nous n'avons rien à craindre.

BERTRAND.

Bravo!

GERMAINE.

Et toi, qu'en penses-tu, ma fille?

ROSETTE.

Ma mère, puisque c'est pour mon bien, et que c'est pour la frime, comme ils disent, je prends Guillaume.

(Gercour lui offre son bras.)

FLORVAL.

Moi, je serai le cousin. (*A Bertrand, à part.*) Dispose tout pour notre fuite; viens nous rejoindre et n'oublie pas nos habits; Allons, mère Germaine, prenez mon bras.

TOUS.

Partons, partons.

BERTRAND.

Il était tems! les voilà.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DES GARDES qui ont descendu la montagne vers la fin de la scène précédente.

CHŒUR DES GARDES.

ALTE-LA... répondez tous.
D'où venez-vous?
Où courez vous?
Parlez, répondez sans mystère!

BERTRAND, à part.

Ah! jarni!

GERCOUR à part.

Que dire?

FLORVAL, à part.

Que faire?

GERMAINE, ROSETTE.

Messieurs, point de rumeur,
Nous allons tout vous dire.

GERCOURT, FLORVAL, BERTRAND.

Oui, Messieurs, de grand cœur,
Nous allons vous instruire

TOUS, à part.

Je ne sais que leur dire.

CHŒUR.

Allons, dépêchons-nous.

Comment vous nommez-vous ?

GERMAINE.

J' sis la mère Germaine ;
Voilà ma fille...

FLORVAL, vivement.

Et son époux.

ROSETTE.

Moi, vous devez sans peine
Me reconnaître ici.
La marquise de Germancie
A pris soin de mon enfance

LES GARDES.

C'est vrai !

LE PREMIER GARDE.

Je vous remets aussi :
Mais, quel est celui-ci ?

(En montrant Gercour.)

GERCOUR.

Je suis Antonin, son mari ;
Vous devez me remettre aussi.

LE PREMIER GARDE.

Non pas... si fait... attendez... oui.

BERTRAND, à Florval.

Ferme, il hésite, il balance.

FLORVAL.

Moi, l'on m'appelle Pierre, et je suis le cousin,
Et de Rosette et d'Antonin.

BERTRAND.

Et moi, je suis Bertrand; je suis connu, je pense.

FLORVAL, GERCOUR, GERMAINE, ROSETTE.

Et nous allons, tous, de ce pas.
Au château de Gernance.

CHŒUR.

Quoi! vous allez au château de Gernance?

GERMAINE ET ROSETTE.

Oui, Messieurs.

GERCOUR ET FLORVAL.

Vraiment.

LE CHŒUR.

En ce cas,
Que nous ne vous arrêtions pas.

LES AUTRES PERSONNAGES, à part.

Nous voilà tous hors d'embarras.

LE CHŒUR.

Bon voyage!

BERTRAND.

Bon courage!

TOUS.

En vous remerciant.

TOUS ENSEMBLE.

Partez } promptement.
Partons }

BERTRAND.

Bon courage.

LE CHŒUR.

Bon voyage !

(Ils remontent la montagne et tournent à gauche.)

SCÈNE IX.

LES GARDES, BERTRAND.

LE PREMIER GARDE, examinant la physionomie de Bertrand, et avec finesse.

BERTRAND, un mot !

BERTRAND, se méfiant.

Volontiers. (*A part.*) Que diable me veut-il ?

LE GARDE, s'appuyant sur l'épaule de Bertrand.

Nous cherchons un jeune officier que l'on a vu depuis une heure rôder autour de votre ferme.

BERTRAND, se contraignant.

Un jeune officier ! Qu'a-t-il fait ?

LE GARDE.

Hier il s'est battu avec le neveu de madame la Marquise, et l'a blessé, dit-on, dangereusement.

BERTRAND.

Serait-il vrai ?

LE GARDE.

Voyons, parlez avec franchise.

BERTRAND.

Je ne sais rien.

LE GARDE.

Il est, dit-on, déguisé en paysan, et l'on vous soupçonne de l'avoir reçu.

BERTRAND.

Moi!

LE GARDE.

Et vous ne l'avez pas vu?

BERTRAND.

Non.

LE GARDE, d'un air de méfiance et d'importance.

Je vous somme de nous dire la vérité. Parlez.

BERTRAND.

Je ne l'ai pas vu, aussi vrai comme vous êtes honnête homme!

LE GARDE, à part.

Il ment! (*Aux siens.*) Visitez sa maison.

(Quelques gardes entrent dans la ferme.)

BERTRAND, à part.

Ciel! déroutons-les par une fausse confi-

dence. (*Haut.*) Apprenez donc que ce matin un étranger...

(On entend Antonin chanter les deux vers suivans.)

Et mon joyeux refrain
Abrège le chemin.

BERTRAND, a part.

Qu'entends-je? Antonin!

LE GARDE, avec intention.

Quel est cet homme qui s'avance?

BERTRAND, à part.

Tout va se découvrir s'il me devance au château!

LE GARDE, aux siens.

Il se trouble, je crois.

BERTRAND, à part.

Comment les avertir?

LE GARDE, à Bertrand.

C'est lui!

BERTRAND.

Qui?

LE GARDE.

L'officier!

BERTRAND.

Comment diable! (*A part.*) Quel trait de lumière!

LE GARDE.

Eh bien!

BERTRAND, à part.

Oh! la bonne idée! Antonin ne risque rien. (*Haut.*) C'est lui-même.

LE GARDE, aux siens.

J'en étais sûr... Observons bien.

(Les gardes se cachent, Antonin descend la montagne, par le même côté que Germaine et Rosette sont venues.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIN.

ANTONIN.

Pour charmer le voyage,
Je chante mon amour,
Loin de sa femme, en mariage,
On dit souvent qu'il n'est pas sage
De faire d' long séjour;
Mais Rosett' m'est fidèle,
Je retourne auprès d'elle,
Et mon joyeux refrain
Abrège le chemin.
Bonjour, Bertrand!

BERTRAND.

Monsieur, plus de mystère.

LE CHŒUR.

Non, il n'a pu se taire.

ANTONIN.

Comment ?

LE CHŒUR.

Il a tout déclaré !

ANTONIN, surpris.

Mais quoi ?

LE CHŒUR.

Le fait est avéré ?

ANTONIN.

Il a tout déclaré...
Le fait est avéré...

LE CHŒUR.

Oui.

ANTONIN.

Mais, que voulez-vous dire ?

(Ici les gardes sortent de la ferme, et présentent l'uniforme complet de Gercour.)

LE GARDE.

Vous êtes officier, et voilà votre habit.

ANTONIN.

Messieurs, vous voulez rire ;
Je n'suis pas officier.
(A part.)
Ils ont perdu l'esprit !

CHŒUR.

Allons, reprenez votre habit !...

ANTONIN.

Mais, que voulez-vous faire ?

CHŒUR.

Vous conduire au château.

ANTONIN.

Au château ?

Au château ? Justement j'y vais, Messieurs, et si vous voulez m'y conduire...

CHŒUR.

Allons, partons tout de suite ;
Et, sans faire tant le nigaud,
Monsieur, dépêchez-vous bien vite,
Et veuillez nous suivre, il le faut.

ANTONIN.

Morguenne ! quelle suite !
Quand je s'rais le seigneur du château,
Le cortège n' serait pas plus beau.

BERTRAND.

Devançons-les bien vite
Afin d'annoncer au château,
Ce diable d'incident nouveau.

(Bertrand entre précipitamment chez lui, les Gardes emportent l'habit. On suit la même route que Germaine, sa fille, Gercour et Florval ont prise.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon richement décoré, mais un peu dans le goût antique.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Non, madame la Marquise, les gens que j'ai envoyés à la découverte ne sont pas encore revenus.

LA MARQUISE.

Et le postillon ?

FRANÇOIS.

Il repose.

LA MARQUISE.

Que son erreur me cause de chagrin !

FRANÇOIS.

L'étourdi ! il va à Paris chercher M. Danville, votre neveu, et il ramène un officier qu'il ne connaît pas !...

LA MARQUISE.

Et c'est bien Gercour qu'il t'a nommé ?

FRANÇOIS.

C'est le nom de l'adversaire de votre neveu.

LA MARQUISE.

Il l'a conduit jusqu'à une lieue d'ici ?

FRANÇOIS.

Oui, Madame, c'est là que le cabriolet a versé et que l'officier la quitté.

LA MARQUISE.

Gercour ! plus j'y pense... ce nom ne m'est pas inconnu, et il me semble que ma nièce...

FRANÇOIS.

Madame de Surville ?

LA MARQUISE.

Je lui en ai souvent entendu parler, et je crois qu'elle le connaît. Au reste, je l'attends elle-même aujourd'hui.

FRANÇOIS.

Madame de Surville vous apportera peut-être quelques nouvelles consolantes.

LA MARQUISE.

Je l'espère !

FRANÇOIS.

Ah ! j'oubliais : la mère Germaine, sa fille et Antonin, son époux... désirent avoir l'honneur de vous être présentés.

LA MARQUISE.

Je les attendais ; faites entrer. Il ne faut pas que la pauvre petite se ressente du chagrin que j'éprouve.

FRANÇOIS.

Entrez.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, FLORVAL, donnant la main à GERMAINE, GERCOUR à ROSETTE.

FLORVAL, GERMAINE, GERCOUR, ROSETTE.

CHANT.

Rosette et son époux
Viennent auprès de vous,
Bénissant votre bienfesance,
Exprimer leur reconnaissance.

LA MARQUISE.

Bonjour, mes chers enfans.

TOUS.

Madame est bien polie !

LA MARQUISE.

Rosette est encore embellie ;
Les époux sont charmans !

TOUS.

Madame est bien polie
Pour de simples paysans !

LA MARQUISE.

Les soins que j'eus de son enfance
Ont la plus douce récompense,
Si par le choix qu'a fait son cœur,
Rosette trouve le bonheur!

TOUS, excepté la Marquise.

Le choix qu'a fait { mon / son } cœur,
Assure { mon / son } bonheur.

LA MARQUISE.

Conservez bien votre bonheur.

FLORVAL à Gercour. / GERCOUR à Florval. } à part.

Attention, de la prudence!

LA MARQUISE, en montrant Florval.

Comment s'appelle ce garçon?

FLORVAL.

Pierre, Madame, c'est mon nom.

GERCOUR.

Allons, parle avec assurance.

FLORVAL.

Madame, je suis le cousin,
Et de Rosette et d'Antonin.

GERCOUR, GERMAINE, ROSETTE.

Oui, Madame, c'est { leur / mon } cousin.

ENSEMBLE.

GERCOUR, GERMAINE, FLORVAL, ROSETTE, à part.

Sa confiance me rassure,
Elle { le / me } prend pour Antonin.

LA MARQUISE, à part.

Ils ont vraiment bonne tournure,
Et l'air spirituel et fin.

CHANT.

Je tiendrai ma promesse :
La dot est le prix mérité,
Offert par ma tendresse
A la candeur, à la beauté.

GERMAINE ET ROSETTE.

Que de bonté !

FLORVAL ET GERCOUR.

Que de noblesse !

TOUS.

Chaque année avec ivresse,
Rosette et son époux
Viendront auprès de vous.

ENSEMBLE.

Bénissant votre bienfesance ;
Exprimer leur reconnaissance.

LA MARQUISE.

De vous revoir, j'ai l'espérance ;
Ce sera là ma récompense.

LA MARQUISE.

J'ai sûrement bien du plaisir à vous voir,

mes enfans, mais je suis dans une inquiétude!... un évènement malheureux...

GERMAINE.

Ah! mon Dieu!

LA MARQUISE, à Rosette.

Tu connais mon neveu?

ROSETTE.

Oui, Madame! un joli garçon...

GERMAINE.

Que lui est-il donc arrivé?

LA MARQUISE.

Hier au soir il s'est battu en duel à Paris, et j'ignore jusqu'à présent...

GERCOUR, à part.

O ciel!

GERMAINE.

V'là qu'est bon terrible!

ROSETTE.

Comment, Madame! monsieur Danville?

GERCOUR, à part.

Danville, c'est lui!

LA MARQUISE.

Oui, mon enfant.

FLORVAL, à part.

Où diable nous sommes-nous fourrés?

ROSETTE.

Et avec qui donc s'est-il battu ?

LA MARQUISE.

Avec un jeune officier nommé Gercour, et que je ne connais point.

ROSETTE.

Ni moi.

FLORVAL.

Ni moi.

GERCOUR.

Ni moi.

LA MARQUISE.

Mais, instruite qu'il a eu l'audace de braver ma douleur en venant se réfugier sur mes terres, j'ai envoyé mes gardes à sa poursuite.

GERMAINE.

Voyez donc ces jeunes gens !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE, ensuite Mme DE SURVILLE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

MADAME de Surville.

GERCOUR, à Florval.

Madame de Surville !

FLORVAL, à Gercour.

Que vient-elle faire ici ?

LA MARQUISE.

Ma nièce !

GERCOUR, à Florval à part.

Sa nièce !

FLORVAL, à Gercour à part.

Allons, nous voilà bien !

LA MARQUISE, à Madame de Surville.

Eh ! viens donc, ma chère enfant !

Mme DE SURVILLE.

Ma tante !

(Elles s'embrassent.)

LA MARQUISE.

Tu as sans doute appris la cause de mes inquiétudes ?

Mme DE SURVILLE, en apercevant Gercour qui s'efforce par des signes de faire comprendre sa position.

Gercour !

LA MARQUISE, interprétant mal ce mot.

Lui-même. Je t'attendais pour me confirmer cette triste vérité. Il nous prive du bonheur de voir Danville.

Mme DE SURVILLE.

Ah ! ma tante, il faut espérer. (*A part.*) Je n'ose l'interroger.

ROSETTE, à madame de Surville.

Madame veut-elle me permettre ?...

Mme DE SURVILLE.

Ah ! c'est toi, Rosette !

GERMAINE.

Oui, Madame ; elle est mariée depuis peu de jours, et voilà son mari.

(En montrant Gercour.)

Mme DE SURVILLE.

Quoi ! c'est !...

LA MARQUISE.

Antonin, le mari de Rosette.

Mme DE SURVILLE, à part.

Antonin !

ROSETTE, fesant la révérence, et s'adressant à Gercour.

Salue donc, Antonin.

GERCOUR, embarrassé.

Madame.... Je ne m'attendais pas à l'honneur de vous voir ici, et je... certainement...

LA MARQUISE.

C'est bon ! c'est bon ! mon garçon, ma nièce devine ce que tu veux dire.

GERMAINE.

Voilà aussi notre cousin Pierre. (*A part.*) Mon Dieu! comme je suis obligée de mentir!

Mme DE SURVILLE.

Ah!... (*A part.*) Florval aussi!

FLORVAL, finement.

Oui, Madame, pour vous servir.

LA MARQUISE.

C'est assez, mes enfans. (*A Madame de Surville.*) Je vais m'acquitter de l'engagement que j'ai pris avec Rosette.

Mme DE SURVILLE.

Quoi donc, ma tante?

LA MARQUISE.

Je lui ai promis une dot, et je vais la lui remettre.

ROSETTE.

Vous êtes trop bonne, Madame.

GERMAINE, à part.

J' voudrais déjà être partie!

LA MARQUISE.

Allons, Rosette, donne le bras à ton mari, et suivez-moi tous, mes enfans. Ma nièce, je reviens à l'instant.

Mme DE SURVILLE, à part.

Je ne puis comprendre...

LA MARQUISE, à Gercour.

Eh bien! Antonin?

ROSETTE, effrayée et prenant le bras de Gercour.

Viens donc?

FLORVAL, à madame de Surville, en passant près d'elle.

La moindre indiscrétion nous serait funeste!

(Madame de Surville reste confondue.)

SCÈNE IV.

Mme DE SURVILLE.

Eh! quoi? c'est avec Danville que Gercour s'est battu! et je le trouve ici sous le nom d'Antonin quand, d'après le rapport de son valet, je le croyais en fuite! Pourquoi ce déguisement, et pourquoi Florval se trouve-t-il avec lui?... Je m'y perds. Quelle imprudence! S'il était découvert!.... heureusement que Gercour n'est connu que de moi.

AIR.

Amour, entends ma voix, j'invoque ta puissance,
Loin d'un amant chéri détourne le danger!
Gercour est malheureux, mais j'en crois sa constance;

Je dois le secourir, tu dois le protéger,
Fuyez, vaine terreur ! un doux espoir m'enflamme !
Il vient me consoler et ranimer mon ame.
Ce cœur rempli de tendresse et d'amour,
Je le sens bien, est fixé sans retour !
Compte sur moi, Gercour, ta Pauline qui t'aime,
En ce fatal séjour ne t'abandonne pas ;
Et si, pour toi, le péril est extrême,
Avec ardeur, je m'attache à tes pas !...

SCÈNE V.

Mme DE SURVILLE, GERCOUR.

GERCOUR.

Enfin, j'ai pu m'échapper, ma chère Pauline !

Mme DE SURVILLE.

Ah ! mon ami... par quel étrange évènement vous rencontré-je chez ma tante ?

GERCOUR.

Par l'évènement le plus inconcevable.

Mme DE SURVILLE.

Venir ici !...

GERCOUR.

Pouvais-je deviner ?

Mme DE SURVILLE.

Ignoriez-vous que la marquise de Gernance...

GERCOUR.

Vous m'avez bien quelquefois parlé d'une tante, mais vous ne me l'avez jamais nommée.

Mme DE SURVILLE.

Comment! il serait possible?

GERCOUR.

Jamais! si je l'eusse connue, je me serais bien gardé de venir chez elle.

Mme DE SURVILLE.

Et point de nouvelles de Danville!

GERCOUR.

Pourquoi vous inquiéter? Avant la fin du jour peut-être en aurons-nous?

Mme DE SURVILLE.

Mais quel est votre dessein, et quel parti allez-vous prendre?

GERCOUR.

Je n'en sais rien encore.

Mme DE SURVILLE.

Pourquoi ce déguisement? et pourquoi passez-vous pour l'époux de Rosette?

GERCOUR.

Il serait trop long de vous expliquer la plus bizarre aventure;.. qu'il vous suffise de savoir que, par amour pour vous, je me suis querellé, je me suis battu, je me suis déguisé, je me suis marié... et me trouve ici dans le plus cruel embarras...

Mme DE SURVILLE, empressée.

Mais, mon ami, vous ne pouvez pas rester au château!

GERCOUR.

Hélas! je ne sens que trop qu'il faut nous séparer!...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FLORVAL, accourant.

J'ÉTAIS sûr de vous trouver ensemble! imprudens que vous êtes!.... La Marquise suit mes pas, mais rassurez-vous, Madame, dans un instant Rosette aura touché sa dot, et nous nous éloignerons de ces lieux... On vient! silence!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LA MARQUISE, GERMAINE, ROSETTE.

GERMAINE.

Au! mon Dieu! madame la Marquise, queu tems i' fait!

ROSETTE.

Comment nous en aller avec la pluie qui tombe?

GERMAINE.

Il faut ben c'pendant, que dirait Ant...

ROSETTE, l'interrompant.

Paix donc, ma mère!

LA MARQUISE.

En effet, ces enfans ne peuvent pas s'en retourner actuellement.

Mme DE SURVILLE.

Sans doute, ma tante, et je vois la mère Germaine et sa fille obligées de passer la nuit au château.

LA MARQUISE.

Oh! j'y ai déjà pensé, et j'ai même désigné la chambre des nouveaux mariés.

(Mouvement de stupéfaction.)

GERMAINE, bas à Rosette.

Dis donc que tu n' veux pas.

LA MARQUISE.

Germaine, je vous ai destiné aussi un appartement pour vous et le cousin.

Mme DE SURVILLE.

Nouvel embarras !

GERMAINE.

Madame.... vous êtes bien bonne..... mais tout cela ne se peut pas.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc, Germaine ?

Mme DE SURVILLE, à part.

Tout va se découvrir !

GERMAINE.

Oh ! Madame.... c'est que....

LA MARQUISE.

Rosette serait-elle fâchée de cet arrangement ?

ROSETTE, embarrassée.

Non, Madame, mais..... (*A Germaine.*) Dites donc, ma mère, est-ce que ?...

GERMAINE, bas à Rosette.

Non !.... je ne veux pas d' ça, je ne veux pas d' ça !

LA MARQUISE.

Et que pense Antonin ?

GERCOUR.

Oh! moi, je suis à vos ordres, madame la Marquise. (*A madame de Surville.*) Il faut que je joue mon rôle jusqu'au bout.

GERMAINE.

Il n'y a pas d'ordre qui tienne. J' déclare, moi, qu' ma fille ne me quitt'ra pas.

LA MARQUISE, à Germaine.

Vous me surprenez.

FLORVAL, à part.

Comment sortir de là ?

GERMAINE.

C'est bien arrangé tout ça, sûr'ment; c'est bel et bon, et c'pendant j' dis, sur mon honneur, qu'ça n' se peut pas et qu'y a de bonnes raisons.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous.

(Moment de silence.)

Mme DE SURVILLE, à part.

Je tremble!

LA MARQUISE, à Germaine.

Vous ne voulez pas me répondre ? (*Elle prend Rosette à part.*) Voyons, Rosette.

(Pendant que la Marquise attire Rosette en avant du théâtre, Florval semble parler à Germaine.)

GERMAINE, à Florval.

Oh ! je n'entends pas ça, je n'entends pas ça, je n'entends pas ça....

LA MARQUISE, à Rosette.

Parle-moi franchement ; est-ce qu'il y a déjà de la brouille dans le ménage ? (*Plus bas.*) est-ce que tu n'aimes pas ton mari ?

ROSETTE, embarrassée.

Si fait, Madame, mais c'est que...., il y a des choses qui....

LA MARQUISE.

Comment, des choses ?

ROSETTE.

Ah ! Madame ! il ne faut pas croire pour cela que mon mari..... c'est que..... voyez-vous ?....

LA MARQUISE.

Je vois bien qu'il faut que je m'adresse à Antonin. Antonin !

GERMAINE, s'apercevant que Gercour ne répond pas au nom d'Antonin.

Réponds donc à Madame, Antonin !

GERCOUR, s'approche embarrassé.

Me voilà, Madame!

Mme DE SURVILLE, à part.

Je suis sur les épines!

LA MARQUISE, à Gercour et à Rosette.

Que se passe-t-il donc entre vous deux?

ROSETTE.

Oh! rien du tout, Madame.

GERCOUR.

Absolument rien.

LA MARQUISE.

Mais qu'avez-vous? (*A Gercour.*) Est-ce que tu ne l'aimes pas?

GERCOUR.

Oh! si fait, Madame, je l'aime.

LA MARQUISE.

En ce cas.... voyez comme ils sont enfans! se bouder après cinq jours de mariage! c'est commencer de bonne heure.

ROSETTE.

Antonin sait bien que je ne boude pas, Madame.

GERCOUR.

Ni moi non plus.

LE MARQUISE.

Puisque c'est ainsi, allons, donnez-vous la main, et qu'on s'embrasse devant moi.

GERMAINE, à part.

Oh! c'est trop fort, ça!

(Elle tire Rosette par son jupon.)

ROSETTE.

Oui, ma mère, j'obéis.

(Elle se laisse embrasser.)

LA MARQUISE.

Voilà tout arrangé. Plus de dispute; n'en parlons plus.

GERMAINE.

Non pas, non pas. Il faut que j' parle, il faut que j' parle. Je n'y tiens plus, il faut que j' parle....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE, ensuite BERTRAND.

LE DOMESTIQUE.

MADAME.

LA MARQUISE.

Eh bien?

LE DOMESTIQUE.

C'est Bertrand, le fermier, qui demande à parler à Antonin.

GERCOUR.

Je vais voir ce qu'il me veut.

LA MARQUISE, avec intention.

Non, restez : qu'il entre.

FLORVAL, à part.

Que vient-il nous apprendre !

LA MARQUISE, à madame de Surville.

Ne trouves-tu pas qu'il y a quelque chose de singulier dans tout ceci ?

Mme DE SURVILLE.

Ma tante.... je ne vois pas....

LA MARQUISE.

Il se passe des choses extraordinaires.

BERTRAND, arrivant précipitamment.

Antonin ! Antonin ! (*Il reste surpris à la vue de la Marquise.*) Ah ! pardon, madame la Marquise, je ne vous apercevais pas.

LA MARQUISE.

Mais qu'avez-vous, Bertrand ? Approchez, vous paraissez troublé ?

BERTRAND.

Oh ! Madame, je vas vous dire....

LA MARQUISE.

Quoi donc?

BERTRAND.

C'est un évènement si extraordinaire!.... Vous m'en voyez tout tremblant.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous.

FLORVAL, à part.

Il ne sait plus ce qu'il dit.

BERTRAND.

J'étais tranquillement dans ma ferme, quand tout-à-coup le tonnerre..... non..... c'étaient vos gardes.

LA MARQUISE.

Après.

GERCOUR, à part.

Il ne s'en tirera pas.

BERTRAND.

Ils ont rencontré un jeune officier.

LA MARQUISE, Mme DE SURVILLE, GERCOUR, FLORVAL.

Un officier!

BERTRAND.

C'est-à-dire, c'était un paysan.... Non.... Si fait..... Mais comme ils ont cru que c'était

un militaire qu'ils cherchaient, ils l'ont arrêté.

LA MARQUISE.

Et qu'a de commun l'arrestation de ce militaire avec Antonin ?

BERTRAND.

Je ne peux pas vous dire ça, Madame. J'étais venu simplement....

LA MARQUISE, à madame de Surville.

D'où vient son empressement ? (*A Bertrand.*) Eh ! pourquoi l'ont-ils arrêté, cet officier ?

BERTRAND.

Parce qu'ils disent qu'il était déguisé.

LA MARQUISE.

Déguisé !

BERTRAND.

Tout le village le suit, voilà qu'on l'amène. (*A part.*) Et moi, je me sauve, crainte d'explication.

(Il sort.)

GERCOUR, à part.

Que devenir ?

FLORVAL, à Gercour.

Ma foi !....

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIN, GARDES, PAYSANS.

LES GARDES ET LES PAYSANS.

Nous tenons enfin le coupable,
Auprès de vous, Madame, on le fait avancer.
Sur son sort, daignez prononcer.

GERMAINE ET ROSETTE, à part.

Ciel! Antonin!... est-il croyable!
Où me cacher, où me fourrer?

FLORVAL, GERCOUR, à part

Antonin! je me donne au diable,
Si je sais comment m'en tirer!

MADAME DE SURVILLE, à part.

Hélas! ce dernier coup m'accable;
Je n'ose plus rien espérer!...

ANTONIN.

Mais de quoi suis-je donc coupable,
Et pourquoi m'a-t-on arrêté?

LA MARQUISE.

Monsieur, veuillez m'instruire.

ANTONIN.

Monsieur, Monsieur... Madame, en vérité,
Je n'sais ce que cela veut dire

LA MARQUISE.

En vain vous voulez feindre.

ANTONIN.

Non !

LA MARQUISE.

En ce cas, dites votre nom.

ANTONIN.

Je m'appelle Antonin, et Rosette est ma femme.
Tiens !... pardin'... la voilà, Madame !

LA MARQUISE.

Quoi ! votre femme, dites-vous !
Quel sera donc cet autre époux ?

ANTONIN.

Rosette, avoir un autre époux !
Jarni ! j'étouffe de colère !...

LA MARQUISE, vivement.

Germaine, expliquez-vous,
Dévoilez ce mystère !

GERMAINE ET ROSETTE.

Calmez, calmez votre courroux !...

FLORVAL, GERCOUR, GERMAINE, ROSETTE.

Nous allons tous vous satisfaire.

ANTONIN.

Jarni ! j'étouffe de colère !...

LA MARQUISE.

(A part.)

Eh bien ! parlez..., leur embarras...

Ma nièce qui se trouble...
Quel soupçon !... si c'était... ils ne répondent pas :
Mon impatience redouble...

TOUS, excepté la Marquise.

Mon esprit se trouble !

LE CHŒUR.

Madame est en courroux,
Chacun tout bas soupire :
Ils ne veulent pas dire
Quel est le véritable époux.

LA MARQUISE.

Je ne puis cacher mon courroux !

ANTONIN, à part.

Rosette, avoir un autre époux !

ROSETTE ET GERMAINE.

Mon esprit se trouble.

MADAME DE SURVILLE.

Ma crainte redouble.

GERCOUR, à Florval.

Je suis confondu !

FLORVAL, à Gercour.

Et tout est perdu !

ROSETTE, à Germaine qui a envie de parler.

Ne dites rien ma mère...

TOUS, excepté la Marquise et Antonin.

Quel cruel embarras !

ANTONIN, à part.

Il ne répondra pas !

LA MARQUISE, à Gercour.

Parlez, ou craignez ma colère !

MADAME DE SURVILLE, se jetant entre la Marquise et Gercour.

Son crime fut involontaire !...

FLORVAL, à part.

Jamais femme n'a pu se taire !

LA MARQUISE.

C'est Gercour !

GERCOUR.

Oui, c'est moi !

(En parlant en prose pendant le silence de la musique.)

Oui, Madame, je suis Gercour !

LE CHŒUR.

Gercour... Gercour !...

LA MARQUISE.

Eh ! quoi,
Venir ici braver ma peine !
Oser, sous un faux nom,
Me tromper !

MADAME DE SURVILLE.

Pardonnez-lui.

LA MARQUISE.

Non.
Gardes ! qu'on le retienne...

(Elle sort, les Gardes s'approchent de Gercour.)

GERCOUR, en colère.

Oser m'arrêter, moi !
De quel droit et pourquoi ?
Le premier qui s'avance...

LES GARDES.

Vous osez faire résistance ?

MADAME DE SURVILLE.

Ne faites point de résistance ;
Je saurai, de ma tante, apaiser le courroux.

GERCOUR.

Ah ! Pauline, qu'exigez-vous ?

MADAME DE SURVILLE, aux Gardes.

Amis, d'apaiser le courroux
De la marquise de Gernance,
Je puis vous donner l'assurance :
Comptez sur moi, retirez-vous.

LES GARDES.

Puisque d'apaiser le courroux
De la marquise de Gernance,
Madame conçoit l'espérance,
Obéissons, retirons-nous.

GERCOUR, à Florval.

Je pourrais braver un courroux
Et qui me blesse et qui m'offense ;
Mais l'amour veut obéissance :
Je me soumets, retirons-nous.

MADAME DE SURVILLE, prenant la main de Gercour.

Comptez sur ma reconnaissance !

LE CHŒUR.

Sans hésiter, livrons-nous tous,
Mes bons amis, à sa prudence,
Retirons-nous.

ANTONIN, à part.

En vain, d'apaiser le courroux
De la Marquise de Germance,
Chacun d'eux conçoit l'espérance;
Moi, je vais les prévenir tous.

GERMAINE ET ROSETTE, montrant Antonin.

Je crains que ce vilain jaloux
Ne ménag' quelque manigance
Près d' la marquise de Germance;
De ses projets, méfions-nous.

TOUS.

Retirons-nous, retirons-nous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'extérieur du château de Gernance; on voit à gauche des spectateurs, la grille du parc; plus haut, sont des arbres; à droite une aile du château à deux étages: en face et dans le fond, est la porte qui mène dans l'intérieur. On y arrive par un escalier de deux ou trois marches; à côté et au-dessous de la fenêtre qui est au premier, est une petite porte.

SCÈNE I.

ANTONIN.

(Il entre par la porte du fond et regarde s'il n'y a personne.)

PERSONNE.... Bon! il est là haut, c' malin qui voulait enlever ma femme et une dot, ce qu' est ben mieux. Il restera là jusqu'à ce que l' courier qu'on a envoyé à Paris pour avoir des nouvelles de monsieur Danville, soit de retour. En attendant on li a rendu son bel habit..... Mais queu tapage ça a fait dans l' château!... Et madame de Surville.... Elle a queuque manigance avec lui.... C'est sûr, comme elle priait madame la Marquise!..... Ma tante, qu'elle li disait comme ça; (*Joi-*

gnant ses mains) i' n'est pas coupable.... Laissez-moi, répondait l'autre, et puis Rosette qui voulait avoir raison..... Oh! qu' j'ons eu tort de m' marier !.... Mais v'là c' que c'est qu' d'être jôli garçon.

COUPLETS.

I. COUPLET.

Toutes les filles du village,
Me trouvaient un je ne sais quoi
Qui plaisait même à la plus sage;
Et chacune voulait de moi,
En mariage.

Je ne voulions pas. J'avions entendu dire que quand une femme est la nôtre elle n'est plus à nous, quoiqu'elle nous aime toujours ben, et j' disions à part moi :

Être mari, c'est être heureux,
Mais être garçon vaut ben mieux.

II. COUPLET.

Pourtant un jour, je vis Rosette,
Au pied léger, à l'œil fripon;
Mon cœur fut pris par c'te brunette,
Et je l'épousis tout de bon.
Quen jour de fête !

Comme je dansis, comme j'étions content!

comme elle m'aimait! comme le soir..... comme le matin, j' disions.

Être garçon, c'est être heureux,
Mais être mari vaut ben mieux.

III. COUPLET.

All' veut que j' l'aime à la folie,
Mais all' n' veut pas que j' sois jaloux,
Et pour m' guérir d' ma jalousie,
Ma femme prend un autre époux.
Queu perfidie!

Qu'all' revienne encore avec son air doucereux : *Mon cher Antonin! mon bon petit!* I n'y en a plus de petit, non i n'y en a plus. Oh! jarnigoi!

Être mari, c'est être heureux,
Mais ne l'être pas vaut ben mieux.

(Il fait nuit pendant ce dernier couplet.)

V'là la nuit, morguienne! je n'mendormirons pas. Tant que c't'autre épouseux s'ra dans l'château, je ne s'rons pas tranquille. Mais j'entends quelqu'un... Tiens, c'est madame de Surville et c' M. Florval qui voulait être aussi d'la famille... Voyons un peu c'qui va se passer.

(Il se cache derrière une charmille placée à côté de la grille du parc.)

SCÈNE II.

Mme DE SURVILLE, FLORVAL, ANTONIN, auprès de la charmille.

FLORVAL, en costume de ville.

Eh bien! Madame, avez-vous réussi?

Mme DE SURVILLE.

Hélas! non. Ma tante ne veut rien entendre; je ne lui ai point caché les sentimens qui m'unissent à Gercour; mes instances ont été inutiles.

FLORVAL.

Oui... eh bien!

Mme DE SURVILLE.

Quel parti prendre?

FLORVAL.

Il faut enlever Gercour.

Mme DE SURVILLE.

L'enlever!

FLORVAL.

Oui, mais, avant tout, il faut savoir où il est.

Mme DE SURVILLE, montrant un balcon au second.

Cette croisée est la sienne.

FLORVAL.

C'est bien haut... Il faudrait cependant nous faire entendre.

Mme DE SURVILLE.

Par quel moyen ?

FLORVAL.

Chantez.

Mme DE SURVILLE.

Chanter! J'en ai bien envié!

FLORVAL.

Il le faut; nous avons mille exemples... Blondel se fit entendre de son roi.

Mme DE SURVILLE.

Vous êtes fou, Florval...

FLORVAL.

Non pas, non pas. Si Gercour est dans cette aîle du château, il entendra votre voix, et il répondra.

Mme DE SURVILLE.

Que chanterai-je?

FLORVAL.

Ce que vous voudrez.

Mme DE SURVILLE.

Une romance?

FLORVAL.

Oh! je vous en conjure, point de romance, des couplets, un air... ce qui vous passera par la tête... n'importe... pourvu qu'il vous entende.

Mme DE SURVILLE.

Je vais donc chanter; mais, par précaution, ouvrez la grille du parc.

(Elle lui donne une clef, il va ouvrir la grille.)

ANTOINE, à part.

Oui dà! c'est bon!

MADAME DE SURVILLE.

COUPLETS.

I. COUPLET.

Je n'entends rien,
Disait gente fillette,
En fait d'amour, à frivole entretien.
On dit: Je t'aime, en nous contant fleurette,
Mais, si le cœur, ce doux mot ne répète,
Je n'entends rien.

II. COUPLET.

Je n'entends rien,
Et la nuit est profonde.
Dit-elle un soir, en appelant Bastien,
Lorsqu'à le voir, tout mon bonheur se fonde,
Faut-il qu'ici l'écho seul me réponde:
Je n'entends rien.

III. COUPLET.

GERCOUR, bas, à son balcon.

J'entends fort bien,
Mais, contrainte cruelle!
Autour de moi, veille plus d'un gardien.
Si je suis sourd, lorsque leur voix m'appelle,
Auprès de moi, lorsque chante ma belle,
J'entends fort bien!

MADAME DE SURVILLE ET FLORVAL.

(Apercevant Gercour.)

Il entend bien.

ANTONIN, à part.

Écoutons bien.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, GERCOUR, au balcon; ROSETTE, à sa fenêtre, placée à la droite du balcon, mais au premier étage.

(Le chant continue.)

GERCOUR, en uniforme.

Ma Pauline, j'entends fort bien.

MADAME DE SURVILLE, FLORVAL.

Parle plus bas, je t'entends bien.

ROSETTE ET ANTONIN.

Chut! chut! écoutons bien!

MADAME DE SURVILLE, FLORVAL, ensuite GERCOUR.

On travaille à { ta / ma } délivrance,
Et tout se dispose en silence.

ROSETTE, à part.

Je me doute de ce que c'est ;
Ah ! quel bonheur, s'il échappait !

ANTONIN, de même.

Oui dà ! je devin' ce que c'est
Mais je dis que ça n'est pas fait.

MADAME DE SURVILLE, FLORVAL.

Il faut te tenir prêt,

GERCOUR.

Pour moi, je suis tout prêt.

FLORVAL.

La grille du parc est ouverte,
Dans peu nous reviendrons.

ANTONIN, à part.

Moi, j' vas aller donner l'alerte,
Dans peu, nous nous r'verrons.

MADAME DE SURVILLE, FLORVAL, GERCOUR.

Rentrons, rentrons, silence !

ANTONIN, ROSETTE.

Cachons-nous bien, silence.

(Gercour se retire, madame de Surville et Florval rentrent dans le château.)

SCÈNE IV.

ANTONIN, ROSETTE, à sa fenêtre.

ANTONIN.

Ils sont partis !... ah ! ah ! ils veulent l'enlever ! Ils n'en sont pas encore à leux fin. J'vas tout aller dégoiser à madame la Marquise.

ROSETTE, haut.

Qu'est-ce que j'entends ? Fi ! ce serait infâme !

ANTONIN.

Ah ! te voilà, toi !... tu écoutais ! eh ! bien, oui, j'vas tout aller dire ; c'est une trop bonne occasion de me venger !

ROSETTE.

Mon petit Antonin !

ANTONIN.

Vous êtes une infidèle !

ROSETTE.

Tu le mériterais bien !

ANTONIN.

Oh ! tu ne m'y prendras plus, et de peur qu'il te prenne envie de sortir, je vas t'enfermer.

ROSETTE.

Quelle noirceur! tu me le paieras! entends-tu?

ANTONIN.

J'entends fort bien... J'entends fort bien.

(Antonin sort par la porte du château.)

SCÈNE V.

ROSETTE à sa fenêtre, ensuite DANVILLE.

(Il entre par la grille après le monologue suivant; il a la manche droite de son habit fendue, et nouée avec des rubans noirs, afin d'indiquer sa blessure.)

ROSETTE.

C'est indigne! être jaloux comme ça! Il va tout découvrir à madame la Marquise. Ah! mon Dieu! mais qu'entends-je? une voiture. Serait-ce celle de madame de Surville? Tâchons de prévenir M. Gercour.

DANVILLE, enveloppé dans son manteau.

La grille ouverte! c'est trop heureux! me voici donc chez ma tante. Ma foi, Danville, tu l'as échappé belle!

ROSETTE, après avoir fait d'inutiles efforts pour apercevoir Gercour.

A-t-il fermé sa fenêtre? Monsieur! Monsieur!

DANVILLE.

Oh! oh! on m'appelle!

ROSETTE.

Il n'entend pas.

DANVILLE.

Heim ?

ROSETTE.

Mais, j'aperçois... un uniforme... Oh ! c'est lui... comment est-il descendu ?... Monsieur !

DANVILLE.

C'est une voix de femme ! Me voilà en bonne fortune, approchons.

ROSETTE.

Ah ! Monsieur, vous n'avez pas un instant à perdre. La Marquise est furieuse, madame de Surville vous attend...

DANVILLE.

Ma cousine...

ROSETTE.

Et Antonin est allé tout déclarer.

DANVILLE, à part.

Que veut-elle dire ?

ROSETTE.

Sauvez-vous ! J'aurais tant de chagrin s'il vous arrivait quelque malheur ! Vous êtes si aimable, et mon mari si jaloux...

DANVILLE, à part.

La bonne confidence !

ROSETTE.

Quel train il ferait s'il savait seulement que je vous ai parlé après le baiser de tantôt. Adieu, Monsieur, bon voyage.

(Elle ferme sa fenêtre.)

SCÈNE VI.

DANVILLE.

Bon voyage! écoutez donc, ma belle.... elle a fermé sa fenêtre. La singulière aventure! Au reste, celle-ci est plus drôle que celle d'hier au soir. Je n'ai été blessé que légèrement au bras, mais cela pouvait être plus sérieux. Ce qu'il y a de fort bizarre, c'est que j'ai trouvé dans la voiture que Gercour m'a laissée en prenant la mienne, sa tendre correspondance avec ma cousine. Tant mieux! Je voudrais qu'il devînt mon cousin. Il est galant! Il est brave! et ma foi, j'aime les braves autant que les belles; malgré le coup d'épée que j'ai reçu et que je méritais un peu:

RONDEAU.

Français et militaire,
Dans l'âge des plaisirs,
Aimer, combattre et plaire,
Voilà mes seuls désirs.

On me voit à ma belle
Jurer d'être constant;
Si Bellonne m'appelle,
Je la quitte à l'instant :
Son image fidèle
Me suit au champ d'honneur,
Et je reviens près d'elle
Retrouver le bonheur.

Français et militaire, etc,

Mars, après les alarmes,
Le cœur d'amour épris,
Venait poser les armes
Aux genoux de Cypris.
Et, Bayard plein de gloire,
Pour devise, eut toujours :
Fidèle à la victoire,
Et fidèle aux amours,
Comme Bayard,

Français et militaire,
Dans l'âge des plaisirs,
Aimer, combattre et plaire,
Voilà mes seuls désirs!

Mais il se fait tard, allons embrasser ma tante, et me reposer,.. Qu'entends-je ? quelqu'un s'avance. Il se passe ici des choses extraordinaires. Quel est donc le mystère dont je

me trouve entouré? Parbleu, tout ceci pique ma curiosité. Observons encore un instant.

(Il s'enveloppe de son manteau, et se place en avant de la charmille sur la gauche du spectateur.)

SCÈNE VII.

DANVILLE, Mme DE SURVILLE, FLORVAL, BERTRAND, ensuite GERCOUR ET ROSETTE à leur fenêtre.

FLORVAL, à Bertrand.

Et tu n'as pu lui parler?

BERTRAND.

Impossible! La clé est chez madame la Marquise, et des gardes ronflent à la porte du prisonnier. Mais où est sa fenêtre?

Mme DE SURVILLE.

Là, au second.

BERTRAND.

Si c'était au premier... Cependant, attendez, il serait possible. . Oui... essayons... j'ai aperçu une grande échelle tout près d'ici.

FLORVAL.

Cours vite la chercher.

(BERTRAND, entre dans le parc, Danville l'évite.)

FLORVAL, à madame de Surville.

Appelez Gercour.

Mme DE SURVILLE.

Gercour!...

DANVILLE, à part.

Gercour! en voici bien d'une autre. Comment Gercour est ici!

ROSETTE, ouvrant sa fenêtre.

Est-il sauvé?

FLORVAL.

Ah! charmante Rosette, vous êtes-là? et où est Antonin?

ROSETTE.

Il est allé avertir Madame, mais il en sera pour sa méchanceté, car M. Gercour n'est plus dans sa chambre.

Mme DE SURVILLE.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Je viens de lui parler là, à la place où vous êtes, il n'y a qu'un instant.

FLORVAL.

Que peut-il être devenu?

Mme DE SURVILLE, élevant un peu la voix.

O ciel!

GERCOUR, paraissant à son balcon.

Chut! ne faites pas tant de bruit de peur de réveiller mes gardiens.

DANVILLE, à part.

Gercour arrêté!

Mme DE SURVILLE.

Ah! le voilà. Que disais-tu donc, Rosette?

ROSETTE.

Il est là haut! Eh! mais, à qui ai-je donc parlé?

BERTRAND, apportant une échelle.

Je la tiens!

FLORVAL.

Dépêche toi.

DANVILLE, à part.

Oh! la bonne folie! ce serait dommage de les interrompre.

BERTRAND.

Rangez-vous, rangez-vous!

FLORVAL, aide Bertrand à placer l'échelle, dont l'extrémité doit être appuyée sur la droite du balcon, de manière qu'elle passe devant la fenêtre de Rosette.

Là! bien! descends.

Mme DE SURVILLE, à Gercour qui commence à descendre.

Surtout, Gercour, prenez bien garde!

DANVILLE, à part.

Pauvre petite !

BERTRAND.

Soyez tranquille, Madame, je tiens l'échelle.

Au moment où Gercour descend, on entend Antonin crier dans l'intérieur du château :

Montez à la chambre de M. Gercour. Vous autres suivez-moi.

(On entend aussi quelques voix.)

Par ici, par ici !

Mme DE SURVILLE.

Ciel ! on vient !

DANVILLE, à part, riant.

Je ris de leur embarras !

GERCOUR.

Que faire ?

FLORVAL, à Gercour.

Entre chez Rosette.

GERCOUR, entre chez Rosette par la fenêtre.

ROSETTE.

Eh ! si mon mari revenait, ô ciel !

FLORVAL.

Bah ! bah ! entre toujours !

BERTRAND.

Cachons l'échelle.

(Il va la reporter où il l'a prise.)

DANVILLE, à part.

Allons courage,

(Il se cache dans les arbres.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LA MARQUISE, GERMAINE, ANTONIN, GARDES avec des torches, PAYSANS, PAYSANNES. GERCOUR ET ROSETTE.

(Elle paraît à sa fenêtre.)

CHŒUR.

Cherchons, cherchons, où peut-il être?

DEUX GARDES, au balcon.

Nous ne le trouvons pas,
Où diable peut-il être?

ANTONIN, qui a couru fermer la grille.

A-t-il, pour s'échapper, sauté par la fenêtre?

MADAME DE SURVILLE, FLORVAL, BERTRAND, GERCOUR et ROSETTE.

Ne nous trahissons pas.

ANTONIN.

Il n'échappera pas!

LA MARQUISE.

Partout suivez ses pas.

(Les Gardes entrent dans le parc.)

LA MARQUISE.

Eh quoi, ma nièce, que vient-on de m'apprendre ? malgré mes ordres, vous protégez la fuite de Gercour ?

Mme DE SURVILLE.

Oui, ma tante, je n'en fais plus mystère, j'ai dû le sauver.

LA MARQUISE.

Comment ! il serait parti !

FLORVAL, à part.

Oh ! l'heureuse méprise ! (*Haut.*) Oui, Madame, il est déjà bien loin.

BERTRAND.

Vos gens courront, ma foi, bien long-tems avant de l'attraper.

LA MARQUISE.

Il est parti ?

FLORVAL, à madame de Surville.

Elle le croit.

Mme DE SURVILLE, à Florval.

Gercour est sauvé !

LA MARQUISE.

Mais expliquez-moi, enfin...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LES GARDES, amenant Danville enveloppé dans son manteau.

LES GARDES.

Le voilà ! le voilà !

ANTONIN.

Ah ! tant mieux !

Mme DE SURVILLE.

Qu'entends-je ?

BERTRAND, à part.

Comment se fait-il ?

FLORVAL, à part.

Par où diable serait-il passé ?

GERMAINE, à part.

Pauvre jeune homme !

LA MARQUISE.

Approchez, Monsieur, approchez. Usant des droits que me donnaient sur vous vos fautes et ma tendresse pour mon neveu, j'aurais pu n'écouter qu'un trop juste courroux... J'ai préféré vous retenir dans mon château, et j'avais lieu d'espérer au moins, en me conduisant si généreusement envers vous... (*Danville se met à rire.*) Quoi ! vous riez, Monsieur ?...

DANVILLE, tâchant de garder son sérieux.

Madame... l'amour doit m'excuser à vos yeux.

LA MARQUISE.

Quelle voix!

FLORVAL.

Mais ce n'est pas Gercour!

Mme DE SURVILLE.

Non, sans doute!

ANTONIN.

Tiens!

DANVILLE, jetant son manteau.

Non, ma cousine, ce n'est pas lui.

Tout le monde et GERCOUR surtout.

Danville!

LA MARQUISE, après avoir embrassé Danville.

Mon ami!

Mme DE SURVILLE, à Danville.

Vous ne devinez pas tout le plaisir que j'éprouve.

DANVILLE, avec malice.

Si fait! si fait! (*Bas à sa cousine.*) Gercour est ici, je le sais.

ANTONIN.

Mais, dites-moi donc, Madame où est M. Gercour?

(Florval, Bertrand, madame de Surville se mettent à rire.)

FLORVAL.

Mon cher Antonin, veux-tu que je te dise où il est?

ANTONIN.

Oui!

FLORVAL.

Tiens, regarde. Vois-tu cette fenêtre?

ANTONIN.

Au second?

DANVILLE.

Non, au premier.

GERMAINE.

Qu'est-ce à dire?

ANTONIN.

Comment! avec ma femme!

(Il va ouvrir la petite porte.)

DANVILLE.

Il y est!

Tout le monde.

Gercour! ah! ah! ah! ah!

LA MARQUISE.

Que dites vous?

Mme DE SURVILLE.

Oui, ma tante, il est encore ici.

(Rosette et Gercour, se retirent de la fenêtre et sortent par la petite porte que vient de leur ouvrir Antonin.)

LA MARQUISE, à Danville.

Mais, mon ami, cette blessure?...

DANVILLE.

Ce n'est rien, ma tante, ce n'est rien.

LA MARQUISE.

Par quel heureux hasard?...

DANVILLE.

Je vous conterai tout cela, ma tante.

LA MARQUISE.

M'avoir causé tant d'inquiétude!

Mme DE SURVILLE.

Puisqu'il vous est rendu, tout doit être oublié.

LA MARQUISE.

Oh! oui, dans l'excès de ma joie, je pardonne à tout le monde.

FLORVAL.

Et même au cousin de Rosette?

LA MARQUISE.

A tout le monde, monsieur Florval,

DANVILLE, allant au-devant de Gercour.

Et moi, j'embrasse Gercour.

GERCOUR, à Danville.

Qne je suis aise de vous revoir!

(Gercour aperçoit la blessure de Danville, qui prend, avec son bras malade, la main de Gercour; il la secoue fortement, pour lui prouver que sa blessure n'est point dangéreuse.)

ROSETTE, à Antonin.

Vilain soupçonneux!

DANVILLE.

C'est les armes à la main que nous avons fait connaissance, que l'amour cimente notre amitié!

GERCOUR.

Que dites-vous?

DANVILLE.

Ma cousine voudra bien être le gage d'une réconciliation durable et sincère. (*A Madame de Surville.*) N'est-ce pas?

GERCOUR.

Qui a pu vous instruire?...

DANVILLE.

Je suis revenu dans votre cabriolet et une lettre ouverte que j'ai parcourue...

GERCOUR.

J'entends!

Mme DE SURVILLE.

Ma tante, daignez approuver...

LA MARQUISE.

J'y consens; mais promettez-vous d'être plus sage?

GERCOUR.

Je le promets, me voilà marié.

GERMAINE.

Moi, je promets de ne plus mentir.

FLORVAL.

Moi, de payer mes dettes, et de retourner à Paris.

ANTONIN.

Moi, je promets de ne plus quitter Rosette.

ROSETTE.

Et moi, de ne plus...

ANTONIN.

Chut! ne jure pas. Au surplus, nous partons demain.

LA MARQUISE.

Allons, mes enfans, oublions tout, et terminons gaîment cette journée.

CHŒUR GÉNÉRAL.

L'amitié, l'hymen, et l'amour,

Vont désormais, embellir { notre / votre } vie.
Qu'aucun de nous jamais n'oublie
L'époque d'un aussi beau jour.

FIN DE LA JOURNÉE AUX AVENTURES.

LE

DIABLE À QUATRE,

OU

LA FEMME ACARIATRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR SÉDAINE,

MUSIQUE DE SOLIÉ,

Représentée, pour la première fois, en vaudevilles, au théâtre de l'Opéra-Comique, à la foire Saint-Laurent, le 19 août 1756; et remise, avec des changemens de M. Creuzé de Lesser, et de la musique, au théâtre Feydeau, le 30 novembre 1809.

LE 6B

AVERTISSEMENT

DE M. DE LESSER.

Cet opéra-comique, un des premiers ouvrages de Sédaine, n'est pas le meilleur; mais c'est incontestablement le plus gai. En s'y permettant dans tous les actes, et surtout dans le troisième, des changemens, quelquefois nécessaires, on a conservé avec scrupule tout ce qui, dans cette pièce, a paru susceptible de quelque effet. Dans ce travail on a appris à apprécier encore plus ce grand architecte théâtral, dont les moindres productions sont souvent empreintes d'un talent si vrai, et que, malgré ses défauts, tout auteur dramatique doit estimer, sous peine de n'être jamais lui-même très-estimable dans son art.

PERSONNAGES.

M. FLORIDOR, banquier. (Jeune encore, mis avec soin, mais avec simplicité, et dans le vieux style.)
MAITRE JACQUES, savetier.
KERBUMALEC (le docteur), sorcier.
LE CUISINIER.
LE COCHER.
PÈRE AMBROISE, ménétrier, aveugle.
MADAME FLORIDOR.
MARGOT, femme de maître Jacques.
MARTON, femme-de-chambre de madame Floridor.
DOMESTIQUES.
CHŒUR D'ESPRITS.
VILLAGEOIS.
VILLAGEOISES.

La scène se passe à la campagne, dans le tems où il y avait des sorciers.

NOTA. On a observé, dans l'impression, l'ordre des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changemens de places, qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Les noms imprimés en caractères *penchés*, ou *italiques*, indiquent ceux des personnages qui ne sont pas sur le devant de la scène.

DIABLE A QUATRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une avenue du château de madame Floridor. Ce château est à gauche; à droite, un grand arbre, au pied duquel est un banc de gazon. Du même côté l'entrée d'une grotte.

SCÈNE I.

Mme FLORIDOR, FLORIDOR.

Mme FLORIDOR.

Non, Monsieur, vous ne m'aimez pas.

FLORIDOR.

Pardonnez-moi, Madame, je vous aime.

Mme FLORIDOR.

Vous ne m'aimez pas, je le vois trop; je veux savoir pourquoi vous ne m'aimez pas.

FLORIDOR.

Je vous aime, Madame, je vous le répète; mais si par hasard je vous chérissais un peu moins que je ne vous ai chérie, il ne me serait peut-être pas impossible de vous en dire la raison; mais vous êtes si vive, si violente!

Mme FLORIDOR.

Non, Monsieur, je ne suis point vive. Eh bien! dites-moi cette raison. Voyons, je me calme: je suis calmée... mais parlez donc.

FLORIDOR.

Pardon, Madame, j'admirais votre calme.

Mme FLORIDOR.

Oh! vous m'impatientez.

FLORIDOR.

C'est un malheur auquel vous m'accoutumez.

Mme FLORIDOR.

Quoi! Monsieur, vous ne me direz pas pourquoi vous m'aimez moins que vous ne m'aimiez?

FLORIDOR.

Eh! Madame, écoutez-vous vous-même; croyez-vous que vos impatiences continuelles, votre colère permanente, soient bien faites pour plaire à un mari?

Mme FLORIDOR.

Mais, Monsieur, on me contrarie sans cesse, on me manque.

FLORIDOR.

On vous manque : mais, madame Floridor, à vous entendre, on croirait que nous sommes de grands personnages. J'ai eu dans la banque d'assez brillans succès ; je vous en fais jouir : vous avez une voiture, des domestiques, la disposition de cette maison, qu'il vous a plu d'ériger en château : parce que nous sommes riches, est-ce une raison d'être vains et de persécuter tout ce qui nous entoure ?

Mme FLORIDOR.

Mais vous m'avez dit autrefois que j'étais douce, M. Floridor.

FLORIDOR.

Oui, je l'ai cru un moment. Lorsque je vous épousai, vous étiez une demoiselle timide, ingénue ; dès que vous avez été ma femme, vous avez commencé à vous montrer sous un jour différent, et peu à peu vous êtes devenue ce que vous êtes aujourd'hui. Songez, Madame, à vos fureurs habituelles contre vos domestiques, contre les paysans, contre moi-même ; et étonnez-vous, non pas de ce que je vous aime moins, mais de ce que je vous aime encore.

Mme FLORIDOR.

Quoi ! Monsieur, vous osez me dire cela !

FLORIDOR.

Je conviens qu'il y a du courage ; mais c'est que depuis quelque tems cela devient trop fort. Je suis, parfois, tenté de croire que quelqu'un de ces sorciers qui courent les campagnes, a jeté sur vous un mauvais sort ; car une telle violence n'est pas naturelle.

Mme FLORIDOR.

Eh bien ! Monsieur, apprenez que cette violence, dont vous vous plaignez, et que vous exagérez beaucoup, n'a pas d'autre cause que vous-même.

FLORIDOR.

Moi !

Mme FLORIDOR.

Oui, Monsieur : vous dites que vous m'aimez moins parce que je suis colère, et c'est précisément parce que vous m'aimez moins que je me livre quelquefois à ces humeurs que vous me reprochez.

FLORIDOR.

Eh ! faites mieux, Madame : fesons mieux, ma chère amie. Oublions le passé ; prenez sur votre caractère ; rapprochez-vous de la douceur que je vous ai connue, et je sens que je

puis être encore pour vous aussi tendre que je le fus jamais.

Mme FLORIDOR.

Eh bien ! oui, Monsieur, je serai plus douce: je le serai extrêmement.

FLORIDOR.

Ah! Madame, je ne vous en demande pas tant : je sais qu'il n'est pas possible de vaincre entièrement le naturel.

Mme FLORIDOR.

Comment, le naturel! ne dirait-on pas que je suis une femme insociable, que mon caractère est odieux! c'est une imputation injuste, une accusation révoltante. Apprenez, Monsieur, que vous me calomniez indignement. Apprenez...

FLORIDOR.

Vous êtes douce, Madame: vous êtes on ne peut plus douce.

Mme FLORIDOR

Oui, Monsieur.

AIR.

Je suis bonne, je suis bonne,
Au point que cela m'étonne;
Dans le monde il n'est personne
Qui soit si douce que moi.

Il est vrai qu'en mon service
J'aime assez qu'on m'obéisse
Et que l'on suive ma loi.
Alors que l'on me raisonne,
Il est bien vrai que je donne
Des soufflets par-ci par-là,
Et pourtant, malgré cela,

Je suis bonne, je suis bonne etc.

Oh! défiez-vous de l'envie.
Près de vous on me calomnie
Par d'infidèles portraits.
C'est horrible! si je savais,
L'impertinent, l'impertinente,
Qui prétend que je suis méchante,
Je vous en réponds, sur ma foi,
Elle aurait affaire à moi.

Je suis bonne, je suis bonne, etc.

FLORIDOR.

Oui, Madame; oui: je vous répète que je vous crois très-douce; mais vous vous êtes un peu animée à me le prouver. Croyez-moi: allez vous reposer à la raison.

Mme FLORIDOR.

Non, Monsieur, vous n'êtes pas persuadé de ma douceur, et c'est ce qui me met en fureur. Mais il faudra bien que vous me rendiez

justice : une pauvre petite femme comme moi ! c'est indigne. (*Fièrement.*) Adieu, Monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

FLORIDOR.

Il n'est pas très-rare de voir, dans le monde, des demoiselles très-timides devenir des femmes très-impérieuses; mais je n'ai jamais rien vu de pareil à celle-ci. Si cela continue, il faudra que je prenne un parti violent. J'y aurai regret, toutefois; car je sens que je l'aime encore; mais toujours des orages, toujours des fureurs ! Est-ce donc là le bonheur que j'avais espéré ?

ROMANCE (1).

L'hymen, qui promet tant de charmes
Au cœur d'un époux satisfait,
Souvent, quand on lui rend les armes,
Tient bien mal ce qu'il promettait.

---

(1) Cette romance ne se chante pas, parce qu'on a craint qu'il n'y eût ici trop de musique ; mais partout où l'acteur chargé du rôle de Floridor regrettera de n'avoir pas d'air à chanter, il pourra chanter sur beaucoup d'airs connus cette romance, qui, je crois, fait contraste et non pas longueur.

Dans les chagrins de toute sorte
Que le perfide nous apporte,
Plus d'un sans doute est supporté :
Mais quelle union se supporte,
Sans la douceur, sans la bonté !

L'amour a d'assez doux orages ;
Mais à l'hymen, ce dieu plus mûr,
Il faudrait un ciel sans nuages,
Un air doux, un tems calme et pur.
Admirant un joli visage,
Assurément je rends hommage
A l'élégance, à la beauté ;
Mais je le rends bien davantage
A la douceur, à la bonté.

Oh ! dans mon triste domicile
Si, paraissant l'un de ces jours,
Ce sorcier, qu'on dit tant habile,
Me venait offrir son secours ;
Je dirais, à moins qu'on ne change,
A ma femme, d'humeur étrange,
Otez la grace, la beauté :
Daignez lui donner en échange,
De la douceur, de la bonté.

Eh bien ! encore des plaintes ! justement, ce sont mes gens qui se désolent... Ma douce femme aura encore fait des siennes. Évitons-les, puisque je n'ai pas pu leur épargner ce nouveau chagrin.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE CUISINIER.

O la méchante femme !
On n'y peut plus tenir.
Dès demain, sur mon ame,
D'ici je veux sortir.
Dans mon office, la mégère,
Me grondant à propos de rien,
Vient soudain de jeter par terre
Tout mon dessert et tout le sien.

SCÈNE IV.

LE CUISINIER, LE COCHER.

DUO.

LE COCHER.

O la méchante femme !
On n'y peut plus tenir.
Dès demain, sur mon ame,
D'ici je veux sortir.

LE CUISINIER.

Dis-moi donc de quoi tu murmures ?

LE COCHER.

Madame, sans autre propos,
Vient de me dire plus d'injures
Que je n'en dis à mes chevaux.

SCÈNE V.

LE CUISINIER, MARTON, LE COCHER.

TRIO.

MARTON.

O la méchante femme ! etc.

LE COCHER.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle ?

LE CUISINIER.

Oui, dites-le nous, s'il vous plaît.

MARTON.

Madame, qui toujours querelle,
Vient de me donner un soufflet.

TOUS TROIS.

O la méchante femme !
On n'y peut plus tenir.
Dès demain, sur mon ame,
D'ici je veux sortir.

SCÈNE VI.

LE CUISINIER, MAITRE JACQUES, MARTON, LE COCHER.

JACQUES.

Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc tous?... Oh! je le devine sans que vous me le disiez. Je vois que madame Floridor vous a fait encore quelque chagrin. Je parie que cette femme-là est le vrai diable qu'invoque le sorcier qui court le pays; mais, diable ou non, si j'étais son mari, je saurais bien la mettre à la raison.

MARTON.

Notre jeune maître, M. Floridor, est si bon! Il se contente de gémir, jusqu'à ce que la patience lui échappe.

JACQUES.

Oh! moi, je laisserais ma patience s'échapper tout de suite. Je ne suis que Maître Jacques, un pauvre savetier, à qui vous voulez bien, Mam'selle, accorder votre pratique; mais, sarpebleu! il faut voir comme je mène mon ménage, et comme je fais marcher ma petite Margot, qui est bien gentille pourtant.

AIR.

Chez moi, je veux qu'on me redoute
Et que tout cède sous ma loi.
Je suis peu de chose, sans doute,
Mais je suis un prince chez moi.

Pour peu que ma femme s'échappe
Jusqu'à se mettre en courroux,
Moi, tout d'abord, crainte des coups,
Je frappe;
Mais ma femme ordinairement
Sait me respecter, et rend
Ce qu'elle doit à mon rang.

Chez moi, je veux qu'on me redoute, etc.

LE COCHER, qui s'était écarté.

Mes amis, mes amis, c'est aujourd'hui la fête du village. Guillaume m'assure qu'il vient de voir Madame assez loin d'ici, au fond du parc : profitons de ce moment, et dansons un peu dans son avenue.

LE CUISINIER.

Oui : monsieur Floridor nous saura bon gré de nous être amusés.

LE COCHER, criant.

Allons, allons, jeunes garçons, jeunes filles du village; venez, venez : elle est absente.

LE CUISINIER.

Eh ! voilà justement le père Ambroise qui vient pour faire danser toute cette jeunesse.

LE COCHER.

Hé ! père Ambroise ! père Ambroise !

SCÈNE VII.

LE COCHER, MAITRE JACQUES, MARTON, LE CUISINIER, AMBROISE, DOMESTIQUES, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

AMBROISE.

Où êtes-vous, bonnes gens ? On ne vous voit pas.

LE CUISINIER.

Je le crois bien ! Mettez-vous là, père.

MARTON.

Oui, et jouez-nous quelque contre-danse.

AMBROISE.

Justement, j'en sais une toute nouvelle.

JACQUES, à Marton, avec crainte.

Mademoiselle voudrait-elle me faire l'honneur de danser avec moi ?

MARTON.

Très-volontiers, M. Jacques.

JACQUES.

Comme les demoiselles en maison sont affables !

LE CUISINIER.

Ah ça ! mais n'y a-t-il pas à craindre que Madame ne nous surprenne ?

LE COCHER.

Ne craignez pas ; elle est loin. Et puis, d'ailleurs, moi qui ne danse point, je vais faire le guet.

MARTON.

Allons, père Ambroise, votre contredanse nouvelle.

AMBROISE.

Êtes-vous tous en place ?

TOUS.

Oui, oui.

AMBROISE.

Écoutez bien la contre-danse nouvelle.

(Il joue sur sa vielle une contre-danse très-surannée.)

MARTON.

Pas si nouvelle.

(Elle danse ainsi que Jacques et tout le monde.)

LE COCHER.

La voilà ! la voilà ! voilà Madame !

(Le cocher, les domestiques et les paysans fuient et s'entre-choquent en désordre : le père Ambroise joue toujours.)

SCÈNE VIII.

LE CUISINIER, MARTON, JACQUES, MADAME FLORIDOR, FLORIDOR, AMBROISE.

Mme FLORIDOR.

Comment! sans ma permission!

LE CUISINIER.

Eh! Madame, vous ne l'auriez pas donnée.

(Il se sauve.)

SCÈNE IX.

MARTON, JACQUES, AMBROISE, Mme FLORIDOR, FLORIDOR.

Mme FLORIDOR.

Ah! drôles, je vous apprendrai... (*A Marton.*) Et toi, coquine...

(Elle lui tire les oreilles.)

MARTON.

Aïe, aïe, aïe!

(Elle se sauve.)

SCÈNE X.

JACQUES, Mme FLORIDOR, FLORIDOR, AMBROISE.

FLORIDOR.

Eh ! Madame!....

Mme FLORIDOR.

Monsieur, ne m'avez-vous pas abandonné ce domaine?

FLORIDOR.

C'est vrai, et je m'en repens bien.

Mme FLORIDOR.

Que fait ici ce coquin de savetier?

JACQUES.

Je m'en vais, je m'en vais : je sais bien que vous n'êtes pas bonne.

(Il se sauve.)

SCÈNE XI.

Mme FLORIDOR, FLORIDOR, AMBROISE.

Mme FLORIDOR.

Impertinent!

AMBROISE.

Allons, enfans, la paix ! la paix ! Qu'est-ce qui veut danser ? Donnez-moi à boire. Où en est la contredanse ? Avez-vous fait la queue du chat ?

Mme FLORIDOR.

Attends, je vais te donner de la contredanse.

(Elle casse la vielle d'Ambroise.)

FLORIDOR.

C'en est trop, Madame, et... (*A part.*) non : modérons-nous jusqu'à ce que j'aie fait prévenir ses parens.

AMBROISE.

CHANSONNETTE.

Ma vielle ! ma vielle !
O ciel ! quel est mon destin !
Et que ma peine est cruelle !
Ma vielle ! ma vielle !
J'ai perdu mon gagne-pain !
Ma vielle ! ma vielle !

Quelle fureur inhumaine
Vient tout-à-coup vous saisir ?
Ça vous fait donc de la peine
Que l'on prenne du plaisir !
Ma vielle ! ma vielle ! etc.

FLORIDOR, bas à Ambroise.

Tiens, mon ami, ma femme regrette de s'être un peu emportée, et elle me prie de te donner cela pour te dédommager.

AMBROISE, bas.

Ah! Monsieur, je vois bien que c'est vous, et...

Mme FLORIDOR.

Veux-tu bien t'en aller, vieil ivrogne.

FLORIDOR.

Viens, mon ami, donne-moi la main.

(Il reconduit l'aveugle, qui, avec son bâton, se dirige vers la rampe, et ensuite vers madame Floridor, qu'il pense atteindre.)

Mme FLORIDOR.

Je suis aujourd'hui d'une humeur!....

SCÈNE XII.

Mme FLORIDOR, MARTON, FLORIDOR.

MARTON, tremblante, et de loin.

MADAME?...

Mme FLORIDOR.

Quoi?

MARTON.

Je tremble.

Mme FLORIDOR.

Approche : qu'as-tu à me dire ?

MARTON.

Madame, un vieillard qui a l'air d'un docteur, arrive ici, et demande à vous parler.

Mme FLORIDOR.

Qu'est-ce qu'il me veut ?

FLORIDOR, bas à Marton, lui donnant de l'argent.

Marton, prends cela, et va dire à ces bonnes gens d'aller s'amuser plus loin.

MARTON, bas.

Oui, Monsieur. (*A part.*) Ah ! le bon maître, et la méchante maîtresse !

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

Mme FLORIDOR, KERBUMALEC, en vieillard revêtu d'une vieille robe : il a un bâton pour se conduire. FLORIDOR.

KERBUMALEC.

MADAME, je me suis égaré dans mon chemin. Il se fait tard. J'apprends que cette habitation vous appartient ; et je viens vous demander l'hospitalité pour cette nuit.

Mme FLORIDOR.

Vous! l'hospitalité!

KERBUMALEC.

AIR.

Accueillez un pauvre vieillard,
Ayez pitié de sa faiblesse.
Pour la vieillesse avoir égard,
Cela sied bien à la jeunesse.

En vain je n'aurai point compté
Sur votre accueil plein d'indulgence :
Car la douce hospitalité
Est le plaisir de l'opulence.

Accueillez, etc.

Mme FLORIDOR.

Toutes vos phrases ne me séduisent pas. J'ai été souvent bienfesante; souvent j'ai logé des inconnus; et je m'en suis presque toujours repentie : d'ailleurs, vous venez dans un mauvais moment, et je ne suis disposée à recevoir personne. Ainsi, allez chercher un asile ailleurs.

FLORIDOR, bas à sa femme.

Quoi! Madame....

KERBUMALEC.

Madame, pour une nuit.

Mme FLORIDOR.

Pas pour un moment : je ne reçois pas les vagabonds.

FLORIDOR.

Madame, l'humeur vous emporte ; vous calomniez votre caractère : vous êtes beaucoup meilleure que vous ne voulez le paraître.

Mme FLORIDOR.

Il se peut, Monsieur ; mais je ne veux pas recevoir cet homme-là.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

KERBUMALEC, FLORIDOR.

FLORIDOR.

Monsieur, ce château est la propriété de ma femme qui a de l'humeur dans ce moment ; mais je vais vous envoyer quelqu'un pour vous conduire chez mon fermier.

KERBUMALEC.

Monsieur, je sens tout ce que je dois à vous deux.

FLORIDOR, à part.

Je commence à désespérer de ma femme.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

KERBUMALEC.

Je ne pouvais croire à ce qu'on m'avait dit de cette femme, et j'ai voulu l'éprouver par moi-même. O femme insolente, tu seras punie, et je vengerai les vieillards que tu insultes, et ton excellent mari que tu désoles! (*Plus gaîment.*) Elle est loin de se douter qui elle vient de recevoir si mal, et que j'ai les puissances invisibles à mes ordres. Je sais bien tout le mal qu'on pense de nous autres sorciers; et en effet, il y a plusieurs de mes confrères qui ne valent pas le diable... qu'ils invoquent. Mais je veux prouver, en punissant cette femme, et même en la corrigeant, s'il est possible, que je suis un sorcier moral, et qu'il y a d'honnêtes gens partout. Voyons, cherchons quelle vengeance....

(Il sort en rêvant.)

SCÈNE XVI.

MARGOT, seule. Elle entre en chantant, sans voir Kerbumalec.

Ah! l'on m'avait dit qu'on dansait ici, et il n'y a personne. Voilà un bon tour..... Si je prenais du tabac, à présent que je suis seule.

CHANSON.

Je n'aimais point le tabac beaucoup :
J'en prenais peu, souvent point du tout.
Mais mon mari me défend cela :
Depuis ce moment-là
Je le trouve piquant
Quand
J'en peux prendre à l'écart ;
Car
Un plaisir vaut son prix,
Pris
En dépit des maris.
(Elle rape du tabac, en prend et éternue.)
Ce fut jadis très-bien entendu
Que d'inventer le fruit défendu.
Ma grand'mère Eve l'aimait beaucoup :
Ell' m'a transmis son goût,
Ce tabac est piquant
Quand, etc.

SCÈNE XVII.

MARGOT, KERBUMALEC.

MARGOT.

Ah ! qu'est-ce que c'est que ce Monsieur là ? il doit être bien savant : il a une grande robe,

KERBUMALEC.

Est-ce vous, mon enfant, qui devez me conduire chez le fermier de cette terre ?

MARGOT.

Non, Monsieur : mais si vous voulez, je vous y conduirai avec plaisir.

KERBUMALEC.

Que cherchez-vous donc ici ?

MARGOT.

Mon mari.

KERBUMALEC.

Je n'ai pas le plaisir de le connaître.

MARGOT, embarrassée.

Ah ! Monsieur, c'est bien de l'honneur pour lui.

KERBUMALEC.

Quel est son état, et quel est votre nom ?

MARGOT.

Monsieur, les malins prétendent qu'il est savetier ; mais la vérité, c'est qu'il est cordonnier pour femmes. Je m'appelle madame Jacques, et ici Margot tout court.

KERBUMALEC, à part.

Parbleu, je pense à une chose. Margot peut merveilleusement servir à ma vengeance, et peut-être, tout en m'amusant, servir à cor-

riger cette femme orgueilleuse. (*A Margot.*) Madame Jacques, vous me conduirez donc chez le fermier?

MARGOT.

Plus loin encore, si vous le voulez, Monsieur.

KERBUMALEC.

Allons, vous êtes bien complaisante, et je veux reconnaître cela. Donnez-moi votre main.

MARGOT.

Ma main, Monsieur!

KERBUMALEC.

Je veux vous dire votre bonne aventure. Tel que vous me voyez, je sais l'avenir, et je vais vous dire le vôtre.

MARGOT.

Ah! Monsieur, s'il y a du mal, ne me le dites pas.

KERBUMALEC.

Ne craignez rien. Je lis déjà dans votre main que Jacques vous a battue.

MARGOT.

C'est vrai. Jacques me bat, mais pas toujours.

KERBUMALEC.

Ciel! que vois-je!

MARGOT.

Vous me faites peur, Monsieur; qu'est-ce que vous voyez donc dans ma main?

KERBUMALEC.

J'y vois de beaux meubles, une belle maison, un homme riche.

MARGOT.

Pour moi, Monsieur?

KERBUMALEC.

Pour vous.

MARGOT.

Et Jacques?

KERBUMALEC.

Ne le plaignez pas : il deviendra l'époux d'une femme très-opulente.

MARGOT.

Oh! je ne le veux pas. Mais, dites-moi, aurai-je un carrosse?

KERBUMALEC.

Oui, un, deux, trois carrosses.

MARGOT.

O ciel! un carrosse! deux carrosses! trois carrosses!

KERBUMALEC.

Mais songez à ce que je vais vous dire. Quand vous vous trouverez dans l'opulence, gardez-vous de dire que vous avez jamais été la femme de Jacques.

MARGOT, avec un grand air de considération.

Oui, monsieur le sorcier.

KERBUMALEC.

Financière, agissez en financière.

MARGOT.

Oui, monsieur le sorcier. Il faudra donc être bien fière? j'aurai un peu de peine.

KERBUMALEC.

Non, je veux dire que vous preniez des façons plus nobles.

MARGOT.

Oh! pour des façons nobles, soyez tranquille. Dites-moi, sera-ce bientôt que je serai une dame?

KERBUMALEC.

Demain matin.

MARGOT.

Demain matin!

KERBUMALEC, en lui montrant un arbre au loin.

Allez m'attendre sous ce grand chêne, et

souvenez-vous de moi quand vous serez financière.

(Il s'éloigne. (*))

MARGOT.

Oui, monsieur le sorcier. (*A part.*) Un carrosse! deux carrosses! trois carrosses! une belle maison! un financier! Il a bien dit que Jacques me battait : ah! l'habile homme!

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

(Le théâtre s'obscurcit.)

KERBUMALEC.

La nuit arrive : allons, voici le moment de faire mes conjurations.

(Il ouvre sa robe sous laquelle il est vêtu en sorcier, prend sa baguette qui était dans sa ceinture, et fait des conjurations. Des flammes sortent de la grotte.)

(*) Kerbumalec, Margot.

SCÈNE XIX.

KERBUMALEC, ESPRITS, sortant de la grotte, et accourant de toute part.

AIR ET CHŒUR.

Esprits soumis à mon empire,
Venez vous ranger sous ma loi.
Écoutez ce que je vais dire
Et le répétez après moi...
Que Jacque et le banquier, par vos heureuses trames,
Soient tenus, cette nuit, éloignés de leurs femmes.

LES ESPRITS.

Que Jacque et le banquier par nos heureuses trames, etc.

KERBUMALEC.

Il faut que la femme à Jacquot
Éprouve ma reconnaissance;
Et que, sous les traits de Margot,
L'autre ressente ma vengeance.

LES ESPRITS, répètent.

Il faut que la femme à Jacquot
Éprouve sa reconnaissance;
Et que, sous les traits de Margot,
L'autre ressente sa vengeance.

KERBUMALEC.

Il faut que toutes deux, par vos heureux secrets,
Échangent leurs habits aussi bien que leurs traits,

LES ESPRITS, répètent.

Il faut que toutes deux, par nos heureux secrets, etc.

KERBUMALEC.

Puis, par une course légère,
Secondant mon intention,
Portez Margot à la maison,
Et la dame dans la chaumière.

LES ESPRITS, répètent.

Puis, par une course légère,
Secondant son intention,
Portons Margot à la maison;
Et la dame dans la chaumière.

KERBUMALEC.

Vous entendez?

LES ESPRITS.

Nous entendons.

KERBUMALEC.

Vous obéirez bien?

LES ESPRITS.

Oui, nous obéirons.

KERBUMALEC.

ENSEMBLE.

Oui, dans cette circonstance,
Que mes vœux soient bien remplis;
Et montrez l'intelligence
Qui convient à des esprits.

LES ESPRITS.

ENSEMBLE.

Oui, dans cette circonstance
Vos vœux seront bien remplis;
Nous montrerons l'intelligence
Qui convient à des esprits.

(Les esprits se retirent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la chambre de Jacques. Dans le fond, à gauche, on voit un mauvais lit à baldaquin dont les rideaux sont fermés. Sur le devant de la scène, du même côté, il y a une table de savetier, garnie de tout ce qui concerne cette profession, et sur laquelle est une lampe et un briquet : près de là un seau plein d'eau. Des tabourets et escabeaux çà et là, et un rouet vers la droite.

SCÈNE I.

(Il fait nuit. Madame Floridor est couchée sur le lit tout habillée avec les habits de Margot : elle est cachée par les rideaux. Jacques est couché par terre sur le devant de la scène.)

Mme FLORIDOR, JACQUES.

JACQUES, s'éveillant.

C'est singulier ! mon lit est aujourd'hui encore plus dur qu'à l'ordinaire... Ah ! diable ! je suis par terre... comment ! et tout habillé ! je ne comprends rien à cela. (*Il se lève.*) Il faut que je me sois levé et habillé en rêvant. Je me suis endormi hier au milieu

de ces contes de sorcier que me fesait Margot, et cela m'aura un peu ensorcelé moi-même. Enfin, puisque me voilà levé, et que Margot ne l'est pas, profitons de l'occasion, et donnons-nous, à son insçu, une petite douceur. Il ne faut pas que les femmes sachent tout.

(Il va prendre dans un coin une bouteille.)

AIR.

Goûtons sans bruit, pendant qu'elle sommeille,
De ce bon vin, dont j'aime le pouvoir.
Qui, le matin, boit sa bouteille,
Sera satisfait jusqu'au soir;
Partout on vous fête, on vous aime,
Quand vous avez goûté cette aimable liqueur.
Oui, le bon vin porte bonheur;
Et puis c'est un bonheur lui-même.

Goûtons sans bruit pendant qu'elle sommeille, etc.

Mme FLORIDOR, se réveillant.

Qu'est-ce que j'entends là? ma petite chienne sera tombée. Bibi! Bibi! venez ici, Bibi... Mais je ne trouve pas le cordon de ma sonnette.

JACQUES, à part.

Elle parle toute seule! (*Haut.*) Eh bien! bonjour, Margot.

Mme FLORIDOR.

Mais quelle insolence ! ce coquin de cocher m'étourdit tous les matins ; je le mettrai dehors... Mais je ne trouve pas cette sonnette.

JACQUES, à part.

Je crois qu'elle est folle, Margot.

Mme FLORIDOR.

Marton ! Marton ! Lucile !

JACQUES, à part.

Tiens, elle demande du fil. Allons, elle rêve : c'est clair. Il faut pourtant la réveiller. (*Plus haut.*) Margot, il est six heures ; il est tems que tu te lèves et que tu te mettes à l'ouvrage. Je vais allumer la lampe. (*Il bat le briquet et allume la lampe. Le théâtre s'éclaire.*)

Mme FLORIDOR.

Qui est-ce donc qui fait du feu dans mon appartement ? Marton ! Marton ! Mais voilà qui est affreux. (*Elle est descendue du lit, dont elle ouvre les rideaux, et regarde à la clarté de la lampe.*) O ciel ! où suis-je ! (*Elle s'approche.* (*)

(*) Jacques, madame Floridor.

JACQUES.

O mon Dieu ! quels grands yeux elle ouvre ! est-ce qu'elle ne me reconnaît pas !

Mme FLORIDOR.

Oui, je te reconnais.

JACQUES.

C'est avoir bien de la mémoire.

Mme FLORIDOR.

Tu es ce coquin de savetier qui demeure en face du château.

JACQUES.

Margot, tu rêves encore; mais je te préviens que tes rêves ne sont pas polis. Allons, réveille-toi.

Mme FLORIDOR.

C est bien lui; c'est ce drôle de maître Jacques. Allons, coquin, je veux que tu me dises à l'instant par quel hasard je me trouve ici.

JACQUES.

Par quel hasard !

Mme FLORIDOR.

Oui, je veux tout savoir. Qui m'a fait porter ici ? qui m'a mise sur ce lit ? qui m'a revêtue de ces guenilles ? J'exige que tu m'expliques ce mystère, ce complot, cet at-

tentat, cette indignité envers une femme comme moi.

JACQUES.

Une femme comme toi !

Mme FLORIDOR.

Ciel ! je crois qu'il me tutoie : c'est incompréhensible !

JACQUES.

Il est sûr que c'est te manquer de respect. Mais écoute : tu es diablement de tems à t'éveiller ; ton ouvrage t'attend : je ne sais pourquoi tu t'es recouchée après t'être habillée. Tiens, voilà ton rouet et ta filasse : travaille.

Mme FLORIDOR.

Moi travailler ! ici !

JACQUES.

Travaille, ou, morbleu.

Mme FLORIDOR, lui donnant un soufflet.

Tiens, drôle, je t'apprendrai à me respecter.

JACQUES.

Ah ! parbleu, voilà la première fois qu'elle me prévient. Mais tu me le paieras. (*Il va chercher son tire-pied.*)

Mme FLORIDOR.

C'est un tour de mon mari ; c'est une horreur.

JACQUES.

Ah! ah! Madame, vous avez la témérité de lever la main sur votre seigneur et maître.

(Il la frappe avec son tirepied.)

Mme FLORIDOR, s'asseyant sur un escabeau.

Je me trouve mal, je me meurs.

JACQUES.

Ah! ah! attends, je sais un bon remède pour te faire revenir.

(Il va chercher le seau où il met tremper ses cuirs.)

Mme FLORIDOR, se levant avec frayeur.

Ah! il n'est pas possible de s'évanouir avec ce coquin-là! Eh bien! misérable, veux-tu me tuer?

JACQUES.

Non. Je veux que tu baises la joue que tu as frappée.

Mme FLORIDOR.

Moi! O ciel!

JACQUES.

Tu hésites?

Mme FLORIDOR.

Jamais.

JACQUES.

Je t'assommerai.

Mme FLORIDOR.

Il le ferait comme il le dit. Si je savais où est la porte!... (*A Jacques.*) Écoute-moi, tu as eu la hardiesse de lever la main sur moi; tu as mérité d'être pendu.

JACQUES.

Oui, comme faux-monnoyeur.

Mme FLORIDOR.

Eh bien! remène-moi chez moi; et au lieu de te faire punir, comme je le devrais, je vais te donner vingt louis.

JACQUES.

Vingt louis! tu as vingt louis! donne-les moi tout de suite, et je te pardonne le soufflet, et je te mène où tu voudras.

Mme FLORIDOR.

Allons, je vais te les donner. (*En fouillant dans sa poche, elle trouve la rape à tabac, qu'elle jette avec dégoût.*) Ah! Dieu! qu'est-ce que je vois?

JACQUES, ramassant la rape à tabac.

Tu as beau la jeter; je l'ai vue. Tu prendras donc toujours du tabac?

Mme FLORIDOR.

Je ne comprends rien à ce que tu me dis,

ni à ce qui m'arrive. De grâce, je t'en prie, écoute-moi.

JACQUES.

Voyons, je veux bien t'écouter : qu'as-tu à me dire ?

Mme FLORIDOR.

Va dire à mon cocher !...

JACQUES.

A ton cocher !...

Mme FLORIDOR.

Qu'il mette sans délai mes chevaux à mon carrosse.

JACQUES.

Tes chevaux..... à ton carrosse ! Ah ! ma pauvre Margot, tu es folle. Ce sera ce maudit magicien....

Mme FLORIDOR.

Eh bien ! non ; je ne te demande pas cela : je te demande seulement de me laisser sortir.

JACQUES, la retenant.

Je n'ai garde.

DUO.

MADAME FLORIDOR.

Ah ! barbare ! ah ! barbare !
Le désespoir de moi s'empare.

Ah ! barbare ! ah ! barbare !
Tu veux ici me retenir.

JACQUES.

Que veut dire barbare ?
Mais, Margot, ta raison s'égare.
Que veut dire barbare ?
Au bon sens il faut revenir.

MADAME FLORIDOR.

Une femme de ma naissance...

JACQUES.

Je ris de son extravagance.

MADAME FLORIDOR.

Souffrit-elle jamais cela !

JACQUES, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

MADAME FLORIDOR.

C'est sûr que je te ferai pendre.

JACQUES.

Ah ! ah ! ah ! ah !

MADAME FLORIDOR.

Que mes gens viennent me défendre !

JACQUES.

Ah ! ah ! ah ! ah !

ENSEMBLE.

MADAME FLORIDOR.

Ah ! barbare ! ah ! barbare ! etc.

JACQUES.

Que veut dire barbare ? etc.

JACQUES, à part.

Je crois en vérité qu'elle devient folle : il faut que je la ramène doucement.

Mme FLORIDOR, à part.

Et je suis condamnée à parler avec douceur à ce misérable ! cela me suffoque..... (*Haut.*) Tiens, maître Jacques....

JACQUES.

Tiens, Margot....

Mme FLORIDOR.

Je te pardonne tout....

JACQUES.

Et moi aussi....

Mme FLORIDOR.

Mais va-t'en.

JACQUES.

Mais travaille.

Mme FLORIDOR.

Ah !

JACQUES.

Je crois qu'on frappe : qui peut venir si matin ?

(Il va ouvrir.)

Mme FLORIDOR.

Quelle horrible et inconcevable aventure !.....

SCÈNE II.

MARTON, JACQUES, Mme FLORIDOR.

Mme FLORIDOR.

C'est Marton. Je vais dévoiler cette trame indigne : modérons-nous, et armons-nous de patience.

JACQUES.

Qui vous amène si matin, Mademoiselle?

MARTON.

C'est pour mes pantoufles. Je suis accourue avant que Madame fût éveillée.

Mme FLORIDOR, à part.

Ils se couperont.

JACQUES, donnant les pantoufles.

Les voilà, je vous les aurais envoyées ; mais Margot s'est amusée hier avec un docteur, un magicien.

Mme FLORIDOR, à part.

C'est peut-être ce vieillard que j'ai vu. Oui, voilà le nœud.

JACQUES.

Dites-donc, mademoiselle Marton : votre maîtresse fait-elle toujours le sabat?...

MARTON.

Plus que jamais.

JACQUES.

Eh bien ! la mode prend : ma femme ne commence pas mal.

MARTON.

AIR.

Ma maîtresse est méchante,
Fâcheuse, extravagante,
Et toujours se tourmente
A nous tourmenter tous ;
C'est un vrai diable à quatre,
Constant à se débattre,
Qui se plaît à nous battre
Et battra son époux.
Le pauvre homme ! qu'au fond de l'ame
Il doit être affligé, marri !
C'était bien la dernière femme
Qui méritât un aussi bon mari.

Ma maîtresse est méchante, etc.

Mme FLORIDOR, à part.

Ah ! coquine, c'est ainsi que tu parles de moi ? ah ! je vais t'apprendre.... (*) (*A Marton.*) Marton, me reconnaissez-vous ?

MARTON.

Sans doute, Margot, je vous reconnais.

(*) Marton, madame Floridor, Jacques.

Mme FLORIDOR.

Ah! tu fais semblant de ne pas me reconnaître. Ah! misérable!

(Elle le bat.)

MARTON.

O ciel!

JACQUES.

Quoi! impertinente!

MARTON.

Ah! vous me frappez!

(*) JACQUES.

Ah! tu frappes! A genoux, tout-à-l'heure.

Mme FLORIDOR.

Comment! à genoux!

JACQUES.

Demande-lui pardon, ou bien....

Mme FLORIDOR.

Moi! pardon! à elle! jamais.

MARTON.

Maître Jacques, laissez votre femme : je la crois folle.

JACQUES.

Non; je le veux.

(*) Marton, Jacques, madame Floridor.

Mme FLORIDOR.

Que faire? que devenir? je meurs de douleur.

JACQUES.

Non : c'est de ma main que tu mourras. Allons; à genoux. (*Il la force de se mettre à genoux.*) Dis : Mademoiselle....

Mme FLORIDOR.

Mademoiselle..... (*Haut, mais à part.*) Ah! quelle indignité!

JACQUES.

Oui, c'est indigne.

Mme FLORIDOR.

Traiter ainsi une femme de ma sorte!

JACQUES.

Traiter ainsi une femme de sa sorte, et une pratique encore!

MARTON.

Allons, maître Jacques, c'en est assez. Je lui pardonne.

JACQUES.

Vous êtes bien bonne, mademoiselle Marton; mais c'est que depuis ce matin je ne la reconnais pas : je ne conçois rien à son excès d'insolence. Elle est bien heureuse que je sois la douceur même. Oh! si j'étais gris!

MARTON.

Adieu, maître Jacques.

JACQUES.

Adieu, Mademoiselle.

(Marton sort, et madame Floridor veut s'échapper.)

JACQUES, la retenant.

Où veux-tu aller? A l'ouvrage, impertinente! (*).

(Il sort avec Marton, et emporte la clef.)

SCÈNE III.

Mme FLORIDOR.

Il m'enferme!

AIR.

Je ne sais si je dors, si je veille
Est-ce un sort! est-ce un rêve trompeur!
Ah! Dieu! s'il est vrai que je sommeille,
Un tel songe a pour moi trop d'horreur.

(*) On passe ordinairement de cet endroit à ces mots de la scène IV :

Ah! je t'apprendrai..... Allons souffle la lampe, etc.

Je demeure tremblante, indécise
Sous le poids d'un si cruel malheur ;
Et l'excès même de ma surprise
Est loin de l'excès de ma douleur.

O revers dont l'horreur me désole !
O tourment de mon cœur déchiré !
Non, non, je ne suis pas encor folle ;
Mais je crois que je le deviendrai.

Ciel ! voilà mon tyran qui revient.

SCÈNE IV.

JACQUES, Mme FLORIDOR.

JACQUES.

Je suis resté un peu long-tems ; je ne pouvais faire trop d'excuses à Marton de ton insolence. Ah ! je t'apprendrai... Allons, souffle la lampe : il fait grand jour.

Mme FLORIDOR, à part.

Obéissons jusqu'à la première occasion.

(Elle souffle la lampe un peu au nez de Jacques.)

JACQUES.

Allons, voilà que tu commences à devenir obéissante. Margot ?... elle ne répond pas. Margot, veux-tu bien me répondre ?.... ma femme ?

Mme FLORIDOR.

Est-ce à moi que vous parlez ?

JACQUES.

Et à qui donc ?

Mme FLORIDOR.

Je ne suis ni Margot, ni votre femme.

JACQUES.

Ah ! ah ! voilà une drôle de prétention, par exemple : et qui es-tu donc ?

Mme FLORIDOR.

Apprends, faquin, que je suis Madame...

(Elle s'arrête.)

JACQUES, l'interrompant.

Une dame ! ah ! la plaisante dame !...

Mme FLORIDOR, à part.

J'ai eu tort, j'ai eu tort.

JACQUES.

Ah ! ma pauvre Margot, regarde donc comme tu es parée.

Mme FLORIDOR.

Je le suis étrangement : c'est incroyable ; mais c'est vrai.

JACQUES.

Cependant.... ta mine.... écoute donc, Madame.

Mme FLORIDOR.

Quoi ?

JACQUES.

Ton petit air boudeur ne te va pas mal....

Mme FLORIDOR.

O ciel !

JACQUES.

Oui ; tiens, fesons la paix. Tu as été bien impertinente aujourd'hui ; mais c'est un grain de folie qui t'a tourné la tête : d'ailleurs, je t'ai un peu trop battue avant-hier : cela ira pour aujourd'hui. Allons, je te pardonne, et, pour preuve, je te permets de m'embrasser.

Mme FLORIDOR.

Moi ! vous !

JACQUES.

O mon Dieu ! quel air digne ! tu viens de prendre vraiment un air de dame, et tu m'en plais davantage. Je ne veux pas te cacher ton triomphe : tu me plais infiniment.

Mme FLORIDOR, à part.

Voilà qui est pis que tout le reste.

JACQUES.

Oui, je trouve en toi je ne sais quoi de piquant et de mutin, qui me charme. Tu as

encore de la rancune contre moi? mais je n'en ai pas du tout contre toi. Ah! je ne puis résister à ma tendresse; non seulement je te pardonne; mais, si tu veux, je te demande pardon.

(Il se jette à ses genoux.)

Mme FLORIDOR, à part.

Dieu! cet homme à mes genoux!

JACQUES.

Margot, ame de ma vie, prouve-moi que tu n'es pas fâchée contre-moi: donne-moi un seul baiser.

Mme FLORIDOR.

Jamais.

JACQUES.

Mais, madame Jacques, vous oubliez que votre devoir...

Mme FLORIDOR.

Mon devoir! plutôt mourir.

JACQUES.

Je t'ai vue quelquefois mieux disposée; mais à la bonne heure; (*Se levant.*) à la bonne heure. (*A part.*) Faisons le fier aussi.

Mme FLORIDOR, à part.

Ah! je respire.

JACQUES.

Voilà le grand jour. Il peut me venir du monde à tout moment : je suis déjà assez fâché que mademoiselle Marton m'ait vu fait comme cela. Il faut que je me mette d'une manière plus convenable, plus décente. Allons, aide-moi.

Mme FLORIDOR.

Vous aider!

JACQUES.

Vas-tu encore faire des difficultés pour cela? Oh! parbleu! ce serait trop fort. Aide-moi, aide-moi, aide-moi à l'instant, ou bien...

Mme FLORIDOR.

Qu'est-ce qu'il faut faire?

JACQUES.

Belle demande! Apporte-moi d'abord ma veste.

Mme FLORIDOR.

Où est-elle?

JACQUES.

Là où je la mets toujours. Ne dirait-on pas que tu n'es ici que d'aujourd'hui. (*Elle lui apporte et lui passe sa veste.*) Ma cravate?

Mme FLORIDOR.

La voilà. (*A part.*) A quoi suis-je ré-

duite. (*Elle lui met sa cravate, qu'elle serre un peu.*)

JACQUES.

Eh! doucement donc... Ah! ça, pendant que je vais travailler, fais comme à l'ordinaire.

Mme FLORIDOR.

Comme à l'ordinaire?

JACQUES.

Mais, qu'est-ce donc que tu as? Tu ne sais pas à présent ce que tu fais tous les jours pendant que je travaille?

Mme FLORIDOR.

Je ne m'en souviens plus.

JACQUES.

C'est inconcevable. Tu me chantes toujours quelque chose pour me désennuyer. Allons, désennuie-moi.

Mme FLORIDOR.

Je ne suis pas aujourd'hui en humeur de chanter.

JACQUES.

Oh! parbleu! tu chanteras, ou tu diras pourquoi.

Mme FLORIDOR.

Je ne chanterai pas.

JACQUES, levant le bras.

Prends garde : si tu ne chantes pas, tu vas pleurer.

Mme FLORIDOR.

Je vais chanter. (*A part.*) Oh ! le vilain homme ! si je pouvais...

(Jacques se met à son ouvrage.).

AIR.

(A part.)

Dans mon juste chagrin cherchons à nous contraindre.
Il faut chanter pour lui ! combien je suis à plaindre !

(Haut.)

O toi qui connus mes plaisirs,
Beau lieu, séjour charmant, ravissante demeure,
Depuis qu'il est absent, hélas ! il n'est point d'heure
Où tu n'entendes mes soupirs !

JACQUES, qui travaille.

Mes soupirs ! qu'est-ce que cela ? Allons, quelque chose de plus gai.

MADAME FLORIDOR.

Quel objet séduisant, aimable
L'amour me présente aujourd'hui !
Qu'à mes yeux il est agréable !
Mon cœur vole au-devant de lui.

(A part.)

Je dois dissimuler ma rage.
Quel dépit ! quel chagrin pour moi !

Il me paiera cher cet outrage;
Mais il faut céder à l'effroi.

JACQUES.

Allons donc, allons donc.

MADAME FLORIDOR.

Quel objet séduisant, aimable, etc.

JACQUES.

Ce n'est pas mal; je trouve même une attention délicate dans les paroles : » Quel » objet séduisant, aimable... Mon cœur vole » au-devant de lui » ; mais l'air est trop recherché. Tu me chantes ordinairement des choses plus simples et que j'aime mieux. Diable! je ne te laisserai plus aller au château. Voilà un air que tu auras appris chez notre méchante dame : je ne veux plus que tu prennes ni de ses chansons, ni de ses manières. Tiens, pour te ramener au vrai goût, je veux te chanter des couplets que m'a appris hier un de mes confrères. Je te dirais bien une chanson charmante qui commence ainsi : « Les artichauts me sont contraires, j'aimerais » mieux un bon garçon » ; mais c'est quelque chose d'encore plus pastoral que je vais te chanter.

COUPLETS (*)

Qui se chantent sans accompagnement et sur un air connu.

Artiste savetier,
Je fais, dans mon métier,
Distinguer mon ouvrage.
Mon art n'est pas commun,
Et je chausse chacun
A l'air de son visage.

Recoudre le talon
D'un objet tout mignon,
Est un travail qui flatte.
On a plus de plaisir
A coudre du bon cuir
Qu'une vieille savate.

Je l'avoûrai tout bas:
Ma boutique n'est pas
Bien belle et bien pourvue.
Je m'y plais cependant;
(En regardant dans la salle.)
Car d'ici j'ai souvent
Une très-belle vue.

(Il quitte son ouvrage.)

Allons, à présent, mets-moi ma perruque.

(*) Ces couplets sont ordinairement remplacés par d'autres au choix de l'acteur.

Mme FLORIDOR.

Votre perruque !

JACQUES, lui indiquant où est sa perruque.

La voilà ; va la prendre, et fais-moi beau.

Mme FLORIDOR, apportant la perruque.

La voici.

JACQUES, qui présente sa tête.

Eh bien ! y es-tu ?

Mme FLORIDOR, qui a pris ses mesures.

Oui, j'y suis. Tiens, tiens.

(Elle le renverse, jette la perruque dans le seau, le bat, et se sauve.)

SCÈNE V.

JACQUES, par terre.

Ah ! que c'est traître ! ah ! perfide ! ah ! scélérate ! tu me le paieras.

(Il se relève avec peine, et retire, du seau sa perruque toute mouillée.)

SCÈNE VI.

JACQUES, VOISINS, VOISINES.

JACQUES.

Quelle audace ! quelle insolence !
Mais je vais en tirer vengeance.

VOISINS, entrant.

Eh bien ! mais qu'est-ce donc, voisin ?
D'où naît ce tapage soudain ?

VOISINES.

Dites-nous, dites-nous, voisin,
D'où naît ce tapage soudain ?

JACQUES, voulant sortir.

Laissez-moi...

VOISINS ET VOISINES.

D'où vient cette rage ?

JACQUES.

Laissez-moi...

VOISINS ET VOISINES.

Qui donc vous outrage ?

JACQUES.

C'est... non... c'est... c'est... qui l'aurait cru ?
C'est ma femme qui m'a battu.

VOISINS.

Comment ! ta femme t'a battu !

JACQUES.

Mais avant peu je serai quitte ;
Oui, je prétends l'être au plus tôt.

UN VOISIN.

C'est donc pour cela que si vite
Elle se sauvait au château !

JACQUES.

Ah ! ma femme fuit au château !
(Il répare sa toilette.)

VOISINES.

Mais quelle est votre erreur extrême !
Vous rêvez bien certainement.
Votre femme est la douceur même ;
C'est vous qui la battez souvent.

JACQUES.

Qu'un mari batte sa femme,
C'est tout simple, sur mon ame ;
Mais il n'en est pas ainsi
Quand elle bat son mari.

VOISINES.

Qu'un mari batte sa femme,
C'est vraiment un trait infâme ;
Mais de tout tems on a ri
Quand elle bat son mari.

JACQUES.

Elle le paîra, j'en jure.

VOISINES.

Restez, restez : calmez-vous.

JACQUES.

C'est une mortelle injure.

VOISINES.

Modérez votre courroux.

VOISINS.

Femmes, laissez-le donc, de grâce :
On l'a battu ; Jacques battra.
Il faut que justice se fasse.

JACQUES.

(Il se pare, passe un habit, met une autre perruque, et prend son chapeau.)

Je réponds qu'elle se fera.
Quoi ! ma femme !... c'est incroyable !...

UN VOISIN.

Pourquoi donc te fais-tu si beau ?

JACQUES.

C'est qu'il faut être présentable
Pour aller la battre au château.

(VOISINS ET VOISINES.

Certes, il faut être présentable
Pour aller la battre au château. (*)

VOISINS.

ENSEMBLE.

Quand une femme
Bat son mari,
La raison réclame
Qu'on la batte aussi.

JACQUES.

Je m'en vais lui chanter sa gamme
De façon qu'après ce jour-ci,

(*) On finit ordinairement l'acte ici.

ENSEMBLE.

Je doute beaucoup que ma femme
Rebatte son mari.

VOISINES.

En vain notre pitié réclame.
Peut-on faire valoir ainsi
Une fois qu'une pauvre femme
A battu son vilain mari !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un bel appartement richement meublé. On voit, du côté gauche, une de ces toilettes anciennes couvertes d'une mousseline : entre autres choses, il doit s'y trouver des flacons et une brochure.

SCÈNE I.

MARGOT.

(Elle est à demi-couchée sur une bergère, revêtue des habits de madame Floridor, et parée d'un chapeau dont les plumes lui retombent sur le visage. Tout en dormant, elle fait plusieurs fois le geste de chasser des mouches, et s'éveille enfin au bruit d'une pendule.)

AIR.

Où suis-je ? ma surprise est vraiment sans pareille.
Margot ce n'est pas là ton modeste logis.
Les beaux meubles ! quelle merveille !
Ciel ! et que j'ai de beaux habits !
(Elle marche à droite et à gauche, en regardant la queue de sa robe.)
Ah ! que je fais un beau songe !
Ah ! que je crains le réveil !
Et dans quel plaisir me plonge
L'erreur d'un si doux sommeil !
Les beaux habits ! c'est de la soie ;

Oui, je les touche en ce moment.
Mais se peut-il que je me voie,
Et que je m'admire en dormant!

(Mettant les poings sur les côtés comme les paysannes.)

Non, non, non, non. Non, sur mon ame,
Je ne dors point sans contredit.
Ah! quel doux transport me ravit!
Je vais être une grande dame.
Le sorcier me l'avait bien dit.
Autour de moi chacun s'empresse;
L'on me flatte, l'on me caresse,
Qu'elle a de grâce, de noblesse!
Ce sera plaisant;
Mais ce sera charmant.

Mais que sens-je à mes oreilles. (*Elle secoue du doigt ses boucles d'oreilles.*) Ah! ce sont des pendans d'oreilles. Il faut que je me voie. (*Elle se regarde dans le miroir de la toilette, et se retourne avec frayeur.*) Ah! que j'ai eu peur! J'ai cru voir cette méchante dame... mais c'est moi... non: c'est elle... (*Elle regarde derrière la glace, s'y regarde de nouveau.*) Si, c'est moi, c'est moi. C'est peut-être que les miroirs des dames ne rendent jamais leur ressemblance. Ah! que je suis aise. Mais le sorcier m'a recommandé de ne pas parler de mon ancien état; il m'a dit aussi: « Financière, agissez en financière. » Je vais être fière... oh! pas encore; car j'entends quelqu'un venir. Ciel! où me mettre?

où me cacher? Fesons plutôt semblant de dormir.

(Elle se remet sur la bergère.)

SCÈNE II.

MARTON, MARGOT.

MARTON.

J'ai cru entendre marcher.... Mais voyez donc cette méchante femme qui ose me battre.

(Elle raccommode sa coiffure.)

MARGOT, à part.

C'est Marton.

MARTON.

Ciel! Madame endormie et habillée! Elle aura fait venir Lucile en mon absence: je suis perdue.

MARGOT, à part.

Essayons. (*Fesant une petite voix.*) Marton!

MARTON.

Madame, je vous demande bien pardon si je n'étais pas là.

MARGOT, à part.

Madame! si je me lève, elle va me reconnaître.

MARTON.

Si Madame voulait me le permettre, j'arrangerais sa robe.

MARGOT.

Vous êtes bien bonne.

MARTON.

C'est que c'était mal.

MARGOT.

Non, c'est toujours bien.

MARTON, à part.

Mais comme elle a changé de ton!

MARGOT, à part.

Il faut pourtant bien que je me lève.

(Elle se lève, et s'embarrasse dans la queue de sa robe.)

MARTON.

Vous avez l'air gênée en marchant, Madame. Si vous vouliez vous appuyer sur mon bras?

MARGOT.

Je vous suis bien obligée.

MARTON, à part.

C'est incroyable, elle remercie.

MARGOT.

Dites-moi, Mademoiselle... pour qui me prenez-vous?

MARTON.

Est-ce que j'aurais eu le malheur de manquer de respect à Madame?

MARGOT.

O mon Dieu, non. Mais.... savez-vous quel est mon état?...

MARTON.

Je sais très-bien que j'ai l'honneur de servir la femme d'un des banquiers les plus...

MARGOT.

Un banquier, c'est un financier, n'est-ce pas?

MARTON.

Oui, Madame. (*A part.*) A qui diantre en a-t-elle ce matin?

MARGOT, à part.

Bon, le sorcier est homme de parole.

MARTON.

Mais je crois que Madame se moque de moi.

MARGOT.

Non, bien au contraire; mais c'est que... Vous dites donc que ma robe est mieux comme cela?

MARTON.

Beaucoup mieux. Ferai-je approcher la toilette?

MARGOT.

Ah ! oui, la toilette.

(Marton sonne.)

SCÈNE III.

MARGOT, MARTON, DEUX LAQUAIS.

MARTON.

AVANCEZ la toilette.

(Les Laquais avancent la toilette.)

MARGOT, à part.

Elle me prend, ma foi ! pour sa maîtresse. Le devin a fait que je suis financière. Tredame ! que je suis contente ! Ah ! ah ! j'ai des laquais.

(*) (Elle les lorgne.)

MARTON.

Quel bonnet veut mettre Madame? le bleu? le nakarat ? Le chocolat est prêt.

MARGOT.

Eh bien ! mettez-moi le chocolat.

(*) Deux laquais, Margot, Marton.

SCÈNE IV.

MARGOT, LE CUISINIER, MARTON, DEUX LAQUAIS, dans le fond.

MARGOT, au cuisinier qui apporte le chocolat.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MARTON.

Votre chocolat. Est-ce que Madame ne veut pas déjeuner ?

MARGOT.

Comme c'est noir ! (*Elle en goûte.*) Ah ! que c'est mauvais ! fi donc !

(Elle essuie sa bouche à la chemise de la toilette ; voit un flacon d'odeur qu'elle prend pour de l'eau, en boit, et trouve cela encore plus mauvais.)

LE CUISINIER.

J'ai cependant mis tous mes soins à satisfaire Madame.

MARGOT.

Je ne dis pas le contraire, et je suis très-contente de vous ; mais je suis très-mécontente de ceci : donnez-moi plutôt du pain et un demi-setier de cidre.

LE CUISINIER.

Du vin serait meilleur.

MARGOT.

Oui, mon cher Monsieur; du vin, si vous en avez..

MARTON, bas au cuisinier.

Je n'y comprends rien ! on dirait quelquefois que ce n'est pas la même personne : son ton est devenu un peu simple ; mais que nous importe ! son cœur paraît excellent.

(Le cuisinier sort.)

SCÈNE V.

MARGOT, MARTON, DEUX LAQUAIS, dans le fond.

MARGOT, qui regarde la toilette et s'assied.

Mademoiselle Marton, voulez-vous avoir la complaisance de me coiffer ?

MARTON

Madame, je suis à vos ordres.

MARGOT.

Ne me faut-il pas des papillottes ?

(Elle déchire une brochure.)

MARTON.

Quoi, Madame, vous déchirez ce poëme que vous aimez tant !

MARGOT.

Qu'est-ce que vous dites donc ? un poëme ! c'est du papier. (*Marton la coiffe mieux qu'elle n'était.*) O le joli chapeau !

MARTON.

Il vous va à merveille.

MARGOT, se levant.

Oh ! si Jacques me voyait.... (*A part.*) Ah ! ciel !

MARTON.

Madame n'a-t-elle pas demandé Jacques ?

MARGOT.

Non... je parlais de quelqu'un dont le nom ressemble au sien.

SCÈNE VI.

MARGOT, LE CUISINIER, MARTON, DEUX LAQUAIS, dans le fond.

LE CUISINIER, apportant sur un plateau, du pain, une bouteille et un verre.

Voila le déjeuner de Madame.

MARGOT.

O le bon pain ! je n'en ai pas de si blanc que ça ordinairement.

LE CUISINIER.

Je tâche pourtant qu'il soit toujours le même.

MARGOT.

Oh! ce n'est pas que je m'en plaigne.

(Elle boit à même la bouteille.)

LE CUISINIER.

Je vais aussi, en qualité de cuisinier de Madame....

MARGOT, à part.

C'est mon cuisinier, je suis bien aise de le savoir.

LE CUISINIER.

Monsieur m'a dit qu'il attendait du monde à dîner : je venais demander à Madame combien elle veut de services?

MARGOT.

Combien de services! oh! vous m'en avez déjà rendu beaucoup, et je m'en rapporte à vous.

LE CUISINIER.

Si je savais seulement combien Madame veut d'entrées?

MARGOT.

Mais... pourvu qu'il y ait une entrée et une sortie, je crois que cela suffira.

LE CUISINIER, bas à Marton.

Il est vrai qu'elle a l'air d'avoir perdu la mémoire.

MARTON, bas au cuisinier.

Oui : mais comme elle est devenue bonne !

SCÈNE VII.

DEUX LAQUAIS, dans le fond, MARGOT, LE COCHER, LE CUISINIER, MARTON.

LE CUISINIER, bas.

Eh bien ! qui t'empêche de t'approcher ?

LE COCHER, bas.

Je n'ose : j'ai toujours peur qu'elle ne me batte.

LE CUISINIER, bas.

Ne crains rien : va, il y a bien du changement.

MARGOT, qui trouve du tabac d'Espagne sur la toilette en respire.

Qu'il est fin, ce tabac-là ! comme il est jaune ! ah ! qu'il est fort ! (*Elle éternue beaucoup. A son cocher, qu'elle salue.*) Que voulez-vous, Monsieur ?

MARTON.

C'est votre cocher, Madame.

LE COCHER.

Je viens savoir si Madame veut qu'on mette ce matin les chevaux à la diligence, ou à la berline?

MARGOT.

En diligence, je veux aller en diligence : oui, Monsieur, je veux aller en diligence dans la berline.

LE COCHER.

Mais Madame oublie... A combien de chevaux ?

MARGOT.

Vous en avez beaucoup, de chevaux? mettez-les tous : des blancs, des noirs. Dites-moi, pourrais-je voir mon grand carrosse ?

LE COCHER.

Madame peut le voir de sa croisée.

MARGOT.

Oh ! voyons, voyons.... (*Elle s'approche de la croisée*) (*) Ah ! le beau carrosse ! (*Revenant en scène.*) (**)Et vous dites, Monsieur, que c'est à moi ?

LE COCHER.

Oui, Madame, à vous et à Monsieur.

(*) Le cocher, Margot.
(**) Margot, le cocher.

MARGOT.

Monsieur qui ?

LE COCHER.

Monsieur votre mari.

MARGOT.

J'entends. Eh bien ! Monsieur mon cocher, faites-moi l'honneur de mettre tout de suite mes chevaux à mon carrosse. Mais quel bruit ? qui est-ce qui accourt ici ?

MARTON.

Eh ! c'est madame Jacques.

MARGOT, à part.

Madame Jacques ! je suis reconnue.

SCÈNE VIII.

DEUX LAQUAIS, dans le fond, Mme FLORIDOR, MARGOT, LE CUISINIER, LE COCHER, MARTON.

MARTON.

La voilà : que vient-elle faire ici ?

MARGOT, à part.

Pardi ! voilà quelqu'un qui me ressemble furieusement.

Mme FLORIDOR, aux laquais qui veulent l'empêcher d'entrer.

Quoi ! vous osez m'empêcher d'entrer ici ?

Ah ! je vais bientôt... (*Voyant Margot.*) Ciel! que vois-je ?

MARTON.

Qu'avez-vous donc ?

Mme FLORIDOR, à part.

Mes habits, mes traits ! et moi ! Ah ! malheureuse ! je suis perdue.

MARGOT, à part.

Voilà Margot en personne. (*Haut.*) Mais qui est-ce qui accourt encore ici ?

LE COCHER.

C'est maître Jacques, Madame.

Mme FLORIDOR, effrayée.

Jacques !... Madame, qui que vous soyez, vous tous, je vous demande protection contre cet homme brutal qui me poursuit.

SCÈNE IX.

DEUX LAQUAIS, qui sortent ensuite, Mme FLORIDOR, MARTON, MARGOT, JACQUES, LE COCHER, LE CUISINIER.

[Les laquais veulent empêcher Jacques d'entrer; il les repousse, et les chasse avec son tire-pied.]

JACQUES.

Oh! parbleu! ma femme est partout ma femme, et je vais... Ah! te voilà.

MARGOT, à part.

C'est ici l'instant de faire la financière. (*A Jacques.*) Jacques! maître Jacques!

JACQUES.

Madame.

MARGOT, d'un ton le plus noble qu'elle peut.

Je trouve fort extraordinaire que vous vous permettiez de venir jusqu'ici en menaçant; c'est me manquer de respect, entendez-vous?

JACQUES.

Madame, je vous respecte beaucoup; mais ma femme m'a battu.

MARGOT.

Oh! pour cela, jamais! ou si cela est arrivé

récemment, c'est sûrement une revanche qu'elle a prise; car je sais de très-bonne part que vous la battez assez souvent.

JACQUES.

Moi, Madame! je vous assure bien que....

MARGOT.

Ne mentez pas, Jacques. Je sais ce que je dis, et je suis bien aise de cette occasion, pour vous défendre, sous peine de ma disgrâce, de frapper jamais votre femme, qui a bien quelques défauts, mais pour qui, moi qui vous parle, j'ai toujours eu beaucoup d'attachement. J'aime beaucoup cette petite femme-là.

JACQUES.

Mais, Madame.... (*A part.*) De quoi se mêle-t-elle donc?

(*) LE CUISINIER, à Margot.

Madame, faites un signe, et nous allons rosser Jacques d'importance.

MARGOT, vivement.

Je ne veux pas qu'on le rosse.

LE COCHER, à Margot.

Si vous voulez, du moins, nous allons le jeter à la porte.

(*) Le Cuisinier, Jacques, le Cocher.

MARGOT.

Je ne veux pas non plus qu'on le jette à la porte; seulement, maître Jacques, veuillez vous retirer de mon appartement, où je garde votre femme auprès de moi jusqu'à ce que votre colère soit passée; et à l'avenir songez à ce que je vous ai dit, et aussi à montrer plus de respect pour une femme qui.... une femme que.... pour une femme comme moi.

JACQUES.

Madame, je vous prie de m'excuser. (*A part.*) Ne nous éloignons pas, et si je peux rattraper ma femme, il n'y aura pas de dame comme moi qui tienne.

(Il fait le geste de la battre, et sort.)

SCÈNE X.

Mme FLORIDOR, MARTON, MARGOT, LE CUISINIER, LE COCHER.

MARGOT, à part.

FINANCIÈRE, agissez en financière. J'espère que le sorcier serait content de moi, s'il m'entendait; mais j'ai assez fait la fière : rentrons dans mon caractère. (*A ses gens.*) Mes chers amis...

TOUS TROIS, à [illegible].

Mes chers amis!

MARGOT.

Je vous ai peut-être un peu tourmentés jusqu'à présent; mais j'ai réfléchi, et je veux changer de manière.

QUINTETTO.

MARGOT.

Amis votre maîtresse
Enfin veut s'adoucir.
De ce jour, l'allégresse
Ici doit revenir.
Je contrarîrais tous vos vœux,
Et sans y trouver d'avantage.
Je veux que vous soyez heureux,
Et je le serai davantage

MARTON, à part.

Se peut-il bien!

LE CUISINIER, bas à Marton.

L'entendez-vous?

MARGOT.

Oui, votre sort sera plus doux.

MARGOT.

ENSEMBLE

Amis, votre maîtresse!

LES TROIS DOMESTIQUES.

O la bonne maîtresse!
O quel charmant plaisir!
Par elle l'allégresse
Ici va revenir.

MADAME, FLORIDOR, à part.

Que mon erreur était profonde !
Ah ! je le vois avec dépit.
On me maudissait à la ronde :
Voilà déjà qu'on la bénit.

ENSEMBLE.

MARGOT.

Amis, votre maîtresse, etc.

LES TROIS DOMESTIQUES.

O la bonne maîtresse ! etc.

MADAME FLORIDOR, à part.

Naguères leur maîtresse,
Je m'en fesais haïr.
Oh ! par leur allégresse
Que je me sens punir !

(Les trois domestiques sortent.)

SCÈNE XI.

Mme FLORIDOR, MARGOT.

Mme FLORIDOR.

MADAME, je vous remercie de m'avoir protégée : mais au nom de Dieu, dites-moi qui vous êtes ?

MARGOT.

Madame, je serais tentée de vous faire la même demande.

Mme FLORIDOR.

Hélas ! j'étais bien loin de m'attendre à ce qui m'arrive.

MARGOT.

Et moi donc, Madame ! mais quoiqu'il en soit, puisque vous voilà madame Jacques, comptez sur tout mon appui. Je voudrais être aimée ici de vous et de tout le monde, et ne pas imiter une dame qui était bonne au fond, à ce qu'on dit, mais qui était si violente, si violente...

Mme FLORIDOR.

Oui : celle dont je crois que vous parlez l'était beaucoup, et.... vous la détestiez sans doute ?

MARGOT.

Moi, Madame ! je n'ai pas encore eu le malheur de haïr personne : et quand à cette dame, quoiqu'elle m'ait souvent parlé bien rudement et surtout à mon mari, je ne lui en veux pas du tout; et, bien au contraire, si je savais où elle est, je tâcherais de lui rendre tous les services qui dépendraient de moi : je lui conseillerais surtout, pour son avantage, de mieux modérer sa colère, et de moins cacher sa bonté.

Mme FLORIDOR.

Ce conseil est le meilleur service que vous

pourriez lui rendre : mais peut-être il arriverait trop tard !.... Madame, vous me parliez tout-à-l'heure de votre mari que grondait cette dame : quel est votre mari ?

MARGOT, embarrassée, à part.

Ah ! diable.... (*Haut.*) Madame Jacques, il y a quelque indiscrétion à me presser ainsi.

Mme FLORIDOR.

Oui : je vois que j'ai eu tort de vous demander cela.

MARGOT, à part.

Pardi, c'est bien commode d'être grande dame ; quand on ne sait plus que répondre, on se rejette sur sa dignité.

Mme FLORIDOR.

Je n'en saurais douter : ah ! quelle leçon ! j'ai la place de Margot, et elle a la mienne. Hélas ! elle la remplit mieux que moi.

MARGOT.

Ma pauvre madame Jacques, vous avez l'air bien affligée : allons, calmez-vous un peu. Vous ne serez pas si malheureuse que vous le craignez. D'abord je vous dirai ce que c'est que le caractère de maître Jacques.

Mme FLORIDOR.

Vous le connaissez donc, Madame ?

MARGOT.

Un peu par ouï dire : vous sentez que dans ma position je ne peux connaître que comme cela un homme qui est dans la sienne; mais j'en ai entendu parler en bien.

Mme FLORIDOR.

Il est extrêmement vif.

MARGOT.

Je vous assure qu'il revient..... on me l'a assuré : il y a façon de le prendre; et puis, madame Jacques, ma protection envers vous contribuera peut-être à le modérer : croyez que je ferai pour vous tout ce que vous feriez sûrement pour moi si vous étiez à ma place.

Mme FLORIDOR, à part.

Hélas! quand j'y étais, à sa place, je l'aurais renvoyée avec dureté, et c'est elle qui me protège! on vient.

SCÈNE XII.

Mme FLORIDOR, MARGOT, M. FLORIDOR.

Mme FLORIDOR.

Dieu! c'est mon mari.

MARGOT, à part.

Monsieur Floridor! ah! voilà bien un autre embarras.

FLORIDOR, à Margot.

Bonjour, Madame.

MARGOT, embarrassée.

Monsieur, je suis votre très-humble et très-obéissante servante. (*A part.*) Il sent bon comme un bouquet.

Mme FLORIDOR, à part.

Il me méconnaît : je n'ai plus d'espoir.

FLORIDOR, à Margot.

Quelle est cette femme ?

MARGOT.

C'est la femme de maître Jacques. Je l'ai engagée à rester ici une heure ou deux, et je vous dirai pourquoi je la retiens, si vous le permettez.

FLORIDOR, surpris.

Si je le permets!

MARGOT.

Je ne veux jamais faire que ce qui vous convient.

FLORIDOR.

Qu'entends-je !

MARGOT.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

FLORIDOR.

Vos domestiques m'avaient parlé de votre changement, et je ne pouvais y croire; mais ce que vous me dites...

MARGOT.

Je vous dis ce que je pense. Que l'on cherche à rendre heureux le monde dont on est entouré; que surtout on cherche à complaire à son mari, il n'y a rien de plus naturel et en même tems de plus doux.

FLORIDOR.

O ciel! répétez-moi cela; il y a bien longtems que je ne vous ai entendu parler ainsi. Ma chère femme, vous me faites un plaisir!...

(Il lui baise la main.)

MARGOT.

Eh bien! (*A part.*) Cependant je suis à maître Jacques.

Mme FLORIDOR, à part.

O tourment!

MARGOT, à part.

Mais je pense à une chose: puisque je suis devenue financière, maître Jacques pourrait bien être devenu financier: oui: c'est là mon mari. Il est un peu plus beau qu'il n'était.

FLORIDOR.

Ma chère amie, répétez-moi ce qu'il m'a été si doux d'entendre.

Mme FLORIDOR.

Ah !

(Elle perd connaissance, et tombe dans un fauteuil près la toilette.)

FLORIDOR.

O ciel ! cette femme s'évanouit !

MARGOT (*).

Dieu ! madame Jacques ! (*Elle lui frappe dans la main.*) Au secours !

(Elle l'emmène aidée par Floridor.)

FLORIDOR.

Remettez-la entre les mains de votre femme-de-chambre, recommandez qu'on en ait bien soin, et puis revenez.

MARGOT.

Non, je ne la quitte point.

(*) Floridor, madame Floridor, Margot.

SCÈNE XIII.

FLORIDOR.

Je ne la quitte point! c'est bien, et surtout à elle. Hier elle n'eût jamais dit cela. Quel changement inoui, inespéré! je ne le conçois pas: mais je n'en jouis pas moins. On vient.

SCÈNE XIV.

JACQUES, FLORIDOR.

FLORIDOR.

Eh! c'est maître Jacques.

JACQUES.

Ah! enfin, Monsieur, j'arrive jusqu'à vous.

FLORIDOR.

Qu'as-tu donc à me dire, maître Jacques?

JACQUES.

Monsieur, j'ai à me plaindre.

FLORIDOR.

Ah! ah! et de quoi donc?

JACQUES.

De ce qu'on retient ici ma femme...

FLORIDOR.

On a tort.

JACQUES.

Et de ce qu'on m'empêche de la battre.

FLORIDOR.

Ah ! c'est différent : on a raison.

JACQUES.

Elle m'a battu, Monsieur, et je n'y comprends rien. Car jusqu'à ce matin, c'était bien la femme la plus douce...

FLORIDOR.

Eh bien ! mon ami, console-toi : la même chose m'est arrivée. Jusqu'à ce matin, ma femme était bien la femme la plus vive...

JACQUES.

Ah ! elle est changée aussi ? Mais, Monsieur, vous gagnez au changement, et moi, j'y perds.

FLORIDOR.

J'en conviens.

JACQUES.

Mais cependant quel singulier rapport...

FLORIDOR.

En effet...

SCÈNE XV.

JACQUES, MARTON, FLORIDOR.

(Pendant cette scène, Jacques se regarde dans la glace de la toilette, et se donne des airs.)

MARTON.

On apporte cette lettre pour Monsieur.

FLORIDOR.

De quelle part?

MARTON.

C'est de la part de ce vieillard, de ce docteur d'hier.

FLORIDOR.

Ah! je sais, je sais. Marton, comment va cette pauvre Margot?

MARTON.

Un peu mieux, mais elle a un peu perdu la tête; elle parle de ses torts envers vous, et de son repentir: Madame lui donne les soins les plus touchans, et je cours la seconder.

(Elle sort.)

SCÈNE XVI.

JACQUES, FLORIDOR.

FLORIDOR.

Voyons donc ce que m'écrit ce docteur. (*Il lit.*) Oh! il est plus reconnaissant que cela ne mérite... Ah! ah!... O Dieu!

JACQUES, à part.

Qu'a-t-il donc?

FLORIDOR.

Écoute donc, Jacques; cela te regarde aussi.

JACQUES.

Moi! je n'ai jamais eu affaire à aucun docteur.

FLORIDOR, lisant.

« Monsieur, je m'empresse de vous re-
» mercier de l'hospitalité que vous m'avez
» accordée hier chez votre fermier, et j'irai
» tout-à-l'heure vous en remercier de vive
» voix. J'ai tâché de la reconnaître par un
» service que vous apprécierez peut-être. Par
» le pouvoir de mon art j'ai donné à votre
» femme les traits et les habits de Margot, et
» à Margot les habits et les traits de votre
» femme. Puisse cette dernière profiter de la

» leçon, et vous rendre aussi heureux que
» vous méritez de l'être.

» Je suis, Monsieur, etc.

» Le docteur KERBUMALEC. »

(Ritournelle pendant laquelle on parle.)

Ah! c'est un sorcier, et il a changé nos deux femmes.

JACQUES.

C'est assez plaisant ça, notre bourgeois.

FLORIDOR, rêveur.

Tu trouves?

JACQUES, à part.

Ah, diable! quelle idée!

FLORIDOR, à part.

Le service que le sorcier a voulu me rendre peut avoir été fâcheux.

JACQUES, à part.

Voilà une sueur froide qui me prend.

DUO.

FLORIDOR.

Or ça, maître Jacques...

JACQUES.

Eh bien?

FLORIDOR.

Répondez, et ne cachez rien.

JACQUES.

Monsieur, je vais être sincère ;
Et je ne prétends rien vous taire.

FLORIDOR.

Quand celle dont je suis l'époux,
Cette nuit arriva chez vous...

JACQUES.

J'entends ce que vous voulez dire.
Ne craignez pas, Monsieur, un quiproquo ;
Bien loin d'elle on m'avait couché sur le carreau.

FLORIDOR.

Ah ! je respire
De ma frayeur !
Entre nous, je veux bien le dire,
Je n'eus jamais autant de peur.

JACQUES.

Quand il respire
De sa frayeur,
De ce qu'il va me dire,
Voilà que je tremble de peur.

FLORIDOR,
Ah ! je respire etc.

JACQUES.
Quand il respire etc.

JACQUES.

Mais, monsieur Floridor...

FLORIDOR.

Eh bien !

JACQUES.

Voudrez-vous ne me cacher rien?

FLORIDOR.

Oui, Jacques, je serai sincère,
Et promets de ne te rien taire.

JACQUES.

Quand celle dont je suis l'époux,
Cette nuit arriva chez vous...

FLORIDOR.

Je comprends ce que tu veux dire.
De cette nuit, pendant un seul moment,
Je n'ai pas mis le pied dans son appartement.

TOUS DEUX.

Ah! je respire
De ma frayeur, etc.

SCÈNE XVII.

JACQUES, KERBUMALEC, vêtu en magicien, FLORIDOR.

KERBUMALEC.

Monsieur, je viens vous renouveler mes remerciemens. On vous a sûrement remis ma lettre?

FLORIDOR.

Oui: elle m'a donné une belle inquiétude.

JACQUES.

Diable! monsieur le sorcier, vous aviez eu là une idée bien scabreuse.

KERBUMALEC.

Mes esprits et moi, nous veillions pour vous deux. (*A Floridor.*) Eh bien! Madame Floridor?...

FLORIDOR.

Ah! Monsieur le magicien, elle a eu une leçon bien sévère; elle paraît bien affectée, bien repentante.

KERBUMALEC.

Comme je sais tout, je vous dirai que son repentir ne peut être plus vif; et qu'il y a lieu de croire qu'elle changera absolument de conduite.

FLORIDOR.

Oh! en ce cas, Monsieur le docteur, rendez-la moi, et terminez une épreuve pénible pour elle.

JACQUES.

Oui, Monsieur le sorcier, rendez-moi aussi ma petite Margot que j'aime de tout mon cœur. (*A part.*) Je savais bien que Margot n'aurait jamais osé me battre.

KERBUMALEC.

Vous le voulez tous deux: cela sera bientôt

fait : mais il faut pourtant que je fasse ma conjuration.

(Ritournelle pendant laquelle il fait une conjuration. On entend un éclat de tonnerre.)

FLORIDOR.

Eh bien ! quel est ce bruit ?

KERBUMALEC.

La conjuration est faite.

SCÈNE XVIII.

JACQUES, KERBUMALEC, MARTON, FLORIDOR.

MARTON, accourant.

Monsieur ! Monsieur ! Ciel !

FLORIDOR.

Eh bien ?

MARTON.

O prodige !.... je ne m'étonne plus.... une double métamorphose qui vient de s'opérer tout d'un coup !

FLORIDOR, souriant.

Je sais ce que c'est.

JACQUES.

Oui, nous le savons.

MARTON.

Notre véritable maîtresse demande à vous

voir. Elle paraît bien repentante, bien pénétrée.

FLORIDOR.

Qu'elle vienne! qu'elle vienne! ou plutôt, je cours...

SCÈNE XIX.

JACQUES, MARGOT, Mme FLORIDOR, FLORIDOR, KERBUMALEC, MARTON.

(Madame Floridor et Margot ont les mêmes vêtemens qu'elles portaient avant leur métamorphose.)

Mme FLORIDOR.

Mon mari! mon mari! vous me reconnaissez à présent, mais me pardonnerez-vous?

(Elle veut se mettre à genoux.)

FLORIDOR, la retenant.

Qu'alliez-vous faire?

(Il l'embrasse.)

MARGOT, accourant.

Ah! mon cher Jacques, malgré mes grandeurs, je ne t'avais pas oublié.

JACQUES.

Et moi, donc, ma petite Margot.

Mme FLORIDOR.

Margot, venez à moi; embrassez-moi. Je vous remercie de la bonté que vous m'avez témoignée, du bon exemple que vous m'avez donné : je tiendrai tous les engagemens que vous avez pris pour moi, et je vous assure, à vous et à votre mari, mille francs de pension.

FLORIDOR.

Bien, Madame, bien.

MARGOT.

Mille francs! mais je vais être plus heureuse que vous, Madame.

JACQUES.

Mille francs! quoi, Madame tant d'argent!

Mme FLORIDOR.

Maitre Jacques, il y a là-dedans l'intérêt du soufflet que je vous ai donné.

JACQUES.

Un soufflet,... ah, Madame, laissez donc : c'était une petite gentillesse... Mais me pardonnerez-vous les façons...

(Il se prosterne.)

Mme FLORIDOR.

Elles sont un peu dures, vos façons : mais je vous pardonne tout, à une condition.

JACQUES.

A laquelle, Madame? parlez...

(*) Mme FLORIDOR.

C'est que vous ne battrez plus jamais Margot.

JACQUES.

Jamais, Madame.

Mme FLORIDOR, à Marton, avec bonté.

Bonjour Marton. (*A Kerbumalec qui s'incline.*) Monsieur le sorcier, votre leçon a été sévère, mais elle sera utile. (*A Floridor.*) Mon ami, ne consentez-vous pas que je dédommage les paysans du plaisir que je leur ai fait perdre hier?

FLORIDOR.

Si j'y consens!

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LE CUISINIER, LE COCHER, AMBROISE, DOMESTIQUES VILLAGEOIS.

LE CUISINIER, aux paysans.

Allons, venez, venez tous; on le permet.

(*) Voyez la variante à la page 365.

AMBROISE, qu'on amène.

Laissez-moi donc, laissez-moi donc : je ne veux pas y aller : on me battra.

LE COCHER.

N'ayez pas peur, papa. Notre maîtresse à-présent est la meilleure maîtresse.

AMBROISE.

Il faut donc que le diable s'en soit mêlé : car quand une méchante femme...

LE CUISINIER, bas.

Paix donc : elle est là

AMBROISE.

Ah, dame ! je ne savais pas ça.

Mme FLORIDOR, souriant.

Je vous pardonne, père Ambroise ; et je vous prouverai qu'une méchante femme peut redevenir bonne. Tenez, voilà pour votre vielle.

(Elle lui donne une bourse.)

AMBROISE.

Ah, Madame, on me l'avait déjà payée.

Mme FLORIDOR.

Écoutez donc : on dit que vous chantez des rondes assez gaies.

AMBROISE.

Cela est vrai, Madame, et je vais vous en chanter une.

Mme FLORIDOR.

Et nous, nous allons la danser. Allons, ma chère Margot, donnez-moi la main.

MARGOT, embarrassée.

Madame...

Mme FLORIDOR, prenant Margot par la main.

Venez, venez; quand on est gentille et bonne comme vous, on n'est déplacé auprès de personne.

(Madame Floridor, Margot, Floridor, Kerbumalec, Jacques, tout le monde se forme en rond.) (1)

RONDE.

AMBROISE.

I. COUPLET.

Lucile était jeune et belle;
Elle avait plus d'un talent:
Pourquoi donc déplaisait-elle?
On le demandait souvent.
C'est que Lucile jolie,
Prenant des airs insultans,
N'avait pas la bonhomie,
La gaîté du bon vieux tems.

(On danse.)

(1) Si, par hasard, madame Floridor ne danse pas, elle fait asseoir Margot auprès d'elle. Jacques peut ici se donner des airs, en se trouvant, ou du moins en se mettant de la société de madame Floridor. En général, ce rôle, ainsi que celui de Margot, prête à beaucoup de jeux de théâtre; mais il faut que ces jeux de théâtre soient comme ils le sont à l'Opéra-Comique, toujours gais, et jamais ignobles.

II. COUPLET.

Un jour, lasse des murmures,
Lucile enfin réussit :
Mais fut-ce par des parures ?
Fut-ce par des traits d'esprit ?
Non : douce, aimable et polie,
Montrant des soins complaisans,
Elle prit la bonhomie,
La gaîté du bon vieux tems.

(On danse.)

III. COUPLET.

(Au pubic.)

D'où vient donc que sur la scène,
Sans trop d'élégans atours,
Le bon, l'excellent Sédaine
Au public plaira toujours ?
C'est que sans pompe fleurie,
Plein de comique et de sens,
Il avait la bonhomie
La gaîté du bon vieux tems.

FIN DU DIABLE A QUATRE.

LE DIABLE A QUATRE.

VARIANTE.

On supprime ordinairement la scène XX, et, dans ce cas, la pièce se termine ainsi qu'il suit. Il faut observer qu'alors Marton sort au même instant où sa maîtresse arrive.

Mme FLORIDOR.

C'est que vous ne batterez plus Margot.

JACQUES.

Jamais, Madame.

Mme FLORIDOR, à Kerbumalec qui s'incline.

Monsieur le sorcier, votre leçon a été sévère, mais elle sera utile. (*A Margot.*) Allons, ma chère Margot, donnez-moi la main. Quand on est gentille et bonne comme vous, on n'est déplacé auprès de personne.

JACQUES, au public.

(Il chante le dernier couplet de la pièce.)

D'où vient donc que sur la scène, etc.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LA NOUVELLE OMPHALE, comédie en trois actes, par M. de Beaunoir. 1
UNE FOLIE, comédie en deux actes, par M. Bouilly. 71
LA JOURNÉE AUX AVENTURES, comédie en trois actes, par M. Capelle. . . . 187
LE DIABLE A QUATRE, comédie en trois actes, par Sédaine. 281

FIN DE LA TABLE.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

63.

M. DES CHALUMEAUX,

COMÉDIE BOUFFONNE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR M. CREUZÉ DE LESSER,

MUSIQUE DE M. GAVEAUX,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 17 février 1806.

E.F.B

PERSONNAGES.

—

LE DUC DE VILLARS, gouverneur de Provence.
MADAME DE BRILLON, } jeunes femmes.
MADAME DE VILLEROUX, }
M. DUCOUDRAY, militaire entre deux âges.
M. DE BLEMONT, jeune colonel.
M. DES CHALUMEAUX, gentilhomme limousin.
LA JEUNESSE, vieux jockei de M. Des Chalumeaux.
LAFLEUR, valet-de-chambre du Duc.
LE SUISSE du Duc.
DEUX LAQUAIS, personnages muets.

La scène se passe à Marseille.

M. DES CHALUMEAUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique ; on voit un hôtel sur lequel est écrit : HÔTEL DE VILLARS.

SCÈNE I.

LAFLEUR, sortant de l'hôtel.

AH ! Lafleur ! pauvre Lafleur !.. Là, cela n'est-il pas piquant ! simple valet de chambre de monsieur le duc de Villars, j'élève mes vœux jusqu'à mademoiselle Rose; je l'aime passionnément, j'ai lieu de croire que mes soupirs ont touché son cœur, et même, son père l'horloger, déposant l'orgueil de sa naissance, n'était pas éloigné de me l'accorder; mais quand il s'agit de parler d'affaires, il ne me trouve pas assez riche, malgré les bontés de monsieur le Duc, et le mariage manque, faute de deux mille écus ; encore, j'en ai la moitié de

ces deux mille écus, ou du moins je devrais l'avoir; mon précédent maître, M. des Chalumeaux, me les retient contre toute raison. Oh! maudit Limousin! sans ton avarice, je serais le plus heureux des hommes : cela est fait exprès pour moi! Dans les romans que je lis (et j'en lis beaucoup), je vois que tous les maîtres et même tous les valets finissent par épouser leur maîtresse ou à-peu-près; et moi, je suis privé de ce bonheur qui arrive à tout le monde.

AIR.

Ah! Rosette! beauté divine,
Que n'ai-je de plus hauts destins!
Ah! si j'étais souverain de la Chine,
Je mettrais à tes pieds tous les grands mandarins.

Je n'ai pas ce que je désire,
Et je ne suis qu'un serviteur;
Mais je me crois un grand empire,
Si je peux régner sur ton cœur.

Douce fille d'une horlogère,
N'entends-tu pas en ce moment
Battre le cœur de ton amant,
Comme les montres de ton père?

Mais
Leurs mouvemens les plus parfaits
S'arrêtent par fois, je suppose;

Mon cœur, en battant pour Rose,
Ne s'arrêtera jamais.

Donce fille d'une horlogère, etc.

SCÈNE II.

LAFLEUR, LE DUC, en frac.

LE DUC.

Eh bien! mon pauvre Lafleur, toujours triste?

LAFLEUR.

Ah! Monseigneur, je n'ai que trop de raisons de l'être.

LE DUC.

Le père de ta maitresse ne veut donc pas te la donner?

LAFLEUR.

Non, Monseigneur, vos généreuses bontés n'ont pas suffi pour le déterminer; l'espoir de votre protection l'a ébranlé; mais en comparant ma dot à celle de sa fille, il a trouvé de mon côté un déficit de deux mille écus, sur lequel il ne veut absolument pas entendre raison. Ce diable d'horloger met une précision dans ses calculs...

LE DUC.

Allons, mon pauvre Lafleur, un peu de courage et de patience.

LAFLEUR.

Ah! Monseigneur, vous n'avez déjà que trop fait pour moi.

LE DUC.

Eh bien! mon ami, je ferai encore plus; et avant deux petites années...

LAFLEUR.

Deux années! Ah! monsieur le Duc, quand on aime...

LE DUC.

Ton amour est si sérieux qu'il me fait rire; il m'intéresse cependant, et je voudrais te voir heureux.

LAFLEUR.

Oh! je le serais, Monseigneur, si mon premier maître vous avait ressemblé; mais il est aussi loin de votre bonté qu'il l'est de votre rang.

LE DUC.

N'est-ce pas M. des Chalumeaux qu'il s'appelle?

LAFLEUR

Oui, Monseigneur, c'est un gentilhomme limousin, fort ridicule.

LE DUC.

Tu m'as dit qu'il te retenait mille écus ; mais n'as-tu pas de moyen de les lui faire payer ?

LAFLEUR.

Aucun, monsieur le Duc ; c'est une espèce de dette d'honneur que je n'ai pas le droit de réclamer en justice.

LE DUC.

Explique-moi donc cela.

LAFLEUR.

Monseigneur, mon récit sera peut-être plus long que je ne voudrais, et il ne me convient pas de vous arrêter ici aussi longtems.

LE DUC.

L'affaire qui me fesait sortir n'est pas très-pressée : parle.

LAFLEUR.

M. des Chalumeaux, que j'ai servi pendant six ans, est un des plus étranges personnages que l'on puisse voir : il n'y a que son avarice qui égale ses ridicules.

LE DUC.

Il paraît que c'est un imbécile.

LAFLEUR.

Qui, Monseigneur, c'est même encore pis,

c'est un sot. Il a une vanité extrême. Avec un peu de fortune et une figure très-médiocre, il prétendait avoir le domestique le plus élégant et la femme la plus fidèle.

LE DUC.

Et il n'avait peut-être ni l'un ni l'autre ?

LAFLEUR.

C'est ce que j'ai pensé quelquefois; je prendrai même la liberté d'avouer à Monseigneur que m'étant aperçu que mon maître éprouvait, dans son ménage, des malheurs que son amour-propre l'empêchait de soupçonner, la pitié me prit, et je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour lui sauver certains éclats, et pour qu'il ne joignît pas, s'il était possible, ce ridicule à ceux qu'il avait déjà. Il ne s'est jamais douté du service que je lui rendais; mais madame des Chalumeaux s'en aperçut et me sut gré sans doute de ma discrétion; car, dans sa dernière maladie, elle me légua mille écus; mais sa mort fut si prompte, qu'elle n'eut que le tems de dire devant moi, à son mari, qu'elle le chargait de me remettre cette somme. M. des Chalumeaux lui en donna sa parole, et elle mourut... C'était une femme bien respectable!...

LE DUC.

Je devine; je vois que M. des Chalumeaux a manqué à la parole qu'il t'avait donnée.

LAFLEUR.

Précisément, Monseigneur. Quand sa femme mourut en lui laissant toute sa fortune, il voulut bien la pleurer, mais non lui obéir. Il allait partout vantant sa vertu, mais n'exécutant pas ses volontés ; il me dit, étant seul avec moi, qu'elle était dans le délire quand elle m'avait légué mille écus ; qu'au surplus, aucun témoin ne pouvant attester ce legs, il ne me le paierait pas ; c'est le seul jour où je ne l'aie pas trouvé plaisant.

LE DUC.

Je le crois.

LAFLEUR.

Depuis cette époque, M. des Chalumeaux me prit en aversion. Nous ne tardâmes pas à nous séparer. Il fallut bien qu'il me donnât un certificat de bonne conduite : je n'aurais pu en faire autant pour lui. Avec tout cela, je l'ai regretté long-tems.

LE DUC.

Comment, tu l'as regretté ?

LAFLEUR.

Sans doute. Il n'y avait ni profit ni honneur avec un tel maître ; mais il y avait beaucoup de plaisir. C'est un de ces imbéciles qui donnent dans tous les piéges avec tant de grâce, qu'on est quelquefois tenté de croire qu'ils

le font exprès. Je voudrais pour beaucoup que vous le connussiez : mais vous n'aurez jamais ce bonheur. Cet homme rare est perdu à Brive-la-Gaillarde ; il n'en sortira pas. Après les mille écus qu'il me doit, il est ce que j'aimerais le plus à voir.

LE DUC.

Allons, mon pauvre Lafleur, tu ne reverras plus ton M. des Chalumeaux ; mais avec le tems tu reverras peut-être tes mille écus, et comme tu es un honête garçon, je ferai quelque chose pour toi. Madame de Brillon, qui est la marraine de ta maîtresse, se joindra à moi. Je lui en parlerai ce soir même.

LAFLEUR.

Ah ! Monseigneur !

LE DUC.

L'heure s'avance, occupe-toi du souper ; mesdames de Brillon et de Villeroux veulent bien venir chez moi avec deux ou trois autres personnes ; j'ai peur qu'elles ne s'ennuient ; cela serait fâcheux, un jour de carnaval, et je vais à la comédie m'informer si je ne pourrais pas avoir, pour les divertir, ce bouffon qui fait partie de la troupe et qu'on dit assez plaisant en société.

LAFLEUR.

Mais, Monsieur, si vous vouliez, je...

LE DUC.

Non, non, il faut que tu remplaces mon maître d'hôtel qui est malade ; va t'occuper de mon souper, arrange-toi pour qu'il soit simple, mais délicat. Nous souperons à neuf heures.

LAFLEUR.

A neuf heures ! Peste ! j'ai peu de tems à perdre : je cours donner quelques ordres au dehors.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE SUISSE.

LE DUC, au suisse qui paraît à la porte.

Eh ! Fritzmann ! Fritzmann !

LE SUISSE, s'approchant.

Monseigneur.

LE DUC.

Écoute. Il va peut-être venir ici un homme un peu singulier, c'est un bouffon ; tu le recevras bien, entends-tu ? tu le laisseras entrer.

LE SUISSE.

Oui, Monseigneur.

(Le Duc s'éloigne, Lafleur s'est déjà éloigné et Fritzmann rentre dans l'hôtel.)

SCÈNE IV.

DES CHALUMEAUX, mis très-ridiculement, LAJEUNESSE, homme de 45 ans, mis en jockei, et presqu'aussi ridicule que son maître. Il porte une valise.

DES CHALUMEAUX.

Quoi! pas une place pour un homme comme moi!

LAJEUNESSE.

Non, mon maître; j'ai été dans plus de vingt hôtels; partout on m'a renvoyé. Les officiers de trois régimens qui passent ici, remplissent toutes les auberges. Je n'ai trouvé de logement nulle part.

DES CHALUMEAUX.

Tu ne m'as donc pas nommé?

LAJEUNESSE.

Pardonnez-moi, Monsieur; j'ai dit que je venais de la part de M. des Chalumeaux, de Brive-la-Gaillarde.

DES CHALUMEAUX.

Eh bien! tu n'as pas vu sur les figures un air de considération?

LAJEUNESSE.

Si fait, Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Dis-le donc, imbécile. Comme tu te tiens, tu ne me fais pas d'honneur du tout. Ah! j'avais avant toi un drôle qui avait bien une autre tournure.

LAJEUNESSE.

Dame, Monsieur, je tâche de me modeler sur vous. On se forme avec l'âge; je n'ai encore que quarante-cinq ans, et vous verrez que, sur la cinquantaine, je...

DES CHALUMEAUX.

Oh! je n'ai pas le tems d'attendre jusque-là, et il faudra que tu te formes plus tôt; mais à présent, retourne dans les rues voisines, et présente-toi au premier hôtel garni : insiste plus que tu n'as fait sur mon nom, ma qualité, et tu verras que, n'y eût-il point de place, on m'en trouvera une; va, te dis-je, et rapporte-moi vite la réponse; je t'attends ici.

LAJEUNESSE.

Oui, Monsieur.

SCÈNE V.

DES CHALUMEAUX.

Peste! Marseille est une ville bien bâtie; seulement il n'y a pas assez d'auberges. Je trouve aussi que le port n'est pas bien placé : si j'étais échevin, je le ferais transporter plus loin. Parbleu! je suis bien aise d'avoir fait ce voyage : voilà déjà quatre mille livres de créances que je me fais payer et que tout autre aurait crues perdues, sans compter deux milles livres que j'ai à toucher à Toulou; et puis quel honneur cela me fera à Brive, quand je parlerai de tous les dangers que j'ai couru pendant ma navigation sur le canal du Languedoc! Ah! l'on n'est bien que dans sa patrie, et surtout dans la mienne!

COUPLETS.

J'estime infiniment Marseille :
J'estime son site enchanteur.
On dit qu'on y dîne à merveille,
Cela lui fait beaucoup d'honneur...
Ce n'est pas tout : plus je regarde,
Et plus j'en suis admirateur;
Mais c'est à Brive-la-Gaillarde
Qu'est le véritable bonheur.

Ce Paris même qu'on envie
N'est pas du tout selon mon cœur.
Dans ce Paris tout est copie,
Et chacun est imitateur.
A peine si l'on se hasarde
De soi-même à dire deux mots :
Au lieu qu'à Brive-la-Gaillarde
On trouve des originaux.

D'ailleurs, j'y ai tant d'agrémens à Brive-la-Gaillarde! j'y joue un si grand rôle! j'y ai une si belle habitation! Toutes ces maisons entassées ont je ne sais quel air bourgeois qui me déplaît... Qu'il y a loin de tout cela à mon noble château des Chalumeaux! neuf croisées de face, sans compter celle du colombier. Mais le tems passe, et mon jeune homme ne revient pas. Ah! le voilà, enfin.

SCÈNE VI.

DES CHALUMEAUX, LAJEUNESSE.

LAJEUNESSE, qui arrive tristement une main dans la poche.

Ah! Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

LAJEUNESSE.

Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Tu as quelque chose?

LAJEUNESSE.

Oui, Monsieur; j'ai... un coup de pied, Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Comment, tu as reçu un coup de pied; et où donc mon ami?

LAJEUNESSE.

Monsieur, je ne sais pas bien positivement, cela s'est passé derrière moi.

DES CHALUMEAUX.

Quel est l'insolent?... parle.

LAJEUNESSE.

Monsieur, d'après vos ordres, j'ai été à l'auberge la plus voisine: il y avait à la porte écrit en lettres d'or, hôtel... de je ne sais plus quoi: enfin c'était une auberge. J'ai demandé, ou plutôt redemandé un logement pour vous; on m'a répété qu'il n'y en avait pas, et on m'a dit que toutes les chambres étaient retenues par des officiers; alors, de l'air le plus noble que j'ai pu, j'ai dit qu'il

n'y avait pas d'officiers qui ne dussent se déranger pour M. des Chalumeaux...

DES CHALUMEAUX.

C'est fort bien.

LAJEUNESSE.

Malheureusement un officier passait alors ; il m'a entendu, et le brutal s'est permis envers moi un procédé qui m'est bien sensible.

DES CHALUMEAUX.

C'est fort mal.

LAJEUNESSE.

Mais il ne le portera pas loin; j'ai bien assuré cet officier que vous alliez venir le punir de sa témérité.

DES CHALUMEAUX.

Certainement, j'irai... mais, pour le moment, j'ai autre chose à faire.

LAJEUNESSE.

Quoi donc?

DES CHALUMEAUX.

Mille choses, et, par exemple, chercher un logement : voilà la nuit. Quel scandale si je ne trouvais pas un logement dans tout Marseille! te fais-tu une idée de M. des Chalumeaux couchant à la belle étoile?

LAJEUNESSE.

Oui, Monsieur; et cette idée m'indigne. Mais quand vous aurez corrigé et chassé cet officier, son logement vous appartiendra, et vous n'aurez pas besoin d'en chercher un autre.

DES CHALUMEAUX.

Certainement; mais je trouve qu'il sera mieux de ne l'aller trouver que demain matin. Je ne veux pas même aller de son côté pour être plus sûr de me modérer; mais sois certain que demain tu seras vengé. Allons, mon pauvre Lajeunesse, un peu d'énergie: tu m'as l'air tout troublé de l'audace de ce militaire.

LAJEUNESSE.

Monsieur, c'est qu'il m'a fait une impression!... je suis encore frappé du coup qu'il m'a donné.

DES CHALUMEAUX.

Je suis sûr que tu as mal cherché.

LAJEUNESSE.

Monsieur, battez-moi comme je viens d'être battu, si, dans toute cette partie de Marseille, il y a un seul hôtel qui m'ait échappé et où je n'aie demandé un logement pour vous.

DES CHALUMEAUX, regardant de plusieurs côtés, et lui montrant l'hôtel du Duc.

Tu as donc été là ?

LAJEUNESSE.

Non, Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Imbécile, regarde si je peux m'en rapporter à toi : lis, lis.

LAJEUNESSE.

Hôtel de Villars : il y a bien hôtel de Villars; celui-là m'avait échappé, je l'avoue; dame, c'est qu'aussi c'est bien beau pour une auberge.

DES CHALUMEAUX.

Eh bien ! cela fait une belle auberge.

LAJEUNESSE.

Villars?... Villars, il me semble que j'ai entendu prononcer ce nom-là.

DES CHALUMEAUX.

Je le crois bien, c'est le nom d'un général qui s'est distingué sous François Ier.

LAJEUNESSE.

Ah ! ah ! et le maître de cet hôtel a pris son nom pour enseigne ?

DES CHALUMEAUX.

Les maîtres d'hôtels garnis aiment en gé-

néral à prendre pour enseigne quelque nom de grand homme, comme : Au grand Turenne, au grand Turc.

LA JEUNESSE.

Eh bien! Monsieur, voulez-vous que j'aille demander s'il y a place dans cette auberge?

DES CHALUMEAUX.

Dis donc hôtel, imbécile ; c'est le mot des gens comme il faut.

LA JEUNESSE.

Enfin, hôtel, auberge, voulez-vous que j'y aille?

DES CHALUMEAUX.

Non; tu me ferais peut-être encore quelque gaucherie : puisque me voilà tout porté, je veux bien moi-même traiter cette affaire, qui ne sera pas longue.

LA JEUNESSE.

Aussi bien, Monsieur, voilà un des gens de la maison qui sort.

SCÈNE VII.

DES CHALUMEAUX, LAJEUNESSE, LE SUISSE du Duc, en habit bourgeois.

DES CHALUMEAUX.

Le maître de cet hôtel y est-il ?

LE SUISSE.

Non, Monsieur, il être sorti.

DES CHALUMEAUX.

Y a-t-il des logemens ?

LE SUISSE.

Oh ! ce ne sont pas les logemens qui manquent.

DES CHALUMEAUX, à Lajeunesse.

Là, quand je me mêle de quelque chose. (*Au Suisse.*) Vous allez me donner une chambre.

LE SUISSE.

Moi, fous donner un champre !

DES CHALUMEAUX.

Lajeunesse, comme il a l'accent italien !

LAJEUNESSE.

C'est vrai.

DES CHALUMEAUX.

Oui, il faut que vous me donniez une chambre.

LE SUISSE.

Mais qu'est-ce qu'il dit donc?

DES CHALUMEAUX.

Allons donc, que vous êtes lent.

LE SUISSE.

Mais, Monsieur... (*A part.*) Ah! mon dieu, que je suis bête, que je suis bête!

DES CHALUMEAUX.

Parbleu, on a bien de la peine à être reçu dans les auberges de Marseille.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC.

LE DUC, arrivant rêveur.

Je n'ai pas trouvé mon homme; ces dames s'ennuieront, et mon souper sera triste pour un jour de carnaval.

LE SUISSE, bas au Duc.

Monseigneur : Monseigneur, le voilà!

LE DUC.

Qui ? le voilà.

LE SUISSE.

Le bouffon que Monseigneur cherche.

LE DUC.

Il a une plaisante figure, en effet, mais ce n'est pas lui que j'attendais.

LE SUISSE.

En ce cas-là, Monseigneur, je ne comprends rien à ce qu'il veut dire. Lui prendre votre hôtel pour une auberge, et vouloir absolument qu'on lui donne un champre.

LE DUC.

En vérité ? Oh ! l'heureuse rencontre.

DES CHALUMEAUX, bas à Lajeunesse.

Cet homme parle sans doute au maître de l'auberge.

LE DUC, au Suisse.

Fais-le entrer; qu'on lui donne une chambre, et tout ce qu'il demandera.

LE SUISSE.

Monseigneur va être obéi.

DES CHALUMEAUX, à Lajeunesse, à l'autre coin du théâtre.

Lajeunesse, sais-tu ce que je fais en ce moment ?

LA JEUNESSE.

Non, Monsieur; mais vous allez me le dire.

DES CHALUMEAUX.

Mon ami, je suis en admiration devant ma patience; mais je vais....

FINAL.

LE SUISSE, avec respect à M. des Chalumeaux.

Que votre seigneurie
Excuse, je vous prie,
Mon insigne folie :
Je n'avais pas de sens.

M. DES CHALUMEAUX.

Allons, je vous pardonne;
Mais toujours je m'étonne
Lorsque l'on me raisonne;
Entrons, il en est tems.

LE SUISSE.

C'est, sans que je m'en vante,
Une auberge excellente,
Où Monsieur se présente.
Entrez, mais entrez donc.

DES CHALUMEAUX, à Lajeunesse.

Dans toute circonstance,
Mon jockei me devance.

LA JEUNESSE.

Monsieur je vous devance.

LE SUISSE, à part.

Ah! quel air d'importance!
Quel excellent bouffon!

LE DUC, à part.

Il vaut mieux qu'un bouffon.

SCÈNE IX.

LAFLEUR, arrivant dans le moment où des Chalumeaux entre dans l'hôtel.

Ciel, qu'ai-je vu!

LE DUC, à part.

Le sort qui me seconde
En ces lieux dirige ses pas :
Les gens les plus plaisans du monde,
Sont ceux qui ne s'en doutent pas.

LAFLEUR.

Monseigneur, Monseigneur, cet homme
Qui vient d'entrer ici...

LE DUC.

Il a pris mon hôtel pour un hôtel garni.

LAFLEUR.

Savez-vous comment il se nomme?

LE DUC.

Non.

LAFLEUR.

C'est monsieur des Chalumeaux.

LE DUC.

Des Chalumeaux! ton ancien maître!

LAFLEUR.

Mon ancien maître,
Que le sort amène à propos,
Et pour votre avantage et pour le mien peut-être.

LE DUC.

Que je me sais bon gré de l'avoir retenu!

LAFLEUR.

Si de son avarice il était revenu!

LE DUC.

Si c'est ton ancien maître
Il va te reconnaître!

LAFLEUR.

Ne craignez rien.

LE DUC.

Ah! maintenant,
Notre souper sera charmant.

ENSEMBLE.

Oh! maintenant,
Notre souper sera charmant.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un petit salon de l'hôtel du duc.

SCÈNE I.

LE DUC, LAFLEUR.

LE DUC.

Eh bien! Lafleur, comment ton ancien maître se trouve-t-il dans ma nouvelle auberge?

LAFLEUR.

A merveille, Monseigneur.

LE DUC.

Il ne t'a pas reconnu?

LAFLEUR.

J'étais presque enfant quand je l'ai servi. D'ailleurs, ma coiffure est entièrement changée; et puis, il prend garde à peu de chose; Monseigneur sait que c'est un homme qui ne voit pas loin.

LE DUC.

Il en a l'air.

LAFLEUR.

Au reste, quand il me reconnaîtrait, je suis bien décidé à lui soutenir qu'il ne me reconnaît pas. Mais, Monseigneur, voilà, je crois, votre société qui arrive.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LE DUC, MADAME DE VILLEROUX, MADAME DE BRILLON, M. DUCOUDRAY.

LE DUC.

Mesdames, combien je suis flatté d'avoir l'honneur de vous recevoir. Bonjour, Ducoudray.

M. DUCOUDRAY.

Bonjour, mon cher Duc.

LE DUC, à madame de Brillon.

Eh! quoi, Madame, M. de Brillon ne vient pas?

Mme DE BRILLON.

Mon mari m'a priée de l'excuser auprès de vous, M. le Duc.

LE DUC.

Mais, Mesdames, vous m'avez fait beaucoup

plus d'honneur que je ne mérite; vous êtes parées comme pour un souper prié, et il ne s'agit que d'un souper bien modeste, d'une réunion d'amitié, si j'ose le dire.

Mme DE BRILLON.

Ces soupers-là sont souvent les plus gais.

LE DUC.

J'ai long-tems craint que celui-ci ne le fût point assez pour un jour de carnaval. Je commence à me rassurer.

Mme DE VILLEROUX.

Comment!

LE DUC.

Il vient de se présenter ici une espèce d'imbécile, un provincial renforcé, qui a pris mon hôtel pour une auberge.

M. DUCOUDRAY.

En vérité?

LE DUC.

Il a absolument voulu qu'on lui donnât une chambre. Je lui en ai fait donner une, et je vous demande la permission de vous faire souper avec lui.

Mme DE BRILLON.

Comment? nous vous en prions.

Mme DE VILLEROUX.

Il se croira à table d'hôte ?

LE DUC.

Précisément.

Mme DE VILLEROUX.

Et c'est vous qui ferez le maître d'hôtel?

LE DUC.

Comme de raison, Madame.

QUATUOR.

MADAME DE BRILLON.

De la fille d'auberge, ah! je retiens le rôle.

MADAME DE VILLEROUX.

Ah! ma sœur, ah! laissez-moi.

MADAME DE BRILLON.

Ne m'imposez pas cette loi.

TOUTES DEUX.

Ah! de ce rôle je raffole,
Laissez-le moi, laissez-le moi.

LE DUC.

A tant de zèle il faut que j'applaudisse;
Mais je ne puis prendre en ce jour
Qu'une de vous à mon service :

M. DUCOUDRAY.

L'hôte vous le dit sans détour :

Il ne peut prendre dans ce jour
Qu'une de vous à son service.

MADAME DE VILLEROUX.

Ce personnage me plairait.

MADAME DE BRILLON.

Jugez, ma sœur, s'il doit me plaire;
Je l'ai demandé la première.

MADAME DE VILLEROUX.

Je vous le cède et c'est avec regret.

LE DUC, à madame de Villeroux.

Vous ferez le personnage
D'une femme qui voyage.

MADAME DE VILLEROUX.

Je m'y borne avec regret.

M. DUCOUDRAY.

Puisque monsieur le Duc héberge,
Et que madame de Brillon
Est ici la fille d'auberge,
De l'auberge dans moi vous voyez le garçon.

LE DUC.

Non pas, vous me feriez faute,
Et n'y pensez nullement.
J'ai besoin de vous, vraiment,
Pour remplir ma table d'hôte.

M. DUCOUDRAY.

J'y consens, mon cher Duc, et cède à votre vœu.
L'auberge est recherchée, et n'y sert pas qui veut.

LE DUC.

Chacun, de notre rôle il faut prendre le style :
Notre homme vraiment précieux,
Fera le rôle d'imbécile,
Et c'est lui qui joûra le mieux.

TOUS QUATRE.

Chacun, de notre rôle il faut prendre le style :
Cet homme vraiment, etc.

Mme DE BRILLON, à madame de Villeroux.

Ah! ma sœur, que je vous remercie de m'avoir cédé ce rôle!

LE DUC, à madame de Brillon.

Mais, Madame, songez donc que vous allez être à mes ordres, et que c'est à moi d'être aux vôtres.

Mme DE BRILLON.

Je songe à tout, Monsieur, et si bien que je retourne à mon hôtel pour m'y habiller d'une manière un peu plus conforme à mon nouvel état.

LE DUC.

Il n'est pas nécessaire ; veuillez passer dans l'appartement de madame de Villars ; quoiqu'elle soit absente, vous y trouverez tout ce qu'il vous faut.

Mme DE VILLEROUX.

Je suis aussi trop parée pour une femme qui voyage, et qui soupe à table d'hôte ; je vais avec ma sœur.

LE DUC.

Et moi Mesdames, vous me permettrez de rester en frac, c'est l'habit habillé d'un maître-d'hôtel garni. Nous souperons dans ce petit salon, nous serons plus libres et moins dérangés.

Mme DE BRILLON.

Tout ce que vous voudrez, mon maître.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

LE DUC, M. DUCOUDRAY.

LE DUC.

Que madame de Brillon est aimable de se prêter à ce badinage !

M. DUCOUDRAY.

Oh ! elle l'est toujours. Mais voici quelqu'un.

LE DUC.

C'est mon valet de chambre. Que veut-il ?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Le colonel d'un des régimens qui arrivent ici, M. de Blémont, envoie savoir des nouvelles de Monseigneur, et demande s'il ne pourrait pas le recevoir?

LE DUC.

Comment! mais, sans doute. Je ne l'attendais que demain; mais il me semble que ces dames le connaissent?

M. DUCOUDRAY.

Oui, je leur en ai souvent entendu parler et même avec beaucoup d'estime.

LE DUC.

Lafleur, qu'on dise à M. de Blémont que je l'attends à souper, et qu'il vienne le plus tôt possible. Ce sera un convive très-aimable de plus pour ma table d'hôte qui était un peu déserte. Ah! dis à mon suisse que, M. de Blémont excepté, je n'y suis pour personne. Dis aussi, en sortant, que c'est ici que nous souperons.

LAFLEUR.

Les ordres de Monseigneur vont être exécutés.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE DUC, M. DUCOUDRAY.

LE DUC.

C'est un garçon intelligent, un serviteur fidèle ; il a dans tout ceci un intérêt qui lui est personnel, et que je vous conterai. Mais voici le jockei de mon voyageur.

M. DUCOUDRAY.

Ah ! quelle tournure élégante !

SCÈNE VI.

M. DUCOUDRAY, LE DUC, LAJEUNESSE.

LAJEUNESSE.

Ou est donc ce chien d'aubergiste?

LE DUC.

Le voici : c'est moi.

LA JEUNESSE, embarrassé.

Ah ! M. l'aubergiste, vous avez une bien belle auberge.

LE DUC.

Je suis très-flatté qu'elle vous convienne. Que voulez-vous ?

LA JEUNESSE.

Monsieur, c'est mon maître qui m'envoie vers vous.

LE DUC.

Qu'est-ce qu'il désire ?

LA JEUNESSE.

Une chose très importante, Monsieur.

LE DUC.

Est-ce qu'on l'a laissé manquer de quelque chose ?

LA JEUNESSE.

Non, Monsieur, mais il manquerait de beaucoup, si on ne lui donnait pas à souper.

LE DUC.

Ah !

LA JEUNESSE.

Après son dîné, son souper est la plus grande affaire de sa journée. Il a ce soir, à ce qu'il dit, un appétit incroyable, et m'a chargé de vous en prévenir.

LE DUC.

Dites à votre maître qu'il y a ici une table d'hôte où tous les voyageurs sont très-bien servis, et que je l'invite à descendre dans un quart-d'heure ; c'est ici qu'on soupera. Allez, mon ami.

LA JEUNESSE, à part.

Mon ami ! il est familier, c't'aubergiste. Avec ça je ne veux pas me fâcher ; j'ai toujours ce coup de pied sur le cœur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE DUC, M. DUCOUDRAY.

M. DUCOUDRAY.

Si le valet vaut le maître, le maître est curieux, en effet.

LE DUC.

Le maître vaut encore davantage, à ce que m'a assuré Lafleur. Mais ces dames tardent bien à venir.

M. DUCOUDRAY.

Un peu.

LE DUC.

Elles n'ont pourtant qu'une toilette à défaire.

M. DUCOUDRAY.

A faire, vous voulez dire.

LE DUC.

Quoi! pour se mettre en négligé!

M. DUCOUDRAY.

Eh bien!

LE DUC.

Ah! vous avez raison. Moi, qui n'y pensais plus!

CHANSON.

La femme avec un soin extrême
Plaît au regard,
Et dans sa simplicité même
Met un peu d'art.
Oui, le moindre ornement exige
D'être arrangé,
Et nulle belle ne néglige
Le négligé.

M. DUCOUDRAY.

Ce genre en effet sait aux dames
Gagner les cœurs,
Et cela reussit aux femmes
Mieux qu'aux auteurs.

Plus d'un fol auteur sur ses traces
S'est engagé :
Mais on ne pardonne qu'aux graces
Le négligé.

(Deux domestiques sans livrée apportent une table à cinq couverts.)

LE DUC.

Mais voilà la table qu'on apporte.

M. DUCOUDRAY.

Il paraît que vous avez fait quitter à vos gens leur livrée.

LE DUC.

A tous; heureusement mon suisse n'avait pas la sienne au moment où mon voyageur s'est présenté chez moi.

SCÈNE VIII.

LE DUC, M. DUCOUDRAY, LAJEUNESSE.

LAJEUNESSE.

Monsieur l'aubergiste, je suis bien fâché de vous déranger encore; mais mon maître m'envoie vous dire qu'un homme comme lui n'est pas fait pour manger à table d'hôte; qu'il paiera, mais qu'il demande à être servi dans sa chambre.

LE DUC.

Il paiera? c'est ce qu'il faudra voir. Quoi qu'il en soit, mon ami, dites de ma part à votre maître, que l'on ne sert point ici en chambre; mais que, s'il veut bien me faire l'honneur de venir s'asseoir à ma table d'hôte, il sera peut-être satisfait de la chère qu'il y era et de la compagnie qu'il y trouvera.

LA JEUNESSE.

J'en suis persuadé; mais mon maître, voyez-vous, est un des hommes qui se respectent le plus.

LE DUC.

Assurez-le qu'il ne dérogera pas ici; dites-lui, au reste, que je suis tout à ses ordres, et que, pour peu qu'il lui convienne de se coucher sans souper, il est le maître de rester dans sa chambre.

LA JEUNESSE.

Je crois qu'il viendra.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LE DUC, M. DUCOUDRAY.

LE DUC.

Que dites-vous de cette prétention ?

M. DUCOUDRAY.

Je dis qu'il faut renoncer à avoir de l'amour propre ; tout le monde s'en mêle.

SCÈNE X.

LE DUC, M. DUCOUDRAY, LAFLEUR.

LAFLEUR, annonçant.

Monsieur de Blémont.

SCÈNE XI.

LE DUC, M. DUCOUDRAY, M. DE BLEMONT.

M. DE BLEMONT, en colonel.

Monsieur le Duc, vous voyez avec quel

empressemeut je me rends à votre invitation; j'y suis extrêmement sensible, et je vous remercie de m'admettre à l'agréable soirée que vous préparez.

LE DUC.

Quoi! Lafleur...

M. DE BLEMONT.

Il m'a mis au fait de tout.

LE DUC.

De tout? j'en doute... Vous allez voir ici madame de Villeroux.

M. DE BLEMONT.

J'ai l'honneur de la connaître...

LE DUC.

Mais la voilà.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, Mme DE VILLEROUX, mise très-simplement, Mme DE BRILLON, en servante d'auberge.

M. DE BLEMONT.

Ah! Madame, combien je me félicite d'être arrivé ce soir.

MME DE VILLEROUX.

Monsieur, nous ne nous en plaindrons pas.

M. DE BLEMONT.

Mais qu'est-ce que je vois ?

LE DUC.

C'est une fille d'auberge que j'ai retenue nouvellement.

M. DE BLEMONT.

Comment ! vous avez très-bien choisi, et elle me plaît beaucoup.

MADAME DE BRILLON.

AIR.

Messieurs, à table ; êtes-vous prêts ?
A souper ma voix vous convie ;
Et si vous êtes satisfaits,
Ne m'oubliez pas, je vous prie.
Si j'en dois croire à vos douceurs,
Je suis peut-être assez gentille.
Allons, messieurs les voyageurs,
Donnez quelque chose à la fille.

M. DE BLEMONT.

Elle est charmante... Mais, je ne me trompe pas ! c'est madame de Brillon !.... Ah ! Madame, que de pardons je vous demande.

Mme DE BRILLON, prenant le ton de son rôle.

Je ne vous comprends pas, Monsieur; avez-vous besoin de quelque chose dans cette auberge? je suis ici pour vous servir.

Nous désirons vous contenter,
Tout notre but est de vous plaire;
Et mon maître est, sans le vanter,
Un hôte comme on n'en voit guère.
Demandez ici tous les mets:
Voulez-vous du vin qui pétille?
Demandez, Messieurs, mais après,
Donnez quelque chose à la fille.

M. DE BLEMONT.

Dans une auberge, ah! quel bonheur
Qu'une fille aussi séduisante!
Elle aurait plus d'un serviteur,
Une si gentille servante.
Ici jamais on n'a payé,
Et gratis tout ce luxe brille.
L'hôte se paie en amitié:
En amour nous paîrons la fille.

Mme DE BRILLON.

Qu'est-ce qu'il dit donc, ce Monsieur.

M. DE BLEMONT.

Je dis, ma petite, que vous me plaisez infiniment, et que...

(Il veut lui prendre le bras.)

Mme DE BRILLON, sévèrement.

Point de ça, Monsieur. (*En riant.*) Est-ce bien comme cela, M. le Duc?

LE DUC.

A merveille, Madame. Vous n'avez qu'un défaut, dont vous ne vous corrigerez pas : vous avez trop bon ton pour le métier que vous faites. Au reste, vous n'en êtes que plus aimable.

Mme DE VILLEROUX.

N'entends-je pas quelqu'un?

M. DUCOUDRAY.

C'est vraisemblablement notre homme.

LE DUC.

Allons, mon rôle commence, ainsi que celui de Madame. Gardez-vous de nous découvrir par quelque distraction. Madame n'est plus que la fille, et moi, je suis tout au plus Monsieur.

M. DE BLEMONT.

Oui, M. le Duc. Ah! pardon, j'y prendrai bien garde.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DES CHALUMEAUX.

DES CHALUMEAUX.

C'est donc ici la chambre où l'on mange ?

LE DUC.

Oui, Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Savez-vous, monsieur l'aubergiste, que vous avez un hôtel superbe ?

LE DUC.

Monsieur, je suis trop heureux si je satisfais les personnes que j'y reçois.

DES CHALUMEAUX.

Jusqu'à présent, je ne suis pas mécontent, et je vous recommanderai aux gens de mon pays.

(Il lui frappe légèrement sur l'épaule.)

LE DUC, souriant.

Monsieur, vous avez bien de la bonté.

Mme DE BRILLON.

Si ces Messieurs voulaient se mettre à table ?

M. DE BLEMONT.

Allons, la fille, tu as raison ; mettons-nous à table.

DES CHALUMEAUX

Ma foi, je le veux bien, d'autant plus que j'ai considérablement faim.

(Il veut s'asseoir, et se présente successivement à toutes les places, qu'il trouve prises excepté la dernière. Les cinq convives se mettent à table dans cet ordre.)

M. Ducoudray. Des Chalumeaux.
Madame De Villeroux. M. De Blemont.
Le Duc.

C'est donc ici l'usage que l'aubergiste se mette à table avec ses voyageurs ?

LE DUC.

Oui, Monsieur, pour être plus sûr qu'ils ne manqueront de rien.

DES CHALUMEAUX.

Allons, il faut se conformer aux usages des pays où l'on se trouve. Vous avez bien peu de monde à votre table, Monsieur l'aubergiste.

LE DUC.

Monsieur, il m'a manqué plusieurs voyageurs.

DES CHALUMEAUX.

Est-ce que votre maison ne serait pas bien achalandée ? j'en serais surpris.

LE DUC.

Monsieur, je recevrais peut-être autant de monde que j'en voudrais ; mais je préfère moins de voyageurs pour mieux choisir. En un mot, je me dédommage de la quantité par la qualité.

DES CHALUMEAUX, saluant.

Monsieur, vous êtes bien honnête.

M. DUCOUDRAY, bas à madame de Villeroux.

Voilà en effet un homme précieux.

DES CHALUMEAUX.

Il est vrai que la famille des Chalumeaux est une des plus anciennes du Limousin ; et, par les femmes, mon origine n'est guère moins illustre ; ma mère était une Pourceauguac.

DUCOUDRAY.

Comment ! cette famille est très-connue ; elle a brillé sur le plus grand théâtre.

DES CHALUMEAUX.

Puissé-je être digne de mes aïeux ! Mais voilà du riz qui a bien bonne mine.

LE DUC.

Vous en voulez peut-être un peu ?

DES CHALUMEAUX.

Beaucoup.

LE DUC.

La fille, portez cela à Monsieur.

Mme DE BRILLON.

Oui, Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Je vous remercie, la fille. (*Il met son assiette sur la table.*) Comment! mais elle est très-gentille. (*Pendant qu'il regarde la fille, M. de Blemont lui prend son assiette et en met une vide à la place.*) La petite, vous trouvez-vous bien ici?

Mme DE BRILLON.

Très-bien, Monsieur; on m'y accueille avec indulgence.

DES CHALUMEAUX.

Vous la méritez, mon enfant, vous la méritez, certainement, et... Mangeons mon riz. (*Il se retourne et ne le voit plus.*) Eh bien!

M. DE BLEMONT.

Savez-vous, Monsieur, que vous mangez bien vite.

DES CHALUMEAUX.

Comment, je mange!

M. DE BLEMONT.

Vous venez de dévorer une assiette de riz sans qu'on ait eu le tems de s'en apercevoir.

DES CHALUMEAUX.

Je ne m'en suis pas apperçu moi-même. Mais voilà une poularde qui, je l'espère, passera moins vite. Monsieur, voulez-vous bien m'en envoyer ?

LE DUC.

Oui, Monsieur... Quel morceau ?

DES CHALUMEAUX.

Oh ! le premier venu ! l'aile, par exemple. (*Le Duc lui envoie l'aile par M. de Blemont son voisin, lequel a déjà renvoyé son riz.*) Monsieur, je vous remercie, et... (*Il s'arrête, voyant que M. de Blemont s'est adjugé cette aile, et paraît très-occupé à la manger.*) (*A part.*) Mais, il ne se gène pas, ce militaire... (*Haut.*) Monsieur l'aubergiste ?

LE DUC.

Monsieur ! Allons donc, la fille ; voyez ce que veut Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Monsieur, c'est une autre aile que je voudrais.

LE DUC.

Mais je viens de vous en envoyer une.

DES CHALUMEAUX.

Monsieur, elle s'est arrêtée en chemin.

LE DUC.

La fille, voulez-vous bien porter cette aîle à Monsieur?

DES CHALUMEAUX, à part.

Comme il est poli avec elle! (*Haut.*) Merci, ma petite; je te donnerai la pièce, va.

Mme DE BRILLON.

Monsieur, le plaisir de vous voir me récompense suffisamment.

DES CHALUMEAUX, à part.

Comme elle me regarde! je crois qu'elle me fait les yeux doux: cela ne serait pas étonnant du tout... (*A M. de Blemont.*) Monsieur est établi, peut-être?

M. DE BLEMONT.

Non, Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Monsieur a une sœur?

M. DE BLEMONT.

Non, Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Ah! c'est donc un frère?

M. DE BLEMONT.

Non, Monsieur.

DES CHALUMEAUX, à part.

Cet homme n'a rien.

LE DUC, à madame de Villeroux.

Eh ! bien, Madame, trouvez-vous cela bien accommodé ?

Mme DE VILLEROUX.

Excellent, Monsieur. Je suis enchanté de l'auberge et même des voyageurs ; ils sont d'une politesse si agréable, d'une conversation si piquante ! (*Montrant des Chalumeaux.*) Monsieur, surtout, me paraît très-aimable.

DES CHALUMEAUX.

Madame est bien bonne. (*A part.*) Il paraît que les femmes sont franches dans ce pays-ci. Cette dame a l'air bien tendre ; elle est fort belle, et, ma foi, je pourrais...

M. DE BLEMONT, enlevant l'assiette de des Chalumeaux, avec l'aile qu'il n'a encore fait que goûter.

Allons donc, la fille, servez donc Monsieur. En vérité, vous êtes d'une négligence...

(Madame de Brillon enlève l'assiette.)

DES CHALUMEAUX.

Eh bien ! eh bien !

LE DUC.

Monsieur, je vous prie de l'excuser ; il n'y a pas long-tems qu'elle est au service.

DES CHALUMEAUX.

Mais, monsieur l'aubergiste, pourquoi donc est-ce qu'on n'a pas fait entrer ici mon jeune homme? C'est un garçon intelligent qui est au fait de mes allures.

LE DUC.

C'est le droit de la fille de servir seule ici. Mais si elle le veut bien...

Mme DE BRILLON.

Oui, je le veux, puisque Monsieur dédaigne mes efforts et mon zèle.

DES CHALUMEAUX, à part.

La petite est piquée.

Mme DE BRILLON.

Comment s'appelle le jockey de Monsieur?

DES CHALUMEAUX.

Lajeunesse.

Mme DE BRILLON, à la porte.

Où est Lajeunesse de M. des Chalumeaux?

LAJEUNESSE, paraissant.

Me voilà, Mam'selle.

Mme DE BRILLON, à part.

Ah! quelle jeunesse!

M. DE BLEMONT, à part, reconnaissant Lajeunesse.

Ah ! ah !

LAJEUNESSE.

Mon maître, voilà déjà long-tems que je demandais à vous servir ; mais il y a là-dedans un tas de grands flandrins qui ne voulaient pas me laisser entrer : je soupçonne même qu'ils se moquaient de votre jaquet. (*A part, reconnaissant M. de Blemont.*) Que vois-je ?

DES CHALUMEAUX, qui a pris de quelque chose.

Tiens-toi là, près de moi.

LAJEUNESSE.

Oui, Monsieur. (*Bas.*) Monsieur.

DES CHALUMEAUX, bas.

Quoi ?

LAJEUNESSE.

Ce militaire qui est auprès de vous...

DES CHALUMEAUX, bas.

Eh bien ! ce militaire...

LAJEUNESSE, bas.

Ce militaire est l'homme du coup de pied où vous savez.

DES CHALUMEAUX, effrayé.

En vérité ?

LA JEUNESSE.

Oui, Monsieur; voilà une belle occasion de vous venger.

DES CHALUMEAUX, bas.

Il faut savoir se modérer quelquefois. D'ailleurs tu auras peut-être eu tort.

M. DE BLEMONT, qui a parlé bas au Duc.

C'est donc à vous, Monsieur, qu'est-ce garçon-là?

DES CHALUMEAUX.

Oui, Monsieur.

M. DE BLEMONT.

C'est que j'ai tâché, ce soir même, de lui faire sentir qu'il ne faut pas être insolent.

LA JEUNESSE.

Oui, je l'ai senti.

DES CHALUMEAUX.

Monsieur, je suis étonné que vous me disiez cela, à moi.

M. DE BLEMONT.

Monsieur, je vous le dis, parce que je serais très-fâché de vous avoir déplu, et que je suis prêt à vous en donner raison.

DES CHALUMEAUX, s'adoucissant.

Eh! bien, Monsieur, donnez-moi une raison.

M. DE BLEMONT.

Eh! bien, Monsieur, je vous dirai que votre jokei, s'étant permis un propos contre les militaires, je l'ai corrigé, et, si vous le trouvez mauvais, je suis prêt...

DES CHALUMEAUX.

Monsieur, je suis satisfait, je suis même charmé de l'occasion qui se présente pour moi, de faire connaissance avec un homme aussi estimable.

Mme DE VILLEROUX.

La fille!

Mme DE BRILLON.

Me voilà, Madame.

(Elle lui change son assiette.)

LA JEUNESSE, à part, regardant madame de Brillon.

Ah! la jolie camarade que j'ai là. Elle vient de mon côté. Ah! ciel! ah! Dieu!

DES CHALUMEAUX, à part, regardant madame de Villeroux.

Cette dame me regarde beaucoup; je la trouve plus belle encore depuis que je la considère attentivement.

LA JEUNESSE, à part.

Me voilà amoureux. Ça m'a pris comme un coup de foudre.

M. DU COUDRAY, bas à madame de Villeroux.

Madame, je crois que M. des Chalumeaux est amoureux de vous.

LA JEUNESSE, bas à madame de Brillon.

Mam'selle, je vous adore.

Mme DE BRILLON, bas.

Quoi! déjà, Monsieur?

LA JEUNESSE, bas.

Oui, Mam'selle: vous riez! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas? nous sommes parfaitement assortis.

DES CHALUMEAUX, regardant madame de Villeroux.

Mon Dieu, que je suis fâché de n'être pas auprès d'elle! que je lui dirais de jolies choses! Si je pouvais lui presser le pied! je le pourrai peut-être...

[Il avance son pied sous la table, et rencontre celui du Duc qu'il presse doucement. Le Duc, qui s'aperçoit de sa manœuvre, lui marche très-fort sur le pied qu'il avance.]

DES CHALUMEAUX, à part, retirant le pied.

Ah! quelle tendresse!

LE DUC, bas à madame de Villeroux.

Madame, regardez donc les yeux de M. des Chalumeaux.

Mme DE VILLEROUX, bas.

Je n'ose plus.

M. DUCOUDRAY, bas à madame de Villeroux.

Voilà le maître et le valet bien épris et bien occupés chacun de leur côté.

LAJEUNESSE, bas à madame de Brillon.

Ah ! Mam'selle !

DES CHALUMEAUX.

Lajeunesse!

Mme DE BRILLON, à part.

Empêchons-le de répondre. (*A Lajeunesse.*) Vos sermens sont-ils bien sincères ?

LAJEUNESSE, bas.

Ah ! Dieu ! s'ils le sont !

DES CHALUMEAUX.

Mais, Lajeunesse...

LAJEUNESSE.

Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Une assiette.

LAJEUNESSE.

La voilà.

Mme DE BRILLON, le retenant doucement.

M. Lajeunesse.

LAJEUNESSE, bas, et retournant la tête tout en avançant l'assiette.

Mam'selle.

DES CHALUMEAUX, avançant aussi son assiette tout en regardant madame de Villeroux; les deux assiettes tombent à la fois et se brisent.

Ah! mon Dieu!

LAJEUNESSE.

Monsieur, je vous assure que ce n'est pas ma faute. C'est vous qui n'avez pas assez avancé la main.

DES CHALUMEAUX.

Maladroit. (*Au Duc.*) M. l'aubergiste, je vous demande bien pardon, je paierai le dommage.

LE DUC.

Ah! Monsieur, ce n'est pas la peine et je suis en état de supporter de pareilles pertes.

M. DE BLEMONT.

Oh! pour cela, oui, M. le Duc peut aisément.... (*A part.*) Ciel!... (*Tous les convives paraissent déconcertés*)

DES CHALUMEAUX.

Le Duc!

M. DE BLEMONT.

Oui, le Duc, c'est le nom de Monsieur....

DES CHALUMEAUX.

Ah! Monsieur s'appelle le Duc; c'est aussi le nom de mon perruquier. (*Au Duc.*) Eh bien, voulez-vous m'envoyer un peu de compote, mon cher le Duc? (*Tous, hors La jeunesse et des Chalumeaux, éclatent de rire.*) Mais qu'avez-vous donc tous à rire?

M. DE BLEMONT.

Tenez, s'il faut vous l'avouer, c'est que nous remarquons que vous mangez à faire trembler.

DES CHALUMEAUX.

Qu'est-ce que cela a de plaisant! il me semble qu'à une table d'hôte chacun est pour soi; c'est ridicule de rire. A propos, M. le Duc, avez-vous de bons lits ici. Je tiens infiniment à mon coucher.

LE DUC.

Vous avez raison, Monsieur; et je me suis même donné pour vous des soins particuliers. La fille, allez dire qu'on n'oublie pas mes ordres relativement aux lits.

Mme DE BRILLON.

Oui, mon maître. (*Elle va à la porte et revient parler bas au Duc.*)

M. DUCOUDRAY.

Mais si, pour finir gaîment le souper, quelqu'un voulait chanter?

Mme DE VILLEROUX.

M. des Chalumeaux, par exemple.

DES CHALUMEAUX.

Moi, je n'ai pas de voix du tout. D'ailleurs je ne chante qu'après Madame.

Mme DE VILLEROUX.

A ce prix-là, je chante. M. le Duc, avez-vous de la musique ici ?

LE DUC.

Oui, Madame, j'ai là un morceau qui m'a été envoyé de Rome. (*Madame de Brillon va chercher de la musique et la donne à madame de Villeroux.*)

MADAME DE VILLEROUX.

AIR. (*)

Di tua beltà ragiono,
Ne intenerir mi sento;
I torti miei rammento;
E non mi so sdegnar.

(*) TRADUCTION.

Je te trouve encor belle,
Mais sans m'en étonner;
Je te nomme infidèle,
Mais sans m'en indigner.

Confuso più non sono
Quando mi viéni appresso;
Col mio rivale istesso
Posso di te parlar. (METASTASE.)

TOUT LE MONDE.

A merveille, Madame.

DES CHALUMEAUX, à Lajeunesse.

Je suis sûr qu'elle m'a dit là une foule de choses charmantes: quel dommage que je n'entende pas le latin?

Mme DE VILLEROUX.

A présent, à M. des chalumeaux.

DES CHALUMEAUX.

Moi, Madame, je n'ai rien à chanter... si ce n'est des couplets qu'on fit à l'occasion de mon mariage.

LE DUC, M. DUCOUDRAY, M. DE BLEMONT, Mme DE VILLEROUX.

Ah! voyons les couplets, voyons les couplets.

Oui, sans un trouble extrême,
Je te vois près de moi,
Avec mon rival même
Je puis parler de toi.

DES CHALUMEAUX.

Il ne sont pas sans mérite; ils sont du meilleur poëte de notre société d'agriculture. Je dis à l'auteur quand il me les présenta : Je vous louerais plus si vous m'aviez moins loué.

M. DE BLEMONT.

Eh bien! vous vous êtes rencontré avec Louis XIV.

DES CHALUMEAUX.

Reste à savoir qui l'a dit le premier.

(Il chante.)

RONDE.

Sous l'ombrage de ces hêtres,
Allons, en dignes rivaux,
Chanter les vertus champêtres
De monsieur des Chalumeaux.

TOUS.

Chanter les vertus champêtres
De monsieur des Chalumeaux.

DES CHALUMEAUX.

Heureux qui peut, sur ses traces,
Rencontrer à tout propos,
Des grâces comme les grâces
De monsieur des Chalumeaux.

TOUS.

Des grâces, etc.

DES CHALUMEAUX.

Heureux l'époux dont la belle,
Dans ses liens conjugaux,
Est fidèle comme celle
De monsieur des Chalumeaux.

TOUS.

Est fidèle, etc.

DES CHALUMEAUX.

Mais jamais on n'a vu d'homme,
Qui donne plus à propos,
Et qui soit généreux comme
Le seigneur des Chalumeaux.

TOUS.

Et qui soit, etc.

LE DUC.

A propos, la générosité de M. des Chalumeaux me rappelle l'embarras d'un de mes garçons d'auberge. C'est un excellent sujet qui pense à se marier, mais qui ne peut réussir à compléter la dot qu'on lui demande.

M. DE BLEMONT.

Eh bien! il faut l'aider à cela.

M. DUCOUDRAY.

Sans doute.

Mme DE VILLEROUX.

Allons, je suis prête à y concourir.

DES CHALUMEAUX.

Et moi aussi, Madame, et je vais chercher ma bourse, heureux qui peut faire des heureux! Lajeunesse, suis-moi.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, hors DES CHALUMEAUX et LAJEUNESSE.

(On se lève de table.)

M. DE BLEMONT.

Voilà un homme charmant.

Mme DE VILLEROUX.

Ah! M. le Duc, c'est vous qui l'êtes de nous avoir fait souper avec lui.

Mme DE BRILLON.

Pendant qu'il n'y est pas, parlons donc de votre pauvre Lafleur qui veut épouser ma filleule.

LE DUC.

Eh! le voici.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LAFLEUR.

LAFLEUR, au Duc et à madame de Brillon.

Monsieur le Duc, Madame, voilà mademoiselle Rose qui est là, voulez-vous permettre que je la laisse entrer ?

LE DUC.

Non : M. des Chalumeaux va revenir.

Mme DE BRILLON.

Lafleur, je donne 1000 livres à ma filleule, à condition que son père consentira à votre mariage.

LAFLEUR.

Ah ! Madame !

LE DUC.

Je joins cent pistoles à celles de Madame.

Mme DE VILLEROUX.

Et moi 400 livres que je croyais employer à m'acheter des dentelles.

M. DUCOUDRAY.

Moi, cent écus que j'ai gagnés hier au pharaon.

M. DE BLEMONT.

Moi, douze louis que j'aurais fort bien pu y perdre.

LE DUC.

Comment! mais voilà mille écus, il ne te manque plus que ce que ton ancien maître te doit.

LAFLEUR.

Ah! Mesdames! ah! Messieurs!

LE DUC.

Sauve-toi, voilà M. des Chalumeaux.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LAJEUNESSE, DES CHALUMEAUX.

DES CHALUMEAUX, au Duc.

Je viens de calculer mes ressources, et je vois avec plaisir que je puis offrir à votre protégé cet écu de trois livres que je lui donne de tout mon cœur.

Mme DE VILLEROUX.

Quelle générosité! Ah Monsieur! un homme comme vous!

DES CHALUMEAUX.

Madame, j'ai mes charges.

LE DUC, bas à madame de Brillon.

... J'espère que c'est lui qui paiera le plus.

DES CHALUMEAUX.

Eh bien! quoi, est-ce que nous ne nous remettons pas à table, ne fût-ce qu'un moment pour boire la liqueur?

M. DE BLEMONT.

A la bonne heure, remettons-nous à table. (*A part.*) Mais est-ce qu'il compte y passer la nuit? (*Haut.*) La fille. (*Il lui parle bas.*)

LE DUC, à M. des Chalumeaux en lui offrant de la liqueur.

Monsieur... vous en serez content.

Mme DE BRILLON, bas à M. Ducoudray.

M. de Blemont vous prie de lui chercher querelle.

DES CHALUMEAUX, buvant la liqueur.

Voilà vraiment de la liqueur excellente.

LA JEUNESSE, à madame de Brillon.

Ah! Mam'selle, que j'ai souffert de votre absence!

M. DUCOUDRAY, à M. de Blemont.

Monsieur, il me semble que je vous connais.

M. DE BLEMONT.

Moi, Monsieur?

M. DUCOUDRAY.

Vous avez été à Bordeaux!

M. DE BLEMONT.

Oui, Monsieur : eh bien?

M. DUCOUDRAY.

Précisément... C'est à vous qu'il arriva cet aventure si plaisante.

M. DE BLEMONT.

Comment, si plaisante! que voulez-vous dire, Monsieur?

M. DUCOUDRAY.

Oui, Monsieur, quand cette jolie femme vous trompa si ingénieusement pour ce jeune homme de Bayonne... Dites-moi donc son nom?

M. DE BLEMONT.

Vous osez me rappeler cela, Monsieur!

M. DUCOUDRAY.

Pourquoi pas, Monsieur?

LE DUC, étonné, à part.

Mais qu'est-ce que c'est donc que cela ?

DES CHALUMEAUX.

O ciel ! Messieurs, calmez-vous.

M. DUCOUDRAY.

Si vous êtes militaire, Monsieur, je le suis comme vous; et pourquoi ne rirais-je pas d'une aventure qui a fait rire tout Bordeaux à vos dépens?

M. DE BLEMONT.

Quoi, Monsieur !...

M. DUCOUDRAY.

J'en suis sûr, car j'étais dans la confidence du jeune homme.

M. DE BLEMONT, se levant et saisissant la carafe comme pour la lancer.

Ah ! c'en est trop.

LE DUC.

Eh bien!...

DES CHALUMEAUX, saisissant le bras de M. de Blemont.

Arrêtez.

M. DUCOUDRAY.

Monsieur...

M. DE BLEMONT, qui penche la carafe de manière qu'elle verse tout entière sur des Chalumeaux.

Je suis d'une fureur....

DES CHALUMEAUX, à M. de Blemont.

Monsieur, vous m'abîmez; mais c'est égal, je ne vous lâcherai pas.

FINALE.

M. DUCOUDRAY ET M. DE BLEMONT.

Je suis d'une colère!

DES CHALUMEAUX, LA JEUNESSE.

Oh Dieu! quelle colère!

MADAME DE BRILLON, MADAME DE VILLEROUX, à part.

Oh! la bonne colère!

LE DUC.

Messieurs, qu'osez-vous faire?
Abjurez ces fureurs.

M. DUCOUDRAY, M. DE BLEMONT.

Je suis d'une colère!

LE DUC.

Abjurez vos fureurs.
Regardez-en la trace:
Considérez de grâce;
Ces dignes voyageurs.

MADAME DE BRILLON, MADAME DE VILLEROUX.

Considérez de grâce,
Ces dignes voyageurs.

DES CHALUMEAUX.

Oui, c'est vraiment étrange,
Comme ici l'on arrange
Les pacificateurs.

LE DUC.

De la raison reconnaissez l'empire.

(Les deux rivaux paraissent se calmer.)

(A M. Ducoudray.)

Que Monsieur, j'en fixe la loi,
Dans l'instant chez lui se retire.

(A M. de Blemont.)

Et vous, Monsieur, la fille et moi,
Nous allons chez vous vous conduire.

MADAME DE VILLEROUX.

Fi, Messieurs, fi!
Que c'est vilain de s'emporter ainsi,

DES CHALUMEAUX.

Et nous, allons aussi chez nous, c'est nécessaire.

LA JEUNESSE.

Mon cher maître, nous voilà frais,
On n'aurait pas pu mieux faire,
Quand on l'aurait fait exprès.

DES CHALUMEAUX, LAJEUNESSE, et toute la compagnie qui les observe à part.

On n'aurait pas pu mieux faire,
Quand on l'aurait fait exprès.

(Des Chalumeaux et Lajeunesse se retirent d'un côté, et le reste de la compagnie de l'autre.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre à deux lits, placés à droite et à gauche, à la première coulisse.

SCÈNE I.

DES CHALUMEAUX, LAJEUNESSE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Vous n'avez plus rien à m'ordonner, Monsieur ?

DES CHALUMEAUX, qui regarde beaucoup Lafleur.

Non, rien.

(Il met sa robe de chambre.)

LAJEUNESSE, à Lafleur.

Mais, dites-moi donc pourquoi ce n'est pas la fille qui nous a reconduits ici, et qui nous a indiqué tout ce dont nous avions besoin ?

LAFLEUR.

La fille est occupée ailleurs, et c'est moi qui ai l'honneur de la remplacer.

LAJEUNESSE, qui roule les cheveux de son maître, et lui met son bonnet de nuit.

Diable ! on est bien poli ici pour les filles d'auberges. Il est vrai que celle-là...

DES CHALUMEAUX, à Lafleur.

Dites-moi donc, vous ressemblez bien à quelqu'un que j'ai beaucoup connu. Vous n'avez pas servi en Limousin ?

LAFLEUR.

Jamais, Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Vous ne vous appelez pas Lafleur ?

LAFLEUR.

Non, Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Vous ne connaissez pas un M. des Chalumeaux, un bel homme, d'une figure noble, d'une tournure distinguée ?...

LAFLEUR.

Non, mais j'ai un frère jumeau qui a servi un particulier de ce nom.

DES CHALUMEAUX, à part.

Ah ! c'est son frère. (*Haut.*) Ce particulier, c'est moi-même. (*A part.*) Par réflexion, j'aime bien mieux que ce ne soit pas celui qui m'a servi. (*A Lafleur.*) Allez, mon ami,

je n'ai plus besoin de rien ; je vous prie seulement qu'on entre ici demain à cinq heures du matin. Nous allons nous jeter sur le lit, tout habillés, et nous partirons au point du jour.

LA FLEUR, à part.

Bon. (*Haut.*) Monsieur, mon maître m'a bien recommandé de vous prier d'éteindre vos lumières, aussitôt que vous serez couché, de crainte du feu.

DES CHALUMEAUX.

Dites-lui qu'il soit rassuré sur cela, et que je les éteins toujours.

LA FLEUR.

En ce cas-là, Monsieur, je n'ai plus qu'à vous souhaiter le bonsoir, et une nuit bien tranquille.

SCÈNE II.

DES CHALUMEAUX, LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

Surement que notre nuit sera bien tranquille. Monsieur, voilà des lits qui ont l'air excellens.

DES CHALUMEAUX.

C'est singulier ; cet homme a jusqu'à la voix de son frère.

LAJEUNESSE.

Ah ! Monsieur, que cette dispute est venue mal-à-propos !

DES CHALUMEAUX.

A qui le dis-tu ?

LAJEUNESSE.

Vous savez bien, cette servante qui est si jolie, je lui fesais la cour, et, en vérité, je commençais à être fort bien avec elle.

DES CHALUMEAUX.

C'est donc pour cela que tu as fait tant de gaucheries ?

LAJEUNESSE.

Monsieur, ne croyez pas...

DES CHALUMEAUX.

Allons, je te les pardonne ; j'étais aussi très-occupé de mon côté.

LAJEUNESSE.

Ah ! ah ! sans doute de cette dame qui était à table ?

DES CHALUMEAUX.

Précisément, mon ami ; j'ai fait sa conquête.

LAJEUNESSE.

En vérité ?

DES CHALUMEAUX.

Comment ! Elle m'a, par-dessous la table, serré le pied à me faire crier.

LAJEUNESSE.

Peste ! c'est bien agréable, ça.

DES CHALUMEAUX.

Quand j'y pense, je ne sais en vérité pas si je ne resterai point ici demain pour suivre cette aventure ; mais quant à ce soir.... (*Il bâille.*)

LAJEUNESSE.

Je vous entends, Monsieur ; mais, pour moi, je voudrais ne pas me coucher encore : la fille d'auberge m'occupe trop.

DES CHALUMEAUX.

Bah ! tu as tout autant envie de dormir que moi ; couche-toi.

LAJEUNESSE, *bâillant.*

Allons, Monsieur, vous le voulez ; je vais faire semblant de dormir, pour vous obéir.

DES CHALUMEAUX.

Voilà mon lit.

LAJEUNESSE.

Par conséquent, voici le mien.

DES CHALUMEAUX.

C'est un bon systême que j'ai de ne pas me déshabiller dans les auberges. On est plus tôt prêt; et puis, on ne sait pas ce qui peut arriver... Lajeunesse, regarde sous les lits.

LAJEUNESSE.

Monsieur, si vous vouliez y regarder avec moi ?

DES CHALUMEAUX.

Poltron !

(Tous deux, tremblans, et une lumière à la main, regardent.)

LAJEUNESSE.

Monsieur...

DES CHALUMEAUX, avec effroi.

Eh bien ?...

LAJEUNESSE.

Je crois qu'il n'y a rien.

DES CHALUMEAUX.

Non, il n'y a rien. Allons, je me couche... je pense toujours à cette dame.

LAJEUNESSE.

Et moi, à cette servante.

DES CHALUMEAUX.

Quels feux elle a allumés dans mon cœur !

LAJEUNESSE.

Ah ! quelle passion que ma passion !

DES CHALUMEAUX, se jetant sur son lit.

Comment ! mais voilà un lit qui est très-bon. Lajeunesse, arrange mon oreiller autour de ma tête.

(Lajeunesse l'arrange; mais avant qu'il l'ait replacé, des Chalumeaux s'étend, et tombe beaucoup plus bas qu'il ne croyait.)

LAJEUNESSE.

Est-ce bien comme cela, Monsieur ?

DES CHALUMEAUX.

Oui. A présent, tu peux éteindre les lumières et te coucher.

LAJEUNESSE.

Oui, Monsieur; je commence d'abord par éteindre. (*Il éteint, et aussitôt qu'il a fini, on enlève son lit à six pieds de haut.*) Réflexion faite, et malgré mon amour, j'ai dans l'idée que je vais passer une bien bonne nuit. Allons trouver mon lit. (*Il le cherche où il était.*) Eh bien ! où est-il donc ? il me semblait pourtant.... Allons, c'est par là qu'il sera.... mais non..... Diable ! je suis fâché d'avoir sitôt éteint la lumière... Ça serait gai, si je passais la nuit à chercher mon lit...(*Il cherche encore, et s'accroche à quelque meuble.*) Aïe. Mais c'est singulier, cette chambre n'est pas si grande,

et peut-être que je le trouverai, à la fin. (*Il cherche et arrive au lit de son maître.*) Ah! le voilà pourtant. (*Il va pour y monter, et reconnaît son maître.*) Mon Dieu, non, c'est celui de mon maître... Comment! Monsieur dort déjà! Monsieur?

DES CHALUMEAUX, dormant.

Dieu! c'est toi, céleste créature.

LA JEUNESSE.

Monsieur, vous rêvez, je ne suis point une céleste créature.

DUO.

DES CHALUMEAUX.

Quoi! c'est toi, Lajeunesse! Ah! tu me fais grand tort!

LA JEUNESSE.

J'en ai bien regret, je vous jure.

DES CHALUMEAUX.

Quel objet te trouble si fort?
Et quelle est donc ton aventure?

LA JEUNESSE.

Monsieur, je suis vraiment confus:
Mon lit qui ne se trouve plus.

DES CHALUMEAUX.

Quel est le conte qu'il débite!
Ton lit, dis-tu, s'est égaré?

Pourquoi donc en sortir si vite?

LA JEUNESSE.

Eh! je n'y suis pas même entré.

DES CHALUMEAUX.

Pourtant un lit ne se perd guère,
Comme on perd une tabatière.

LA JEUNESSE.

Qui a donc pu me l'enlever?

DES CHALUMEAUX.

Oriente-toi bien, et tu vas le trouver.

LA JEUNESSE.

Allons, il faut chercher encore.
Voilà son lit : le mien doit être là.
Peut-être il se retrouvera.

(Ici l'on élève le lit de des Chalumeaux à deux ou trois pieds de haut.)

Je ne sens rien, le dépit me dévore.

DES CHALUMEAUX, déjà presque rendormi.

Il me semble dans ce moment
Que l'on me berce mollement.

LA JEUNESSE.

Il s'endort, et moi j'enrage.

(Il appelle.)

Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Eh bien! quelle rage!

LAJEUNESSE.

Monsieur, mon lit reste absent.
Je le cherche obstinément
Sans le trouver davantage.

DES CHALUMEAUX.

Maladroit ! je le veux trouver, et dans l'instant.

LAJEUNESSE.

Monsieur, comptez d'avance
Sur ma reconnaissance.

DES CHALUMEAUX, qui veut descendre de son lit, et tombe de trois pieds de haut.

Ah ! je ne croyais pas que mon lit fût si haut.

(On abaisse jusqu'à terre le lit de Lajeunesse.)

LAJEUNESSE.

Vous êtes-vous fait mal ?

DES CHALUMEAUX.

Pas trop...
Retrouvons donc ce lit.

LAJEUNESSE.

Ma foi, cela me passe.

DES CHALUMEAUX.

Le voilà, maladroit !

LAJEUNESSE.

Dieu !

DES CHALUMEAUX.

Viens.

LAJEUNESSE, reconnaissant son lit.

Oui, le voilà.

(Sautant dessus.)

Il n'échappera plus. Monsieur, je vous rends grâce.

DES CHALUMEAUX.

Dormirai-je à présent?

LAJEUNESSE.

Monsieur, je dors déjà.

DES CHALUMEAUX.

A présent regagnons ma couche.

(On élève le lit de des Chalumeaux à six pieds de haut.)

Ce garçon est vraiment heureux
Que l'on ait de l'esprit pour deux.
Mais, allons, que je me recouche...
Eh bien! qu'est-ce donc que ceci!
Mon lit qui disparaît aussi.

(Il cherche.) (Il appelle.)

Vains efforts!.... Lajeunesse!

LAJEUNESSE, endormi.

Est-ce toi, ma petite?

DES CHALUMEAUX.

Eh! c'est ton maître: allons: lève-toi tout de suite.

LAJEUNESSE.

Quoi! mon maître, c'est vous! vous me faites grand tort.

DES CHALUMEAUX.

J'en suis bien fâché, je t'assure.

LAJEUNESSE.

Quel chagrin vous trouble si fort?

Et quelle est donc votre aventure ?

DES CHALUMEAUX.

Mon ami, je suis confondu,
Mon lit, à son tour, est perdu.

LA JEUNESSE.

Eh mais ! un lit ne se perd guère
Comme on perd une tabatière.

DES CHALUMEAUX, à part.

Le drôle ose-t-il me braver !

LA JEUNESSE.

Orientez-vous bien et vous l'allez trouver.

DES CHALUMEAUX.

Insolent !

LA JEUNESSE, se levant.

Veuillez, je vous prie,
Excuser la plaisanterie.

DES CHALUMEAUX.

Quel est ce prodige-là ?
En vain je cherche et regarde.
Vraiment ! qu'est-ce qu'on dira
Dans tout Brive-la-Gaillarde,
Quand j'y conterai cela !

ENSEMBLE.

Quel est ce prodige-là ?
En vain je cherche et regarde, etc.

LA JEUNESSE.

Quel est ce prodige-là ?
C'est en vain que je regarde, etc.

DES CHALUMEAUX.

Allons, aide-moi à retrouver mon lit.

LAJEUNESSE.

Pourvu que je ne perde pas le mien pendant ce tems-là !

(Il cherche, et aussitôt qu'il a quitté son lit, on l'élève comme celui de des Chalumeaux, à six pieds de haut.)

DES CHALUMEAUX.

Une autre fois, je n'éteindrai pas ma lumière. (*Ici on entend de grands éclats de rire dans la chambre voisine.*) Voilà des voisins bien joyeux.

LAJEUNESSE.

Monsieur, je ne trouve rien.

DES CHALUMEAUX.

Allons, j'en suis bien fâché, tu coucheras sur le carreau; moi, je prends ton lit.

LAJEUNESSE.

Ah! Monsieur!

DES CHALUMEAUX

Tans pis pour toi : pourquoi es-tu si maladroit! (*Il cherche le lit de Lajeunesse.*) Allons, est-ce que je ne trouverai plus ni l'un ni l'autre?

LAJEUNESSE.

Nous voilà dans de beaux draps. Monsieur, il y a de la magie là-dessous.

DES CHALUMEAUX.

Mon ami, il y a de la magie, ou on se moque de nous, l'un des deux. Allons, allons je ne veux pas rester plus long-tems dans cette auberge. Aussi bien, pour dormir comme cela, ce n'est pas la peine : il vaut mieux partir sur-le-champ pour Toulon.

LA JEUNESSE.

Pourvu que les gens de l'auberge nous entendent à présent.

DES CHALUMEAUX.

Oh! je saurai bien les éveiller. (*Frappant sur les armoires, partout.*) Garçons, la fille, ou êtes-vous? venez, je veux sortir, je veux sortir.

LA JEUNESSE, fesant encore plus de bruit que son maître.

Oui, nous voulons sortir.

(On abaisse jusqu'à terre les deux lits.)

DES CHALUMEAUX.

Eh bien! personne ne viendra? qu'est-ce donc qu'une auberge comme cela? Ah! si je savais où est la porte!

SCÈNE III.

DES CHALUMEAUX, LAJEUNESSE, LAFLEUR.

LAFLEUR, une lumière à la main.

Qu'avez-vous donc, Monsieur? vous faites un tapage à réveiller tous les voyageurs. Pourquoi donc avez-vous tous deux quitté vos lits?

DES CHALUMEAUX.

Oui, quitté! ce sont bien nos lits qui nous ont quittés.

LAJEUNESSE.

Eh! mais, les voilà.

DES CHALUMEAUX.

C'est vrai!

LAJEUNESSE.

Il faut que nous ayons bien mal cherché.

DES CHALUMEAUX.

C'est égal, je ne veux pas rester ici davantage. Dites, je vous prie, à votre maître, de m'envoyer la carte : je n'attends que cela pour partir.

LAFLEUR.

Monsieur, mon maître sera fort étonné de ce départ précipité. Cependant, si vous voulez...

DES CHALUMEAUX.

Oui, je le veux.

LAFLEUR.

Allons, Monsieur, je vais chercher la carte.

(Il sort. Lajeunesse a rallumé les bougies.)

SCÈNE IV.

LAJEUNESSE, DES CHALUMEAUX.

DES CHALUMEAUX.

Dame, c'est que j'ai du caractère quand je m'en mêle. Oui, lorsque je soupçonne seulement qu'on se moque de moi, je m'en vais tout de suite.

(Il ôte sa robe-de-chambre et garde son bonnet de nuit.)

LAJEUNESSE.

Et nos amours?

DES CHALUMEAUX.

Nos amours se sont peut-être moqués de nous comme le reste.

LA JEUNESSE.

Oh! Monsieur, bien sûrement on ne s'est pas moqué de moi.

DES CHALUMEAUX.

Tout ce que je demande, c'est que ce diable de le Duc n'aille pas m'écorcher.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Monsieur, voilà votre mémoire.

DES CHALUMEAUX.

Bon, donnez; voyons ce que c'est. Eh! bien, est-ce que je rêve!... Savez-vous lire?

LAFLEUR.

Oui, Monsieur.

DES CHALUMEAUX.

Comment y a-t-il là?

LAFLEUR.

Il y a mille écus.

DES CHALUMEAUX.

Mais votre maître est donc fou de me demander mille écus pour une soirée!

LAFLEUR.

Ah! Monsieur, il y a une couchée.

LAJEUNESSE.

Quelle couchée!

LAFLEUR.

Lisez le mémoire.

DES CHALUMEAUX.

Lisons « Pour avoir pris pour une auberge l'hôtel d'un Duc et pair, et s'y être fait donner une chambre... » Comment, je suis chez un Duc?

LAFLEUR.

Oui, Monsieur, chez un Duc et pair.

DES CHALUMEAUX.

Pair ou non, c'est diablement cher... Monsieur, je suis confus de l'erreur où je suis tombé, et je vous prie d'en faire mes excuses à monsieur le Duc. Mais son intention n'est sans doute que de me faire peur. Dites-lui que je suis charmé d'avoir contribué à le divertir, et que sa petite plaisanterie m'a fait le plus grand plaisir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC, M. DUCOUDRAY, M. DE BLEMONT, Mme DE BRILLON, Mme DE VILLEROUX, toutes deux très-parées.

UN LAQUAIS, en grande livrée.

MONSIEUR le Duc de Villars!

(Il se range avec respect; le Duc paraît avec un habit superbe et des ordres.)

DES CHALUMEAUX, à part.

Ah! mon Dieu!

LA JEUNESSE, à part.

Comme monsieur l'aubergiste est changé à son avantage!

LE DUC.

M. des Chalumeaux, je suis fort aise que vous ayez pris mon hôtel pour une auberge, et très-flatté de vous en avoir fait les honneurs. C'est en effet par une plaisanterie qu'on vous a présenté un mémoire pour cela.

DES CHALUMEAUX.

Ah! monsieur le Duc, je savais bien qu'on ne pouvait pas payer l'honneur de loger chez vous.

LE DUC.

Sans doute; je suis doublement charmé que le hasard m'ait procuré celui de vous recevoir, ayant une petite créance à réclamer de vous.

DES CHALUMEAUX.

Une créance?

LE DUC.

Mon valet de chambre, Lafleur.

DES CHALUMEAUX.

Ah! il s'appelle Lafleur à présent.

(Ici Lajeunesse lui fait remarquer qu'il a encore son bonnet de nuit, et des Chalumeaux l'ôte bien vite.)

LE DUC.

Mon valet de chambre Lafleur, m'a parlé d'une légère somme que vous lui devez, à ce qu'il dit.

DES CHALUMEAUX.

Il dit cela?

LAFLEUR.

Oui, Monsieur.

LE DUC.

Il prétend que madame des Chalumeaux lui a légué 4,000 livres.

DES CHALUMEAUX, vivement.

Il ment, monsieur le Duc, elle ne lui en a légué que 3000

LAFLEUR.

Vous l'entendez, Messieurs, et témoignerez s'il le faut.

DES CHALUMEAUX, à part.

Ciel ! qu'ai-je dit.

LE DUC.

Allons, M. des Chalumeaux, si vous m'en croyez, vous solderez cette dette que vous venez de reconnaître. Vous me ferez plaisir, et à Lafleur encore plus. Vous êtes riche, une si petite somme ne peut vous gêner; je me contenterai même de votre billet.

DES CHALUMEAUX.

Allons, monsieur le Duc, puisqu'il faut payer ces mille écus, j'aime encore mieux en être quitte tout de suite. (*Il tire des billets de banque avec l'air de regret.*) Et voilà mille, deux mille, trois mille francs !

LE DUC.

Lafleur, recevez l'argent de Monsieur.

(Lafleur reçoit l'argent.)

LA JEUNESSE.

Quoi ! Monsieur, c'est comme cela que

vous lâchez mille écus, quand vous me devez à moi trois années de gages!

DES CHALUMEAUX, bas, mais vivement à Lajeunesse, à qui il marche sur le pied.

Paix donc!

LE DUC.

Trois années de gages! ah! monsieur Des Chalumeaux, un homme comme vous, oublier de récompenser cet honnête serviteur! à Dieu ne plaise que je contribue à un pareil oubli! au contraire. Trois années de gages! les services d'un tel écuyer ne peuvent se payer moins de 1000 livres par an; Lafleur, donnez les mille écus à Lajeunesse, je me charge de vous dédommager.

DES CHALUMEAUX.

Comment, mon jeune homme prendrait?..

LAJEUNESSE.

Oui, Monsieur, je prends; j'ai pris.

LE DUC.

Votre jeune homme aura incessamment besoin de repos, permettez que cette petite somme lui assure une retraite.

LAJEUNESSE.

Ah! monsieur le Duc.

LE DUC, à Lajeunesse, lui montrant son maître.

Remerciez Monsieur. (*A des Chalumeaux, qui, d'un côté, fait une mine effroyable à Lajeunesse, et, de l'autre, tâche d'en faire une gracieuse au Duc.*) M. des Chalumeaux, je suis ravi que vous vous exécutiez de si bonne grâce. Il y a sur votre visage un air de gaîté, de satisfaction, qui vous fait beaucoup d'honneur, et ces dames vous applaudissent comme moi.

DES CHALUMEAUX, reconnaissant madame de Villeroux.

Quoi! c'est Madame qui était ce soir en voyageuse?

Mme DE VILLEROUX.

Oui, Monsieur.

DES CHALUMEAUX, à part.

Et ces Messieurs qui se donnent la main à présent... Ah! je vois... M. le Duc, mon compte est fini?

LE DUC.

Oui, Monsieur.

Mme DE BRILLON.

Y a-t-il quelque chose pour la fille?

LAJEUNESSE.

Ah! c'était elle!

(Il s'en approche avec familiarité, et tout-à-coup s'en éloigne avec respect.)

LE DUC.

Monsieur des Chalumeaux, j'espère que vous ne passerez jamais à Marseille sans me faire l'honneur de venir descendre chez moi. J'aurai le plus grand plaisir à vous recevoir, et vous savez que mon auberge est *gratis*.

DES CHALUMEAUX.

M. le Duc, ce sont de ces bons marchés qui ruinent.

LE DUC, aux deux dames.

Puissent tant de plaisanteries
Passer à votre tribunal !
On daigne excuser les folies
Quand on les fait en carnaval

TOUS, au public.

Puissent tant de plaisanteries, etc.

FIN DE M. DES CHALUMEAUX.

L'OPÉRA-COMIQUE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR SÉGUR LE JEUNE, ET M. DUPATY,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, rue Favart, le 9 juillet 1798.

ET 3

PERSONNAGES.

FLORIMOND.
ARMAND.
LAURE.
UN DOMESTIQUE.

L'OPÉRA-COMIQUE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon. Sur la droite est une grande croisée qui s'ouvre et ferme à volonté : elle donne sur la rue. On voit un piano, des instrumens de tout genre, un grand bureau, des livres, des partitions, et tout ce qui indique les goûts d'un homme amoureux des arts. Le théâtre est en désordre. A droite, dans le fond, est la porte de l'appartement de Laure.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIMOND, seul.

Il faut convenir que les journées sont trop courtes pour un auteur dramatique qui ne peut pas exister sans composer, et qui ne veut pas manquer une première représentation. — Celle d'aujourd'hui m'occupe d'autant plus qu'elle est de quelqu'un qui m'intéresse infiniment. Je ne sortirai cependant pas que ma

nièce n'ait chanté devant moi ce passage de ma romance, elle n'en a pas du tout saisi l'expression, et je n'en suis pas surpris. — Depuis quelque tems elle est rêveuse, distraite. — Malgré la solitude dans laquelle nous vivons (solitude nécessaire et très-bien calculée de ma part), j'ai cru m'apercevoir que son cœur n'était plus tranquille... Je veux chercher à pénétrer... J'ai un moyen... Ah! la voilà!... mais arrive donc, ma chère Laure!

SCÈNE II.

FLORIMOND, LAURE.

FLORIMOND.

Tu vois bien que ta musique ne peut pas aller à mes paroles.

LAURE.

Je vous assure que c'est votre faute; les deux derniers vers sont mal coupés, et ne feront jamais d'effet.

FLORIMOND.

Je te dis que ça vient de la musique; songe donc bien que dans notre pièce, la romance est pour le moment de l'aveu.

LAURE, touchant une note.

Mais écoutez donc; tenez, mon oncle :

(Elle chante.)

» Et peut-on garder un secret
» Que l'ame dévoile sans cesse. »

Vous voyez bien que ces deux vers ne sont pas...

FLORIMOND.

Je ne suis pas de ton avis.

DUO.

Non, non, je ne suis pas content :
Il faut recommencer, ma nièce ;
Ce chant est triste et languissant,
Il peint mal la tendresse.

LAURE.

Ce vers n'a point de sentiment :
Je n'en pourrai rien faire ;
Il ne peut inspirer un chant,
Un chant qui puisse plaire.

FLORIMOND.

C'est un aveu.

LAURE.

Je le sais bien.

FLORIMOND.

D'un tendre feu.

LAURE.

Je l'entends bien.

FLORIMOND.

Et dans ce chant je n'entends rien
Qui me l'exprime encore.
Ce chant est triste et languissant ;
Il peint mal la tendresse.
Ce chant est triste et languissant ;
Il faut recommencer, ma nièce.
C'est un aveu.

LAURE.

Je le sais bien.

FLORIMOND.

D'un tendre feu.

LAURE.

Je l'entends bien :
Et dans ces vers je n'entends rien
Qui me l'exprime encore.

FLORIMOND.

Et dans ce chant je n'entends rien
Qui me l'exprime encore.

LAURE.

J'aurai beau faire, je ne pourrai jamais donner d'expression à vos deux vers.

FLORIMOND.

Fais toujours la ritournelle : je vais réfléchir.

(Il se met à son bureau.)

LAURE, à part.

Ah! mon Dieu! il retourne à son bureau... Voici pourtant bientôt l'heure où Armand doit se trouver à sa fenêtre... et si mon oncle ne s'en va pas...

FLORIMOND.

Quoi! je ne pourrai pas en venir à bout! Oh! je m'y obstinerai. Ces compositeurs sont cruels; il faut toujours en passer par ce qu'ils veulent! Nous autres poëtes, nous ne sommes plus les auteurs de nos pièces: il faut ôter, adoucir, couper, enfin c'est à présent la règle: on sacrifie tout aux musiciens.

(Il se lève.)

Ces messieurs ont cet avantage,
Qu'il faut près d'eux, pour réussir,
Savoir, au gré de leur désir,
Refaire vingt fois notre ouvrage;
Otant le sel de nos couplets,
Par des roulades mal placées....
Ils ignorent que tous leurs traits
Ne sont pas toujours des pensées. } (Bis.)

LAURE se levant.

Écoutez donc, mon oncle

Vous penchez fort pour la critique;
Elle a pour vous beaucoup d'appas;
Messieurs les auteurs d'opéras,

Censurez moins notre musique :
Vos vers sont polis et bien faits,
Et vos rimes bien cadencées;
Mais l'on y voit souvent nos traits
Vous y tenir lieu de pensées. } (*Bis.*)

FLORIMOND.

De l'épigramme!... Eh bien! tu verras... tu verras ces deux vers.

(Il se rassied.)

LAURE, à part.

Il n'en finira pas.

FLORIMOND.

Je les tiens... voilà mes deux vers.

« Mon secret ne m'appartient plus,
» Il est à l'objet que j'adore. »

C'est ça : je crois qu'ils doivent aller..... Allons, essaie... Voyons.

LAURE.

Oui, oui, mon oncle, ils iront!...

FLORIMOND.

Eh bien! que fais-tu-là? toujours distraite!... mets-toi à ton piano; occupe-toi bien, ma chère Laure; souviens-toi que ce n'est qu'à tes talens que tu devras un établissement, car je ne veux donner ta main qu'à un artiste dis-

tingué ; je m'en occupe ; acquiers du talent, et je te marie... travaille, travaille !

LAURE.

Mais, mon oncle, mes progrès seraient bien plus rapides, si j'avais quelque encouragement! point de conseils ; je n'entends presque jamais de musique ; vous me menez si rarement au spectacle !... vous ne recevez jamais personne; toujours seule... comment voulez-vous...

FLORIMOND.

Ma bonne amie, ne te fâche pas ; j'ai mes raisons pour en user de la sorte, pour ne recevoir personne ; et tu t'en trouveras bien. Comme je te l'ai dit, je veux moi-même te choisir un mari ; j'ai même depuis long-tems quelqu'un en vue, et qui doit te convenir sous tous les rapports. — Je le connais ; il est bien né ; il a des talens, et quelque chose me dit... qu'il doit te plaire...

LAURE.

Quoi, mon oncle, vous auriez déjà quelqu'un en vue !

FLORIMOND.

Oui, et je suis sûr que celui que je destine sera l'objet de ton choix.

LAURE.

Mon oncle, voilà huit heures. Ne m'avez-

vous pas dit de vous prévenir : et la pièce nouvelle !...

FLORIMOND.

A propos, c'est vrai .. je ne pense plus à rien. (*A part.*) Cette pièce m'intéresse et beaucoup ; heureusement ce n'est qu'un petit acte ; je ne serai pas long-tems.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LAURE.

Ils'occupe de me marier... mais de qui veut-il donc parler ? J'aurais peut-être osé me confier à lui ; mais à-présent qu'il a d'autres vues, un jeune homme qu'il connaît beaucoup. Il est pourtant bien sûr que je ne pourrai jamais aimer qu'Armand. C'est bien pour huit heures. Oh ! mon Dieu oui ! voilà sa lettre. Parvenu à se loger vis-à-vis de la maison, il me demande, à moi qu'il ne peut voir qu'au spectacle ou à la promenade, un moment d'entretien à cette fenêtre, qui est en face de la sienne ; irai-je ? — Quel parti prendre ? — Ecouter de la sorte un jeune homme ; profiter de l'absence de mon oncle, quand il me destine à un autre ; ne serai-je pas blâmable ! — Oh !

sans doute. Voilà mon parti pris ; je ne l'écouterai certainement pas... Ciel ! c'est le son de sa guitare, le signal qu'il m'a donné... Mais, si je l'entends, c'est bien malgré moi !... et me voilà bien décidée à ne pas lui parler !... Je voudrais bien connaître l'air qu'il joue !... d'ici je n'entends presque rien. — Si je m'approchais de la fenêtre sans l'ouvrir ! .. (*Elle va à la fenêtre.*) L'air est charmant. — Oh ! mon Dieu, le voilà maintenant qui chante... il va se trahir !... Il appelle Laure... Quelle imprudence !... Il faut que j'entr'ouvre un peu la fenêtre. — Je ne veux pas lui parler, certainement... mais il faut bien que je lui dise de se taire.

(Elle ouvre.)

SCÈNE IV.

LAURE, ARMAND, en dehors.

LAURE.

Je vous en prie, monsieur Armand, taisez-vous donc, vous me faites trembler. — Non, Monsieur, il m'est absolument impossible de venir à la fenêtre causer avec vous. — Je sais tout cela ! Mais je vous entends bien ; parlez donc plus bas. — Que dites-vous ! —

Si je vous aime? Je ne puis pas répondre à cela, surtout à présent; vous ne savez pas tout, et je vous aimerais que je ne devrais pas du tout vous le dire, ni me l'avouer à moi-même; retirez-vous! — Hein!... — Mais un peu plus haut, je n'entends plus rien!... Vous recevoir pendant l'absence de mon oncle? allons quelle folie! d'ailleurs, le spectacle va bientôt finir; mon oncle va revenir travailler; vous savez sa manie, pour faire des plans de comédie, qu'il ne peut jamais exécuter; et comme il en fait une dans ce moment-ci... — Certainement il en fait une, et ce sera fort touchant, un opéra-comique où l'on ne fera que pleurer. — O mon Dieu oui! il s'en occupe très-sérieusement. Il ne peut pas en venir à bout. — Et j'en fais la musique... — Pourquoi, tant mieux... — Ah! d'après ce que vous me dites-là, si vous avez un moyen de venir, c'est différent; mais au moins je vous déclare que c'est sans ma permission, et puis j'en doute beaucoup... Mon oncle ne reçoit personne; d'ailleurs à quoi cela servirait-il? Vous ne savez pas qu'il a des vues... — Comment si vous avez le bonheur de réussir... et à quoi! C'est un secret?... — Vous, reçu ici? dès aujourd'hui? Comment pouvez-vous dire ça? (*A part.*) Ah! mon Dieu! il est fou... Allons, je n'entends plus rien. Bonsoir. (*Elle quitte la fenêtre.*) Encore sa gui-

tare; il ne se taira pas; mais taisez-vous donc, je vous en prie.

COUPLETS.

Je vous comprendrai toujours bien;
Ne chantez plus, cédez à Laure;
Lorsque je n'entendrai plus rien,
Je croirai vous entendre encore.

(Elle ferme la fenêtre.)

SCÈNE V.

LAURE, continue.

Ah! quand un cœur nous est donné,
Lorsque l'on sait aimer et plaire,
Bien certain d'être deviné,
Doit-il tant coûter de se taire?

(Elle regarde à travers les vitres.)

Enfin le voilà parti; j'ai eu bien de la peine!..

Ah! que l'amour est imprudent!
Quand on aime, toujours le dire,
N'est-ce donc jamais qu'en parlant
Qu'on exprime un tendre délire?
D'un mot le bonheur se détruit,
Et souvent on prouve, au contraire,

Et plus d'amour et plus d'esprit,
En sachant à propos se taire. (*Bis.*)

A présent ce n'est pas toujours comme cela!...

Voulant prouver avec chaleur
Ou son mérite ou sa tendresse,
On étourdit son auditeur,
Et l'on fait trembler sa maîtresse;
On croit jamais n'avoir tout dit;
On veut briller ou l'on veut plaire...
Les amans et les gens d'esprit
Ne sauront-ils jamais se taire?

— Allons remettons-nous au piano. — O ciel! j'entends, je crois, mon oncle; il n'aura pas trouvé de place au spectacle. Vite, vite, son autre ariette.

(Elle commence à jouer.)

SCÈNE VI.

LAURE, FLORIMOND.

FLORIMOND, à part, se promenant à grands pas.

Monsieur Armand! Monsieur Armand!.... ah!.. qui jamais aurait cru cela de vous?

LAURE, à part.

Armand! que dit-il?

FLORIMOND.

Quelle entreprise ! Quelle audace !...

LAURE, à part.

Je tremble.

FLORIMOND.

Oser une chose pareille, et réussir ! Avec quelle bienveillance, quel plaisir on vous l'a écouté !

LAURE, à part.

Il a tout entendu.

FLORIMOND.

Et moi, simple spectateur...

LAURE, à part.

Il était là !

FLORIMOND.

Et je serais témoin de cela sans m'enflammer, sans me monter la tête !...

LAURE.

Quoi, mon oncle, vous étiez témoin ?...

FLORIMOND.

Malheureusement je n'ai pas tout entendu; je ne suis arrivé qu'à la fin.

LAURE, à part.

Tant mieux !

FLORIMOND.

Mais j'ai tout deviné.

LAURE, à part.

Tant pis !

FLORIMOND.

L'ouvrage est charmant, le dénouement piquant, la musique délicieuse.

LAURE.

Comment?

FLORIMOND.

Oui, la musique... Mais tu avais laissé passer l'heure ; je ne suis arrivé qu'à la fin de la pièce nouvelle ; j'en sors.

LAURE, à part.

Je respire.

FLORIMOND.

Elle a été aux nues ! Elle est d'un jeune homme nommé Armand...

LAURE.

Armand ! dites-vous ?...

FLORIMOND.

Sans doute, Armand.... Eh bien ? c'est lui qui en est l'auteur.

LAURE.

Armand!...

FLORIMOND.

Oui, un jeune homme, mais un grand talent, beaucoup de talent. Est-ce que tu en aurais entendu parler?

LAURE.

Mais, mon oncle...

FLORIMOND.

Eh bien! réponds; connais-tu ce nom-là?

LAURE.

Mais... je crois que oui. — C'est lui qui s'est trouvé un jour par hasard....

FLORIMOND, à part.

Par hasard.

LAURE.

Oui, dans votre loge, auprès de nous; et que nous avons rencontré au spectacle plusieurs autres fois.

FLORIMOND.

Encore par hasard?

LAURE.

Vous avez causé souvent comédie avec lui.

FLORIMOND.

Ah! je me le rappelle!.. un fort estimable jeune homme?

LAURE.

Oui, mon oncle!

FLORIMOND.

Bien fait?

LAURE.

Oui, mon oncle!...

FLORIMOND.

D'une figure prévenante?

LAURE.

Oui, mon oncle. (*A part.*) Oh! si j'osais...

FLORIMOND.

(*A part.*) C'est ça. (*Haut.*) Va, je l'ai bien demandé pour ma part; on l'a cherché partout.

LAURE.

Ciel!

FLORIMOND.

Figure-toi qu'on ne l'a pas trouvé.

LAURE, à part.

Je le crois bien.

FLORIMOND.

Et, chose inouie, un de ses amis a prétendu qu'il n'était pas à sa pièce, on ne sait où il était.

LAURE, à part.

Je le sais bien, moi.

FLORIMOND.

Comme si quelque raison pouvait être assez forte pour manquer un triomphe pareil.

LAURE.

(*A part.*) Quelle marque d'amour!.... (*Haut.*) Mon oncle, il me semble que tantôt vous m'aviez parlé... d'un mariage!

FLORIMOND.

Oui, ma chère amie, je t'ai promis un mari, et je veux enfin t'apprendre quel est celui que j'ai choisi; mais avant de faire les démarches nécessaires, il faut absolument que je sache s'il te plaira.

LAURE.

Quel est donc le nom?...

FLORIMOND.

S'il n'allait pas te convenir?

LAURE.

Parlez.

FLORIMOND.

Allons, puisque tu veux le savoir, c'est...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur, une lettre !

FLORIMOND, à part.

Ouvrons... Ah ! d'Armand...

LAURE.

Son nom, mon oncle ?...

FLORIMOND.

Un moment... (*A part.*) Une lettre d'Armand ! voilà un hasard singulier, lisons vite. Ah ! des vers...

« Un jeune auteur, avec empressement,
» Se plaît à vous offrir l'hommage
» D'un faible essai de son premier ouvrage :
» C'est le prix qu'on doit au talent;
» Daignez m'accorder comme grâce,
» D'en accepter la dédicace.

La dédicace de son ouvrage ! — Si je l'accepte ? certainement, et c'est beaucoup d'honneur pour moi. Poursuivons; par *post-criptum* : « J'ai appris dans le monde littéraire, où l'on » parle beaucoup de vous... » — Où l'on parle beaucoup de moi ! — Je le vois venir.

LAURE.

Eh bien ! mon oncle, dites-moi donc...

FLORIMOND.

Ma chère Laure, il me survient une affaire ; laisse-moi pour un moment.

SCÈNE VIII.

FLORIMOND.

« J'ai appris dans le monde littéraire que » vous travaillez à un opéra ; le hasard m'a » donné des idées sur un fond à peu-près » semblable au vôtre. Je m'empresse d'y re- » noncer, et je vous propose dès ce soir de » vous soumettre mon travail qui pourrait » peut-être vous être utile. »

Ah ! ah ! Monsieur s'y prend de la sorte pour s'introduire ; je n'aime pas trop ce moyen-là. Monsieur l'auteur me prend pour un oncle de comédie ; eh bien ! qu'il vienne, et nous la jouerons. Il verra s'il est facile de devenir mon neveu malgré moi ; il faut le recevoir ! je veux connaître les sentimens de ma nièce, savoir si elle a eu l'imprudence d'entrer pour quelque chose dans cette ruse, et d'oublier que c'est à moi seul à disposer de sa main. Ecrivons. (*Il sonne.*) (*A un valet qui entre.*)

Quelqu'un n'attend-il pas de la part de monsieur Armand ?

LE VALET.

Non, Monsieur, c'est lui-même qui est-là.

FLORIMOND.

Comment, lui-même ! vite qu'il entre... Armand, lui-même ! Quel empressement ! quelle politesse ! Oh ! il faut que je réponde à son procédé.

SCÈNE IX.

FLORIMOND, ARMAND.

DUO.

FLORIMOND.

Monsieur, combien votre visite
En cet instant doit me flatter !

ARMAND.

C'est un devoir dont au plus vite
Je m'empresse de m'acquitter.

FLORIMOND.

(A part.) (Haut.)
Un devoir... Je vous félicite !
D'un succès qui vous fait honneur.

ARMAND.

Ah ? je dois moins la réussite
A mon talent qu'à mon bonheur.

FLORIMOND.

Mon cher, vous irez loin sans doute.

ARMAND.

Heureux, si je puis réussir...

FLORIMOND.

Douteriez-vous de l'avenir?

ARMAND.

Mais...

FLORIMOND.

Le premier pas seul nous coûte.

ARMAND.

Il est fait plus heureusement
Que je ne l'espérais.

FLORIMOND.

Vraiment!...

(A part.)

Mais il y met de la finesse.

ARMAND, à part.

Il est dupe de mon adresse.

FLORIMOND, à part.

Soyons prudent!

ARMAND, à part.

Tenons-nous bien!...

ENSEMBLE.

(A part.)

De mon projet ne montrons rien.

FLORIMOND.

A la fleur de l'âge,
Avoir un début si brillant!

ARMAND.

Pour moi, le plus doux avantage
Est de vous trouver indulgent.

FLORIMOND.

D'honneur, combien votre visite,
Plus j'y songe, doit m'enchanter!
Combien de votre réussite,
Nos confrères vont s'attrister!

ARMAND.

C'est un devoir, etc.

FLORIMOND.

Mais où diable étiez-vous pendant la pièce?

ARMAND.

Dans un coin, attendant mon arrêt.

FLORIMOND.

Il a été des plus favorables... Mais, après avoir adopté avec reconnaissance l'hommage que vous me faites de votre charmant ouvrage, venons à l'objet essentiel..., au *post-scriptum*.

ARMAND, à part.

Bon! il prend feu.

FLORIMOND.

A cette pièce qui a déjà fait un bruit dans

le monde littéraire, et sur laquelle il vous est aussi venu par hasard quelques petites idées...

ARMAND.

(*A part.*) Je ne sais pas un mot de son plan, mais me voilà toujours entré. (*Haut.*) Votre ouvrage est un opéra-comique?

FLORIMOND.

Sans doute... Mais il n'est pas juste, mon ami, que vous perdiez le fruit de vos veilles.

ARMAND, à part.

Mes veilles à la fenêtre.

FLORIMOND.

Vous avez travaillé de votre côté... moi du mien : nous n'y perdrons ni l'un ni l'autre; nous réunirons notre esprit, nos talens, et nous travaillerons ensemble.

ARMAND.

Bravo! bravo!... Monsieur.

FLORIMOND.

C'est arrangé... Nous serons deux pour un ouvrage; rien d'étonnant : les associations sont si communes dans tous les genres!

COUPLETS.

Que d'établissemens nouveaux
Où l'on s'entr'aide pour mieux faire!

Folle entreprise de journaux,
Riche entreprise sur la guerre,
Entreprise sur le crédit,
Entreprise de comédie...
En intérêt comme en esprit, } (*Bis.*)
Tout s'entreprend par compagnie. }

ARMAND.

Fort bien.

Mais malgré ces moyens nouveaux,
Hélas, on ne réussit guère;
Entreprise sur les journaux,
Comme entreprise sur la guerre,
Entreprise sur le crédit,
Entreprise de comédie...
En intérêt comme en esprit, } (*Bis.*)
On culbute par compagnie. }

FLORIMOND.

Nous n'avons rien à craindre... Vous avez donc quelques idées?...

ARMAND.

Oh! confuses.

FLORIMOND.

Confuses... Vous connaissez mon sujet!...

ARMAND.

Oui, le fond; d'ailleurs, vous allez m'expliquer les détails.

FLORIMOND.

Sommes-nous d'accord sur le lieu de la scène?

ARMAND.

O! mon Dieu, oui... très-d'accord.

FLORIMOND.

Vous la placez?...

ARMAND.

Je la place... Mais c'est selon...

FLORIMOND.

Ah!.. Est-ce à la ville ou à la campagne?

ARMAND.

Mais si c'était à la campagne... à la ville...

FLORIMOND.

Bah!... à la campagne.

ARMAND.

Non pas... à la ville... certainement... à la ville...

FLORIMOND.

Et le genre de l'ouvrage!... les principaux caractères?...

ARMAND.

Le genre?... oh! celui que vous avez pris; je ne vois pas la nécessité d'avoir un genre à présent. Pour les caractères, nous verrons... selon la scène; et puis il y a tant de comédies où l'on ne met pas de caractères... Je m'en rapporte à vous pour les caractères...

FLORIMOND.

Passe pour les caractères; mais votre intrigue?... Vous avez une intrigue?...

ARMAND.

Certainement, il y a de l'intrigue; c'est ce qui m'embarrasse en ce moment, et je ne vois pas comment me tirer de là...

FLORIMOND.

Eh bien! nous verrons comment vous vous tirerez de l'intrigue, et je pourrai vous fournir quelques incidens embarrassans.

ARMAND.

Oh! pour les incidens embarrassans, je n'en suis pas en peine, j'en vois beaucoup. C'est le dénouement que je ne prévois pas. Du reste, nous voilà à-peu-près convenus de tout.

FLORIMOND.

Oui, votre plan cadre très-bien avec le mien, très-bien; allons, travaillons. (*A part, en allant au bureau.*) Je vois qu'il ne sait rien de mon plan; amusons-nous un peu.

ARMAND, à part.

Tenons-nous sur nos gardes.

FLORIMOND, assis.

Allons donc, approchez; approchez, à

votre aise, mon cher collaborateur, comme chez vous.

ARMAND, en allant poser son chapeau.

Bravo! Me voilà déjà de la maison.

FLORIMOND.

Ah! ça, je ne suis pas fort avancé; le plan est encore un peu vague dans ma tête; il faut presque le créer.

ARMAND, à part.

Tant mieux.

FLORIMOND.

Mais je vais toujours vous mettre au fait : voici d'abord à-peu-près mes personnages.

ARMAND.

Savez-vous qu'il est plaisant que nous nous soyons rencontrés?

FLORIMOND.

Très-plaisant! — Un tuteur, sa pupille et l'amoureux de la pupille : il faut un amoureux, qu'en dites-vous?

ARMAND.

Un amoureux auprès d'une pupille; j'y avais songé.

FLORIMOND.

Nous disons donc une pupille et un amoureux. Le jeune homme sera très-épris, rusé,

et cherchera à s'introduire chez le tuteur : s'introduira-t-il? ou ne s'introduira-t-il pas dans la maison?

ARMAND.

Pas le moindre doute : il est introduit.

FLORIMOND.

Ah! il est introduit, soit : mais parviendra-t-il, chez le tuteur, du consentement de la jeune personne?

ARMAND.

Du consentement de la jeune personne?... non, le jeune homme doit s'introduire dans la maison, et sous un prétexte honnête.

FLORIMOND.

Sous un prétexte honnête?... J'aime mieux cela. Le voilà donc chez le tuteur... Mais est-il aimé, et le saura-t-il?

ARMAND.

S'il le saura? voyons, je me mets à sa place. — Il ne doit pas le savoir; car moi, si je me croyais aimé, je me présenterais sans détour; j'irais trouver le tuteur... Il vient donc pour tâcher de s'en assurer.

FLORIMOND.

Ah! c'était dans votre plan?

ARMAND.

Oui, c'était dans mon plan.

FLORIMOND.

Mais le jeune homme est là ; puisqu'il ne sait pas s'il est aimé, il faut donc qu'il cherche quelque moyen pour voir la pupille.

ARMAND.

Certainement ; c'est le nœud de la pièce. Mais, Monsieur, qui fera notre musique ?

FLORIMOND.

Mon ami, point d'inquiétude ; j'ai une virtuose à mes ordres, ici, dans la maison... ma nièce.

ARMAND, se levant.

Votre nièce ! Une femme, pour faire notre musique !.... Monsieur, pas une minute à perdre, il faut qu'elle vienne à l'instant, pour saisir la situation, profiter du moment !....

FLORIMOND.

Tranquillisez-vous... Je lui expliquerai la situation ; ne nous écartons pas de la question : avant de songer à la musique, finissons notre plan. — Il s'agit d'abord de savoir si l'on aime le jeune homme.

ARMAND.

Comment faire ?...

FLORIMOND.

Nous avons en comédie différens moyens ; par exemple, on pourrait faire parvenir une

lettre... ménager une entrevue entre les deux jeunes gens.

ARMAND.

Pas mal... je suis beaucoup pour l'entrevue.

FLORIMOND.

Eh bien! moi, pas du tout... Je trouverais beaucoup plus plaisant de faire tout apprendre au jeune homme devant le tuteur qui sera censé ne se douter de rien.

ARMAND.

La scène offre des difficultés.

FLORIMOND.

Pas du tout; vous ne connaissez pas ma méthode : quand les positions offrent un certain embarras pour amener les entrées, pour mieux juger de l'effet, je dispose l'appartement, j'établis quelques lumières, et j'essaie mes scènes avec un ou deux amis; de cette façon, on place les personnages, on juge mieux, et l'on voit tout.

ARMAND.

Excellent moyen : distribuons les rôles.

FLORIMOND.

Moi, je fais le tuteur, d'autant que d'oncle à tuteur il n'y a pas grande différence.

ARMAND.

C'est la même chose.

FLORIMOND.

Vous êtes l'amoureux.

ARMAND.

Si vous voulez...et la pupille ?

FLORIMOND.

Ma nièce, mon ami, ma nièce... (*Il appelle un valet.*) Lafleur, qu'on appelle ma nièce.

ARMAND.

Votre nièce !.... à merveille, Monsieur.... à merveille.

FLORIMOND.

C'est que vous ne la connaissez pas... Si vous la connaissiez, vous sauriez qu'elle peut très-bien jouer ce rôle.

ARMAND.

Vous croyez ?

FLORIMOND.

J'en suis sûr ; il faut de l'intelligence, de la finesse... Elle en a... et beaucoup. Je vais moi-même ordonner que l'on ferme ma porte pour tout le monde, n'est-il pas vrai ?

ARMAND.

A présent, Monsieur, c'est mon avis : nous serons plus tranquilles.

FLORIMOND, à part.

Il faut bien ménager une entrevue... Attendez-moi ; je suis à vous dans l'instant.

SCÈNE X.

ARMAND.

Comme le voilà dupe, ce pauvre oncle, vraiment je me le reproche. — Bah ! bah ! l'important est de savoir si je suis aimé.

RONDEAU.

Oncles, tuteurs se fâcheront
Contre mon innocente adresse ;
Indulgentes pour la finesse,
Les pupilles m'excuseront.

L'art est un crime, on le sait bien ;
Mais dans un si tendre lien,
Souvent le plus adroit sait plaire ;
Et l'on a vu la plus sévère,
Blâmant l'adresse d'un amant,
Le couronner en le grondant.

Oncles, tuteurs, etc.

Sexe adoré, pardonnez-nous.
Ah! vous obtenir est si doux!
De ce moment, plus de finesse;
En jetant des fleurs sur nos jours,
L'amour remplacera l'adresse,
Et la constance les détours.

Oncles, tuteurs, etc.

C'est elle.

SCÈNE XI.

ARMAND, LAURE.

LAURE.

ARMAND! ciel!

ARMAND.

Moi-même, ma chère Laure: l'amour le plus tendre obtiendra-t-il le retour le plus heureux, le plus mérité; j'ignore vos sentimens, et j'ose demander à vos pieds...

SCÈNE XII.

ARMAND, LAURE, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Eh bien! eh bien! ne commencez donc pas sans moi.

LAURE.

Ciel!... mon oncle.

FLORIMOND.

Attendez au moins que tout soit arrangé...

ARMAND.

C'est que... nous vous attendions...

LAURE, embarrassée.

Mon oncle...

FLORIMOND.

Tu vas voir; disposons tout, fesons de la place.

TRIO.

FLORIMOND.

Vous, arrangez ce côté-là;
Vous, par ici; puis moi par là.

ARMAND, à Laure.

Lui, par ici; venez par là.

LAURE.

Je n'ose...

ARMAND, haut.

Au moins, Mademoiselle,
Va nous aider.

FLORIMOND.

Il le faut bien.

ARMAND.

Vous l'entendez : il le faut bien.

LAURE.

Oui, je l'entends.

FLORIMOND.

Il le faut bien.

ARMAND, à part.

Oui vraiment, tout ceci sans elle
Ne vaudrait rien.
Daignerez-vous, Mademoiselle,
Me seconder...

(A Laure qui approche.)

Que de bonté!

FLORIMOND, ironiquement.

Que de bonté!
Vous pouvez bien, en vérité,
Tout seul arranger ce côté;
Moi, par-ici, j'ai besoin d'elle,

Vous, arrangez ce côté-là.

LAURE.

Ce côté-là?

FLORIMOND.

Vous, celui-ci.

ARMAND.

Moi, celui-ci.

FLORIMOND, à Laure.

Vous, celui-là.

LAURE.

Moi, celui-là.

FLORIMOND.

Fort bien, très-bien comme cela.
Pour bien disposer tout cela,
Vous vous entendrez.

ARMAND.

Oh! sans peine

FLORIMOND.

Bon, je vais éclairer la scène.

(Il sort.)

ARMAND.

Ah! profitez de cet instant;
D'un mot rassurez votre amant.

LAURE, à part.

Qu'il est fâcheux, dans cet instant.

ARMAND.

D'un mot rassurez votre amant.

LAURE, à part.

De se contraindre en l'adorant.

ARMAND.

Il est parti, ma chère Laure,
Ah! daignez répondre à mes vœux.
Lorsqu'un seul mot peut rendre heureux,
Peut-on le refuser encore?

LAURE.

N'accusez point le cœur de Laure,
Peut-être il répond à vos vœux.

ENSEMBLE.

LAURE.

En vain un mot peut rendre heureux;
Le dire peut coûter encore?

ARMAND.

Lorsqu'un seul mot peut rendre heureux,
Peut-on le refuser encore?
Un mot...

FLORIMOND, rentre avec des flambeaux.

Tout est prêt, je commence.
Il faut ici de la prudence!

LAURE.

Il s'attriste de mon silence;
Il croit à mon indifférence.

TOUS TROIS.

Hâtons-nous ; l'heure avance :
O Dieu ! quelle est mon impatience :
Et la crainte et le bonheur
Pressent, agitent { mon / son } cœur.

LAURE.

Mais, mon oncle, expliquez-moi donc.

FLORIMOND.

Te voilà bien surprise ; c'est M. Armand qui veut bien se prêter à mes projets, et m'aider à finir ma pièce. Nous allons essayer une scène ; tu joues le rôle de la pupille.

LAURE

Moi, mon oncle ?

FLORIMOND.

C'est l'instant où l'amant s'est introduit pour tâcher de savoir s'il est aimé ; le tuteur n'en sait rien encore, il faut que le jeune homme l'apprenne devant lui ; tu vas nous donner tes idées, et comme c'est toi qui fais la pupille, c'est à toi de trouver un moyen. Voilà ton rôle.

LAURE.

Mais, mon oncle, il s'agit de faire un aveu : moi, je ne vois pas trop comment... C'est embarrassant ; et puis, supposé que la jeune

personne ait un secret penchant pour le jeune homme, est-ce qu'elle doit convenir?...

FLORIMOND.

Mais c'est à elle à faire ses réflexions.

ARMAND.

Rien de plus facile, et puis, sans parler tout-à-fait directement, n'y a-t-il pas cent manières plus heureuses ou plus adroites; un regard, un mot...

FLORIMOND.

Certainement, te voilà en scène... C'est-ça... Le jeune homme est ici, nous supposons le tuteur à cette place, un peu en arrière; le jeune homme vient de faire entendre qu'il aime.

ARMAND.

Sans doute, qu'il aimera toujours, toute sa vie; qu'il n'aspire qu'à posséder le cœur et la main de la jeune personne. Il y a peut-être des obstacles; mais avant de chercher à les détruire, il faut qu'il sache s'il est aimé: c'est à cela qu'il faut qu'elle réponde.

FLORIMOND.

Sans doute.

LAURE.

Mais elle doit-être embarrassée, surprise: et moi... je crois que voilà tout.

FLORIMOND.

Mais le jeune homme n'en serait pas plus avancé, avec sa ruse.

LAURE.

Se trahir par hasard, sans y penser, encore passe; mais, mon oncle, quand on réfléchit, on ne peut pas comme cela dire; je vous... je crois... et puis devant témoin encore.

FLORIMOND.

A la bonne heure, le témoin gêne; mais il ne peut pas s'en aller.

ARMAND.

Il faut donc, pour bien faire, prendre une manière détournée.

FLORIMOND.

Et parbleu, ma romance, ma chère Laure, ma romance, voilà l'instant de la placer; tu vas la chanter, et l'on pourra voir.

LAURE.

Mais, mon oncle, chanter.

ARMAND.

Votre oncle a raison, Mademoiselle, ne vous en défendez plus, daignez chanter la romance... Et puis il faut de la musique dans cette scène; tenez l'amant est là très-at-

tentif; il ne perd ni un geste, ni un regard; il attend l'arrêt qui doit décider de son bonheur.

FLORIMOND, allant au piano.

Et moi, d'ici, je fais le public, et j'observe pour faire mes remarques.

ARMAND.

Mais restez donc.

FLORIMOND.

Pas du tout, supposez que je suis là; et puis il faut que j'accompagne, je fais aussi l'orchestre; allons,

LAURE.

Comme le cœur me bat.

FLORIMOND.

Comment?...

LAURE.

La peur, mon oncle: vous savez bien que je ne chante jamais devant... quelqu'un.

FLORIMOND.

Point de réflexions, fais ce qu'on te dit.

COUPLETS.

LAURE.

Ah! pour l'amant le plus discret,
Un sentiment profond et tendre,

Voulût-on même s'en défendre,
Ne peut long-tems rester secret,
A chaque instant le cœur révèle
Qu'enfin on a su le toucher;
Le soin qu'il prend pour le cacher,
Malgré lui toujours le décèle. (*bis.*)

FLORIMOND.

Pas mal : elle y met du sentiment. Le second couplet, allons, le second couplet.

LAURE.

Hélas! il arrive un moment
Où le cœur, lassé de se taire,
Laisse pénétrer un mystère
Qu'il voudrait cacher vainement;
Il dit, en résistant encore,
Tous mes efforts sont superflus,
Mon secret ne m'appartient plus;
Il est à l'objet que j'adore. (*bis.*)

ARMAND.

Oh! Mademoiselle, c'est charmant!...

FLORIMOND.

Voilà mes deux vers de tantôt, la romance est en situation.

ARMAND.

Mais est-ce que dans votre plan l'amant ne répond rien?

FLORIMOND.

Bon, quelle folie! et la prudence donc?

ARMAND.

C'est impossible, je ne suis pas de votre avis. Il faut que l'amant réponde sur l'air de la romance, et comme il est transporté de ce qu'il vient d'entendre, il prend seulement le mouvement un peu plus vif.

O moment heureux, enchanteur!
Comment exprimer mon délire?
L'ardeur que cet aveu m'inspire
Enivre mes sens et mon cœur.
Enfin, je l'éprouve moi-même,
Par ces mots, leur tendre douceur!...
Aimer, c'est rêver le bonheur,
Être aimé, c'est le bonheur même. (*bis.*)

FLORIMOND

Pas trop mal! Puisque vous voulez que le jeune homme chante, il chantera; mais comme nous sortons d'une situation un peu calme, il faut réchauffer, ranimer la scène; ainsi, tout de suite, colère du tuteur, qui a saisi à la fois le sens donné aux couplets, et des regards entre les amans. Il s'approche d'eux, tout en fureur; Laure s'enfuit, la pupille effrayée s'enfuit... par là...

ARMAND.

L'amant affectant une fausse frayeur, se sauve par-là, de même...

FLORIMOND, arrêtant Armand qui veut suivre Laure.

Non, non, par ici; — pour le couplet, je vous le passe; mais... par exemple, sur ce point, je ne vous cèderai pas. La décence théâtrale, le bon sens, tout veut que la maîtresse et l'amant ne se sauvent pas du même côté; ils doivent être séparés comme ceci.

ARMAND.

Les voilà donc de chaque côté du théâtre! et sûrement bien tristes.

FLORIMOND.

Je vous laisse à penser; le tuteur est au milieu, sur le devant de la scène.

ARMAND.

Au moins de loin les amans se font des signes d'intelligence derrière le tuteur.

FLORIMOND.

Oui, parbleu; et cela pendant un monologue du tuteur, que la situation indique...

ARMAND.

A merveille: mais il n'y a pas à reculer; il faut à présent marcher; la situation entraîne, commande; comme nous supposons que le tuteur a découvert l'amour des jeunes gens,

il doit réfléchir, sentir l'impossibilité de résister plus long-tems; d'ailleurs, il est bon, indulgent; les amans s'approchent de lui petit-à-petit, comme cela.

FLORIMOND, ironiquement.

Le tuteur s'attendrit!...

ARMAND.

Alors ils se jettent à ses pieds... il les relève et les unit?

FLORIMOND, les relevant.

Vous dites donc qu'il les relève et les unit?

ARMAND.

Il n'y a pas d'autre dénouement.

FLORIMOND.

Il les relève... et ne les unit pas!... Il faut rendre la chose plus morale...

ARMAND.

Comment!

FLORIMOND.

Le tuteur, qui, jusque-là, n'a paru qu'un homme faible, qui avait des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, a tout vu, tout entendu... Il n'a point été la dupe de la finesse de l'amant: et voilà à-peu-près comme il lui parle... Monsieur, la poésie a ses licences, et l'adresse des

bornes qu'on ne doit jamais franchir... On peut bien devenir amoureux d'une jeune personne; on peut désirer de l'épouser, et prendre pour l'obtenir des moyens que la délicatesse admet... Mais s'introduire par un moyen coupable dans une famille honnête, (*Ici les jeunes gens reculent doucement.*) séduire un cœur, jeune, sans expérience, sans l'aveu de l'oncle sensé dont il dépend, profiter d'un goût, peut-être d'une manie particulière qu'il a, pour le placer dans une position embarrassante; de plus, mettre sa nièce du complot... lui donner le conseil perfide et coupable d'entraîner ce bon oncle (qui l'aime tendrement) dans une situation ridicule qu'elle partage sans s'en douter. Voilà, Monsieur, une conduite impardonnable! Eh! qui vous dit, Monsieur, vous qu'on doit traiter d'inconsidéré, pour ne pas vous donner un titre plus fâcheux... qui vous dit qu'il n'y a pas un obstacle invincible au lien que vous désirez...

ARMAND.

Ciel!

FLORIMOND.

Dès-lors sentez-vous toute l'inconséquence de votre conduite? Retirez-vous, Monsieur; que ceci vous serve de leçon; et sachez que ce que l'on doit le plus respecter, c'est la jeunesse et l'innocence.

ARMAND, se retirant.

Il a raison. Je n'ai rien à opposer à ses justes reproches.

LAURE, retournant à sa chambre.

Je vois bien qu'il n'est plus d'espérance.

FLORIMOND.

Eh bien! vous vous en allez tout-à-fait... attendez donc; il y a encore une scène.

ARMAND, revenant.

Quoi, Monsieur!

FLORIMOND.

Sans doute. Comme l'amant dit qu'il s'en va, il reste : c'est la règle; comme la pupille dit qu'elle n'a plus d'espérance, elle en a... Enfin, comme le tuteur dit que rien ne pourra le calmer, l'attendrir... il se calme, il s'attendrit.

ARMAND.

Serait-il possible.

FLORIMOND.

Très-possible... Ce n'est pas un méchant homme que notre tuteur... il n'a voulu que donner une leçon utile aux jeunes gens. Tout-à-l'heure ils étaient à ses pieds; à-présent il leur tend les bras, et ils les aime mieux là, contre son cœur, qu'à ses genoux : chacun a son goût...

LAURE, ARMAND.

Que de bontés !... Quel bonheur...

FLORIMOND.

Et pour rendre la chose plus touchante, l'oncle unit pour jamais Laure et Armand; car c'était depuis long-tems son dessein; il ne fallait pas vous donner tant de peine... C'était dans mon plan.

ARMAND.

Quoi, Monsieur!

FLORIMOND.

Oui, mon ami; il leur assure tout son bien, en leur répétant pour morale de la pièce, qu'il est bien fait de chercher le bonheur, mais toujours par des moyens qui ne blessent ni la décence ni la délicatesse.

VAUDEVILLE.

LAURE.

Maintenant l'ouvrage est fini;
Désormais chez nous point de scènes
Toute nouvelle intrigue ici,
Ne nous causerait que des peines;
Heureux, par un amour constant,
Mettant vos leçons en pratique,
Restons toujours au dénoûment
De l'Opéra-Comique. } (bis.)

FLORIMOND.

Les nouveaux feseurs d'opéras
Croyent en dépit de Thalie,
Par des tombeaux et du fracas
Enrichir la scène appauvrie;
On y voit sombre habillement,
Cri, désespoir, douleur antique;
Par-là, souvent au dénoûment,
L'auteur seul est comique. } (*bis.*)

ARMAND, au public.

Trois auteurs auront trois fois torts
S'ils tombent en votre présence;
Mais, s'ils ont fait un triple effort,
Doublez au moins votre indulgence;
Surtout en ce fatal moment,
Écartant un peu la critique,
N'attristez pas le dénoûment
De l'Opéra-Comique. } (*bis.*)

FIN DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LE PRISONNIER,

OU

LA RESSEMBLANCE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE CHANTS;

PAR M. ALEXANDRE DUVAL;

MUSIQUE DE DELLA MARIA.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Favart, le 25 janvier 1798.

ET 8

PERSONNAGES.

BLINVAL.
LE GOUVERNEUR.
GERMAIN.
MURVILLE.
MADAME BELMONT.
ROSINE.
UN VALET.
UN CAPORAL.

La scène est à Sorrento, près de Naples.

LE PRISONNIER,

OU

LA RESSEMBLANCE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une salle proprement meublée; au côté droit de la scène, à la première coulisse, est une porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSINE, seule.

Tandis que maman est chez le Gouverneur, allons à la croisée du petit escalier; j'entendrai peut-être chanter mon prisonnier du château. C'est bien mal à ce Gouverneur de retenir en prison un si joli garçon.

SCÈNE II.

GERMAIN, ROSINE.

GERMAIN, en dehors.

Hola! eh! quelqu'un.

ROSINE.

Qui nous arrive ?

GERMAIN, parlant dans la coulisse.

Apportez ma valise, prenez soin de mon cheval, et qu'on nous prépare à souper à tous les deux.

ROSINE.

Chez qui croyez-vous être ?

GERMAIN.

Chez madame Belmont, veuve aimable, riche, qui a une fille, la perle du canton, dont je me fais gloire d'être l'humble serviteur.

ROSINE.

Et qui êtes-vous, Monsieur ?

GERMAIN.

L'ambassadeur de l'amour, le courier de l'hymen. Vous voyez en moi le fidèle valet du capitaine Murville, Germain, pour vous servir.

ROSINE.

Ah ! vous venez de la part de notre cousin Murville... Je vais envoyer chercher ma mère, vous l'attendrez ici. (*A part.*) Profitons de ce dernier moment pour faire un tour à notre croisée.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

GERMAIN.

Pourquoi diable monsieur Murville m'a-t-il fait prendre les devants? Qui le retient à Naples? Oh! je m'en doute, c'est l'emprisonnement de son ami Blinval, de cet étourdi qui manquant à la subordination... L'affaire est très-grave! Mais comme cet officier s'est toujours distingué, comme mon maître n'a point oublié qu'il lui sauva la vie dans la dernière bataille, il fera tout pour obtenir la liberté de cet imprudent jeune homme. Eh! mais, c'est dans ce pays qu'il est détenu : il habite le château de Sorrento; si je pouvais le voir... Oh! les ordres sont trop sévères.

SCÈNE IV.

BLINVAL, GERMAIN.

BLINVAL.

(Il est en veste jaune à la hussarde, il a les cheveux retroussés et en désordre, la cravatte nouée négligemment; il est enfin dans ce désordre décent que l'on admet à la scène. — Il arrive par la porte qui est à la première coulisse.)

Cet appartement-ci vaut l'autre. Est-ce un

rêve. (*Il fait le tour de l'appartement.* (Passer d'une prison dans un séjour, enchanteur! Je m'y perds.

GERMAIN, sans voir Blinval.

Il est fou, étourdi ; mais il est aimable.

BLINVAL.

Qui pourrait jamais s'imaginer que cette maison agréable communique à la plus odieuse prison.

GERMAIN.

Moi, je l'aime ce monsieur Blinval ; il est gai !

BLINVAL.

Blinval ! qui m'appelle ?

DUO.

GERMAIN.

Oh ciel ! ma surprise est extrême.

BLINVAL.

Mais c'est lui, j'en suis certain.

GERMAIN.

C'est monsieur Blinval, lui-même.

BLINVAL.

C'est ce maraud de Germain.

GERMAIN.

Dites, par quelle aventure
Vous êtes dans la maison?

Je vous croyais, je le jure,
Dans une étroite prison.

BLINVAL.

Dis-moi par quelle aventure
Je suis dans cette maison?
Le Gouverneur, je t'assure,
Me croit toujours en prison.

GERMAIN.

Je n'entends rien, je vous jure,
A ce singulier jargon.

BLINVAL.

Tu sauras mon aventure;
Mais dis-moi vite le nom
Des maîtres de la maison.

GERMAIN.

Vous êtes chez une dame;
Veuve d'un monsieur Belmont;
C'est une assez bonne femme,
On le dit dans ce canton.

BLINVAL.

Si tu connais la famille,
Dis-moi, sans perdre de tems,
N'a-t-elle pas une fille
Qui n'a pas plus de seize ans.

GERMAIN.

Elle s'appelle Rosine
Et brille de mille attraits;
Mais je vois à votre mine
Que vous avez vu ses traits.

BLINVAL.

O trop heureuse aventure!
En dépit de ma prison :
Je verrai, je te le jure,
La fille de la maison.

GERMAIN.

Quelle est donc cette aventure ?
Il devrait être en prison :
Je n'entends rien, je le jure,
A son singulier jargon.

GERMAIN.

Mais enfin contez-moi par quel prodige je vous trouve ici?

BLINVAL.

Oh! c'est vraiment un prodige. Écoute : confiné dans une des salles basses de la grande tour, là, près du fossé, je vis un jour à une petite fenêtre de cette maison, une jeune fille; elle avait les yeux fixés sur moi; son attention me flatta; je lui témoignai ma reconnaissance, en improvisant quelques méchants couplets. Tous les jours nouveaux regards, nouvelles chansons. Sa vue, le désir de la liberté me rendirent ma prison insoutenable. Dans un de ces momens d'ennuis, d'impatience, je brisai l'un des misérables meubles qui décorent ma triste demeure. Parmi ces débris, un papier frappe mes yeux, je l'ouvre et je lis ; *A l'infortuné qui me remplacera.* — Si tu veux tu

liberté, me dit-on, elle est en ton pouvoir. J'ai habité dix ans cette même chambre, l'honneur m'y retenait; mais l'amour prit le soin d'adoucir ma prison. Toi que les mêmes motifs ne peuvent retenir, apprend qu'une secrète issue peut te conduire à la maison voisine. — Il m'indique alors les moyens de sortir, je lève sans beaucoup d'efforts une dalle de pierre; je descends, je parcours un étroit souterrain, je remonte bientôt, une porte se présente; j'en presse le bouton, le ressort part et je me trouve dans l'appartement voisin, sans savoir où je suis, ce que je ferai, ce que je dirai et comment tout cela finira.

GERMAIN.

Et c'est dans cette chambre que vous êtes arrivé?

BLINVAL, lui montrant du doigt.

Celle-là même. — C'est une chambre à coucher.

GERMAIN, allant à la porte et l'ouvrant.

Cette issue qui communique de cette chambre à votre prison, serait-elle connue!

BLINVAL.

Cela n'est pas probable. — Elle est masquée par une glace.

GERMAIN, réfléchissant.

Ah? c'est une femme qui par amour... En

effet, j'ai entendu dire à votre ami Murville que madame Belmont avait acheté cette maison d'une jeune dame... La porte secrète, le souterrain... tout s'explique. — Mais qu'allez-vous devenir ? votre intention est-elle de vous dérober ?

BLINVAL.

Aucunement. — Ainsi que mon prédécesseur, l'honneur me retient au château ; mais je veux comme lui que l'amour adoucisse les rigueurs de ma détention.

GERMAIN.

Et croyez-vous que madame Belmont soit d'humeur ?

BLINVAL.

Il est vrai qu'elle ne consentira jamais... Mais, tais-toi, qui t'amène à Sorrento ?

GERMAIN.

Un mariage. — Votre ami Murville est le cousin de madame Belmont. Depuis longtems ils étaient divisés par un procès ; ils ont été obligés de s'écrire à ce sujet. Les premières lettres ont été froides, les secondes plus honnêtes ; dans les troisièmes, on a parlé d'arrangemens, d'amour ; bref ils sont convenus de terminer à l'amiable par un mariage de raison.

BLINVAL.

C'est charmant. Et quand doit-il arriver?

GERMAIN.

Il ne m'a pas dit le jour, je l'ai devancé pour des affaires particulières...

BLINVAL.

Et se sont-ils vus quelquefois?

GERMAIN.

Jamais.

BLINVAL.

Ils ne se sont pas vus! Je suis sauvé; me voilà en pied dans la maison.

GERMAIN.

Que dites-vous donc?

BLINVAL.

Tu ne m'entends pas; afin de n'être pas chassé et resserré peut-être dans une étroite prison, je me fais passer pour Murville; on m'accueille, on me reçoit, on me fête...

GERMAIN.

Et l'on vous épouse peut-être?

BLINVAL.

Oh! je sais respecter les droits de l'amitié; mais je verrai ma charmante inconnue, je lui parlerai; enfin; je respirerai au moins quelque tems un air plus libre et plus pur.

GERMAIN, il commence à faire nuit.

Oui, l'on visitera votre prison, on ne trouvera personne, on découvrira l'issue...

BLINVAL.

On ne vient qu'une fois par jour m'apporter ma nourriture, et d'ici à demain midi...

GERMAIN.

Mais cette ruse peut-elle réussir ? Vêtu de la sorte, dans ce négligé de prison, pouvez-vous passer pour le capitaine ?

BLINVAL.

Mon histoire est toute faite. J'ai été pillé par des voleurs, ils ne m'ont rien laissé.

GERMAIN.

Vous n'êtes jamais embarrassé, vous avez réponse à tout; mais ma délicatesse.

BLINVAL.

Peut se payer. Cinquante louis pour le secret.

GERMAIN.

Et vous prenez tout sur votre compte.

BLINVAL.

Sois tranquille.

GERMAIN.

Soit. Tout nous seconde. Les domestiques

sont absens, ils sont allés chercher madame Belmont; on croira que pendant ce tems vous êtes arrivé; mais on vient, c'est notre veuve : attention, et commençez votre rôle.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, Mme BELMONT.

Mme BELMONT, précédée d'un domestique qui porte des lumières; il les met sur la table.

C'EST vous sans doute, Messieurs, qui demandez à me parler.

GERMAIN.

Oui, Madame, c'est moi qui venait joyeusement vous annoncer l'arrivée de M. Murville; mais... ô ciel!...

Mme BELMONT.

Vous m'effrayez... Lui serait-il arrivé quelque accident? parlez...

GERMAIN.

Hélas! Monsieur, parlez vous-même, car je n'en ai pas le courage.

Mme BELMONT.

Quoi! c'est vous, mon cousin?

BLINVAL.

C'est moi-même, ma cousine ; mais vous voyez dans quel état...

Mme BELMONT.

Quel est donc ce malheur ?

BLINVAL.

L'amitié, l'amour, le désir, tout me pressait d'arriver, lorsque les voleurs...

Mme BELMONT.

Des voleurs !...

BLINVAL.

Oui, des voleurs... m'ont arrêté à quelques lieues d'ici.

GERMAIN.

Quelques momens plus tard, je partageais son sort.

Mme BELMONT.

Des voleurs !...

TRIO.

BLINVAL.

Dans les détours du bois prochain,
Tantôt, de mon coursier agile,
Je guidais le pas incertain ;
L'amour me montrait votre asile
Et charmait l'ennui du chemin.

MADAME BELMONT, riant.

L'amour lui montrait cet asile
Et charmait l'ennui du chemin.

GERMAIN.

A mentir comme il est habile !
L'amour le guidait en chemin.

BLINVAL.

Tout-à-coup à ma vue
Se montrent vingt brigands ;
Vingt glaives effrayans
Me ferment l'avenue.

MADAME BELMONT.

Vingt glaives effrayans ?
Que mon ame est émue !

GERMAIN.

Des verroux effrayans
Lui fermaient l'avenue.

BLINVAL.

Alors, je les attends ;
Et soudain mon épée
Est de leur sang trempée.
En vain j'entends
Les juremens,
Les hurlemens
De ces brigands.

GERMAIN.

Ah ! comme il ment !

BLINVAL.

Je me défends avec courage;
Pan, pan, pan, pan.

MADAME BELMONT.

Ah! quelle affreuse image!
J'en tremble en ce moment.

GERMAIN.

Ah! quel affreux carnage
Il fait en ce moment!

BLINVAL.

Mais le nombre m'accable;
Le crime est le plus fort:
La troupe impitoyable
Me laissant là pour mort,
Prend son butin coupable,
Et s'enfuit sans remords.
Si la céleste providence,
Pour notre hymen sauva mes jours,
A vos pieds je promets d'avance
De les consacrer aux amours.

MADAME BELMONT.

Si la céleste providence
A daigné conserver vos jours.
Elle a protégé l'innocence,
Ah! c'est ce qu'elle fait toujours.

GERMAIN.

Je ris de cette confiance:
Qu'elle apporte à tous ses discours;

Mais, hélas! à son innocence
Elle ne croira pas toujours.

Mme BELMONT.

Quel accident fâcheux! mais comment se fait-il que vous n'êtes point blessé?

BLINVAL.

Ces misérables, après m'avoir terrassé, m'ont dépouillé. L'approche de quelques cavaliers les a forcés de fuir. J'ai trouvé dans ces voyageurs des secours prompts; et à quelque fatigue près, il ne me reste aucun souvenir de ma triste aventure.

Mme BELMONT, à part.

Il est plus jeune que je ne croyais. Je prends bien de la part...

BLINVAL.

Je m'attendais à cette réception. Votre bonté...

Mme BELMONT.

Une dernière lettre a dû vous prouver l'estime particulière que je fesais de vous.

BLINVAL, à part.

Ahi! (*A madame Belmont.*) Ne parlons pas de cela devant... Le plus pressé est, je crois, de trouver les moyens de m'avoir un habit décent; car, en vérité, je n'ose me regarder; j'ai l'air...

GERMAIN, à part.

D'un échappé de prison.

Mme BELMONT.

Ce bourg est misérable, et il sera difficile... Mais je n'y songe pas : mon frère, à son dernier voyage, a laissé dans son appartement quelques habits... S'ils pouvaient vous convenir...

BLINVAL.

Quels qu'ils soient, ils me conviendront.

Mme BELMONT, à Germain.

Dites à ma fille qu'elle vous ouvre le cabinet bleu ; là, vous prendrez tout ce que vous jugerez convenable à votre maître.

(Germain sort.)

SCÈNE VI.

Mme BELMONT, BLINVAL.

Mme BELMONT.

Maintenant que nous voilà seuls, nous pouvons parler de nos affaires.

BLINVAL.

Sans doute ; mais dans cet instant, je suis

encore tout étourdi de mon aventure. Ces diables de voleurs m'ont dérangé la cervelle.

Mme BELMONT.

Je le conçois.

BLINVAL.

D'ici à quelques jours je ne serais pas étonné de répondre tout de travers à vos questions.

Mme BELMONT.

Oh! elles se borneront à savoir si vous êtes d'avis d'envoyer une procuration au notaire.

BLINVAL.

Oui... oui; c'est assez mon avis.

Mme BELMONT.

Vous consentez donc à garder la métairie?

BLINVAL.

La métairie! Eh bien, oui; gardons la métairie. Je ne vois pas d'inconvénient à garder la métairie.

Mme BELMONT.

Mais alors quels seront les avantages de ma fille? elle a des droits...

BLINVAL, vivement.

Les plus grands : c'est un enfant si aimable; sa physionomie est si tendre, si douce, si belle, si intéressante...

Mme BELMONT.

Quel transport ! et comment savez-vous tout cela ? vous ne l'avez pas encore vue.

BLINVAL, à part.

Etourdi ! (*Haut.*) C'est d'après le portrait que Germain m'en a fait tantôt ; mais, si vous m'en croyez, cousine, nous laisserons-là notre procès.

Mme BELMONT.

Il n'est pas question du procès.

BLINVAL.

Ah ! ce n'est donc pas du procès !... Je vous l'ai dit d'avance, j'ai la tête si frappée...

Mme BELMONT.

Eh bien ! laissons cela.

BLINVAL, d'un air tendre.

Parlons de nous : cela vaudra beaucoud mieux.

Mme BELMONT.

J'y consens. D'ailleurs vos lettres marquées au coin de la sagesse, me permettent toute franchise. Sans nous être jamais vus, nous nous connaissons beaucoup ; quelque chose m'étonne de votre part.

BLINVAL.

Quoi donc ?

Mme BELMONT.

Je m'attendais, d'après vos lettres mêmes, à trouver dans mon cousin un homme mûr, un homme de quarante ans au moins, et vous avez l'air tout jeune.

BLINVAL.

Il est vrai que je suis assez frais pour mon âge. Au reste, ce n'est pas un grand malheur.

Mme BELMONT, souriant.

Non. Cependant comme la raison et l'amitié ont plus de part à notre union que l'amour, je serais presque tentée de regarder votre jeunesse comme un défaut.

BLINVAL.

Comme un défaut! toutes les femmes ne pensent pas comme vous.

Mme BELMONT.

Écoutez :

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage;
Vieilles femmes, jeunes maris
Feront toujours mauvais ménage.
On ne voit point le papillon
Sur la fleur qui se décolore;
Rose qui meurt cède au bouton,
Les baisers de l'amant de Flore.

Ce lien doit être plus doux,
Pour un vieillard qu'amour enflamme ;
On voit souvent un vieil époux
Être aimé d'une jeune femme.
L'homme à sa dernière saison
Par mille dons peut plaire encore :
Ne savons-nous pas que Titon
Rajeunit auprès de l'Aurore ?

BLINVAL.

Aux époux unis par le cœur,
Le tems fait blessure légère ;
On a toujours de la fraîcheur,
Quand on a le secret de plaire.
Rose, qui séduit le matin,
Le soir peut être belle encore :
L'astre du jour, à son déclin,
A souvent l'éclat de l'aurore.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, GERMAIN.

GERMAIN, apportant une redingote brune.

MADAME, je n'ai trouvé dans l'appartement que ce vêtement.

BLINVAL.

Je n'oserai me permettre,

Mme BELMONT.

Il le faut bien. Vous, préparez cet appartement, c'est celui de votre maître.

BLINVAL, à part.

O bonheur! c'est là qu'aboutit l'issue secrète...

Mme BELMONT.

Je vous laisse. Je vais prévenir ma fille de votre arrivée. Vous savez qu'un beau-père...

BLINVAL.

J'ose me flatter qu'elle ne verra pas son beau-père de très-mauvais œil.

Mme BELMONT.

Je vais l'engager à vous rendre ses devoirs.

BLINVAL, riant.

Ah! ses devoirs! vous me ferez plaisir.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

GERMAIN, BLINVAL.

BLINVAL, devant la glace de l'appartement, se dispose à prendre l'habit et remet sa cravatte.

ALLONS, Germain, vite, à ma toilette. Ne

me trouves-tu pas maintenant un air plus posé, plus raisonnable ?

GERMAIN.

L'air raisonnable ! ah ! Monsieur, vous ne l'aurez jamais.

BLINVAL.

Je veux pourtant devenir plus sensé.

GERMAIN.

Comment ferez-vous ?

BLINVAL.

Je me marierai. Il faut faire une fin. Six mois de retraite forcée m'ont appris à réfléchir.

GERMAIN.

Il le fallait bien : vous n'aviez que cela à faire.

BLINVAL.

C'est à cette intéressante Rosine, qui fut seule ma consolation, que je prétends offrir et ma main et mon cœur. Oh ! il est tems de s'amender.

RONDEAU.

Oh ! c'en est fait je me marie ;
Je veux vivre comme un Caton.
S'il est un tems pour la folie,

Il en est un pour la raison.
Par le mariage
Une fille sage,
Peut dans mon ménage
M'offrir le bonheur.
Bientôt cette belle
Et douce et fidèle,
Sait fixer près d'elle
Mes pas et mon cœur.

Oh! c'en est fait, etc.

Chez moi tout prospère:
Cette épouse chère
Me rendra le père
D'aimables enfans.
Ma main les caresse;
Bientôt leur jeunesse
Donne à ma vieillesse
Les plus doux instans.

Oh! c'en est fait, je me marie;
Je veux vivre comme un Caton;
S'il est un tems pour la folie;
Il en est un pour la raison.

GERMAIN.

Voilà de beaux projets: mais en attendant cette réforme, combien comptez-vous rester dans la maison?

BLINVAL.

Le plus long-tems que je pourrai. Le ciel seconde ma ruse, car, tu le vois, on m'a donné l'appartement qui communique à la tour. Toutes les fois que ma présence y sera nécessaire, je m'enfermerai dans ma chambre; je retournerai à ma prison; j'en reviendrai, sans que personne, tant ici qu'au château, puisse jamais découvrir et la porte secrète et le souterrain qui m'y conduisent.

GERMAIN.

Mais, M. Murville arrivant, on connaîtra la supercherie, on me chassera, on vous emprisonnera.

BLINVAL.

Je ne risque rien, moi, mon sort ne peut pas devenir plus rigoureux; et dussé-je ne passer qu'un jour dans cette maison agréable, dussé-je ne dire qu'un mot à l'aimable Rosine, c'est un instant de plaisir qui me paraît d'autant plus doux, que je le dérobe à mon mauvais destin.

GERMAIN.

Mais moi qui suis en liberté, et qui, grâce au ciel, n'ai point de maîtresse, je risque fort, en servant vos projets, d'aller vous rejoindre en prison.

BLINVAL, vivement.

J'en serais enchanté, tu me tiendrais compagnie.

GERMAIN.

Belle consolation! Mais on vient; c'est votre belle-fille.

BLINVAL.

Belle! c'est le mot.

GERMAIN.

Vous n'avez plus besoin de moi. Vous voilà installé dans la maison; moi je vais m'installer dans l'office.

SCÈNE IX.

ROSINE, BLINVAL.

ROSINE.

Voici celui qui doit être mon beau-père... Approchons.

BLINVAL.

Quelle sera sa surprise! Elle ne pourra jamais croire que je suis ce prisonnier... dont les romances... Elle m'a vue de si loin. Tâchons de savoir d'abord si je suis aimé.

ROSINE.

O ciel ! dois-je en croire mes yeux !

BLINVAL.

Qu'avez-vous donc, ma belle fille ?

ROSINE, à part.

Voilà ses traits, voilà ses yeux.

BLINVAL.

J'ai peut-être un air de famille.

ROSINE.

Qui voit l'un, les voit tous les deux,
Doux effets de la ressemblance :
Mon cœur s'émeut en le voyant.

BLINVAL, à part.

Tant de beauté, tant d'innocence
Me rendront à jamais constant.

(Haut.)

Aimerez-vous votre beau père :

ROSINE.

Je n'en sais rien, en vérité.

(A part.)

Oh ! que mon cœur est agité !

BLINVAL, à part.

Comme son cœur est agité !

(Il lui prend la main.)

Mon bonheur sera de vous plaire ;
Chère Rosine, je veux un jour
Être digne de votre amour.

ROSINE.

Je sens mon cœur qui palpite ;
Ses traits, sa voix, tout est là ;
Mais il bat encor plus vite !
Je n'entends rien à tout cela.

BLINVAL.

Je sens mon cœur qui palpite,
Quand je tiens cette main-là ;
Mais il bat encor plus vite !
Je comprends bien fort cela.

ROSINE.

Si je ne l'avais pas vu ce matin à la fenêtre de sa prison, je crois...

BLINVAL, à part.

Comme elle me regarde ! quel danger de lui avouer... Mais voici ma future... Soyons prudent.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, Mme BELMONT.

Mme BELMONT.

Je viens vous prévenir, mon cousin, que nous avons ce soir un convive.

BLINVAL.

Et qui donc ?

Mme BELMONT.

Oh ! un ami de la maison, le vieux Gouverneur du château.

BLINVAL.

Le Gouverneur !

Mme BELMONT.

Il vient de me faire dire qu'il viendrait souper avec nous sans façon. Il désire faire connaissance avec un militaire de votre mérite.

BLINVAL.

Comment ! le Gouverneur ? quel contretems !

Mme BELMONT, à sa fille.

Cours donner des ordres, et fais en sorte que le souper soit digne de nos convives.

(Pendant cette petite scène, Rosine regarde Blinval avec attention. Sa mère est obligée, par un geste, de lui réitérer son ordre. Elle sort en regardant toujours le jeune militaire.)

ROSINE.

Oh ! c'est étonnant : comme il lui ressemble !

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

BLINVAL, Mme BELMONT.

Mme BELMONT.

N'êtes-vous pas ravi de voir que dès le premier jour de votre arrivée?...

BLINVAL.

Oh! certainement; on me fait beaucoup d'honneur; mais, dans ce moment, je suis tellement fatigué... Vous sentez qu'après mon aventure... après avoir tenu tête à vingt brigands, on a besoin de repos.

Mme BELMONT.

Nous nous mettrons de bonne heure à table. Vous devez avoir de l'appétit?

BLINVAL, patelinant.

Tenez, j'aurais désiré souper seul avec vous; là, en famille. Aux termes où nous en sommes, sur le point d'être unis... un tiers gêne toujours. On ne peut pas se dire de ces choses...

Mme BELMONT, riant.

Oh! nous aurons le tems de nous voir en tête-à-tête.

BLINVAL.

Il n'importe. Si nous voulons parler d'affaires... du procès... et puis... de notre métairie.

Mme BELMONT.

Oh ! vous savez bien que votre tête affaiblie me défend...

BLINVAL.

Aïe !

Mme BELMONT.

Puisque ce souper vous déplaît tant, je vais écrire... Mais il n'est plus tems, car le voici.

BLINVAL, à part.

Tenons-nous ferme ; le Gouverneur me connaît à peine : de la hardiesse et je me tire d'affaire.

(Il se détourne et feint de lire des papiers.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR, en habit bleu galonné, culotte noire, bas blancs, perruque blanche.

Salut à l'aimable voisine.

Mme BELMONT.

Je ne vous attendais pas d'aussi bonne heure.

BLINVAL, à part.

Recueillons-nous pour soutenir le choc.

LE GOUVERNEUR, à madame Belmont.

Si j'étais le maître, je rendrais notre voisinage plus commode; j'aurais bientôt détruit la barrière qui nous sépare, et je ne serais pas obligé de faire un long détour. Mais la sûreté du château exige... Dites-moi, ma voisine, est-ce là M. Murville?

Mme BELMONT.

C'est lui-même.

LE GOUVERNEUR.

Voulez-vous me présenter à lui? Il sera charmé de voir un vieux militaire qui a bien servi la patrie, et qui jouit gaîment des souvenirs de sa jeunesse.

Mme BELMONT.

Mon cousin, voilà monsieur le Gouverneur...

BLINVAL.

Ah! pardon, j'étais distrait...

LE GOUVERNEUR.

C'est moi qui vous dérange, et je suis fâché... (*Il passe du côté de Murville en le sa-*

luant, il se relève, le fixe et s'arrête étonné.) Mais... ah!... je... c'est singulier,... C'est là M. Murville?

Mme BELMONT.

Sans doute.

LE GOUVERNEUR.

Ah! mon Dieu! Je n'en reviens pas.

BLINVAL, à part.

Voilà le moment critique.

LE GOUVERNEUR, à part.

Oh! si je n'étais pas sûr que je le tiens sous la clef...

BLINVAL.

Par quelle raison, Monsieur, me fixez-vous de la sorte?

Mme BELMONT.

En effet, Gouverneur, je suis étonnée.....

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi, ma chère voisine, mais c'est que Monsieur me rappelle les traits d'un officier que j'ai peu vu, à la vérité, mais me les rappellent tellement... Ah! ah! ah! Qui ne s'y tromperait pas? ah! ah! ah!

BLINVAL.

Et cet officier?...

LE GOUVERNEUR, d'un ton sérieux.

Est, au moment où je vous parle, entre quatre gros murs, là... à deux pas de nous, dans la grande tour. Oh! si celui-là s'évade jamais, je lui pardonne de bon cœur.

BLINVAL, à part.

Je me souviendrai de la promesse.

Mme BELMONT.

Vous le traitez donc bien sévèrement?

LE GOUVERNEUR.

Mes ordres l'exigent. Mais, au reste, je tâche d'adoucir sa situation, j'obéis ponctuellement; mais comme on ne m'a jamais défendu d'être humain, je m'acquitte de ce devoir autant que je le puis, c'est le beau côté de mon emploi.

Mme BELMONT.

Et quel est le nom de votre prisonnier?

LE GOUVERNEUR.

Blinval. Un jeune militaire, à-peu-près de l'âge de Monsieur.

BLINVAL.

Blinval! Je le connais : nous servons dans le même corps.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! n'est-il pas vrai que vous vous ressemblez?

BLINVAL.

Oh! beaucoup. Au régiment, on nous prenait toujours pour les deux frères.

LE GOUVERNEUR

Je le crois. Cependant vous êtes mieux; vous avez l'air plus raisonnable vous; l'autre au contraire est un étourdi, je le crois même un peu fat.

BLINVAL.

Ah! vous croyez...

LE GOUVERNEUR.

Ne parlons pas de cela. Je ne dois pas en dire du mal. Il est malheureux, il le sera peut-être un jour davantage.

BLINVAL.

Quoi! vous pensez que son affaire...

LE GOUVERNEUR.

Cela ne s'arrangera pas...

Mme BELMONT.

Tant pis!

BLINVAL.

Oh! tant pis en effet, car j'ai pour lui beaucoup d'attachement.

LE GOUVERNEUR.

Parbleu! puisque vous êtes son ami, il me

vient une idée qui vous fera plaisir, ainsi qu'à lui...

Mme BELMONT.

Quoi donc ?

LE GOUVERNEUR.

Il faudra me garder le secret, car je risque de me compromettre par ce que je veux faire.

BLINVAL.

Quel est votre projet?

LE GOUVERNEUR.

De vous faire souper ce soir même avec votre ami Blinval, hein!...

BLINVAL.

Moi!

Mme BELMONT.

L'idée est bonne et je vous en remercie pour mon cousin.

BLINVAL.

Quoi! vous voulez?...

LE GOUVERNEUR, lui prenant la main.

C'est une preuve d'estime que je veux vous donner.

BLINVAL, embarrassé.

Vous êtes bien bon. — (*A part.*) Quel embarras! (*Haut.*) Mais il m'est impossible de voir

ce Blinval dont vous parlez; nous avons eu ensemble une querelle violente...

LE GOUVERNEUR.

Bah! pour quelque amourette, je gage! Je raccommoderai tout cela.

BLINVAL.

Non, Monsieur, il m'est impossible.

LE GOUVERNEUR.

Oh! vous avez beau dire; d'ailleurs je serai bien aise de voir si cette ressemblance est aussi parfaite que je le soupçonne. Allons, vous le verrez, c'est une chose décidée.

BLINVAL.

Non, je ne consentirai jamais.

LE GOUVERNEUR.

Faut-il pour une bagatelle,
Dans Blinval voir un ennemi :
Médiateur de la querelle,
Je prétends vous rendre un ami.

BLINVAL.

Non, c'est un fat, un étourdi,
Je ne veux point le voir ici.

LE GOUVERNEUR.

Comme vous, tantôt je l'ai dit :
Oui, c'est un fat, un étourdi,
Mais vous allez, grâce à mon zèle,

Tous deux vous embrasser ici.

(A madame Belmont.)

Qu'en dites-vous, ma voisine?
Mon projet n'est-il pas bon?

BLINVAL.

Non, non, non, non,

LE GOUVERNEUR.

Je vois que Monsieur badine,
Mais bientôt j'aurai raison.
Allons, je vais de ce pas
Chercher notre militaire.

(A Blinval qui veut le retenir.)

Oh! ne me retenez pas,
Je veux terminer l'affaire;
Laissez, laissez-moi donc faire.

BLINVAL.

Ah! bon Dieu! quel embarras!

LE GOUVERNEUR, à madame Belmont.

C'est une bonne aventure,
Ce souper sera plaisant.
Oh! je ris de la figure
Qu'ils vont faire en se voyant.

BLINVAL.

J'enrage de la figure
Que je fais dans cet instant.

LE GOUVERNEUR, sortant.

Adieu : je vous rejoins dans six minutes

BLINVAL.

Non, je ne souffrirai pas...

SCÈNE XIII.

Mme BELMONT, BLINVAL.

Mme BELMONT.

Il est déja bien loin.

BLINVAL, à part.

Je n'ai qu'un seul parti à prendre, retournons à ma prison.

Mme BELMONT.

Cela fera bien plaisir à cet infortuné Blinval...

BLINVAL, avec une colère feinte.

Blinval! Ne m'en parlez pas : son nom seul me met en colère; mais comme je ne puis l'empêcher de venir chez vous, je sais ce qu'il me reste à faire, je me retire.

Mme BELMONT.

Quoi! vous voulez nous fuir?

BLINVAL.

Madame, ne me retenez pas, je suis dans une fureur. (*A part.*) Eh! vite par le souterrain. Il arriverait quelque sanglante catastrophe; le plus prudent est d'aller me coucher.

Je vous souhaite bien le bon soir. (*Il prend un flambeau; il entre vivement dans sa chambre où il s'enferme.*)

SCÈNE XIV.

Mme BELMONT.

Quel emportement! quels éclats indécens! Je croyais trouver dans monsieur de Murville plus de complaisance, plus de politesse. Ne pas savoir se prêter à une intention louable, me répondre avec colère, sortir brusquement! Ah! mon cousin, ce n'est pas là ce que m'annonçaient vos lettres; que votre conduite est différente de votre style! mais je ne suis pas encore votre épouse. Si l'intérêt de ma fille, le désir de voir finir un procès éternel, m'ont fait consentir à vous donner la main, ce ne sera qu'autant que j'aurai l'espoir de trouver le bonheur dans une telle union.

SCÈNE XV.

ROSINE, Mme BELMONT.

ROSINE.

Te voilà bien seule, maman; qu'as-tu donc fait de ta compagnie?

Mme BELMONT.

Monsieur Murville s'est retiré dans son appartement.

ROSINE.

Il est donc indisposé?... Ah! tant pis!

Mme BELMONT.

Non, il se porte bien; mais il a trouvé plus commode d'aller se coucher.

ROSINE.

Mais cela n'est pas trop galant pour un homme qui désire être ton époux.

Mme BELMONT.

Il ne l'est pas encore...

ROSINE.

Ainsi tous mes préparatifs pour le souper sont inutiles?

Mme BELMONT

Une autre personne le remplace. Le gouverneur a cru trouver de la ressemblance entre monsieur Murville et l'un des prisonniers, et il a conçu l'idée bizarre de les réunir.

ROSINE, vivement.

Quoi! ce prisonnier que... Oh! ils se ressemblent vraiment, c'est à s'y méprendre.

Mme BELMONT.

Et comment sais-tu qu'ils se ressemblent?

ROSINE, embarrassée.

Oh! c'est que... j'ai entendu dire.... Ah! tenez, maman, je vais vous avouer tout; car aussi bien je ne peux pas mentir.

Mme BELMONT.

D'où connais-tu donc ce militaire?

ROSINE.

Tous les jours je le vois de la fenêtre du petit escalier; là je l'entends aussi chanter. Ses romances expriment ses peines; il regrette sa liberté, il se plaint que tout l'abandonne dans la nature; et moi, par compassion, je l'abandonne le moins que je puis.

Mme BELMONT.

Ta naïveté me touche; loin de te blâmer de ta pitié en faveur d'un infortuné, je t'en sais gré; mais il faut qu'elle ait des bornes. Plaindre ce jeune homme est ton devoir; l'aimer serait une imprudence.

ROSINE, vivement.

Oh! je ne l'aime pas, maman; (*Tendrement.*) mais je le plains beaucoup.

ROMANCE.

Lorsque dans une tour obscure,
Ce jeune homme est dans la douleur;
Mon cœur guidé par la nature.

Doit compâtir à son malheur.
Si j'entends sa plainte touchante,
Je reste triste tout le jour.

(La mère fait un mouvement.)

Maman ne soit pas mécontente,
La pitié n'est pas de l'amour.

Quand à la fenêtre discrète,
J'écoute ses plaintifs accens,
D'intérêt ma bouche est muette,
Je crois toujours que je l'entends,
Je resterais-là quand il chante
Toute la nuit et tout le jour.
Maman ne soit pas mécontente;
La pitié n'est pas de l'amour.

Un jour sa romance était tendre,
Elle enchanta tous mes esprits;
Je ne cherchais point à l'apprendre,
Et sans le vouloir je l'appris.
Depuis ce tems-là, je la chante;
Je la répète nuit et jour.

Mme BELMONT, en hochant la tête.

Nuit et jour!

Maman ne soit pas mécontente;
La pitié n'est pas de l'amour.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR, BLINVAL.

BLINVAL, en entrant. Il a l'uniforme d'officier de chasseurs ; il est sans épée.

Je suis encore tout étourdi de ma prison !

ROSINE.

C'est lui-même.

Mme BELMONT.

Oh ! il ressemble vraiment...

ROSINE.

Je vous l'avais bien dit..

LE GOUVERNEUR.

Ma chère voisine, je vous présente un vertueux cénobite, qui a renoncé au moins pour quelque tems aux vanités de ce monde.

Mme BELMONT.

Il aurait pu choisir un hermitage plus agréable.

BLINVAL, pendant toute cette scène a un ton doux et sensible.

C'est sous les auspices de mon gouverneur, que j'ose prendre la liberté de me présenter à vos yeux.

LE GOUVERNEUR.

Finissons tous ces complimens. Profitez du bon tems, jeune homme; oubliez pour un moment vos chagrins et ne songez qu'à rire.

BLINVAL.

On a bientôt oublié ses peines à la vue d'aussi doux objets !

ROSINE.

N'est-il pas vrai, maman, qu'il est aimable?

LE GOUVERNEUR.

Mais je ne vois point M. Murville ! se refuse-t-il encore à revoir son ami ?

BLINVAL.

J'espère qu'une querelle de jeunesse ne me fera point perdre son amitié.

LE GOUVERNEUR.

Fi donc ! tous les jours ! parmi les militaires, il s'élève de ces petites divisions, mais ils se raccommodent le verre à la main; nous ferons de même. Si vous avez tort, il vous grondera, nous vous gronderons, vous l'embrasserez et tout s'arrangera.

Mme BELMONT.

Je crains bien que vous ne puissiez pas réussir dans votre entreprise.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi donc!

Mme BELMONT.

Il refuse absolument de se trouver avec Monsieur.

BLINVAL, avec l'expression feinte d'une grande douleur.

Ah! bon Dieu!

Mme BELMONT.

J'ai voulu vainement calmer ses transports; il s'est retiré furieux dans son appartement, il s'y est même renfermé.

ROSINE.

Oh! notre cher cousin ne me paraît pas avoir un trop bon caractère.

BLINVAL.

Que vous m'affligez! J'espérais que le tems, mon infortune, le respect qu'on doit à de pareils médiateurs, auraient pu calmer sa répugnance à me voir. Ah! s'il est vrai que j'aie quelques torts envers lui, je suis prêt à les expier par les excuses les plus sincères et l'aveu même de mes fautes.

ROSINE, à part.

Bon jeune homme! il m'attendrit. (*Haut: étourdiment d'abord, ensuite d'une voix ti-*

mide.) Mon dieu, Monsieur, que vous devez vous ennuyer dans cette vilaine tour !

BLINVAL, la fixant avec tendresse.

Ma captivité me paraît quelquefois supportable ; il est des momens où l'imagination m'offre des objets si agréables.

ROSINE, à part.

C'est moi qui suis l'objet agréable.

LE GOUVERNEUR, à madame Belmont.

Et vous dites qu'il s'est retiré dans son appartement ? cela me contrarie, je ne le cache pas... J'aurais voulu juger du plus ou du moins de ressemblance.

Mme BELMONT, souriant.

Oh ! Monsieur me paraît beaucoup plus jeune.

ROSINE.

Il a la voix bien plus douce.

LE GOUVERNEUR.

Et il est plus grand au moins d'un bon pouce ; mais il nous serait si facile de décider la chose ! Indiquez-moi son appartement, et je vais...

Mme BELMONT.

Voilà la porte.

LE GOUVERNEUR.

Blinval, secondez-moi ; assiégeons-le. Morbleu ! nous le forcerons peut-être à la capitulation.

QUATUOR.

LE GOUVERNEUR.

Frappons ! oui, à sa porte.
Répondez-nous, répondez-nous.

ROSINE, LE GOUVERNEUR, MADAME BELMONT.

Enfin, il faudra bien qu'il sorte,
S'il ne veut pas nous fâcher tous.

BLINVAL.

Moi, je doute beaucoup qu'il sorte,
Là dessus, j'en sais plus que vous.

LE GOUVERNEUR, MADAME BELMONT.

Ah ! Monsieur, parlez-lui, de grâce ;
Avouez vos torts envers lui ;
Alors il faudra, quoi qu'il fasse,
Qu'il vous les pardonne aujourd'hui.

BLINVAL.

Vous le voulez, je veux vous plaire.
Vous verrez qu'il me dira non.
Murville est un bon caractère
Qui veut toujours avoir raison.

LE GOUVERNEUR, ROSINE, MADAME BELMONT.

Mais voyez ce bon caractère
Qui veut toujours avoir raison.

BLINVAL, auprès de la porte.

Ah! ne sois point inexorable,
Blinval implore son ami...
Si je fus un instant coupable,
Dois-je en être toujours puni?

TOUS.

S'il ne fut qu'un instant coupable,
Doit-il être toujours puni?

BLINVAL, à part.

Le tout est vraiment admirable.
Mais comment finira ceci?

LE GOUVERNEUR.

Amis, il faut faire silence,
J'entends, je crois, qu'il nous répond.

TOUS.

Silence! on croit qu'il nous répond.

BLINVAL, à part.

On s'imagine qu'il répond.

TOUS.

Silence!

(Après un instant de grand silence.)

BLINVAL.

O ciel! il a dit non!

LE GOUVERNEUR.

Quoi! vous croyez qu'il a dit non?

MADAME BELMONT.

Quoi! vous croyez qu'il a dit non?

ROSINE.

Je n'ai point entendu le non.

BLINVAL.

Oh ! renoncez à sa clémence,
Je suis certain qu'il a dit non.

LE GOUVERNEUR.

C'est là ce Murville aimable
Que l'on m'avait tant vanté ?
Par ma foi ! qu'il aille au diable ?
Laissons-là cet entêté.

BLINVAL.

Oh ! Murville est fort aimable,
Vous en seriez enchanté ;
Vraiment c'est un très-bon diable,
Quand il n'est pas entêté.

MADAME BELMONT.

Voilà ce Murville aimable
Que l'on m'avait tant vanté ;
Oh ! je deviendrais coupable
D'épouser un entêté

ROSINE.

Voilà ce Murville aimable
Que l'on nous avait vanté ;
Ma mère serait coupable
D'épouser un entêté.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, UN CAPORAL.

LE CAPORAL.

Commandant, un étranger désire vous parler. Il est porteur d'ordres relatifs au prisonnier Blinval.

LE GOUVERNEUR.

Ah! diable! ceci devient sérieux. Il faut que vous retourniez sur-le-champ à votre prison. Il serait imprudent à moi...

BLINVAL.

Que je suis malheureux! il faut donc renoncer déjà au plaisir de vous voir?

ROSINE.

Moi, je suis désolée de ce contre tems.

BLINVAL, vivement.

Serait-il vrai!

LE GOUVERNEUR.

Allons, mon ami, dites adieu à ces dames, et suivez le caporal.

Mme BELMONT.

Nous espérons de la bonté du Gouverneur le plaisir de vous revoir bientôt.

LE GOUVERNEUR, au Caporal.

Remettez le prisonnier à l'endroit où je l'ai pris. Je ne vais pas tarder à vous suivre.

BLINVAL.

Adieu, Mesdames.

ROSINE, en soupirant.

Adieu.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté BLINVAL.

LE GOUVERNEUR.

Mauvaise affaire ! mauvaise affaire !

Mme BELMONT.

Quoi ! vous croyez que ces paquets vous annoncent quelque chose de fâcheux pour ce jeune homme ?

ROSINE.

Maman, j'en serais inconsolable !

LE GOUVERNEUR.

Ah ! il a fait une grande étourderie : il a manqué à la subordination. C'est mal ! c'est mal ! Ces diables de jeunes gens ont des têtes... il croient, parce qu'ils sont très-braves, qu'ils ont toutes les vertus militaires. Moi, j'ai servi

trente-quatre ans, et morbleu! je défierais qu'on eût une pareille faute à me reprocher. Qui obéit bien, commande bien : aussi vous n'avez qu'à voir comme tout marche dans le château; ah! ah!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Quelqu'un demande à parler à M. le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Allons, affaire sur affaire! je n'ai pas un moment à moi.

Mme BELMONT.

C'est sans doute l'étranger du château : ne le faites pas attendre plus long-tems; qu'on le fasse entrer. En nous retirant, nous vous laisserons la liberté de vous entretenir avec lui.

ROSINE, à part.

Moi, cela m'inquiète trop; il faut que je les écoute, et que je sache au moins le sort de mon prisonnier.

(Elle se cache et écoute.)

SCÈNE XX.

MURVILLE, LE GOUVERNEUR, ROSINE, cachée.

MURVILLE, en surtout d'officier, même uniforme que Blinval.

Je vous demande pardon, M. le Gouverneur, si je vous poursuis jusque dans cette maison; mais apprenant le nom de la personne chez qui vous étiez, je n'ai pas cru être indiscret en venant vous y trouver.

LE GOUVERNEUR.

De quoi s'agit-il, Monsieur?

MURVILLE.

De me remettre un de vos prisonniers. Je vous apporte l'ordre qui le met en liberté.

LE GOUVERNEUR.

Soyez le bien venu. On ne me fait jamais plus de plaisir qu'en venant avec de pareils ordres. Oui, ventrebleu, je suis content quand je peux dire à quelqu'un de mes malheureux pensionnaires : allons! vive la joie, mon ami! bon voyage! Souvenez-vous de moi, mais ne me revenez pas.

MURVILLE.

Je suis impatient de me procurer le même plaisir, et si vous voulez, nous irons de suite.

LE GOUVERNEUR.

Volontiers. Mais d'abord, voyons l'ordre.

MURVILLE.

Il est en bonne forme.

LE GOUVERNEUR, lisant.

Blinval! ah que je vous embrasse, Monsieur! vous êtes un bien digne homme, si vous saviez le plaisir que vous me faites...

ROSINE, sortant de sa cachette, courant et sautant de joie.

Blinval! Ah! que je suis contente!

MURVILLE, se retournant au cri de Rosine.

Qu'est-ce donc! Cette jeune personne est... Sans doute... Partons vite; nous reviendrons dans cette maison qui ne me sera pas longtems étrangère. Mais avant de penser à moi, mon devoir, devoir sacré pour mon cœur, est d'essuyer les pleurs de mon ami, et de le rendre au bonheur.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'avons pas de tems à perdre; il est précieux quand il s'agit de rendre un homme à la liberté.

(Ils sortent tous les deux.)

SCÈNE XXI.

ROSINE, Mme BELMONT.

ROSINE.

Maman! maman!

Mme BELMONT, entrant.

Quoi donc! qu'est-il arrivé?

ROSINE.

Un étranger est venu. O l'honnête homme! la probité est peinte sur sa figure. Il a parlé au Gouverneur, il lui a remis des paquets... avec des papiers, et puis un ordre... Ensuite l'étranger a parlé de son amitié, de la maison; enfin, le fait est que je suis dans le ravissement de tout ce que j'ai entendu.

Mme BELMONT.

Et moi, je ne t'entends point.

ROSINE.

Je parle assez clairement pourtant. Ils sont maintenant à le chercher.

Mme BELMONT.

Le chercher! qui donc?

ROSINE.

Le prisonnier qui chante de si jolies romances, M. Blinval!

Mme BELMONT.

Tu me fais plaisir de m'apprendre cette heureuse nouvelle.

ROSINE, voyant le prétendu Murville qui ouvre doucement la porte.

Oh! le voilà ce mauvais caractère, il ne lui convient plus de bouder.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, BLINVAL.

BLINVAL, en redingotte brune et les cheveux dans le même état qu'à sa première entrée.

Eh bien! cet intéressant Blinval est-il encore dans la maison! dites-moi, Mesdames, et je m'en fuis. Oh! je ne veux rien déranger.

ROSINE, avec humeur.

Il doit vous faire fuir! Oui, Monsieur, il y est encore.

Mme BELMONT.

Je suis vraiment étonné, mon cousin, de la manière dont vous agissez avec nous; je croyais mériter plus d'égards.

BLINVAL.

Ne me grondez pas; je vous jure que dans

ce moment-là, je ne pouvais pas agir autrement.

ROSINE.

Voilà une excellente excuse.

BLINVAL.

Vous m'en voulez aussi, ma petite cousine ?

ROSINE.

Oh ! beaucoup, mon grand cousin.

Mme BELMONT.

Le Gouverneur a été très-piqué de votre départ subit ; cela annonçait un mépris...

BLINVAL.

Nous nous reverrons.

Mme BELMONT.

Il a vainement heurté à votre porte, vous n'avez pas seulement daigné lui répondre.

BLINVAL.

J'ai répondu comme je l'ai dû.

Mme BELMONT.

Oui, par un *non* très-sec.

ROSINE.

Et ce M. Blinval qui avait la bonté de vous appeler son ami, de vous demander pardon...

fi ! il faut n'avoir pas de sensibilité pour avoir pu lui résister.

BLINVAL, à part.

Son dépit me charme !

Mme BELMONT.

Le Gouverneur était d'autant plus fâché de votre départ, qu'il s'était fait un plaisir de votre ressemblance avec son prisonnier.

ROSINE, d'un ton très-piqué.

De la ressemblance ! oh ? il y en a bien peu entre vous deux. Il suffit de vous voir un seul instant chacun, pour trouver une très-grande différence.

BLINVAL, riant.

Une très-grande différence !

ROSINE.

Sans doute, et ce n'est pas moi toujours qui prendrai l'un pour l'autre, je vous en avertis.

BLINVAL.

Je vois que Blinval a su captiver votre estime ?

ROSINE, avec vivacité.

Oui, Monsieur, je l'estime beaucoup ; maman l'estime, le Gouverneur l'estime, nous l'estimons tous.

BLINVAL.

Vous croyez me faire beaucoup de peine en me montrant tout l'intérêt que vous prenez à lui ?

ROSINE.

Il le mérite. Il est doux, honnête, sensible, et surtout il n'est point rancuneux, boudeur.

Mme BELMONT.

Rosine, le dépit vous emporte.

BLINVAL.

Oh ! laissez-la dire, je vous en prie.

Mme BELMONT.

Aussi c'est votre faute. Maintenant que vous voilà de sang-froid, vous avouerez...

BLINVAL.

Je n'avouerai rien. Je peux avoir tort, mais je ne me trouverai jamais avec ce Blinval ; c'est un homme que je ne peux pas voir ; qu'il m'est impossible d'envisager.

Mme BELMONT.

Vous le haïssez donc bien !

BLINVAL.

Au point que s'il se présente jamais devant moi, je ne puis vous promettre, sans crainte

d'être taxé de suffisance, que je le ferai sauter par les fenêtres.

ROSINE.

Vous! oh! il ne vous craint pas; vous dites tout cela parce que vous savez bien qu'il est en prison : s'il arrivait, vous changeriez de ton.

BLINVAL.

Oui, mais il n'arrivera pas.

ROSINE.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur; il viendra ce soir même souper avec nous, car il a sa liberté.

BLINVAL, hors de lui-même.

Comment? que dites-vous? est-il possible?

ROSINE.

(Blinval court dans l'appartement, et saute de joie,)

Oui, dussiez-vous en enrager, il a sa liberté.

FINALE.

BLINVAL.

Quoi! Blinval a sa liberté?
Ah! ne trompez pas mon attente.

ROSINE, MADAME BELMONT.

Oui, Blinval a sa liberté,
De quel trouble il est agité!

BLINVAL.

Oh! cette nouvelle m'enchante,
De plaisir j'en perds la raison.

ROSINE, MADAME BELMONT.

Aurait-il perdu la raison!

BLINVAL, à Rosine.

Pardonnez, fille trop aimable,
En vous aimant je suis coupable,
De vous j'implore mon pardon.

ROSINE.

Que dit donc mon futur beau-père?
Quoi! c'est à moi qu'il prétend plaire!
Mais il a perdu la raison.

MADAME BELMONT.

C'est à ma fille qu'il veut plaire;
Lui, qui dut-être son beau-père;
Mais il a perdu la raison.

BLINVAL.

Pour obtenir cette fille chérie;
Je dois embrasser vos genoux:
Je suis malheureux pour la vie,
Si je ne l'obtiens pas de vous.

ROSINE, MADAME BELMONT.

Oh! vraiment, c'est une folie,
Murville veut être {mon / son} époux.

BLINVAL.

Oui, je veux être votre époux.

BLINVAL, à Murville.

Hélas! priez votre cousine
De ne pas s'armer de rigueur ;
J'adore la belle Rosine :
L'amour seul causa mon erreur.

MURVILLE, LE GOUVERNEUR.

Il adore votre Rosine :
L'amour seul causa son erreur.

ROSINE.

L'amour seul causa son erreur.

MURVILLE.

Blinval m'a sauvé la vie :
Ma cousine, je vous supplie
De faire sa félicité.
Que le même destin nous lie :
Qu'il doive à notre bonté
Sa Rosine et sa liberté.

BLINVAL.

Que le même destin nous lie :
Que je doive à votre bonté
Ma Rosine et ma liberté.

LE GOUVERNEUR.

Que le même destin vous lie,
Et qu'il doive à votre bonté
Sa Rosine et sa liberté.

MADAME BELMONT.

Si ma Rosine lui sut plaire,
Il en fut payé de retour.

Ah! seule, puis-je être contraire
A son bonheur, à son amour.

BLINVAL.

Si Rosine me sut plaire,
Je fus bien payé de retour,
Et si je l'obtiens de sa mère;
Oh! pour moi, c'est le plus beau jour.

LE GOUVERNEUR, MURVILLE.

Si sa Rosine lui sut plaire,
Il est heureux dans son amour.
Il obtient l'aveu de sa mère :
Pour un amant c'est un beau jour.

ROSINE.

Au prisonnier, si je sus plaire,
Il en fut payé de retour,
Puisqu'aujourd'hui ma tendre mère
N'est point contraire à notre amour.

TOUS.

Qu'une chaîne fortunée
Acomplisse tous { vos / nos } vœux;
Et que ce double hyménée
Fasse aujourd'hui quatre heureux.

FIN DU PRISONNIER.

MAISON À VENDRE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE CHANT,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

MUSIQUE DE DALAYRAC,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, rue Favart, le 23 octobre 1800.

PERSONNAGES.

MADAME DORVAL.
LISE, nièce de madame Dorval.
FERVILLE, voisin de madame Dorval.
VERSAC, jeune poëte.
DERMONT, jeune compositeur de musique.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe dans une maison de campagne, à quinze lieues de Bordeaux.

MAISON A VENDRE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une campagne. Sur l'un des côtés du théâtre est une maison de belle apparence, dont on voit la porte cochère. Plus loin et du même côté, est une autre maison. Le théâtre est coupé par une petite barrière à l'anglaise, qui indique que le devant de la première maison est un petit enclos interdit seulement aux voitures. Dans cet enclos et en face de la porte de la première maison, est un bosquet avec une table de pierre et des chaises de jardin. Une grande affiche de maison à vendre est collée près de la porte de la première maison, de manière à être vue du public.

Mme DORVAL, FERVILLE.

(Ils sortent de la première maison, qui est celle de madame Dorval.)

Mme DORVAL.

Votre proposition est une insulte.

FERVILLE.

Mais, ma chère voisine !

Mme DORVAL.

Il y a trois mois que vous m'avez offert d'acheter ma maison ; et maintenant que je vous la laisse au prix que vous m'en avez donné, vous m'offrez à peine la moitié de la valeur de cette propriété !

FERVILLE.

C'est une chose toute simple, et qui se fait tous les jours.

Mme DORVAL.

Parmi vos pareils.

FERVILLE.

Il fallait accepter mes propositions dans le tems.

Mme DORVAL.

Excellente raison !

FERVILLE.

La maison est mal située.

Mme DORVAL.

A ce que vous dites.

FERVILLE.

Vous voyez que personne ne se présente pour l'acheter.

Mme DORVAL.

Grâce à vous, qui déprisez mon bien, pour l'avoir à meilleur compte.

FERVILLE.

Si vous en trouvez davantage, je vous conseille de le laisser.

Mme DORVAL.

Je m'arrangerai de façon qu'il ne restera pas à un arabe comme vous.

FERVILLE.

On est toujours un arabe quand on songe à ses intérêts.

Mme DORVAL.

Vous songez aux vôtres, aux dépens de ceux d'autrui.

FERVILLE.

Chacun agit à sa manière... Acceptez-vous mes propositions ?

Mme DORVAL.

Non, encore une fois, non.

FERVILLE.

A votre aise : vous vendrez votre maison si vous le pouvez.

Mme DORVAL.

Sans rancune... Vous verrez... Qu'il vienne

un acquéreur; et s'il en croit mes conseils... les avantages que vous retirez de mon voisinage... Il suffit; je m'entends. Adieu.

FERVILLE, en s'en allant.

Elle a beau dire, la maison me restera.

SCÈNE II.

Mme DORVAL.

Oh! le méchant homme!.... je suis d'une colère!.... moi qui comptais sur le prix de cette vente pour doter cette bonne petite nièce... Elle ne se mariera pas; ce n'est pas un grand malheur... Mais ce Ferville... Ah! je donnerais plutôt ma maison au premier venu que de la laisser à ce juif... Allons trouver mon notaire, qu'il arrange toute cette affaire à sa fantaisie: peu m'importe, ce pays me déplaît: retournons à Paris dès demain, dès aujourd'hui. (*Elle appelle à la porte de la maison.*) Lise! Lise! Maudite maison!... J'avais bien besoin de venir tout exprès pour la vendre! Lise! Venez donc, Mademoiselle! vous n'arrivez jamais quand on vous appelle!

SCÈNE III.

LISE, Mme DORVAL.

LISE.

Vous êtes fâchée, ma tante ?

Mme DORVAL.

Oui, Mademoiselle, je suis fâchée, très-fâchée.

LISE.

Qu'ai-je donc fait ?

Mme DORVAL.

Ce que vous avez fait! être jolie comme cela, et n'avoir pas de dot!

LISE.

Ma tante, j'ignore...

Mme DORVAL.

Ah! vous ignorez que vous ne vous marierez pas. — Non, Mademoiselle, vous n'aurez pas de dot, et on ne se marie pas sans dot; apprenez cela.

LISE.

Mais je ne songe point à me marier.

Mme DORVAL.

Propos de votre âge. — Le tems vient où

l'on pense autrement. Oh ! le méchant voisin !

LISE.

Que vous a-t-il fait ?

Mme DORVAL.

Comment ! ce qu'il m'a fait ! il m'empêche de vendre ma maison ; vous ne prenez aucun intérêt à ce qui me touche ; l'argent de cette vente devait un jour être votre dot... Mais vous êtes si étourdie ! tout mon bien est en viager ; en dépit de mes héritiers, je voulais vous assurer une petite fortune pour l'avenir ; mais non, Mademoiselle ne songe à rien !

LISE.

Oh ! ma bonne, mon excellente amie !

Mme DORVAL.

Oui, votre excellente amie, qui ne peut rien faire pour vous — Allons, il faut que je cause avec mon notaire, que je voie par quel moyen je pourrais... Il demeure au bout du village... Je vais... Rentre, et dispose tout pour notre départ.

LISE.

Quoi, ma tante ! nous retournons à Paris ? Oh ! tant mieux !

Mme DORVAL.

Quelle joie! j'en devine le motif. Vous espérez y retrouver un certain jeune homme qu'on appelle Dermont, que je ne connais pas, mais qui vous fesait la cour; je sais tout.

LISE.

Oh! je serais bien fâchée de le revoir.

Mme DORVAL.

Un jeune fou, qui ne sait faire que des opéras.

LISE.

Qui pense plus à ses ouvrages qu'à moi.

Mme DORVAL.

C'est peut-être un mauvais sujet.

LISE.

Très-mauvais sujet! il ne m'a pas écrit une seule fois.

Mme DORVAL.

Tu as bien fait de l'oublier.

LISE.

Oh! je n'y pense plus du tout. — Oh! ma ma chère tante, si vous l'eussiez connu, vous l'eussiez aimé: il est doux, prévenant, honnête, sensible... et un talent! il est mipos-

sible d'entendre sa musique, sans éprouver un plaisir... un trouble...

Mme DORVAL.

Hem?...

LISE.

Aussi je serais bien fâchée de l'épouser jamais.

Mme DORVAL.

S'il avait eu quelque fortune, j'aurais pu consentir...

LISE.

Ah! moi, je n'y consentirais pas; j'ai de la fierté dans le caractère.

Mme DORVAL.

Mais unir des jeunes gens sans bien! que ferait cet étourdi, pour sa femme? de la musique? en effet, voilà une petite femme bien heureuse.

LISE.

Oui, de la musique... En effet, c'est très-intéressant!... De grâce, ne m'en parlez plus; son nom seul me met en colère; c'est un ingrat, un traître, un perfide; et si je le revois jamais... Retournons bien vite à Paris.

Mme DORVAL.

J'y consens. Va commencer tous les pré-

paratifs pour notre départ; allons, allons, ne songes plus à ce Dermont. — Crois-moi ne te marie pas, reste fille, tu en seras plus heureuse et moi aussi.

SCÈNE IV.

LISE.

Certainement, je suivrai ses conseils. L'ingrat, ne pas m'écrire une seule lettre! — Il m'avait pourtant juré qu'il m'aimerait toujours.

AIR.

Fiez-vous aux discours des hommes,
Croyez aux constantes amours :
Oh! pauvres femmes que nous sommes.
Oui, l'on nous trompera toujours!

Ah! je crois entendre encore
Dermont, ce perfide amant
Il me jure qu'il m'adore,
Qu'il sera toujours constant :
Moi, je crois à son langage,
A ses sermens, à ses vœux,
Et l'infidèle m'outrage,
Sans doute, par d'autres feux.

Fiez-vous aux discours des hommes, etc.

Ah! fuyons un dieu volage;
Et, plus sage désormais,
Sachons, par le badinage,
D'amour éviter les traits.
Dans lui, tout est imposture;
Il vous charme, en vous frappant.
Et l'on chérit sa blessure
Dont on se plaint en riant.

Fiez-vous aux discours des hommes,
Croyez aux constantes amours:
Ah! pauvres femmes que nous sommes!
Oui, l'on nous trompera toujours!

Ah! des jeunes gens sur la route! l'un d'eux s'approche... Rentrons dans la maison. Ah! ces hommes... on les fuit; mais on y pense toujours.

(Elle rentre dans la maison à l'instant où Versac paraît dans le fond du théâtre.)

SCÈNE V.

VERSAC, DERMONT.

VERSAC.

Cet endroit me paraît agréable. — Nous pouvons laisser passer ici la grande chaleur du jour; arrive donc, traîneur impitoyable!

DERMONT, paraissant à son tour.

Mais nous sommes ici dans un enclos qui tient à cette maison!

VERSAC.

Tu es toujours d'une timidité ridicule. Est-il défendu à de pauvres piétons de chercher un abri contre la chaleur?

DERMONT.

Mais on peut croire que nous sommes...

VERSAC.

Des fripons, peut-être? Là, de bonne foi, en avons-nous la mine? ce maintien, cet habit... D'ailleurs, que peut-on nous dire?

DERMONT.

On peut nous prier très-poliment de sortir.

VERSAC.

Fi donc! on n'oserait faire cette injure à deux enfans chéris d'Apollon; un poëte... un musicien.

DERMONT.

Les enfans chéris d'Apollon coucheront à la belle-étoile.

VERSAC.

Ils en ressembleront davantage au dieu des arts. Songe qu'il fut réduit à garder les troupeaux.

DERMONT.

Mais, dans sa disgrâce, il dînait, au moins; et nous sommes à jeun.

VERSAC.

Ne renouvelle point nos douleurs; c'est la faute de ces maudits aubergistes... Ils nous donnaient des mémoires qui ne finissaient plus.

DERMONT.

C'est ton étourderie qui est cause de tout cela. Que je me repens de t'avoir laissé notre argent! Nous avions plus qu'il ne fallait pour faire notre route; mais Monsieur se donnait les airs de traiter les voyageurs : encore hier, cinq ou six personnes, et toujours la meilleure chère... Ces poëtes sont gourmands!

VERSAC.

Et toi, le meilleur vin!... Ces musiciens sont gourmets!

DERMONT.

Nous voilà bien! Qu'allons-nous devenir?.. Pas une obole entre nous deux, et quinze lieues encore avant d'arriver à Bordeaux!

VERSAC.

Il est vrai que notre situation n'est pas plaisante... Si nous avions quelques bijoux... Mais nous sommes trop philosophes, nous avons toujours méprisé ces bagatelles. Si nous pouvions trouver quelque amateur des arts, qui sût apprécier notre mérite, il pourrait nous

prêter une légère somme, à compte sur notre opéra.

DERMONT.

Nous lui donnerions-là un triste gage.

VERSAC.

Ah! mon collègue, songe que nous avons fondé, sur ce bel ouvrage, notre gloire et notre fortune. Allons, prenons notre parti. Asseyons-nous sous ce bosquet. Respirons ce doux zéphir... Tiens, là, nous pouvons nous rafraîchir à bon marché.

(Ils s'asseyent sous le bosquet qui est en face de la maison.)

DERMONT.

Je suis d'une humeur!

VERSAC.

Chante-moi l'air que tu fis hier au soir.

DERMONT.

Au diable!

VERSAC, parcourant son cahier.

Je finis mal mon second acte: au lieu d'envoyer promener mes personnages, je ferais mieux....

DERMONT.

De les faire mettre à table et nous aussi...

Remets ton manuscrit dans ta poche... Quand on a l'estomac vide...

VERSAC.

On a la tête plus libre. C'est le moment du travail.

DERMONT, soupirant.

Ah !

VERSAC.

Quel gros soupir ! tu me fais rire malgré moi.

DERMONT.

En effet, la chose est bien plaisante ! Que je suis donc fâché de t'avoir accompagné dans ce maudit voyage !

VERSAC.

Oh ! je t'en ai peu d'obligation ; car c'est moins par amitié pour moi que par l'espoir de retrouver le tendre objet de tes feux, qui habite les environs de Bordeaux.

DERMONT.

Et comment faire ma recherche sans un sou ?

VERSAC.

Mais, demain, nous serons chez mon oncle.

DERMONT.

Oui, nous y serons bien reçus, chez ton oncle, si j'en juge par les lettres qu'il t'écrit !

VERSAC.

Il est vrai qu'il m'en veut beaucoup de ce que j'ai quitté le commerce pour suivre la carrière des arts. Ces bonnes gens ont des préjugés... Chacun son goût; mais il suffira qu'il entende mes vers et ta musique, pour changer tout-à-coup d'opinion. Il nous recevra très-bien, j'en suis certain. Songe donc que je suis son unique héritier ; et, tout en me grondant, il se réjouit en secret de mes petits succès.

DERMONT.

Oui, nos petits succès ; surtout la dernière pièce.

VERSAC.

Comment ! tu songes encore à ce petit échec ?

DERMONT.

Cette maudite reconnaissance...

VERSAC.

Tu l'as voulue. — Je l'avais faite très-pathétique ; mais tout le monde s'est mis à rire. J'avais aussi tout ce qu'il y avait de mieux en morale : — personne n'en a voulu : *ô tems ! ô mœurs !*

DERMONT.

Ne parlons plus de tout cela, et continuons notre route.

VERSAC.

Non, je suis fatigué. Cet endroit est délicieux. — Cette verdure, ce point de vue... Ah ! quand pourrai-je habiter la campagne ! Je suis né pour les plaisirs tranquilles. C'est une chose décidée. Si notre pièce réussit, j'achète tout de suite un petit château.

DERMONT.

Ah ! tu vas continuer tes plaisanteries ?

DUO.

VERSAC.

Depuis long-tems j'ai le désir
De vivre au sein de la campagne.

DERMONT.

C'est ce qu'on appelle bâtir,
Mon cher, des châteaux en Espagne.

VERSAC.

Là, retiré dans mon château,
Je coule des jours sans nuage.
Des oiseaux le tendre ramage,
Le murmure d'un clair ruisseau,
Et la fraîcheur d'un doux ombrage,
Font toujours un plaisir nouveau.

DERMONT, se moquant de lui.

Là, retiré dans ton château,
Tu coules des jours sans nuage...

VERSAC.

A l'amitié, toujours fidèle.
Chez moi, tu prends un logement.

DERMONT.

A l'amitié toujours fidèle,
Chez toi, je prends un logement.
(A part.)
Il perd la tête assurément.

VERSAC.

Pour les doux yeux de quelque belle
Je compose des vers charmans,
Embellis encor de tes chants.

DERMONT.

Ah! pour les beaux yeux de ma belle,
Tu me feras des vers charmans,
Que j'embellirai de mes chants.

VERSAC.

Tous deux jouissant de la vie,
Au sein de ce riant séjour,
Apollon, Bacchus et l'Amour
Nous verserons leur ambrosie,
Pour nous énivrer tour-à-tour.

DERMONT.

Tous deux jouissant de la vie, etc.

DERMONT.

Je suis las de ces folies : je pars ; me suis-tu ?

VERSAC.

Attends, il me vient une idée. — Un peu de hardiesse...Il est impossible que, dans un pays comme celui-ci, des jeunes gens aussi aimables que nous se passent de dîner... Ma foi, sans façon, je vais frapper à cette porte, et demander...

DERMONT.

Autre sottise !

VERSAC.

Non, les habitans de cette maison ne résisteront point à mon éloquence. Je toucherai leur cœur, je leur peindrai notre situation, je réclamerai les droits de l'hospitalité, je leur parlerai de ton amour, de mon appétit, de leur sensibilité, de mon opéra; je le lirai même, s'ils le désirent.

DERMONT.

Tu as résolu de me faire mourir d'impatience !

VERSAC, allant à la porte.

C'est décidé : où donc est la sonnette ? (*Il voit une affiche.*) Qu'est-ce que cela ?..... *Maison à vendre... Sise... Avec écurie et remise...* Comment trouves-tu ce pays

DERMONT.

Laisse-moi.

VERSAC.

Cette maison te plaît-elle? (*Dermont ne répond rien.*) Mais réponds-moi donc!

DERMONT.

Eh bien! oui, elle me plaît; finissons.

VERSAC.

Elle te plait? Je l'achète.

DERMONT.

Versac, perds-tu la tête, dis-moi?

VERSAC.

Non, la maison est bien située, un très-grand jardin, les arbres en plein rapport, écurie et remise; cela me convient, et je l'achète.

DERMONT.

Et moi, je m'en vas.

VERSAC.

Mais non, tu sais bien que je t'y donnerai un appartement.

DERMONT.

Oh! le plus fou de tous les fous!

VERSAC.

Ah ! tu crois que je plaisante ?

(Il va pour sonner, Dermont l'arrête.)

DERMONT.

Attends-toi que je vais m'opposer à cette nouvelle folie.

VERSAC, allant sonner.

Laisse donc ! Tu m'empêcheras peut-être d'acheter du bien, quand j'en aurai l'envie !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, Mme DORVAL,

(Ella va pour rentrer chez elle.)

Mme DORVAL, à Versac qui va sonner.

Qui demandez-vous, Messieurs ?

VERSAC.

Cette maison est à vendre ; je désirerais la voir.

DERMONT, à Versac.

Comment oses-tu ?

Mme DORVAL.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser ; j'en suis la maîtresse.

DERMONT.

Combien nous sommes fâchés de vous avoir dérangée !

VERSAC.

Daignez recevoir nos salutations.

Mme DORVAL, à Versac.

J'espère que cette maison vous conviendra.

DERMONT.

J'en doute.

VERSAC.

Non, la maison me convient beaucoup, le site est charmant, l'air me paraît excellent dans ce pays.

Mme DORVAL.

Il y est vif; on y a toujours bon appétit.

VERSAC.

Nous nous en apercevons.

Mme DORVAL, sonnant.

Personne ne vient nous ouvrir. — Ma nièce est certainement dans le jardin.... Mais les domestiques...

VERSAC.

Rien ne presse, ils vont venir.

Mme DORVAL.

Non, je suis impatiente. — D'ailleurs, vous êtes peut-être fatigués ?

DERMONT.

Beaucoup, Madame.

VERSAC.

Nous sommes pourtant arrivés en voiture.

DERMONT.

On le croirait difficilement en nous voyant.

Mme DORVAL.

(En regardant les pieds poudreux des voyageurs.)

En voiture ? et qu'en avez-vous fait?

VERSAC.

Nous l'avons laissée dans un village voisin.

Mme DORVAL.

Et dans quel endroit ?

VERSAC.

A l'auberge.... *du Grand-Cerf.*

Mme DORVAL.

Mais le village le plus voisin est encore éloigné, et la longueur de la route...

VERSAC.

Oui, on nous a recommandé l'exercice pour notre santé.

DERMONT.

Oh! nous devons bien nous porter; car voilà plus de cent cinquante li...

VERSAC, bas à Dermont.

Te tairas-tu ?

Mme DORVAL.

Mais, comment ferez-vous ce soir? — Si vous voulez, j'enverrai un exprès, dire à votre cocher... Le nom du village ?

VERSAC.

Son nom? Te rappelles-tu comment il se nomme? Le village de...

DERMONT.

Le village de Crac.... de Crac...

Mme DORVAL.

De Briac, voulez-vous dire?

VERSAC, lui montrant un côté.

De Briac, justement, tenez, de ce côté.

Mme DORVAL, lui montrant le côté opposé.

Non, de celui-là.

VERSAC.

Oui, oui; c'est que dans ce moment nous sommes un peu désorientés.

Mme DORVAL.

Mais on ne vient pas? (*Elle sonne encore.*) moi qui veux vous offrir quelques rafraîchissemens!

VERSAC.

Ah ! Madame, vous êtes trop honnête.

Mme DORVAL.

Vous refusez ? Ah ! je vois que vous sortez de table...

VERSAC.

Oui ; mais dans ce village de Briac, on dîne si mal !... et la longueur de la route....

Mme DORVAL, un domestique vient ouvrir.

Ah ! on vient pourtant.... Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer.

VERSAC, lui donnant la main.

Madame !

Mme DORVAL, à Dermont.

Vous restez ?

DERMONT.

Oui, Madame, je n'achète pas de maison, moi.

VERSAC.

C'est un original, la tête un peu dérangée : je vous conterai cela.

(Ils entrent.)

SCÈNE VII.

DERMONT.

Quel fou ! il est d'une hardiesse !... Je dois m'opposer à ses sottises... Je ne veux pas qu'il se joue de cette femme, qui me paraît respectable... Pourtant, je connais *Versac* : au milieu de ses étourderies, il est incapable.... Et puis, profitons du hasard qui me conduit dans cette maison : là, peut-être, on connaît les personnes qui habitent les environs, on pourra me donner des nouvelles de madame Dorval, de mon aimable Lise. Que doit-elle penser de mon silence ? Mais aussi, partir brusquement ! à peine m'écrire deux mots ! et oublier de me marquer le nom du lieu qu'elle allait habiter ! C'est dans les environs de Bordeaux, chez une tante que je ne connais pas... C'est tout ce que je sais. O ma Lise ! ma Lise ! je suis coupable à tes yeux ; et pourtant le ciel sait combien je t'aime, et combien je souffre de ton absence.

AIR.

Toujours courant après ma belle,
Ainsi qu'un jeune troubadour,
Plus amoureux, aussi fidèle,
Je souffre et chante mon amour.

Ah ! si du moins de mon absence
Lise éprouvait le déplaisir !
Mal d'amour est douce souffrance,
Quand on est deux à le sentir !

Mais seul, hélas ! loin de ma belle,
Ainsi qu'un jeune troubadour,
Plus amoureux, aussi fidèle,
Je souffre, et chante mon amour.

Partez, sur votre aile légère,
Allez, portez, tendres Zéphirs,
Au cher objet qui m'a su plaire,
Et mes chansons et mes soupirs !

Dites-lui bien que pour ma belle,
Ainsi qu'un jeune troubadour,
Plus amoureux, aussi fidèle,
Je souffre, et chante mon amour.

SCÈNE VIII.

DERMONT, VERSAC.

VERSAC.

Tout va bien, mon ami, la maison est on ne peut pas plus agréable, la maîtresse on ne peut pas plus accommodante, et tout en regardant les gros murs, j'ai aperçu une jeune personne jolie comme un ange.

DERMONT.

Mais, mon cher Versac!

VERSAC.

Vas-tu encore m'impatienter avec tes observations? Tantôt, quand la bonne tante est arrivée, ne tournais-tu pas en ridicule tout ce que je disais?

DERMONT.

Je te voyais mentir effrontément.

VERSAC.

Quel mal? oublies-tu que nous sommes près de Bordeaux? (*Gasconnant.*) et je suis du pays.

DERMONT.

Mais où tout cela te mènera-t-il?

VERSAC.

Pauvre génie? Comment, tu ne devines pas? Grâce à mes petits mensonges, on me prend pour un homme très-riche, on s'imagine que je vais acheter la maison; on entre dans les détails de sa valeur, je n'ai pas l'air de me passionner, je trouve des incommodités, je crains la dépense, il y a beaucoup à refaire... Cependant si l'on est raisonnable, le pays me plaît, et puis les *mais*.... les *si*... On craint que je ne parte... Je diffère, on veut lier connaissance, on fait préparer

un goûter, j'accepte par complaisance ; nous causons encore de l'acquisition : il est tard, la nuit vient, on nous offre des lits, nous acceptons encore : on soupe, je dois rendre réponse dans quelques jours, nous partons, nous arrivons demain à Bordeaux ; et, grâce à mon esprit, sans posséder un sou, nous trouvons un bon souper, un bon lit, et nous achetons même une maison, si tel est notre bon plaisir.

DERMONT.

Dans notre position, je ne vois rien de très-condamnable ; mais...

VERSAC.

Ah ! le souper t'attendrit.

DERMONT.

Mais je te connais, je suis certain que tu t'écarteras de ton plan, et que tu feras quelque imprudence dont nous aurons à nous repentir.

VERSAC.

Tu as toujours peur. (*Des domestiques apportent un goûter qu'ils servent sur la table de pierre qui est sous le bosquet.*) Tiens, vois-tu ce qu'on apporte ?

DERMONT.

Comment ! ici ?

VERSAC.

C'est encore une attention de ma part. — On a voulu servir ces rafraîchissemens dans la maison; mais tu étais ici; *Oreste, sans Pilade, aurait-il pu goûter?* — J'ai parlé de la fraîcheur du bosquet, du point-de-vue, et tu vois si l'on s'empresse à contenter mes désirs... On vient; c'est la bonne dame: nous priverait-on de la présence de la jeune personne? — J'y mettrai bon ordre.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, Mme DORVAL

Mme DORVAL.

Je vous demande pardon, si je ne vous offre, dans ce moment, que ces fruits et ce laitage; je ne m'attendais pas...

VERSAC.

Des façons!... c'est pour vous obéir que je prendrai quelque chose... (*Il s'assied.*)

Mme DORVAL, à Dermont.

Asseyez-vous, je vous prie.

VERSAC, à Dermont.

Allons, un peu de complaisance; tu n'as pas grand appétit, je le sais. — Mais il faut faire honneur au goûter de Madame.

DERMONT, mangeant avec avidité.

Ce laitage est délicieux.

VERSAC, à un domestique.

Du pain! je vous prie. — On a raison de dire que l'appétit vient en mangeant.

DERMONT.

Du pain! je l'éprouve aussi.

Mme DORVAL.

Je vois avec plaisir que vous trouvez bon le peu que je vous sers.

VERSAC.

Tout est délicieux!... Ces fruits sont de votre jardin?

Mme DORVAL.

Oui, de mon jardin. — Vous l'avez trouvé bien planté?

VERSAC.

Un peu à l'ancienne mode.

Mme DORVAL.

Quant à la pièce d'eau?...

VERSAC.

Superbe, la pièce d'eau! — Je vous demanderai du vin.

Mme DORVAL.

Vous n'aimez donc pas ce vieux bâtiment?

VERSAC.

Je le ferai abattre. — (*En buvant.*) C'est du Ségur excellent !

Mme DORVAL.

Ainsi nous pouvons espérer de traiter ensemble ?

VERSAC.

Oui, toutes réflexions faites, je prends votre maison.

Mme DORVAL.

Puis-je savoir maintenant si c'est avec quelqu'un du pays que je termine ?

VERSAC.

Oui, je suis de Bordeaux ; on me nomme *Versac.*

Mme DORVAL.

Versac ? Mais ce nom est très-connu.

VERSAC.

Il a quelque célébrité, j'ose m'en flatter.

DERMONT.

Oui, son nom se trouve quelquefois sur des papiers publics.

Mme DORVAL.

On connaît ce nom.... à la bourse, surtout...

VERSAC, à part.

On me prend pour mon oncle...

Mme DORVAL.

J'ignorais avoir affaire à l'un des plus riches négocians de France.

VERSAC.

Madame!

Mme DORVAL.

Si renommé par sa probité, sa franchise dans les affaires.

VERSAC.

Vous êtes trop polie.

Mme DORVAL.

Sa parole vaut un acte. — Je vous estimais sans vous connaître; et pour avoir le plaisir de traiter avec vous, j'en passerai par tous les arrangemens qui vous conviendront.

VERSAC.

Je vous laisse absolument la maîtresse de tout cela. — Vous entendez bien que je prends cette maison comme un petit pied-à-terre; car, sans me flatter, on connaît beaucoup de terres sous le nom de *Versac*.

Mme DORVAL.

Je n'en doute pas.

DERMONT.

Madame est-elle aussi de Bordeaux? (*On se lève de table.*)

Mme DORVAL.

Je suis née dans cette ville ; mais j'habite ordinairement Paris. (*A Versac.*) Il se peut que vous ayez entendu parler de madame *Dorval* ?

DERMONT.

De madame Dorval !

VERSAC.

Oui, Madame, votre nom m'est connu : je savais même, qu'arrivée de Paris depuis quelques mois, vous habitiez nos environs avec une nièce charmante.

Mme DORVAL.

Oui, j'ai profité de l'affaire qui m'attirait en ces lieux pour la faire voyager et la distraire d'un amour... Vous savez ce que c'est que la jeunesse.

VERSAC.

Oui, l'âge des passions, un amour malheureux; des obstacles... J'ai passé par-là.

DERMONT, timidement.

Et mademoiselle votre nièce, sans doute, a oublié cet amour?

Mme DORVAL.

Oh ! elle y songe encore ; mais j'espère que bientôt...

VERSAC.

Comment! vous, Madame, qui me paraissez joindre l'esprit à la bonté, vous contrariez le goût de votre nièce?

Mme DORVAL.

Oh! le choix n'est pas convenable. D'abord, elle n'a de fortune que ce qu'elle peut attendre de moi, et elle s'est avisée d'aimer un jeune homme, nommé Dermont, honnête à la vérité, mais sans bien, enfin, un musicien pauvre.

VERSAC.

Et peut-être un pauvre musicien? Je conçois pourtant que vous veuillez donner la préférence à un homme... dans les affaires... comme moi.

Mme DORVAL, lui rendant le manuscrit qui sort de sa poche.

Prenez garde: vous allez perdre ces papiers.

VERSAC, à part.

Ah! mon Dieu! mon opéra! (*Haut.*) C'est qu'ils sont de la plus grande importance...

Mme DORVAL.

Quelque mémoire, sans doute?

VERSAC.

C'est une nouvelle espèce de lettre-de-change, tirée...

DERMONT.

Sur ce qu'il y a de mieux dans Paris.

VERSAC.

Et payable à vue. — Y aurait-il de l'indiscrétion à demander à présenter ses hommages à votre aimable nièce ?

Mme DORVAL.

Je me fais un devoir de contenter votre désir. — Je vais lui faire dire... (*Madame Dorval va à la porte du pavillon.*)

DERMONT.

Oh ! mon ami ! quel bonheur !

VERSAC.

Prends garde, la reconnaissance approche : n'allons pas faire encore quelques bévues ?

DERMONT.

Je suis dans une ivresse !

VERSAC.

Songe à la préparer : pas trop de pathétique ; cela pourrait faire rire...

DERMONT.

Mon ami, elle approche !

VERSAC.

La tante l'accompagne ; sa présence va nous embarrasser.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, Mme DORVAL, LISE.

Mme DORVAL.

Ma nièce, nos aimables hôtes désireraient...

VERSAC.

Vous offrir leurs respects.

LISE, apercevant Dermont.

Ciel!

Mme DORVAL.

Qu'avez-vous donc, ma nièce?

VERSAC, à part.

Vite, un vieux moyen de comédie.

LISE, embarrassée.

C'est que, je...

VERSAC.

C'est que le sang vous a porté à la tête, des éblouissemens... On croit voir, reconnaître... Ces choses-là arrivent souvent.

LISE.

Il est vrai que j'ai éprouvé un serrement de cœur..

VERSAC, en regardant Dermont.

Oui, c'est au cœur que cela porte.

Mme DORVAL.

Mais tu te trouves mieux?

LISE.

Oui, je me sens mieux.

VERSAC.

A la vivacité de vos yeux, je vois que nous voilà hors d'embarras.

DERMONT.

Mademoiselle?

Mme DORVAL.

Rentre dans ton appartement.

VERSAC.

Non, au contraire, le grand air lui fera du bien.

DERMONT, bas à Versac.

Je ne puis lui parler.!

VERSAC.

Laisse-moi faire... (*Il se place entre Lise et madame Dorval, et affecte le ton grave d'un homme d'affaire.*) Ne pourrai-je prendre connaissance des titres, des charges de la maison?

Mme DORVAL.

Je suis à vos ordres ; tous ces papiers sont dans mon cabinet.

DERMONT, bas à Lise.

Lise, un seul mot!

LISE.

Non, non, Monsieur.

VERSAC.

Eh bien! entrons-y; et, qui sait? nous pourrons peut-être finir tout de suite.

Mme DORVAL.

J'y consens très-volontiers.

LISE.

Ma tante, je vous suis.

VERSAC.

Eh! non, Mademoiselle, restez. — Nous allons parler d'affaires, de contrat, de rente, d'inscription, de ratification... (*Il appui sur ce dernier mot.*) Cela n'est pas amusant pour une jeune personne.

Mme DORVAL.

En effet, reste plutôt à tenir compagnie à Monsieur.

LISE.

Mais, Madame...

Mme DORVAL.

Je le veux.

VERSAC.

Votre tante le veut, il faut obéir... Allons, Madame, allons parler d'affaires.

SCÈNE XI.

DERMONT, LISE.

DERMONT.

Ma chère Lise! je vous revois!...

LISE.

Laissez-moi, Monsieur.

DERMONT.

Quoi! vous ne voulez pas m'entendre!

LISE.

Eh! qu'entendrai-je qui ne tourne à votre désavantage? Quoi! depuis six mois, pas une lettre, pas un seul mot?...

DERMONT.

Eh! le pouvais-je?

LISE.

En effet, vos occupations sont tellement importantes...

DERMONT.

Mais, il fallait savoir...

LISE.

Que j'étais dans ce pays, ignorée de tout le monde, tourmentée par ma tante; seule, enfin, en butte aux regrets d'avoir aimé un inconstant?

DERMONT.

Moi! inconstant!... oh! jamais!...

LISE.

Et que voulez-vous que je pense? Me ferez-vous croire que, lorsqu'on aime véritablement, on ne sait pas trouver le moyen de le dire, de l'écrire? Mais les plaisirs de la capitale, et peut-être d'autres amours, ont su vous faire oublier une infortunée, qui conservera toute sa vie le chagrin de vous avoir aimé.

DERMONT.

Lise! ah! de grâce! laissez-moi me justifier à vos yeux! Je ne suis pas coupable. — Souvenez-vous qu'avant votre départ, vous m'écrivîtes; mais, tout en m'annonçant que vous alliez habiter une maison de campagne des environs de Bordeaux, vous oubliâtes de me dire le nom de l'endroit. Vous partez: quel fut mon embarras? Je m'informai vainement, personne ne put m'instruire; je ne vis d'autre espoir de vous retrouver qu'en

marchant sur vos traces : je suivis mon ami, le hasard me conduit ici, je me réjouis de votre présence, je m'attends à vous voir partager ma joie ; et vous, vous m'accusez, quand c'est moi qui suis innocent !

LISE.

Comment il se pourrait ?

DERMONT.

Voilà votre lettre ; jugez-moi.

LISE.

Ah Dermont ! pardonnez.

DUO.

DERMONT.

Chère Lise ! dis-moi : « Je t'aime. »
Tu me dois un aveu si doux.

LISE.

Mais si je dis : « Dermont, je t'aime ! »
Plus de regrets, plus de courroux.

DERMONT.

Plus de regrets, plus de courroux.

LISE.

Et bien, mon cher Dermont, je t'aime !

DERMONT.

Oh ! répète un aveu si doux !

LISE.

Faut-il le dire encore de même ?

DERMONT.

Oui, répétons tous deux de même.

ENSEMBLE.

DERMONT.

Chère Lise! combien je t'aime,

LISE.

Mon cher Dermont! combien je t'aime !
Quel plaisir! trouble extrême!
Il énivre mon cœur.
Ah! répétons de même
Ce mot plein de douceur :
« Je t'aime, je t'aime! »

LISE.

Mais si le sort jaloux allait nous désunir!

DERMONT.

Hélas! je le sens trop, il me faudrait mourir.

ENSEMBLE.

Écartons ce nuage,
Qui trouble le plaisir :
Ne songeons qu'à l'image
D'un plus doux avenir.

DERMONT.

Répétons encore de même :
Chère Lise! combien je t'aime!

LISE.

Je vois votre ami. — Ma tante va le suivre;

je vous quitte; je craindrais que mon trouble ne me trahît en ce moment.

(Elle sort.)

DERMONT.

Heureux hasard! combien je te dois!...

SCÈNE XII.

VERSAC, DERMONT.

VERSAC.

Hé bien! s'est-on grondé, brouillé,.... raccommodé? Enfin, es-tu content?

DERMONT.

Je suis au comble de la joie! Combien je te dois, mon cher Versac, pour m'avoir ménagé cet entretien!...

VERSAC.

Sais-tu ce que me coûte ton entretien?

DERMONT.

Non.

VERSAC.

Soixante mille francs.

DERMONT.

Que veux-tu dire?

VERSAC.

Je veux dire que, tandis que tu te passionnais auprès de ta belle, moi, j'étais au supplice.

DERMONT.

Après.

VERSAC.

Eh bien, après avoir marchandé long-tems, j'ai fini par acheter la maison.

DERMONT.

O ciel !

VERSAC.

Oh ! mon Dieu ! oui : 60,000 francs. Cela n'est cher que relativement aux circonstances.

DERMONT.

Qu'allons-nous devenir ! Pas un sou dans le monde, et acheter une maison !

VERSAC.

Je ne suis pas le premier.

DERMONT.

Mais ne pouvais-tu donc remettre à un autre jour ?...

VERSAC.

Impossible !... Nous étions d'accord ; le hasard ne conduit-il pas là le notaire ? La

bonne dame, qui craignait que je ne me dédisse, profite de cette occasion; elle propose un engagement; un dédit même... Le notaire me pressait; je ne savais que dire; on me présente deux feuilles de papier timbré... Ennuyé de toutes ces formalités, je prends mon parti, et je signe enfin aussi lestement qu'à Paris je signais des billets d'auteur.

DERMONT.

Détestable étourdi?

VERSAC.

Mais, au reste, quel mal? je n'emporte pas la maison.

DERMONT.

Mais, quand il faudra payer, que diras-tu?

VERSAC.

Je leur offrirai ma lettre-de-change payable à vue.

DERMONT.

Lorsque ton oncle va savoir tout cela.

VERSAC.

Il se fâchera, peut-être; eh bien! il aura tort: quand l'oncle possède cinq à six maisons, le neveu peut bien en acheter une.

DERMONT.

Mais il faut payer, malheureux!... payer

soixante mille francs. Entends-tu bien ce que cela veut dire?

VERSAC.

Oh! nous avons du tems; on me donne deux jours.

DERMONT.

Ainsi, dans deux jours, nous passerons pour de misérables intrigans!

VERSAC.

Moi, j'espère toujours; la maison peut convenir à mon oncle... Le grand mal, d'ailleurs, quand il m'en ferait cadeau, à compte sur la succession!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, Mme DORVAL.

Mme DORVAL.

Pour un homme d'affaires, vous êtes bien étourdi; vous aviez oublié le double de l'obligation...

VERSAC.

Ah! c'est vrai. Pardon!... J'ai tant de choses dans la tête, et celle-là est si simple.

Mme DORVAL.

Maintenant que tout cela est fini, je puis

vous assurer que vous n'avez pas fait un mauvais marché.

VERSAC.

Oh moi, je ne peux guère faire de mauvais marché : tout le monde n'est pas aussi heureux; voilà pourtant mon ami qui trouve que c'est un peu cher... pour nos moyens...

Mme DORVAL.

Ah! c'est qu'il ne connaît pas l'agrément de cette maison, ou plutôt de votre maison, car vous pouvez, dès aujourd'hui la regarder comme étant à vous.

VERSAC.

Oui, aujourd'hui, comme à moi. (*A part.*) Mais demain ?...

Mme DORVAL.

Engagez votre ami, qui paraît mécontent de votre acquisition, à venir voir votre propriété !

VERSAC.

Allons, mon ami, va donc voir ma propriété !

Mme DORVAL.

Quant aux meubles, je vous les laisse ; le billard même est une chose utile.

VERSAC.

Un billard ! c'est charmant ! (*A Dermont.*)

Veux-tu venir faire une partie sur mon billard ?

DERMONT.

J'ai presque envie de tout avouer.

Mme DORVAL.

Ah ! j'aperçois l'aimable voisin.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FERVILLE.

FERVILLE.

Des étrangers ? le notaire que j'ai vu sortir par la grande porte !... cela m'inquiète.

VERSAC.

Quel est cet homme ?

Mme DORVAL, bas à Versac.

C'est le voisin dont je vous ai parlé, celui dont l'enclos touche le mien.

VERSAC.

Ah ! le voisin qui voulait acheter votre maison ?

FERVILLE, à part.

J'ai peur d'avoir fait une sottise. (*Haut.*) Eh bien ! ma voisine ?

Mme DORVAL, allant à lui.

Eh bien ! mon voisin, ma maison est vendue.

FERVILLE.

Vendue !...

Mme DORVAL.

Et très-bien vendue... (*Montrant Versac.*) C'est Monsieur qui l'achète. (*A part.*) Il enrage. (*A Dermont.*) Adieu. Rentrons ; je ferai mon possible pour vous faire passer une agréable soirée.

DERMONT.

Quoi, Madame ! nous restons ?

Mme DORVAL.

Ne vous mettez pas en peine, j'ai pris toutes mes mesures pour ne vous laisser aucune inquiétude.

VERSAC, à Dermont.

Pourvu qu'elle n'ait pas envoyé au village de Briac !

Mme DORVAL.

Au revoir, mon cher voisin !

(Elle se dispose à sortir ; Dermont lui donne la main ; Versac les suit.)

FERVILLE, courant après Versac, et le tirant par son habit, à l'instant où il rentre dans la maison.

Ne puis-je vous dire un petit mot ?

VERSAC.

Je suis à vos ordres.

SCÈNE XV.

VERSAC, FERVILLE.

VERSAC, à part.

Il voulait la maison : voyons-le venir.

FERVILLE, à part.

Il ne sait pas que je voulais m'arrondir : tâtons-le prudemment.

VERSAC.

Ce pays est charmant.

FERVILLE.

L'air est un peu humide.

VERSAC.

Pourtant les habitans paraissent s'y bien porter.

FERVILLE.

Beaucoup de fièvres.

VERSAC.

Fièvre ou non, je l'habiterai dans la belle saison.

FERVILLE.

Je serai enchanté d'y faire votre connaissance.

VERSAC.

Vous demeurez dans les environs?

FERVILLE, montrant le côté opposé à sa maison.

Oui, dans les environs.

VERSAC.

Pour moi, voilà ma maison.

FERVILLE.

Je vois que c'est vous qui avez acheté?.....

VERSAC.

Oui : j'ai mis soixante mille francs dans cette acquisition; cela n'est pas cher.

FERVILLE.

Hum!.... La maison a bien des désagrémens.

VERSAC.

J'y ferai des réparations.

FERVILLE.

Le terrain est mauvais.

VERSAC.

C'est qu'il est mal cultivé.

FERVILLE.

Trop de bois.

VERSAC.

J'y ferai une coupe.

FERVILLE.

Ah! c'est différent.

VERSAC.

Dans six mois, vous ne reconnaîtrez pas cette habitation.

FERVILLE.

Avec du goût, on tire parti de tout.

VERSAC, montrant la maison de Ferville.

D'abord, vous voyez bien cette maison?

FERVILLE.

Oui, je la vois.

VERSAC.

La connaissez-vous?

FERVILLE, à part.

Si je connais ma maison! (*Haut.*) Oh! beaucoup.

VERSAC.

Il m'a semblé que, des appartemens, on avait la vue sur mon parc?

FERVILLE.

C'est la seule qu'on ait.

VERSAC.

C'est fort bien; mais comme je n'aime pas les curieux, je fais planter devant leurs croisées, un double rideau de peupliers.

FERVILLE.

Mais le voisin?

VERSAC.

Le voisin ne verra plus rien, c'est vrai, mais chacun songe à son agrément.

FERVILLE.

Il me paraît, en effet, que vous n'oubliez pas le vôtre.

VERSAC.

Quant au petit ruisseau qui prend sa source dans mon jardin, et qui baigne celui du voisin, je le fais serpenter au milieu des fleurs, je fais une petite rivière, un lac : cela sera charmant.

FERVILLE.

En effet, cela peut être fort agréable.

VERSAC.

D'autant plus agréable, que je lui donne une autre direction; qu'après lui avoir fait faire le tour de mon jardin, il ira se perdre dans ma grande prairie.

FERVILLE.

Et le voisin ?

VERSAC.

Se passera d'eau ; pas une goutte : mais c'est un petit objet d'agrément auquel il ne doit pas tenir beaucoup.

FERVILLE, à part.

Ah ! double sot !

VERSAC.

Voilà à-peu-près tous les changemens que je compte faire.

FERVILLE.

Il me semble que c'est bien assez.

VERSAC.

Ah ! si ce n'est pourtant un mur que je fais élever à la partie latérale de mon bâtiment.

FERVILLE.

Comment ! encore un mur ?

VERSAC.

Immense ; mais de mon côté, je l'embellis d'espaliers.

FERVILLE.

Et le voisin ?

VERSAC.

Ah ! le voisin s'arrangera.

FERVILLE.

Mais, enfin, ce mur ?...

VERSAC.

Se trouvera juste en face de son rez-de-chaussée, si bien que, de son salon, on se croira dans une maison d'arrêt.... C'est un malheur.

FERVILLE.

J'espère que la loi...

VERSAC.

Je la connais ; et puis, d'ailleurs, j'ai lu les titres... Trois pieds, le tour de l'échelle, voilà tout ce que je lui dois.

FERVILLE.

Ainsi, ce malheureux voisin...

VERSAC.

M'inquiète peu : on m'a dit que c'était un arabe, un juif. Le connaissez-vous ?

FERVILLE, dans une très-grande colère.

Oui, morbleu, je le connais ! Apprenez que ce voisin, c'est moi.

VERSAC.

Enchanté de faire votre connaissance.

FERVILLE.

Savez-vous que ma propriété va devenir sans valeur ?

VERSAC.

Oui ; mais la mienne en acquiert bien davantage.

FERVILLE.

J'enrage !

VERSAC.

Tout esprit de propriété à part, ne trouvez-vous pas mon plan délicieux ?

FERVILLE.

Il me ruine !

VERSAC.

Mais il m'enrichit, moi. Dès qu'on a une propriété, on aime à déranger, bouleverser ; on dépense, il est vrai, beaucoup d'argent ; mais lorsqu'on a, comme moi, une certaine fortune...

FERVILLE.

Ce n'est certainement pas la seule propriété que vous ayez ?

VERSAC.

Moi ! Ah ! mon Dieu ! J'en achète tous les ans.

FERVILLE.

Vous ne voudriez pas céder votre marché ?

VERSAC.

Vous n'en voudriez pas : le terrain est mau-

vais, l'air est humide, beaucoup de fièvres...

FERVILLE.

Mais, si quelque bénéfice...

VERSAC.

Impossible ! j'y suis déjà attaché ; et puis cette maison me coûte 60,000 francs ! je veux mourir si je la donne pour 80,000. Mon plan me séduit. Vous sentez qu'une rivière, un lac, un grand mur avec des espaliers...

FERVILLE.

Cela pourrait être très-joli ; c'est on ne peut pas mieux... Mais, tenez, vous me paraissez un aimable homme, si d'honnêtes propositions peuvent vous convenir... Venez un instant chez moi ; nous nous arrangerons, je vous promets des sacrifices.

VERSAC.

Des sacrifices ! argent comptant ?...

FERVILLE.

Argent comptant ! (*Il fait le geste de quelqu'un qui compte de l'argent.*) On vient, je vous attends ; je vais faire un petit acte sous seing-privé. (*A part.*) Oh ! la maudite maison ! elle me coûtera cher !

VERSAC.

Bon ! je tiens le juif !... Et qui sait si je n'ai pas fait une bonne affaire ?

SCÈNE XVI.

LISE, DERMONT, VERSAC.

VERSAC, après la ritournelle.

Qu'avez-vous donc? vous me paraissez tous deux bien effrayés.

LISE.

Hélas! ce n'est pas sans raison;
Ma tante sait tout le mystère.

VERSAC.

Eh bien! voyez la belle affaire!

DERMONT.

Il nous faut quitter la maison!

VERSAC.

Je ne quitte pas ma maison!
Mais comment a-t-on pu l'instruire?

LISE.

On est venu d'un village prochain.

VERSAC.

Mais encor, qu'a-t-on pu lui dire?

DERMONT.

Là, d'un appartement voisin,
Tous deux, nous l'avons entendue.

LISE.

J'en suis encore toute émue.

VERSAC.

Que disait-elle ?

LISE.

Elle disait...

VERSAC.

Eh bien ?

LISE.

« Ce sont des intrigans, sans bien ;
» Il ont trompé ma confiance.
Ah ! qu'on redoute ma vengeance !
» De les punir, je connais le moyen. »

DERMONT.

Entends ces mots !

VERSAC.

J'entends fort bien.

DERMONT.

ENSEMBLE.

Si la tante est sévère,
Qu'allons-nous devenir ?
Dis-nous, que faut-il faire ?
Faut-il rester, partir ?
Hélas ! déjà la crainte
S'empare de mon cœur ;
Je vois que cette feinte
Fera notre malheur !

LISE.

Loi sévère !
Que devenir ?
Mais que faire ?
Quoi ! partir !

ENSEMBLE.

Quelle crainte
Pour mon cœur !
Cette feinte
Fait mon malheur !

VERSAC.

Si la tante est sévère,
Je saurai l'attendrir :
Ce serait très-mal faire,
Si nous allions partir.
Pourquoi donc tant de crainte ?
Rassurez votre cœur :
Moi, grâce à cette feinte,
Je fais votre bonheur.

VERSAC.

Je vais parler à votre tante.

LISE.

Ah ! craignez plutôt son courroux ?

DERMONT.

Ah ! craignons plutôt son courroux !

LISE, à Versac.

De vous elle est très-mécontente.

VERSAC.

Je saurai la rendre contente.

LISE ET DERMONT.

Tombons plutôt à ses genoux.

VERSAC.

Allez, allez, rassurez-vous !

DERMONT.

Qu'allons-nous devenir ?

VERSAC.

Je saurai calmer l'orage ; j'ai sur moi des papiers, de ces lettres de gens connus, en place, qui honorent toujours ceux qui les reçoivent. Madame Dorval saura bientôt que nous ne sommes pas des intrigans. Elle vient, prenez courage ; je reste un instant pour la désabuser.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, Mme DORVAL.

Mme DORVAL, d'un ton moqueur.

Pourquoi donc M. de Versac reste-t-il toujours hors de sa maison ?

VERSAC.

Cet endroit me plaît à la folie.

Mme DORVAL.

Vous pourrez en jouir tout à votre aise, quand vous habiterez ces lieux tout-à-fait... aussitôt que vous aurez payé...

VERSAC, à part.

La bonne tante persifle.

Mme DORVAL.

Il sera sans doute nécessaire que je me rende à Bordeaux, à votre caisse, pour recevoir mes fonds ?

VERSAC.

Oui, c'est à ma caisse que l'on vous paiera.

Mme DORVAL.

Monsieur de Versac, en repartant demain, pourrait me donner une place dans sa voiture ?

VERSAC.

Avec plaisir ; mais vous serez gênée.

Mme DORVAL.

Je viens de l'envoyer chercher à Briac..... Il n'y a qu'une difficulté ; depuis plus de quinze jours, il n'a pas paru de voiture dans le pays.

VERSAC.

Ahi !... Mais a-t-on bien demandé à l'auberge du *Grand-Cerf* ?

Mme DORVAL.

Il n'y a jamais eu de *Grand-Cerf* dans ce village.

VERSAC.

C'est jouer de malheur, il y en a partout.

Mme DORVAL.

Pardon de la question... Mais M. de Versac, à qui j'ai l'honneur de parler, est-il bien le banquier de Bordeaux ?

VERSAC.

Mais oui, à cela près de quelques millions, je suis un second lui-même.

Mme DORVAL.

A qui donc ai-je eu affaire ?

VERSAC.

A un fort galant homme, qui n'est pas aussi riche que son nom le fait croire; mais le tems presse... Tenez, Madame, pour vous ôter toute inquiétude à mon sujet, lisez ce témoignage honorable de mes talens et de la considération dont je jouis. Vous verrez par cet écrit, que, si la fortune ne me traite pas bien dans cet instant, elle me donne au moins des protecteurs et des amis qui peuvent me rendre estimable à vos yeux... Pardon, si je vous quitte : mais ma modestie ne me permet pas de rester à cette lecture... Je reviens à l'instant.

(Il entre chez le voisin.)

SCÈNE XVIII.

Mme DORVAL, LISE, DERMONT.

Mme DORVAL.

Je suis curieuse de savoir comment il pourra me prouver...

DERMONT, bas à Lise.

J'espère beaucoup de cette lettre.

LISE.

Écoutons...

Mme DORVAL.

Lisons l'écrit que sa modestie ne lui permet pas d'écouter. (*Elle lit.*) « C'est pour la dernière fois que je consens à vous écrire : vous » êtes un rusé coquin...

(Tout le monde reste frappé d'étonnement.)

DERMONT.

C'est la lettre de l'oncle !

(Après un silence.)

MADAME DORVAL.

Voilà l'écrit favorable
Dont il s'honore aujourd'hui !

LISE.

Voilà l'écrit favorable

Dont il s'honore aujourd'hui !

DERMONT.

Il nous perd, le misérable !
Mais est-on plus fou que lui ?

MADAME DERMONT, continue de lire.

RÉCITATIF.

Vous empruntez toujours, et ne rendez jamais !
Vous composez des vers que l'on dit très-mal faits.
Je n'ai pas lu vos vers; mais j'ai payé vos dettes.
Pour les dettes, je sais qu'elles sont trop bien faites.
Je vous pardonne encor, venez à la maison :
Si de vers et de chants vous vous montrez avare;
Amenez avec vous le musicien rare
Dont vous vantez toujours l'esprit et la raison.
Je vous attends, ainsi que votre ami Dermont. »

MADAME DORVAL.

Dermont ! quoi ! c'est vous ?

DERMONT.

Oui, Madame :
Toujours, Lise a régné dans mon ame.
Prenez pitié de mon tourment,
Et pardonnez en cet instant !

LISE.

Pardonnez-nous en cet instant !

MADAME DORVAL, à part.

Soyons toujours sévère

Pour ces deux étourdis :
Montrons de la colère ;
Il faut qu'ils soient punis.

LISE ET DERMONT, examinant madame Dorval

Dans ses yeux, la colère
Se peint par le mépris.
Par ce juge sévère,
Ah ! nous serons punis !

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, VERSAC.

VERSAC.

Eh bien ! cet écrit favorable,
Que sans doute vous avez lu,
Est un témoignage honorable
De mes talens, de ma vertu ?

MADAME DORVAL, LISE ET DERMONT.

Ah ! le joli témoignage
De talens et de vertu !

MADAME DORVAL, ironiquement

(Elle lit.)

» Vous empruntez toujours, et ne rendez jamais.
» Et vous faites des vers que l'on dit très-mal faits. »

VERSAC.

C'est de mon oncle !

(Il se met à rire.)

Ah ! la bonne aventure !
Ah ! j'en ris de bon cœur !

DERMONT.

Il rit, et moi je jure,
Je jure de bon cœur !

MADAME DORVAL.

Voyez ! de l'aventure,
Comme il rit de bon cœur !

LISE.

Hélas ! cette aventure
Fera notre malheur !

VERSAC.

Eh bien ! Madame, comment trouvez-vous
style de mon oncle ?

Mme DORVAL.

Assez clair pour savoir le cas que je dois
re de vous.

VERSAC.

Il n'est pas très-complimenteur.

Mme DORVAL.

Je vous remets sa lettre.

DERMONT, à Versac.

Imbécile !

VERSAC.

Que veux-tu ? Je me suis trompé.... C'est que j'ai de tout un peu dans mon portefeuille ; mais je vais vous montrer...

Mme DORVAL.

Non, c'est assez. — Ayez seulement la complaisance de me rendre l'écrit inutile qui constate votre acquisition.

VERSAC.

Impossible, madame !

Mme DORVAL.

Et comment me paierez-vous, Monsieur l'auteur ?

VERSAC.

Eh bien ! voilà ce que c'est ! parce que je voyage à pied, et que je n'ai pas un grand train à ma suite, on croit que je suis un pauvre diable... Il ne faut pas toujours juger les gens sur l'apparence...

Mme DORVAL.

Ainsi, vous me paierez ?

VERSAC.

Oui, Madame ; et très-bien encore... Mais,

d'abord, parlons de mon ami... Par la lettre de mon oncle, vous connaissez Dermont... Il aime votre nièce, vous le savez. Son peu de bien vous empêcha de consentir à cette union; eh bien! moi, je répare les torts de la fortune, en le dotant d'une somme de vingt mille francs.

DERMONT.

Madame, pardonnez-lui; il a perdu tout-à-fait la tête.

Mme DORVAL, à part.

Moquons-nous de lui... (*Haut.*) Je consens bien volontiers à ce mariage, si vous pouvez lui compter tout de suite la somme que vous lui proposez.

VERSAC.

Tout de suite, cela va sans dire.

DERMONT.

De grâce, Versac!

VERSAC, à madame Dorval.

Votre parole!

Mme DORVAL.

Je la donne de bon cœur.

DERMONT.

Tu me perds, malheureux!

VERSAC, en se tournant vers Dermont.

Ingrat!... (*A madame Dorval.*) Voulez-vous des espèces, ou de bons billets au porteur?

Mme DORVAL.

Ah! des espèces! on n'en porte pas en voyage.

VERSAC.

Il est vrai que nous en étions peu chargés... Ainsi, des billets...

Mme DORVAL.

Suffisent

VERSAC.

Votre voisin vous paraît-il solide?

Mme DORVAL.

Comment! Monsieur Ferville?

VERSAC.

Oui, Monsieur Ferville.

Mme DORVAL.

C'est le plus riche et le plus fripon de l'endroit.

VERSAC.

Eh bien! voilà pour vingt mille francs de billets sur le plus fripon de l'endroit. (*D'un ton grave.*) Et vous, mes chers enfans, (*Il leur prend les mains.*) je vous unis: soyez heureux,

et n'oubliez pas que c'est moi qui fais votre bonheur. Hein!..... (*Gaîment.*) Dermont, comment trouves-tu le dénoûment?

Mme DORVAL.

Je n'en reviens pas, c'est bien sa signature. Comment avez-vous pu?...

VERSAC.

C'est un cadeau qu'il m'a voulu faire, en se chargeant de vous payer votre maison. On appelle cela, je crois, un pot-de-vin.

Mme DORVAL.

Oh! quelle joie! qu'il mérite bien cette leçon! Je suis si contente de ce qu'il est dupe de son avarice, que j'ai presqu'envie de vous pardonner à tous le tour que vous m'avez joué.

VERSAC.

Eh! voici le cher voisin qui vient prendre part à la commune joie!

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, FERVILLE.

Mme DORVAL.

Approchez, mon voisin; eh bien! trouvez-vous ma maison trop chère?

CENDRILLON,

)MÉDIE-FÉERIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR M. ÉTIENNE,

MUSIQUE DE NICOLO;

résentée pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 22 février 1810.

ET 9

PERSONNAGES.

RAMIR, prince de Salerne.

Premier acte, habit de chevalier français; troisième acte, scène cinquième, habit royal.

ALIDOR, son précepteur; grand astrologue.

Premier acte, scène première, habit de mendiant; scène cinquième, grande robe de velours noir, parmentée en satin cerise; soubreveste idem.

DANDINI, écuyer du prince.

Premier acte, habit de chasse; deuxième acte, habit royal couleur de rose.

LE BARON DE MONTEFIASCONE.

Première entrée, en robe de chambre; deuxième entrée, habit de cour riche et ridicule.

CLORINDE, sa fille aînée.

Première scène, robe de soie blanche riche; deuxième entrée, robe de cour en velours très-riche.

TISBÉ, sa fille cadette.

Même costume.

CENDRILLON, sa belle-fille.

Premier acte, robe de serge grise; deuxième acte, robe blanche très-riche.

SEIGNEURS, PAGES, ÉCUYERS ET DAMES DE LA COUR.

La scène est en Italie, chez le baron de Montefiascone, dans un vieux castel.

NOTA. Les acteurs sont indiqués comme ils doivent être en scène.

CENDRILLON,

COMÉDIE-FÉERIE.

ACTE PREMIER.

Au lever de la toile, Clorinde et Tisbé sont assises sur le devant du théâtre à gauche; l'une ajuste des dentelles à une robe de velours rouge, l'autre met une garniture de fleurs à une tunique bleue céleste. Au coin du théâtre, à droite, on voit une cheminée devant laquelle Cendrillon est assise sur un petit tabouret; elle est occupée à souffler le feu et à préparer un déjeuner. Il doit y avoir une toilette à gauche du théâtre, et une glace avant la cheminée.

SCÈNE I.

CLORINDE, TISBÉ, CENDRILLON.

TRIO.

CLORINDE, TISBÉ.

Arrangeons ces fleurs, ces dentelles;
Ah! ma sœur, que nous serons belles;
Ces robes nous iront au mieux;

Nous allons fixer tous les yeux.

TISBÉ.

Ma parure sera nouvelle.

CLORINDE.

Dans la mienne l'or étincelle.

ENSEMBLE.

Nous allons fixer tous les yeux.

CENDRILLON, tisonnant toujours, chante.

Il était un p'tit homme,
Qui s'app'lait Guilleri,
Carabi.
Il allait à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi.
Tôt, tôt, carabo,
Marchand de caraban;
Compère Guilleri,
Te lai'ras-tu mouri?

TISBÉ ET CLORINDE.

Taisez-vous, Cendrillon;
Petite impertinente!
Avec sa vieille chanson,
Dieu qu'elle m'impatiente!

CENDRILLON.

Te lai'ras-tu mouri?

TISBÉ ET CLORINDE.

Voulez-vous bien finir!

CENDRILLON.

Il monta sur un arbre
Pour voir son chien couri,
Carabi.
Mais v'là qu'la branche casse,
Et Guilleri tombi,
Carabi,
Tôt, tôt, carabo,
Marchand de caraban,
Compère Guilleri,
Te lai'ras-tu mouri ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ALIDOR.

LIDOR, Paraît à la porte, déguisé en vieux mendiant. Il chante.

Ayez pitié de ma misère ;
Transi de froid, mourant de faim,
Je demande un morceau de pain.
Soyez sensible à ma prière,
La charité s'il vous plaît.

CENDRILLON.

Ah ! qu'il m'inspire d'intérêt !
Hélas ! de rien je ne dispose ;
Mes sœurs, donnez-lui quelque chose.

CLORINDE ET TISBÉ.

Ici nous sommes assaillis
Par tous les pauvres du pays.

LE PAUVRE.

Ayez pitié de ma misère,
Soyez sensible à ma prière ;
La charité, s'il vous plaît.

CENDRILLON.

Ah ! qu'il m'inspire d'intérêt !

CLORINDE ET TISBÉ.

Comment ! encore ?... il insiste.

CENDRILLON.

Que lui dire ?

CLORINDE ET TISBÉ.

Dieu vous assiste.

Ah ! que le bal sera charmant !
Dieu ! que d'éclat, que de richesse !

(Cendrillon va à la porte où est le pauvre.)

LE PAUVRE.

Chère enfant, voyez ma détresse.

CENDRILLON, le faisant entrer.

Ah ? j'ai pitié de sa vieillesse.
Entrez, entrez... bien doucement.

CLORINDE.

Ah ! oui, le bal sera charmant !
Le jeune roi doit y paraître.

TISBÉ.

Il nous remarquera peut-être.

CENDRILLON.

Pauvre vieillard ! il est transi ;

Chauffez-vous, mettez-vous ici.

Elle le fait asseoir sur sa petite chaise, et lui donne du café qui est devant le feu.)

Buvez cela, prenez ceci.

LE PAUVRE.

Qu'elle est aimable !... ah ! grand merci !

CENDRILLON, se met devant lui pour qu'on ne le voie pas.

Chut !

Il était un p'tit homme, etc.

(Clorinde et Tisbé, se levant.)

CLORINDE.

Ma robe est à ravir ;
Est-il de plus belles dentelles ?

TISBÉ.

Est-il des fleurs aussi nouvelles ?
Ah ! ma sœur, que nous serons belles !

CENDRILLON.

Te lai'ras-tu mouri ?

CLORINDE ET TISBÉ.

Voulez-vous bien finir !
Qu'elle m'impatiente !

CENDRILLON.

Buvez, buvez ; ah ! que je suis contente !

CLORINDE ET TISBÉ.

Comment donc ! le pauvre est ici ?

CENDRILLON.

Mon Dieu ! c'est qu'il était transi :
Partez, partez !

LE PAUVRE.

Ah ! grand merci !

CLORINDE ET TISBÉ, à Cendrillon.

Vous agissez toujours ainsi.

LE PAUVRE.

Je pars : que la paix soit ici.

CLORINDE ET TISBÉ.

O ciel ! quelle insolence !
Voyez quelle imprudence ;
Bientôt on nous volera :
Vous êtes détestable.

LE PAUVRE.

Moi seul je suis coupable.

CLORINDE ET TISBÉ.

Voyez s'il s'en ira,

CENDRILLON.

Pourquoi gronder ? il partira.

LE PAUVRE.

Ma chère enfant, soyez tranquille,
Restez en paix dans cet asile.
Vous avez un bon cœur, tout vous réussira,
Le ciel vous récompensera.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON DE MONTEFIASCONE, en robe de chambre et en bonnet de velours.

LE BARON.

Quel est donc ce tapage que vous faites là
lepuis une heure ? vous m'avez réveillé dans
e moment où je fesais le plus beau rêve...
e parie que c'est encore Cendrillon !

CLORINDE.

Oui, mon père... c'est elle-même.

CENDRILLON.

Monsieur, je vous jure...

LE BARON.

Paix ! vous avez tort. Bonjour, Clorinde.

CENDRILLON.

Mais vous ne savez pas...

LE BARON.

Vous avez tort vous dis-je. Bonjour, Tisbé...,
ous voilà éveillées de bon matin, mes en-
ıns... Ah ! ah ! je ne m'en étonne pas ; la veille
'un bal, les filles ne dorment guère ; les
ıenuets, les rondes, les sarabandes, tout

cela leur trotte dans la tête... Cendrillon, donne-nous à déjeuner.

CENDRILLON.

Oui, Monsieur.

(Cendrillon apporte des tasses, du café, et met la table.)

CLORINDE.

Mon père ma robe sera charmante.

TISBÉ.

La mienne sera délicieuse.

CLORINDE.

J'ai de superbes dentelles..

TISBÉ.

J'ai des perles magnifiques.

LE BARON.

Tout cela me coûte bien cher, mes enfans; mais n'importe, il n'est rien que je ne sacrifie pour vous faire paraître, pour soutenir l'honneur de votre haute naissance... Je vous ai donné une brillante éducation; je vous ai donné des talens, parce que, voyez-vous, les talens sont tout... il n'y a que les talens... je le sais bien, moi; toute ma vie j'ai été un ignorant; aussi me suis-je ruiné pour vous faire apprendre quelque chose... Dépêche-toi donc, Cendrillon.

CENDRILLON.

Oui, Monsieur.

(Cendrillon met la table contre la cheminée.)

CLORINDE.

Comment! mon père, vous êtes ruiné?

LE BARON.

Pas encore tout-à-fait; (*Ils se mettent à table, à l'exception de Cendrillon.*) mais peu s'en faut... au reste, si je ne suis plus riche, je suis toujours noble, et c'est l'essentiel. (*A Cendrillon.*) Allons, verse.

CLORINDE.

Oh! la maladroite!

TISBÉ.

Faites donc attention à ce que vous faites.

CENDRILLON.

Aussi vous me pressez tant!...

LE BARON.

Comment! c'est là tout le déjeuner?

CENDRILLON.

Oui, Monsieur; c'est que je...

CLORINDE.

Je m'en vais vous le dire, mon père.

TISBÉ.

Elle a donné le reste à un vieux mendiant qu'elle a fait entrer ici malgré nous.

CLORINDE.

C'est pour cela que nous la querellions lorsque vous êtes entré.

LE BARON.

Mânes de mes aïeux ! un mendiant dans mon château !

CLORINDE.

Tous les jours elle accueille ici une foule de vagabonds...

CENDRILLON.

C'est qu'il y a tant de malheureux !

TISBÉ

Ces misérables-là ont tous une histoire lamentable qu'ils racontent à tout propos, et elle en est sottement la dupe.

CLORINDE.

L'autre jour, je l'ai encore surprise portant à la vieille conciergela moitié de notre dîner.

CENDRILLON.

Elle est si pauvre ! si infirme !...

LE BARON.

Apprenez, Mademoiselle, que vous n'avez

pas le droit de donner la moindre chose ici... Pour votre punition, vous n'aurez rien.

CLORINDE ET TISBÉ.

Non, vous n'aurez rien.

LE BARON.

Allons, retournez au coin du feu.

CENDRILLON.

Ça m'est égal...' (*En retournant dans son coin.*) le bon vieillard a déjeûné, je mangerai mon pain sec.

(Elle s'assied auprès du feu, et mange une croûte.)

CLORINDE.

Mon père, n'avez-vous pas entendu ce matin le bruit du cor? on dit que le roi chasse dans la forêt.

LE BARON.

Voilà bien un jeune prince! arrivé d'hier, il chasse aujourd'hui, donne un bal ce soir, et se marie demain.

TISBÉ.

Il se marie demain?

(Ici on se lève de table.)

LE BARON.

Oui, mes enfans. Son père lui a ordonné, par un article formel de son testament, de prendre une femme dans un mois, et c'est

aujourd'hui le terme fatal ; voilà pourquoi il réunit ce soir, dans une fête, toutes les jeunes filles nobles de sa principauté.

CLORINDE.

C'est donc pour cela que nous sommes invitées ?

LE BARON.

Certainement.

TISBÉ.

Dites-moi, le roi est-il beau ?

LE BARON.

Cela se demande-t-il ?

TISBÉ.

Vous l'avez donc vu.

LE BARON.

Non.

CLORINDE.

A-t-il de l'esprit ?

LE BARON.

Cela va sans dire.

CLORINDE.

Vous le connaissez donc ?

LE BARON.

Non, mais je sais qu'il a été élevé par le sage Alidor.

TISBÉ.

Qu'est-ce que c'est que le sage Alidor ?

LE BARON.

C'est un savant, c'est un homme dont on raconte des choses fort extraordinaires ; il sait toutes les langues, il lit dans les astres ; on dit même qu'il est en intelligence avec des génies. Je ne le connais pas non plus : dès l'âge de neuf ans, le jeune prince fut confié à ses soins ; il l'a d'abord conduit à Padoue, pour y faire ses premières études ; depuis ce tems, ils ont constamment voyagé, et ce n'est que lorsqu'ils ont appris la mort du dernier roi, qu'ils sont revenus à la cour.

CLORINDE.

Comment ! mon père, il faut que le prince se marie demain ?

LE BARON.

Il le faut, et j'espère bien que l'une de vous fixera son choix.

CLORINDE.

Oui, en effet, ma sœur pourrait bien lui plaire.

TISBÉ.

Pas plus que vous, ma sœur.

LE BARON.

Eh! qui pourrait vous disputer sa main? qui mieux que vous, mes filles, a tout ce qu'il faut pour rendre un mari heureux? est-il une femme qui danse, qui chante aussi bien que vous?

CLORINDE.

Ah! mon père...

TISBÉ.

Mais cette alliance...

LE BARON.

Est très-sortable... Je suis aussi noble que le roi, si je ne le suis pas davantage; hier encore, je me suis endormi en lisant mes parchemins, et j'y ai vu très-clairement que nous avions eu dans notre famille des princes on ne peut pas plus illustres; car nous descendons en droite ligne de Charles-le-simple par les hommes, et de Frédéric-le-cruel par les femmes, et nous n'avons pas dégénéré, mes enfans. (*On entend un bruit de cor.*) Qu'entends-je?

CENDRILLON, regardant à la porte du fond.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cela?

CLORINDE.

C'est peut-être le roi qui passe?

CENDRILLON.

C'est une troupe de beaux Messieurs à cheval ; ils viennent ici.

LE BARON.

Ils viennent ici ?...

CLORINDE.

Ah ! ciel ! moi qui suis dans un négligé à faire peur !

TISBÉ.

Ah ! Dieu ! si l'on me voyait habillée de la sorte !

LE BARON.

Et moi donc ! qui suis en robe-de-chambre et en bonnet de nuit !... Cendrillon !...

CENDRILLON.

Monsieur ?

CLORINDE ET TISBÉ.

Cendrillon !

CENDRILLON.

Ma sœur ?... mam'selle ?...

CLORINDE, en s'en allant.

Tu vas venir me lacer.

CENDRILLON.

Oui, mam'selle.

TISBÉ, en sortant.

Tu vas m'apporter mes bouffantes.

CENDRILLON.

Oui, mam'selle.

LE BARON, en s'en allant.

N'oublie pas ma perruque.

CENDRILLON.

Non, Monsieur.

SCÈNE IV.

CENDRILLON.

En vérité, on ne sait auquel entendre... Ah! mon Dieu! mon Dieu! si on allait trouver la chambre comme cela! dépêchons-nous d'ôter la table... On entre ici, cachons-nous.

SCÈNE V.

ALIDOR, CENDRILLON, LE PRINCE.

ALIDOR, bas au Prince.

Prince, vous l'avez désiré, nous voilà dans le château du baron.

LE PRINCE.

Qu'il me tarde de voir ses filles ! on dit
[u'elles sont charmantes.

ALIDOR.

Vous les verrez.

LE PRINCE.

Eh ! quelle est cette petite ?

ALIDOR.

C'est la plus jeune des trois sœurs.

LE PRINCE.

Approchez-vous, la belle enfant.

CENDRILLON.

Non, Monsieur, je m'en vas.

ALIDOR.

Est-ce que nous vous fesons peur ?

CENDRILLON.

Oh ! non ; mais c'est que Mesdemoiselles
'attendent.

LE PRINCE.

Vous n'êtes donc pas une des filles de la
aison ?

CENDRILLON.

Non, Monsieur ; je l'étais, mais je ne la
is plus.

ALIDOR.

Vous ne l'êtes plus ?

LE PRINCE.

Eh ! comment cela se peut-il ?

CENDRILLON.

C'est que, voyez-vous, M. le Baron a eu deux filles d'un premier mariage ; il a épousé en secondes noces ma mère, qui était veuve, et dont j'étais l'unique enfant. Ah ! mon Dieu, je crois que je m'embrouille.

ALIDOR.

Point du tout ; cela est fort bien.

LE PRINCE.

Ensuite ?

CENDRILLON.

Hélas ! j'avais à peine sept ans, que ma pauvre mère mourut, et je suis restée orpheline avec deux sœurs et un beau-père.

LE PRINCE, à part.

Pauvre enfant !

ALIDOR.

Et vos sœurs ?

CENDRILLON.

Mes sœurs ? oh ! c'est bien différent !.... ce sont deux grandes dames ; elles ont des dia-

mans, de beaux habits, de belles parures; et puis.... elles ont des talens...

LE PRINCE.

Et vous ?

CENDRILLON.

Oh! moi, on n'en parle pas.

ROMANCE.

Je suis modeste et soumise;
Le monde me voit fort peu,
Car je suis toujours assise
Dans un petit coin du feu :
Cette place n'est pas belle,
Mais pour moi, tout paraît bon :
Voilà pourquoi l'on m'appelle
La petite Cendrillon.

Mes sœurs des soins du ménage,
Ne s'occupent pas du tout.
C'est moi qui fais tout l'ouvrage,
Et pourtant j'en viens à bout.
Attentive, obéissante,
Je sers toute la maison,
Et je suis votre servante,
La petite Cendrillon.

On entend la voix du père et des sœurs qui appellent Cendrillon.)

On y va.

LE PRINCE.

Continuez.

C'est en vain que je m'empresse;
Mon zèle est bien mal payé,
Et jamais on ne m'adresse
Un petit mot d'amitié.
Mais n'importe, on a beau faire,
Je me tais, et j'ai raison.
Dieu protégera, j'espère,
La petite Cendrillon.

LE BARON ET SES FILLES, continuant d'appeler.

Allons donc, Cendrillon!

CENDRILLON.

Oui... eh! mon Dieu, on m'appelle encore! je vais être grondée.

ALIDOR.

Allez, allez, ma chère enfant.

LE PRINCE.

Si l'on vous dit quelque chose, je prendrai votre défense.

CENDRILLON, fesant la révérence

Monsieur est bien bon. (*A part, en sortant.*) Il est gentil, ce jeune seigneur-là.

SCÈNE VI.

ALIDOR, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Elle est charmante; se pourrait-il que ses deux sœurs, dont on vante partout les grâces...

ALIDOR.

Mon fils, le monde ne juge que sur les apparences : le langage naïf de cette enfant ne serait jamais parvenu jusqu'à vous, sans le déguisement que je vous ai fait prendre en arrivant dans cette cour. Confondu dans la foule, que de choses vous découvrirez encore! Ah! mon Prince, croyez moi, vous en saurez plus par ces deux jours d'épreuve, que quinze années de mes leçons ne vous en ont appris. J'ai fait à dessein passer pour vous votre sénéchal Dandini, le plus maniéré, le plus sot des hommes de votre suite.

LE PRINCE.

Mais croyez-vous qu'il puisse soutenir le personnage difficile dont vous l'avez chargé? il est si simple, si ridicule; il a si peu d'usage...

ALIDOR.

Il n'en est pas moins comblé de louanges.

Apprenez par les flatteries qu'on lui prodigue, le cas que vous devez faire un jour de celles dont on cherchera à vous énivrer; un seigneur plus accompli n'aurait pas atteint mon but; il me fallait un homme de cette espèce pour l'épreuve que je veux faire : vous le voyez, déjà les savans vantent sa science; les hommes du monde admirent ses manières; les femmes le trouvent adorable.

LE PRINCE.

Les femmes! quelle idée mon père a-t-il eue de me fixer un si court délai pour en choisir une? Fatale situation! à peine arrivé, j'apprends hier qu'il faut que je sois marié demain. O mon cher maître! dites-moi donc où je pourrai trouver une femme bonne, douce, modeste, vertueuse; qui ne soit ni vaine, ni coquette, ni dissimulée?...

ALIDOR.

Prince, vous êtes exigeant.

LE PRINCE.

Eh quoi! votre profond savoir, votre puissance magique...

ALIDOR.

Mon fils, il est plus aisé de lire dans les astres que dans le cœur des femmes. On ne peut faire, à cet égard que des épreuves morales. Ce soir, sous l'habit d'un simple écuyer, vous verrez réunies toutes les belles de vos

États... Cherchez à plaire ; si vous réussissez, vous serez du moins certain d'être aimé pour vous-même.

LE PRINCE.

O mon père ! je mets toute ma confiance en vous.

DUO.

ALIDOR.

Mon fils, que ce moment est doux !
Vous n'avez pas un ami plus sincère.

LE PRINCE.

Je crois toujours, auprès de vous,
Que je n'ai pas perdu mon père.

ALIDOR.

Ah ! je vous aime comme un père.
Mon fils, que ce moment est doux !
Puisse une femme accomplie,
Faire le charme de vos jours !
Puisse une épouse chérie,
En embellir long-tems le cours !

LE PRINCE.

Je conserverai dans mon ame
Le souvenir de vos bienfaits.
Il est un bien que je réclame,
Près de moi restez à jamais.

ALIDOR.

Je ne vous quitterai jamais.

LE PRINCE.

Promettez-moi de guider ma jeunesse.

ALIDOR.

Oui, je vous en fais la promesse.
Mon fils, que ce moment est doux!
Vous n'avez pas un ami plus sincère.

LE PRINCE.

Je crois toujours, auprès de vous,
Que je n'ai pas perdu mon père.

ALIDOR.

Oui, je vous aime comme un père.

ENSEMBLE.

LE PRINCE.

Vous qui lisez dans le fond de mon cœur,
O Dieu puissant! écoutez ma prière!
Conservez-le pour mon bonheur.

ALIDOR.

Vous qui lisez dans le fond de mon cœur,
O Dieu puissant! écoutez ma prière!
Conservez-moi pour son bonheur.

ALIDOR.

Mais j'entends le Baron et ses deux filles qui s'avancent; prenez garde de vous trahir.

SCÈNE VII.

LE PRINCE, ALIDOR, LE BARON, en vieil habit de cour; CLORINDE, TISBÉ.

ALIDOR.

Est-ce à monsieur le baron de Montefias-one que nous avons l'honneur ?...

LE BARON.

Oui, Messieurs, puis-je savoir qui vous tes ?

ALIDOR.

Je me nomme Alidor.

LE BARON.

Alidor! quoi! vous seriez ce sage, ce sa-ant... cet homme illustre... dont les talens, es lumières... les... J'ai l'honneur de vous résenter mes filles... comment les trouvez-ous ?

ALIDOR.

Elles sont mises à merveille.

LE BARON.

Ha! ha! c'est que le goût est héréditaire ans notre famille.

LE PRINCE, à part.

On s'en aperçoit.

LE BARON, à Alidor.

Que je suis ravi de voir l'homme qui a fait de notre jeune roi le prince le plus accompli! Monsieur est sans doute un des premiers seigneurs de sa cour?

ALIDOR.

C'est un écuyer.

LE BARON, avec un ton familier.

Bonjour, mon ami.

CLORINDE, qui le regardait, se retournant avec dédain.

Oh! ce n'est qu'un écuyer... je m'en étais doutée; il a un air commun!...

LE BARON.

Homme vénérable, m'apprendrez-vous ce qui me procure l'avantage...

ALIDOR.

Vous allez le savoir. Le roi chasse dans la forêt; ayant entendu parler de vos filles, il a désiré les connaître.

LE BARON.

Certes, c'est beaucoup d'honneur... (*A ses filles.*) Entendez-vous?

ALIDOR.

Son intention est de s'arrêter ici à son retour, et d'offrir à ces dames une place dans son carrosse, afin de les conduire à la fête qu'il donne ce soir à toute sa cour.

LE BARON.

Comment! le roi viendrait...

ALIDOR.

Oui, vous dis-je.

LE BARON.

Il viendrait lui-même?

TIBBÉ.

Entends-tu, ma sœur, dans le carrosse du roi?

CLORINDE.

Ah! je ne me sens pas de joie.

ALIDOR.

J'ai cru devoir vous prévenir de cet insigne honneur, et je me suis écarté de la chasse pour vous l'annoncer.

LE BARON.

Que d'obligation!

ALIDOR.

Maintenant, nous allons rejoindre son Altesse.

LE BARON.

Je vous accompagnerai, si vous le permettez. J'irai moi-même recevoir le Prince sur les limites de mon territoire.

ALIDOR.

Ne vous donnez pas tant de peine, n'allez pas si loin.

LE BARON.

Oh! ce n'est qu'à deux pas d'ici; mais ne perdons pas de tems, je sais ce que prescrivent l'étiquette et le cérémonial.

ALIDOR.

Je vous guiderai, si vous le permettez.

LE BARON.

Je vais vous suivre. (*A Clorinde et à Tisbé.*) Entendez-vous, mes filles? le roi lui-même!

LE PRINCE, à part.

Qu'ai-je entendu? comme on m'avait trompé!

(Au moment où le Prince va pour sortir, le Baron passe devant lui sans cérémonie.)

SCÈNE VIII.

CLORINDE, TISBÉ.

DUO.

CLORINDE ET TISBÉ.

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Nous allons paraître à la cour.
Ah! ma sœur pour nous quelle gloire!
Est-il un triomphe plus doux?
Tout nous assure la victoire;
Qui pourrait l'emporter sur nous?
Ah! ma sœur embrassons-nous.

CLORINDE.

Vous brillez par toutes les grâces.

TISBÉ.

Les plaisirs volent sur vos traces.

CLORINDE.

Tout doit obéir à vos lois.

TISBÉ.

Vous captiveriez tous les rois.

CLORINDE.

Votre tournure est élégante.

TISBÉ.

Votre démarche est imposante.

CLORINDE ET TISBÉ.

C'est par moi.

CENDRILLON.

Écoutez-donc, je suis toute seule; je ne puis vous servir que l'une après l'autre.

TISBÉ.

Aurez-vous bientôt fini?

CLORINDE.

Mais laissez-lui donc le tems.

CENDRILLON.

Ah! que vous êtes heureuses d'aller au bal!

CLORINDE.

Tu ne sais pas tout? le roi vient nous chercher.

CENDRILLON.

Le roi!

TISBÉ.

Oui, ma chère, le roi.

CLORINDE.

Tu serais bien aise de venir, n'est-ce pas?

CENDRILLON.

Oh! oui, j'aurais bien du plaisir à voir tout ce beau monde-là.

TISBÉ.

En effet, tu ferais là une jolie figure!

CENDRILLON.

Pourquoi donc pas? est-ce parce que j'ai de vilains habits? Eh bien! ma sœur, prêtez-moi seulement la robe jaune que vous mettez tous les jours, laissez-moi vous suivre; je ne dirai à personne que je vous connais; je me mettrai dans un petit coin où l'on ne me verra pas: si vous l'exigez même, je me tiendrai derrière la porte, et je regarderai par le trou de la serrure.

CLORINDE.

Tu me fais pitié!

TISBÉ.

Vous êtes bien bonne de l'écouter.

(On entend une chasse.)

CLORINDE.

Voici le roi.

CENDRILLON.

O mon Dieu! que de monde!

TISBÉ.

Allons, allons, retournez auprès du feu, et ne vous montrez pas.

SCÈNE X.

LE PRINCE, ALIDOR, DANDINI, LE BARON, CLORINDE, TISBÉ, suite.

CHŒUR.

Oh! la belle journée!
Toujours nouveau plaisir.
La chasse est terminée,
Et le bal va s'ouvrir.
Que chacun applaudisse
Au meilleur de nos rois,
Que l'écho retentisse
Du bruit de ses exploits!

DANDINI.

Je suis content de ma chasse... Vous dites donc que c'est moi qui ai tué la bête?

UN CHASSEUR.

Oui, Monseigneur...

DANDINI.

Oh! bien, le diable m'emporte si je m'en doutais.

ALIDOR, bas au prince.

Je n'en suis pas surpris; c'est vous.

DANDINI.

Je puis même vous dire une chose entre nous ; c'est que je crois que je n'ai pas tiré.

LE CHASSEUR.

Je puis protester à votre Altesse que c'est elle-même.

DANDINI.

Allons, puisque vous le voulez, il faut bien que cela soit... Mais laissons la chasse, et occupons-nous des nymphes de ces bois. Baron, le sort, m'a-t-on dit, vous a fait père de deux filles charmantes ?

LE BARON.

Elles sont devant vous, Seigneur.

(Clorinde et Tisbé fond une grande révérence.)

DANDINI.

Je vous en fais mon compliment. Voilà, parbleu ! deux filles de fort bonne mine.

LE BARON.

Seigneur, elles sont fort honorées que par l'événement de la circonstance... de l'occasion qui fait qu'elles...

DANDINI.

C'est bon : je devine ce que vous voulez dire.

(Il passe entre Clorinde et Tisbé.)

CLORINDE, à part.

Qu'il est aimable !

TISBÉ, à part.

Comme il a l'air distingué !

DANDINI.

Mes belles demoiselles, depuis long-tems, c'est-à-dire, depuis hier, car je ne fais que d'arriver, la renommée m'avait entretenu de vos charmes. Je me suis mis en route sur-le-champ, par le tems le plus rigoureux ; et si j'ai supporté le froid, c'est que je brûlais du désir de vous voir.

CLORINDE.

Qu'il a d'esprit !

TISBÉ.

Comme il parle bien !

LE BARON, à Alidor.

Sage Alidor, je vous félicite ; voilà un élève qui vous fait honneur. Comme vous devez jouir, en admirant votre ouvrage !

DANDINI.

Permettez-moi, belles dames, de vous offrir le produit de ma chasse. (*A deux piqueurs.*) Mon carrosse.

FINALE.

Partez, que tout s'apprête.
Mesdames, vous serez l'ornement de la fête.

CENDRILLON.

O ciel! excepté moi, tous partent pour la fête.

LE BARON.

Tu resteras,
Tu garderas.

CENDRILLON.

Ah! de loin laissez-moi vous suivre.

LE BARON, TISBÉ, CLORINDE.

Non, non, non, non, tu resteras,
Tu garderas.

ALIDOR.

De sa présence on se délivre.

CENDRILLON.

Ce bois est rempli de voleurs.

ALIDOR.

La pauvre enfant est tout en pleurs.

TOUS, excepté Cendrillon.

Allons, que tout s'apprête,
Partons tous pour la fête.

CENDRILLON.

O ciel! excepté moi, tous partent pour la fête.

LE BARON, TISBÉ, CLORINDE.

Vous resterez.

ALIDOR, bas à Cendrillon.

Vous y viendrez.

CENDRILLON.

Que dites-vous?

ALIDOR.

Vous y viendrez.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ah! l'heureuse journée!
Toujours nouveau plaisir;
La chasse est terminée,
Et le bal va s'ouvrir.

(Ils partent.)

SCÈNE XI.

CENDRILLON.

Vous y viendrez... m'a dit ce sage;
Ah! c'est peut-être un badinage.

(Allant à la fenêtre.)

Hélas! ils sont déjà bien loin.
Retournons dans mon petit coin.

(On entend Alidor chanter dans l'éloignement.)

Ma chère enfant, soyez tranquille,
Restez en paix dans votre asile.
Vous avez un bon cœur, tout vous réussira;
Le ciel vous récompensera.

CENDRILLON.

Comment! le pauvre est encor là!

(Elle s'endort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène se passe dans le palais du prince. Le théâtre représente un salon magnifiquement décoré pour une fête; à droite du théâtre est élevé un trône, sur les degrés duquel on aperçoit Cendrillon avec une parure très-élégante; elle dort profondément, et se trouve absolument dans la même position où elle s'est endormie auprès du feu à la fin du premier acte.

SCÈNE I.

A gauche du théâtre, un chœur aérien qui est censé chanté par des génies.)

O doux sommeil! sur l'innocence
Daigne répandre tes pavots;
Songes rians, prolongez son repos,
Et berce-la, douce Espérance!

CENDRILLON, en rêvant.

Ils sont partis, plus d'espérance!

LE CHŒUR, reprend.

O doux sommeil! etc.

(Le chœur sort.)

CENDRILLON, ouvrant les yeux.

Ah ! comme j'ai dormi long-tems ! Que vois-je ? ah ! mon Dieu ! que de richesses !... suis-je bien éveillée ? oh ! comme me voilà belle ! est-ce bien moi ? (*Elle descend avec une grande agitation les marches du trône.*) Qu'est-ce que tout cela signifie ? je n'ai pas la force de me soutenir.

LE CHŒUR, sans être vu.

Ma chère enfant, soyez tranquille,
Restez en paix dans cet asile :
Vous avez un bon cœur, tout vous réussira ;
Le ciel vous récompensera.

SCÈNE II.

ALIDOR, CENDRILLON.

CENDRILLON.

Ah ! Seigneur, c'est vous ?

ALIDOR.

Eh bien ! vous avais-je trompée ?

CENDRILLON.

Où suis-je ?

ALIDOR.

Vous êtes à la cour. Je vous avais promis

que vous viendriez à la fête ; vous voyez que j'ai tenu ma parole, car vous arrivez la première.

CENDRILLON.

Mais comment suis-je venue ? qui m'a donné ces beaux habits ?

ALIDOR.

C'est un mystère que vous ne devez pas chercher à pénétrer.

CENDRILLON.

Et mes sœurs ?... mon père ?...

ALIDOR.

Ils ne sont point arrivés.

CENDRILLON.

Ah ! ciel ! je tremble ; ils vont me reconnaître ; je suis perdue.

ALIDOR.

Rassurez-vous, ils ne vous reconnaîtront pas.

CENDRILLON.

Mais moi, qui ne suis jamais sortie du coin du feu, comment oserai-je paraître à la cour, Je me trouve déjà toute gênée dans ces beaux habits ; c'est tout au plus si je puis marcher.

ALIDOR.

Soyez tranquille. Prenez cette rose ; avec

elle personne ne vous reconnaîtra ; vous aurez de l'assurance, vous aurez des talens... C'est à cette rose qu'est attaché votre bonheur, que sont attachés des destins de la plus haute importance.

CENDRILLON.

Eh quoi ! une rose ?...

ALIDOR.

Mon enfant, ne la quittez jamais.

CENDRILLON, après avoir placé la rose sur son sein.

En effet ! (*Elle lève la tête avec grâce.*) quel changement s'est tout-à-coup opéré en moi ! il me semble que mes idées se développent, que je reçois une nouvelle existence... c'est singulier, (*Elle marche avec assurance.*) je ne suis plus la même !..

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, UN PAGE.

LE PAGE.

MADAME, vos écuyers, vos pages et toute votre suite viennent d'arriver au château...

CENDRILLON.

C'est bien ! qu'ils attendent mes ordres....

Ah ! sage Alidor, c'est à vous que je dois ce prodige étonnant.

ALIDOR.

C'est à vos vertus.

AIR.

Conservez bien votre bonté,
Cet heureux don de la nature;
N'altérez point, par l'imposture,
Cette aimable simplicité:
La plus élégante parure,
C'est la bonté.
Que tout l'éclat de l'opulence
Ne rende point votre cœur orgueilleux;
Pour devise, prenez simplicité, constance,
Et que toujours ces mots soient présens à vos yeux.
Conservez bien, etc.

Mais j'entends du bruit; c'est le retour de la chasse; ne vous montrez pas encore; retirez-vous de ce côté; il sera tems de paraître quand j'irai vous avertir.

(Elle sort, conduite par Alidor, du côté du trône.)

SCÈNE IV.

LE PRINCE, ALIDOR, DANDINI, LE BARON, CLORINDE, TISBÉ, suite.

DANDINI.

Enfin, nous voilà arrivés; il était tems, car je meurs de faim et de soif; n'êtes-vous pas de mon avis, baron de Montefiascone?

LE BARON.

Oui, Seigneur; en effet, il n'y a rien qui altère comme le froid.

DANDINI.

Ah! ah! vous êtes un habile homme. (*A Alidor.*) Mon cher précepteur, je vous le donne comme l'homme le plus érudit de mon royaume; vous n'imaginez pas combien sa conversation est instructive. Pendant toute la route, il n'a cessé de me parler des vignobles les plus renommés de mes états: aussi, je veux le récompenser d'une manière analogue à ses connaissances: je le nomme mon grand échanson.

LE BARON.

Seigneur, soyez assuré que je m'acquitterai de cette charge importante avec toute l'énergie... toute la probité...

DANDINI.

C'est bien; allez vous faire installer. (*Le Baron sort avec deux écuyers.*) Mille pardons, Mesdames, si j'ai été obligé de donner un moment aux soins de mon empire; je suis maintenant tout à vous. Qu'on nous laisse!

(Les gardes sortent.)

LE PRINCE, bas à Alidor.

Il n'ira jamais jusqu'au bout.

ALIDOR.

Laissez-le faire.

DANDINI.

Qu'on nous laisse donc!

(Le Prince et Alidor sortent.)

SCÈNE V.

CLORINDE, DANDINI, TISBÉ.

CLORINDE.

Que vous êtes heureux, Seigneur! entouré d'un peuple qui vous aime...

DANDINI.

Ah! Mademoiselle...

TISBÉ.

D'une cour qui vous adore...

DANDINI.

Ah !

CLORINDE.

Mais que vous méritez bien tant d'hommages !...

DANDINI.

Ah !

TISBÉ.

Tant d'amour...

DANDINI.

Ah !

CLORINDE.

Tant d'idolâtrie...

DANDINI.

Oh ! pour le coup, c'en est trop ; épargnez ma modestie.

CLORINDE.

En célébrant les louanges de son Altesse, je ne suis que l'écho de ses sujets.

DANDINI.

Laissons-là mon altesse, je vous en conjure; point de cérémonie entre nous.

TISBÉ.

Quelle bonté touchante !

CLORINDE.

Quelle simplicité !

DANDINI.

Il est vrai que je suis assez simple... aussi, je serai bien le meilleur des maris !.... Cela me rappelle que je dois prendre une femme ce soir, et je vous avoue que je suis dans une étrange perplexité.

CLORINDE.

Il en est tant qui seraient heureuses...

DANDINI, soupirant profondément.

Ah !

TISBÉ.

Votre Altesse soupire !...

DANDINI.

Je vous regarde toutes deux, et n'ose choisir ; en vous voyant, je suis plus embarrassé que Pâris, obligé de donner la pomme à l'une des trois Grâces.

CLORINDE.

Il est charmant !

DANDINI.

Ah ! pourquoi le ciel ne m'a-t-il pas donné deux cœurs ?

TISBÉ, à part.

Il faut pourtant bien qu'il se prononce.

DANDINI, se retournant du côté de Clorinde.

Que j'aime cet air modeste ! (*A Tisbé.*) Que ce petit minois fripon me plaît ! (*A Clorinde.*) Cette tendre langueur... (*A Tisbé.*) Cette aimable étourderie... (*A Clorinde.*) Ces grands yeux mourans... *A Tisbé.*) Ce regard éveillé... enflamment mon cœur...

CLORINDE, à part.

C'est moi qu'il aime !

DANDINI.

Troublent ma raison.

TISBÉ, à part.

C'est moi qu'il choisit !

DANDINI.

Et mon esprit incertain... Mes belles demoiselles, je crois que je me suis fait entendre ?

CLORINDE, à part.

Ah ! je l'ai bien compris.

TISBÉ, à part.

Je l'ai bien deviné.

DANDINI.

Au reste, celle qui ne sera pas ma femme ne sera pas la plus malheureuse ; je la donnerai à mon écuyer ; il me vaut bien ; et j'ai pour

lui beaucoup de respect... c'est-à-dire, d'estime. Mais j'oublie auprès de vous les affaires les plus graves ; on m'attend pour le festin ; il faut ensuite que je paraisse au tournois : j'y ferai publier que vous êtes les personnes les plus belles, les plus aimables de toute l'Italie. Malheur à l'audacieux chevalier qui oserait soutenir le contraire ! il aurait affaire à moi ; oui, je donnerais sur-le-champ mes pleins-pouvoirs pour le combattre. Adieu... adieu... je vais au festin, où je figurerai moi-même ; j'irai ensuite au tournois, où l'on figurera pour moi, et de-là au bal, où nous figurerons tous les trois.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

CLORINDE, TISBÉ.

TISBÉ.

Quel prince accompli !

CLORINDE.

Ma sœur, je dois en convenir, vous méritiez la préférence.

TISBÉ.

Ma sœur...

CLORINDE.

Vous êtes plus belle, plus aimable que moi.

TISBÉ.

Ma sœur...

CLORINDE.

Que voulez-vous ? Il faut bien prendre son parti.

TISBÉ.

C'est sagement pensé.

CLORINDE.

D'ailleurs, cet écuyer ne m'a pas paru mal.

TISBÉ.

C'est ce que j'allais vous dire, ma sœur; je l'ai trouvé fort bien.

CLORINDE.

Je suis enchantée que vous ayez cette bonne opinion de lui.

TISBÉ.

Je suis charmée qu'il vous plaise.

CLORINDE.

Quelle que soit la distance qui doive nous séparer, point de fierté entre nous.

TISBÉ.

Oh ! non, jamais.

CLORINDE.

Nous nous aimerons toujours comme deux
œurs ; n'est-il pas vrai ?

TISBÉ.

Ah ! sans doute ; vous me serez toujours
ien chère; il n'y a que les petits esprits qui
'oublient dans la grandeur.

CLORINDE.

Cependant, en public, on doit de certains
gards à la Princesse.

TISBÉ.

En public, soit; mais j'y mets une condi-
on, ma sœur ; c'est que dans l'intimité,
ous me parlerez tout comme si je n'étais
as votre souveraine.

CLORINDE.

Comment ! votre souveraine !

TISBÉ.

Puisque c'est sur moi que le Prince a jeté
s yeux.

CLORINDE.

Allons donc, ma sœur, vous plaisantez,
est sur moi.

TISBÉ.

Sur vous !

DUO.

CLORINDE.

Qui? vous, ma souveraine?

TISBÉ.

Oui, moi.

CLORINDE.

Vous?

TISBÉ.

Moi.

CLORINDE.

Vous?

TISBÉ.

Le roi sera mon époux.

CLORINDE.

A quel point vous abusez-vous?
En moi reconnaissez la reine.

TISBÉ.

Qui? vous, ma souveraine?

CLORINDE.

Oui, moi.

TISBÉ.

Vous?

CLORINDE.

Moi.

TISBÉ.

Vous?

ENSEMBLE.

Non, non, le roi n'est pas pour vous.

TISBÉ.

Rendons hommage à la princesse.

CLORINDE.

Rendons hommage à son altesse.

TISBÉ.

Voudrez-vous bien me protéger?

CLORINDE.

Daignerez-vous ne pas changer?

ENSEMBLE.

Craignez pourtant de déroger.
Ah! quelle altesse!
Quelle princesse!
Quelle noblesse!
Quel agrément!
Quel enjoûment!
Quel air charmant!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE.

LE PRINCE.

MESDAMES, pardon si j'ose me présenter

devant vous, mais son Altesse m'a flatté de l'espoir que je pouvais aspirer...

TISBÉ.

Il vous sied bien, monsieur l'écuyer, d'élever vos regards jusqu'à moi!... Adressez-vous à ma sœur. A-t-on idée d'une pareille prétention? Un écuyer à une femme telle que moi! Ah! c'est incroyable.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LE PRINCE, CLORINDE.

LE PRINCE.

Quoi! Madame, c'est donc vous?

CLORINDE.

Je vous trouve bien audacieux!

LE PRINCE.

Mais le Prince m'a dit qu'une des sœurs....

CLORINDE.

Une des sœurs! En effet, nous en avons encore une, et c'est d'elle, sans doute, que son Altesse a voulu vous parler; dans le fait, monsieur l'écuyer, elle vous conviendrait peut-être.

LE PRINCE.

Peut-être ?

CLORINDE.

Eh bien ! je vous permets d'aspirer à sa main, vous pouvez compter sur mon agrément... Mais, conçoit-on une telle insolence ? est-il permis de se méconnaître ?.... Adieu, monsieur l'écuyer.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LE PRINCE.

Il faut en convenir, jamais prince ne fut mieux traité ; que dis-je ? ce n'est pas le prince, c'est l'écuyer que l'on rebute. Que ces deux femmes sont vaines ! L'ambition, l'orgueil, voilà leur seul mobile... On va cependant proclamer qu'elles sont les plus belles, les plus aimables... et je le souffrirais !.... Mais hélas ! dans la foule des femmes que cette fête attire à la Cour, je n'en ai pas trouvé une seule qui daignât m'entendre... Toutes aspirent à la couronne d'un roi, aucune ne cherche à mériter le cœur d'un époux.

ROMANCE.

I.

O sexe aimable, mais trompeur!
Tu rends mon infortune extrême.
Faut-il renoncer au bonheur
De n'être aimé que pour soi-même ?
Ah! s'il existe dans ces lieux,
Femme sensible, aimable et belle,
Qu'elle se présente à mes yeux,
Mon cœur l'attend, ma voix l'appelle.

SCÈNE X.

CENDRILLON, LE PRINCE.

CENDRILLON, sans être aperçue du prince.

Ah! voilà le jeune écuyer.

LE PRINCE.

II.

Comment, avec un air si doux,
Cacher l'orgueil, la perfidie?
Le premier bien, pour un époux,
C'est la douceur, la modestie.
Ah! s'il existe dans ces lieux
Femme sensible, aimable et belle,

Qu'elle se présente à mes yeux,
Mon cœur l'attend, ma voix l'appelle.

CENDRILLON.

Oh! comme sa voix est touchante! je me sens toute émue. Il a l'air malheureux: approchons... Chevalier...

LE PRINCE.

Qui m'appelle? O ciel! la charmante personne!

CENDRILLON.

Vous paraissez affligé.

LE PRINCE.

Hélas! oui, Madame.

CENDRILLON.

J'ai interrompu vos plaintes?

LE PRINCE.

Je ne me plaignais pas; j'adressais des vœux au ciel: les aurait-il exaucés?

CENDRILLON.

Qui peut vous avoir causé de la peine? vous avez l'air si bon! je suis sûre que vous n'avez fait de mal à personne.

LE PRINCE.

Je n'ai jamais fait que le bien. Est-ce une raison pour être heureux?

CENDRILLON.

Oh! non sans doute... Je l'ai bien appris par moi-même; mais consolez-vous, et écoutez ces paroles que je n'oublierai jamais: « Vous avez un bon cœur, tout vous réussira, » le ciel vous récompensera ».

LE PRINCE, à part.

Ah! quels accens délicieux! ils pénètrent mon cœur.

CENDRILLON.

Quelle est donc la cause de vos malheurs? seriez-vous abandonné par les personnes qui vous sont chères?

LE PRINCE.

Je n'ai point aimé jusqu'à ce jour.

CENDRILLON, à part.

Ah! quel bien il me fait!

LE PRINCE, à part.

Quel charme inconnu vient tout-à-coup s'emparer de moi?

CENDRILLON.

Vous n'avez point aimé?

LE PRINCE.

Qui daignerait jeter ses regards sur moi? je ne suis ni riche, ni puissant. Simple écuyer, je n'ai qu'un cœur à offrir.

CENDRILLON.

Eh! quel autre bien faut-il donc?

LE PRINCE, à part.

Dieux! (*A Cendrillon.*) Mais vous, Madame, permettez qu'à mon tour je vous demande qui vous êtes; quel peuple est assez heureux pour obéir à vos lois? où sont situés vos états?...

CENDRILLON.

Mes états! ah! si vous les connaissiez...

LE PRINCE.

Vous méritez d'être assise sur le premier trône du monde.

CENDRILLON.

Il est impossible d'en avoir un plus modeste.

LE PRINCE.

Au nom du ciel! daignez vous faire connaître.

CENDRILLON.

Je désire rester inconnue.

LE PRINCE.

Vous ne pouvez l'être dans une cour où votre beauté doit fixer tous les regards.

CENDRILLON.

Moi ! fixer les regards !... je cherche plutôt à les éviter.

LE PRINCE.

Quoi ! n'êtes-vous point venue pour fixer le choix du Prince ?

CENDRILLON.

Oh ! non, je vous le jure, ce n'est pas là mon ambition.

LE PRINCE.

Si j'en crois mon cœur, vous devez l'emporter sur toutes vos rivales.

CENDRILLON.

Je ne veux qu'assister à leur triomphe. (*On entend la trompette qui donne le signal du tournois.*)

LE PRINCE.

Voilà le premier signal du tournois ; on va combattre pour la beauté. Madame, avez-vous un chevalier ?

CENDRILLON.

Un chevalier ! oh ! non, Seigneur, je n'en eus jamais.

LE PRINCE.

Eh ! bien, daignez m'accepter pour le

vôtre ; je veux soutenir en champ clos qu'il n'existe pas dans le monde une femme qui vous soit comparable.

CENDRILLON.

Moi, Seigneur, moi, y pensez-vous ?

LE PRINCE.

Tant de modestie ajoute encore un nouvel éclat à vos charmes. Rien ne peut me retenir; de grâce, accordez-moi la faveur que je vous demande; je me jette à vos genoux pour l'obtenir.

CENDRILLON.

Eh bien donc ! soyez mon chevalier.

DUO.

LE PRINCE.

Ah! la victoire m'est promise!
Mais donnez-moi votre devise;
Je veux la porter sur mon cœur.

CENDRILLON.

Simplicité, constance,
Ces deux mots pour toujours, sont gravés dans mon cœur.

LE PRINCE.

Ah! j'en ai l'assurance,
Je reviendrai vainqueur.
Simplicité, constance,
Ces deux mots pour toujours sont gravés dans mon cœur.

ENSEMBLE, à part.

Quelle flamme subite
Vient embrâser mon cœur !
Il s'élance ; il palpite
De joie et de bonheur.

(On entend le second signal.)

LE PRINCE.

Mais le signal m'appelle ;
A la gloire fidèle,
Je vole aux combats.

CENDRILLON.

Dieu protecteur, guide ses pas !

LE PRINCE.

Le souvenir de tant de charmes
Va doubler encor ma valeur.

CENDRILLON.

Cependant, de quelques alarmes,
Je ne puis défendre mon cœur.

LE PRINCE.

Tout me présage le bonheur.

CENDRILLON.

Ah ! vous me rendez l'espérance.

ENSEMBLE.

Simplicité constance,
Ces deux mots pour toujours sont gravés dans mon cœur.

(Le Prince sort.)

SCÈNE XI.

ALIDOR, CENDRILLON.

CENDRILLON.

Dans quel trouble il m'a jetée ! je ne puis me rendre compte de tout ce qui se passe en moi... Ah ! Seigneur, venez à mon secours.

ALIDOR.

Qu'est-ce, mon enfant ?

CENDRILLON.

Je vous en prie, dites-moi donc ce que j'éprouve ! c'est une agitation, une inquiétude, un plaisir, une peine !.... Je ne sais que vous dire...

ALIDOR.

Vous n'étiez pas seule ?

CENDRILLON.

Non, j'étais avec le jeune écuyer qui vous accompagnait ce matin.

ALIDOR.

Ah ! et comment le trouvez-vous ?

CENDRILLON.

Je n'ose pas vous le dire.

ALIDOR.

Je vous entends.

CENDRILLON.

Ah! Seigneur, vous m'avez dit qu'avec cette rose, je n'avais rien à craindre, et cependant elle ne m'a pas préservée du mal que je ressens.

ALIDOR.

Que voulez-vous, mon enfant, elle ne peut rien contre l'amour.

CENDRILLON.

L'amour... Ah! c'est donc l'amour...

ALIDOR.

Oui, mon enfant; mais consolez-vous: soyez toujours bonne, soyez toujours modeste, et peut-être... Mais j'aperçois votre père et vos sœurs qui viennent de ce côté.

CENDRILLON.

Vous dites donc qu'ils ne me reconnaîtront pas?

ALIDOR.

Ils sont bien loin de vous croire ici; d'ailleurs, ce talisman vous change à leurs yeux.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON, CLORINDE, TISBÉ.

LE BARON, en entrant.

Au diable soit la charge d'échanson ! j'ai cru que je n'aurais rien à faire ; mais si cela continue, je serai la personne la plus occupée de l'État : il faut toujours lui verser à ce prince !

CLORINDE.

Ah ! voilà sans doute cette dame arrivée avec une suite si brillante.

TISBÉ.

Elle vient, je le gage, pour nous disputer la couronne.

CLORINDE.

Je ne puis la voir.

TISBÉ.

Je sens déjà que je la déteste.

LE BARON.

Allons, allons, vous êtes bien sûres de l'emporter.

CENDRILLON.

Quelles sont ces aimables personnes ?

LE BARON.

Ce sont mes filles, Madame.

CENDRILLON.

Elles sont charmantes.

CLORINDE, à part.

C'est fort heureux.

CENDRILLON.

Quelle douceur dans leurs traits! quelle physionomie gracieuse! Voulez-vous bien me permettre de vous embrasser? (*Elle passe entre les deux sœurs.*)

LE BARON.

Ah! Madame.

ALIDOR, à part.

Son bon cœur ne se dément pas.

CENDRILLON.

J'éprouve un grand plaisir à vous voir, je me sens disposée à vous aimer.

LE BARON.

Madame, c'est beaucoup d'honneur que vous leur faites.

CLORINDE.

Quoi! Madame, dès la première vue, vous...

CENDRILLON.

Oh! je vous connais depuis long-tems, on m'a beaucoup parlé de vous. Voulez-vous accepter mon amitié?

CLORINDE.

Nous nous estimerons trop heureuses...

TISBÉ.

Nous serons charmées...

CENDRILLON.

Permettez-moi de vous faire accepter ces faibles gages d'un attachement qui, je l'espère, ne finira jamais.

(Elle ôte de sa tête une gerbe de diamans, et détache un collier de perles fines qu'elle offre à ses sœurs.)

CLORINDE.

Des perles !

TISBÉ.

Des diamans !

CLORINDE.

Quoi ! Madame, vous vous en privez pour nous ?

CENDRILLON.

C'est avec grand plaisir. M. le Baron, avez-vous d'autres enfans ?

LE BARON.

Non, Madame : le ciel ne m'en a donné que deux.

ALIDOR.

Monsieur le Baron oublie sa belle-fille.

LE BARON.

Qui, Cendrillon ? ah ! elle n'est pas de ma famille.

CENDRILLON.

Elle est votre belle-fille ; ce titre seul suffit pour la rendre intéressante à mes yeux. Donnez-lui, de ma part, ce brillant.

(Elle donne un brillant au Baron.)

CLORINDE.

Ah ! Madame, vous êtes trop bonne.

LE BARON.

Voilà une personne qui est nécessairement très-noble. Heureux celui qui en est le père !

ALIDOR.

Son père la méconnait !

LE BARON.

Eh bien ! vous m'avouerez que c'est affreux.

(On entend une marche.)

CENDRILLON.

Mais qu'entends-je ?

ALIDOR.

C'est le retour du tournois : la fête va commencer.

CENDRILLON, à Alidor.

Ah ! mon père, je tremble.

ALIDOR.

Rassurez-vous.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE, DANDINI, en habit royal; il va s'asseoir sur le trône; GARDES, SUITE.

FINALE.

CHŒUR.

A la plus belle offrons nos vœux :
Que sa gloire soit immortelle!
Que nos cris montent jusqu'aux cieux.
Honneur, honneur, à la plus belle!
La beauté seule enflamme les guerriers,
On triomphe toujours par elle.
Offrons nos cœurs et nos laurier
A la plus belle.

LE PRINCE, fesant paraître devant Cendrillon les deux chevaliers vaincus, qui mettent leurs épées à ses pieds.

Vous seule avez guidé mon bras,
Vous m'avez conduit à la gloire;
Ainsi je dois à vos appas
Le prix de la victoire.

CENDRILLON.

Guerriers généreux,
Calmez vos alarmes;

Vous fûtes malheureux,
De ma main recevez vos armes.

CHŒUR.

A la plus belle offrons nos vœux,
Que sa gloire soit immortelle!
Que nos cris montent jusqu'aux cieux.
Honneur, honneur, à la plus belle!

CLORINDE ET TISBÉ.

Comment, sur nous l'emporte-t-elle?

DANDINI, leur parlant tour-à-tour.

Rassurez-vous; à mes yeux
Vous êtes toujours la plus belle.

CHŒUR.

La beauté seule enflamme les guerriers;
On triomphe toujours par elle.
Offrons nos cœurs et nos lauriers
A la plus belle.

LE BARON, à ses filles.

Bon! la fête va commencer;
Il faut chanter, il faut danser,
Et vous l'emporterez sur elle.

(Des enfans exécutent quelques danses. — Le Baron donne la main à Clorinde, la mène sur le devant de la scène, Tisbé prend une lyre, s'assied à la gauche du théâtre et accompagne sa sœur.)

CLORINDE, chante, après avoir salué le roi.

RÉCITATIF.

Assez long-tems le bruit des armes

A retenti dans ce palais :
Guerriers, suspendez nos alarmes;
Chantons les douceurs de la paix.

AIR.

Par des hymnes d'allégresse,
Et par de célestes accords,
De notre plaisir, de notre ivresse,
Fesons éclater les transports;
Que la lyre enchanteresse
Accompagne nos accens,
Et que l'amant à sa maîtresse,
Répète les plus doux sermens.

LE PRINCE, à Cendrillon.

A votre tour, rendez-vous à mes vœux.

CENDRILLON.

Je ne puis me rendre à vos vœux;
Elle mérite la couronne.

LE PRINCE.

Dansez, je vous en prie, et le roi vous l'ordonne.

DANDINI.

Oui, dansez, je le veux.

CENDRILLON, chantant et dansant tour-à-tour, en s'accompagnant avec un tambour de basque.

I.

A quoi bon la richesse,
A quoi bon la grandeur,

Si l'on n'était sans cesse
En paix avec son cœur ?
S'aimer et se le dire,
Deviner un sourire,
Est-il un plus grand bien, même au sein de la cour?
Il n'est point de bonheur de plaisir, sans l'amour.

II.

Un beau jour Colinette
Fut conduite à la cour.
Elle était inquiète
Dans ce brillant séjour.
Il fallait se contraindre,
Ou bien il fallait feindre;
Car on ne peut ici s'expliquer sans détour.
Il n'est point de plaisir, de bonheur, sans l'amour.

III.

Colinette au village
Reprit sa liberté.
Elle aimait davantage
Sa douce obscurité.
Là, jamais d'artifice,
De fierté, de caprice.
Auprès de son amant elle était tout le jour.
Il n'est point de plaisir, de bonheur, sans l'amour.

LE PRINCE.

Madame, c'en est trop, acceptez la couronne;
C'est aujourd'hui le roi qui vous la donne.

CENDRILLON.

Le roi !....

DANDINI.

Qui vous la donne.

CENDRILLON.

Non, jamais.

(Elle jette la rose, et s'enfuit.)

ALIDOR.

Elle n'en veut pas !
Juste ciel ! je te rends grâce,
Son bon cœur ne se dément pas.

DANDINI ET LE CHŒUR.

Quelle audace !
Suivons, suivons ses pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au deuxième.

SCÈNE I.

TISBÉ, seule.

RÉCITATIF.

Dieu ! quel événement ! le dépit, la fureur,
S'emparent de mon cœur.
Par un perfide amant, je suis abandonnée ;
A cet affront cruel étais-je destinée ?
Oui, c'en est fait,
Tout disparaît;
Un seul instant, hélas ! détruit mon espérance.
Ne songeons plus qu'à la vengeance.
J'allais fixer le cœur d'un roi,
Tout devait fléchir sous ma loi,
Déjà le trône était à moi;
Chacun s'empressait sur mes traces ;
Je pouvais répandre des grâces ;
Captivant tous les vœux, régnant sur tous les cœurs,
Je parvenais enfin au faîte des grandeurs ;
Mais hélas ! un instant détruit mon espérance.

Ne songeons plus qu'à la vengeance.
Oui, c'en est fait,
Tout disparaît.
Un perfide amant, etc.

SCÈNE II.

TISBÉ, CLORINDE.

TISBÉ.

Eh bien ! ma sœur, quelle nouvelle ?

CLORINDE.

Impossible de rien apprendre ; la plus rande confusion règne dans le palais.

TISBÉ.

Et cette princesse ?...

CLORINDE.

On a fait en vain courir sur ses traces ; on ne sait ce qu'elle est devenue. La princesse, es pages, les officiers, dans un instant, tout cela a disparu.

TISBÉ.

Tant mieux !... le roi est bien puni.

CLORINDE.

On n'a plus trouvé qu'un de ses jolis petits souliers verts qu'elle a laissé tomber au mo-

ment où elle s'échappait... C'est bien le pl joli petit soulier!... on dirait qu'il a été tra vaillé par la main des fées.

TISBÉ.

Eh bien?

CLORINDE.

Le roi, m'a-t-on dit, s'en est saisi avec transport, et il ne veut plus s'en séparer.

TISBÉ.

Quel caprice!

CLORINDE.

Il reviendra à nous, ma sœur.

TISBÉ.

Vous croyez?

CLORINDE.

J'en suis sûre; il faut de toute nécessité qu'il se marie ce matin. Suivant toutes les apparences, cette étrangère ne reviendra plus, et alors, il n'y a que moi ou vous...

TISBÉ.

Ah! que vous me faites de bien!

CLORINDE.

Ma sœur, le voyez-vous qui vient de ce côté?

TISBÉ.

Oui, c'est lui-même. Ah! comme le cœur me bat!

CLORINDE.

Je vous l'avais bien dit; il faut prendre l'air un peu fâché.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DANDINI.

DANDINI, à part.

Ah! voilà mes deux amantes; j'ai un bien triste aveu à leur faire. Diable! elles ne me regardent pas; est-ce qu'elles sauraient déjà que je ne suis plus roi?... Mademoiselle...

CLORINDE.

Ah! Monseigneur, c'est vous?

TISBÉ.

Quoi, votre Altesse daigne encore?...

DANDINI.

Oui, je daigne... Vous me voyez bien confus, bien humilié...

CLORINDE.

Ah! ne pensons plus à ce qui s'est passé.

DANDINI, à part.

Elles ne savent rien.

TISBÉ.

Pour moi j'oublie tout.

DANDINI.

Vous êtes bien bonnes ; mais en me retrouvant avec vous, je suis plus embarrassé que jamais.

TISBÉ.

Eh ! pourquoi donc ?

DANDINI.

C'est que je suis romanesque, voyez-vous; j'ai la faiblesse de vouloir être aimé pour moi-même. Dites-le moi sans détour ; n'est-ce pas mon trône, ma couronne, qui...

CLORINDE.

Quoi ? Monseigneur, penseriez-vous ?

TISBÉ.

Pouvez-vous nous faire l'injure ?..

DANDINI.

Écoutez donc... on ne sait pas...

CLORINDE.

Eh ! qu'importe ? Vous seriez le dernier de vos sujets, que je vous préférerais encore.

DANDINI.

Ah ! vous m'enchantez.

TISBÉ.

Une chaumière et votre cœur, voilà tout ce que je désire.

DANDINI.

Est-il possible ?

CLORINDE ET TISBÉ.

Nous vous le jurons.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON, arrivant avec précipitation.

LE BARON.

Ah ! mes filles ! ah ! quel évènement !

TISBÉ.

Qu'est-ce donc, mon père ?

LE BARON.

Figurez-vous que le roi...,

TISBÉ

Eh bien ! le roi ?...

LE BARON.

Le roi n'était pas le roi...

DANDINI.

Allons, me voilà détrôné.

TISBÉ.

Qu'entends-je ?

CLORINDE.

Est-il possible ?

LE BARON.

C'était tout simplement un des hommes de sa suite, nommé....

DANDINI.

Dandini.

TISBÉ.

Dandini ?

CLORINDE.

Et quel est donc le véritable roi ?

LE BARON.

Vous en seriez-vous jamais douté ? c'est cet écuyer qui s'est présenté hier dans mon château ; c'est ce héros qui a terrassé les plus vaillans guerriers, et qui est sorti vainqueur du tournois.

CLORINDE ET TISBÉ.

Est-il possible ?

LE BARON.

Entendez-vous ? c'est lui qui s'avance.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE, en costume magnifique, et précédé de ses gardes.

LE PRINCE.

ALIDOR, a-t-on continué les recherches ?

ALIDOR.

Elles ont été vaines.

LE PRINCE.

O fatale destinée ! mais du moins a-t-on proclamé mes ordres ?

ALIDOR.

Oui, Prince ; avant quelques instans, vous verrez en ces lieux toutes les jeunes beautés qui sont dignes de partager votre couronne.

LE PRINCE.

Vous savez à quelle condition on pourra mériter mon choix. Ah ! du moins, puisqu'il ne me reste qu'un seul gage...

LE BARON.

Seigneur, moi et mes filles... mes filles et moi..

LE PRINCE.

Vos filles seront heureuses, baron ; je me

charge de leur fortune. Je connais leur amour pour ce cavalier; j'ordonne que l'une d'elles l'épouse aujourd'hui même.

CLORINDE ET TISBÉ.

O ciel!

LE BARON.

Mais, Seigneur...

LE PRINCE.

Je le veux.

LE BARON.

Oui, Seigneur.

LE PRINCE.

C'en est assez. Je me rends à l'assemblée des États; je vais lui communiquer mes résolutions; je vais déposer dans son sein tous mes vœux, toutes mes espérances..... Cher Alidor, ne m'abandonnez pas.

LE BARON.

Ah! Seigneur, le respect, la reconnaissance... Parlez; qu'ordonnez-vous? que faut-il faire encore pour réparer?...

LE PRINCE.

Laissez-moi.

LE BARON.

Oui, Seigneur.

SCÈNE VI.

DANDINI, LE BARON, TISBÉ, CLORINDE.

LE BARON.

Eh bien! mes filles, avez-vous entendu comme je lui ai parlé?

DANDINI.

Ah! Mesdemoiselles, je n'ai pas tout perdu, puisque je règne encore dans vos cœurs.

TISBÉ.

Je ne veux pas me marier, mon père.

LE BARON.

Comment! vous ne voulez pas vous marier, Mademoiselle?

CLORINDE.

Je ne veux prendre un époux qu'après ma sœur.

DANDINI.

En voici bien d'un autre!

LE BARON.

Allons! allons! elles se sont disputées hier à qui l'aurait, vous allez voir qu'elles se disputeront aujourd'hui à qui ne l'aura pas.

CENDRILLON.

Écoutez donc! j'ai veillé toute la nuit; ce matin, ne voyant venir personne, j'ai été dans une inquiétude!... je n'ai pu y résister, et je suis bien vite accourue pour avoir des nouvelles de tout ce qui m'intéresse.

TISBÉ.

On se moque bien de votre intérêt!

CENDRILLON.

Et puis j'ai entendu la proclamation.

TISBÉ.

Quelle proclamation?

CENDRILLON.

N'a-t-on pas invité ce matin toutes les jeunes filles nobles à se rendre au palais?

TISBÉ.

Comment! vous avez cru que cela vous regardait?

CENDRILLON.

Pourquoi donc pas? je suis aussi noble que vous; vous n'êtes pas plus jeunes que moi...

CLORINDE.

Voyez-vous quelle insolence?... Comment! vous osez vous flatter?...

TISBÉ.

La princesse Cendrillon !... cela serait trop plaisant.

CENDRILLON.

Écoutez donc.... on peut comme une autre...

CLORINDE.

Voulez-vous bien vous cacher !... Si l'on vous voyait avec nous, que penserait-on ?

CENDRILLON.

Soyez tranquilles. Je dirai que je suis votre servante, et je ne mentirai pas.

TISBÉ, bas à Clorinde.

Ah ! ma sœur, il me vient une excellente idée ! Le roi a demandé une de nous pour Dandini ; Cendrillon est notre sœur... ne pourrions-nous pas ?...

CLORINDE.

A merveille ! je vous entends... il faut lui parler avec douceur.

CENDRILLON, à part.

O ciel ! comment savoir où il est ?

CLORINDE.

Cendrillon, tu serais donc bien aise d'avoir un mari ?

CENDRILLON.

Cela dépend, Mesdemoiselles... s'il me plaisait, je pourrais bien...

TISBÉ.

Mais a-t-on idée...

CLORINDE.

Te rappelles-tu l'écuyer du roi qui est venu hier à la maison?

CENDRILLON, à part.

Si je me le rappelle!

CLORINDE.

Te plairait-il?

CENDRILLON.

Ah! oui, beaucoup.

TISBÉ.

Un moment! pas de méprise. Ce n'est pas ce jeune homme qui est venu avec Alidor.

CENDRILLON.

Ah! bien, c'est de celui-là que je parle, moi.

CLORINDE.

Vraiment! tu n'es pas difficile; c'était le roi.

CENDRILLON, extrêmement surprise.

Comment! c'était le roi?

TISBÉ.

Sans doute ; il avait pris ce déguisement.

CENDRILLON.

C'était le roi ! (*A part.*) Ah ! malheureuse !...

CLORINDE.

Oui, c'était le roi ; que vous importe ? vous avez un air...

CENDRILLON.

C'était le roi !... et de qui me parliez-vous donc ?

TISBÉ.

Eh mais ! de l'homme qui passait pour lui, et qui nous a amenées dans un carrosse.

CENDRILLON.

Quoi ! celui que vous aimiez tant ?

CLORINDE.

L'impertinente !

CENDRILLON.

Oh bien ! je n'en veux point. Je ne le trouvais pas beau quand il était roi, et depuis qu'il ne l'est plus, ça ne l'a pas embelli.

TRIO.

CLORINDE ET TISBÉ.

Vous l'épouserez,
Vous l'aimerez.

CENDRILLON.

Non, je vous proteste,
Car je le déteste.

CLORINDE ET TISBÉ.

Ah! comment sortir d'embarras?
Que dites-vous, Mademoiselle?
Sortez d'ici, fille rebelle!

CENDRILLON.

Non, non, je ne sortirai pas.

CLORINDE ET TISBÉ.

On veut la rendre heureuse,
On veut lui donner un époux;
Elle fait la dédaigneuse!

CENDRILLON.

Hélas! je suis bien malheureuse.
Eh! que ne le prenez-vous?

CLORINDE ET TISBÉ.

Comme elle est insolente!
Qu'elle est impertinente!
Vous l'épouserez,
Vous l'aimerez.

CENDRILLON.

Non, je vous proteste,
Car je le déteste.

CLORINDE.

Ah! ma sœur, quel embarras!
Sortez.

CENDRILLON.

Je ne sortirai pas.

CLORINDE.

Taisez-vous, fille rebelle!

TISBÉ.

Mais le roi vient. Ah! ma sœur, avec elle
Ne nous montrons pas;
Sortons, sortons, quel embarras!

CENDRILLON, pleurant.

Ma destinée est affreuse!
Je suis pourtant bien malheureuse;
Mais cette fois, je n'obéirai pas.

SCÈNE IX.

CENDRILLON.

C'ÉTAIT le roi!... Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait? Pourquoi ai-je quitté ce précieux talisman?... Et mes sœurs... comme elles me traitent!... moi qui les avais si bien accueil-

lies... moi qui les aime !... J'ai tout fait pour obtenir leur amitié... Je les ai servies sans qu'il me soit jamais échappé une plainte, un murmure; et elles me repoussent sans pitié !... Mon Dieu !... mon Dieu ! je suis bien malheureuse !

SCÈNE X.

LE PRINCE, CENDRILLON.

LE PRINCE.

Que vois-je ? une jeune personne en pleurs !... Je ne me trompe pas : c'est cette petite Cendrillon, dont le sort m'a si vivement intéressé... Qui peut vous avoir fait de la peine, mon enfant ?

CENDRILLON, à part.

C'est lui !... (*Au Prince, en s'efforçant de retenir ses larmes.*) Ce n'est rien, Monseigneur, ce n'est rien.

LE PRINCE.

Malheur à l'audacieux qui oserait vous maltraiter ici !

CENDRILLON, à part.

Ah ! mon Dieu, comme il est devenu beau depuis qu'il est roi ! est-ce qu'il aurait trouvé ma rose ?

LE PRINCE.

Vous pleuriez quand je vous ai quittée, et je vous retrouve encore répandant des larmes.

CENDRILLON.

C'est qu'on n'avait pas voulu me laisser aller à la fête... aussi, toute la nuit j'y ai rêvé.

LE PRINCE.

Vous y avez rêvé ?

CENDRILLON.

Oui, et si mon songe est vrai, il doit s'y être passé des choses bien extraordinaires.

LE PRINCE.

Ah ! sans doute. Et qu'avez-vous vu dans votre rêve ?

CENDRILLON.

Je vous ai vu d'abord ; vous n'étiez pas encore roi, personne ne fesait attention à vous.

LE PRINCE.

Personne ?...

CENDRILLON.

A l'exception d'une dame qui est arrivée tout-à-coup avec des pages, des écuyers, des seigneurs...

LE PRINCE.

Grand Dieu! se peut-il? quoi! vous avez rêvé...

CENDRILLON.

Oui, j'ai rêvé tout cela. Vous aviez l'air de l'aimer un peu, cette dame.

LE PRINCE.

Ah! jamais elle ne sortira de mon souvenir... Jamais amour ne fut plus tendre, plus ardent que celui que je ressens pour elle.

CENDRILLON, à part.

S'il savait que c'est la pauvre Cendrillon!

LE PRINCE.

Mais pourquoi est-elle partie, pourquoi m'a-t-elle abandonnée?

CENDRILLON.

Je vais vous le dire: c'est qu'elle ne voulait pas d'une couronne qu'elle ne croyait pas être la vôtre.

LE PRINCE.

Est-il possible? c'est la raison?... Ah! pourquoi ne me suis-je pas fait connaître?... Alidor, vous m'avez perdu! (*Il semble anéanti.*)

CENDRILLON, allant le prendre par le bras.

Écoutez donc, tout ceci n'est qu'un songe, et il se pourrait bien...

LE PRINCE.

N'importe ! tout ce qui me le rappelle... où est-elle ? de quel côté a-t-elle tourné ses pas ?

CENDRILLON.

Elle est revenue.

LE PRINCE.

Elle est revenue ?

CENDRILLON.

Oui, elle est ici.

LE PRINCE.

Elle est ici ? Eh bien ! à son retour, que s'est-il passé ?

CENDRILLON, vivement.

A son retour !... je me suis éveillée.

DUO.

Vous l'aimiez donc avec tendresse ?

LE PRINCE.

Oui, je l'aimais avec ivresse.
Je crois entendre ses accens ;
Ils étaient si doux, si touchans !

ENSEMBLE.

Mais quel charme m'entraîne !
J'éprouve en { la / le } voyant,
Un plaisir, une peine,
Un doux saisissement.

LE PRINCE.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quelle ivresse !
En ces lieux toujours je la voi.

CENDRILLON.

Il ne pense qu'à la princesse,
Mais il ne songe plus à moi.

LE PRINCE.

Oui, je crois toujours l'entendre.
Quelle voix aimable et tendre !

CENDRILLON.

Ciel ! il croit toujours m'entendre !
Que sa voix est aimable et tendre !

LE PRINCE.

Quel enjoûment !
Quel air charmant !
Quelle danse aimable et légère ?

CENDRILLON.

Hélas ! en ce moment,
C'est la princesse qu'il préfère,
Et Cendrillon ne peut lui plaire.
Pour mon cœur, ah ! quel tourment !

SCÈNE XI.

CENDRILLON, LE BARON, CLORINDE, TISBÉ, ALIDOR, LE PRINCE, DANDINI.

ALIDOR.

PRINCE, voici le moment de fixer votre choix ; toute votre cour se rend en ces lieux, il faut vous décider.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LES PRÊTRES, LES MINISTRES, LES JEUNES FILLES, ET LES GARDES.

(Deux femmes portent sur un riche coussin le petit soulier vert et un diadême.)

MORCEAU, D'ENSEMBLE ET MARCHE.

CHŒUR.

A l'instant que tout s'apprête
Pour célébrer ce beau jour ;
Car c'est aujourd'hui la fête
De l'hymen et de l'amour.

LE PRINCE.

Mais quel est donc ce mystère ?

Je ne puis le concevoir.
De trouver celle qui m'est chère,
Il n'est donc plus d'espoir !

CENDRILLON.

Mais quel est donc ce mystère ?
Je ne puis le concevoir.
Pauvre Cendrillon ! de lui plaire,
Ah ! tu n'as plus d'espoir !

CLORINDE ET TISBÉ.

Nous avons encor de l'espoir.

(Cendrillon veut se placer au milieu des femmes.)

CHŒUR DES FEMMES.

Mais quelle est cette étrangère
Qui se glisse parmi nous ?
Retirez-vous, retirez-vous.

CENDRILLON, allant se réfugier auprès du Baron et de ses sœurs.

O mes sœurs ! ô mon père !

LE BARON, CLORINDE, TISBÉ.

Cachez-vous, retirez-vous.

ALIDOR, s'avançant.

Des destins arbitre suprême,
Je proclame leur volonté.
Vous qui voulez le diadême,
Jeunes filles, écoutez :

CENDRILLON ET LE PRINCE.

O ciel ! mon trouble est extrême !

ALIDOR.

Pour obtenir la main du roi,
Il faut mériter cette rose.

LE CHŒUR.

Écoutons ce qu'il propose.

CENDRILLON, à part.

Ah! Dieu, que vois-je? elle est à moi...

TOUTES LES FEMMES.

Que faut-il pour avoir la rose?

ALIDOR.

A l'instant, pour la mériter,
Il est une épreuve à tenter.

CHŒUR.

Quelle épreuve faut-il tenter?
Écoutons ce qu'il propose.

ALIDOR.

Celle à qui peut aller un si joli soulier,
Méritera la couronne et la rose.

CENDRILLON, à part, et regardant le soulier vert qui lui reste.

O ciel! c'est mon soulier.

ALIDOR.

Approchez-vous pour l'essayer.
Approchez-vous.

TOUTES.

Je n'ose.

CENDRILLON.

Et bien! c'est moi qui mérite la rose.

TOUTES.

Quoi! le roi serait son époux?
Cachez-vous, retirez-vous.

ALIDOR ET LE ROI.

Mon enfant, approchez-vous.

TOUS.

Quel espoir est le vôtre?

CENDRILLON.

Je veux essayer
Ce joli soulier.

TOUS.

Quel espoir et le vôtre?

CENDRILLON.

Mais c'est le mien;
Il m'ira bien,
Car voilà l'autre.

(Elle met le soulier qui était sur le coussin.)

TOUS.

O ciel!

ALIDOR.

La rose est à vous.

(Au moment où elle met la rose sur son sein, toutes les femmes se groupent devant elle; il se fait un changement à vue, et l'on aperçoit un trône. Cendrillon paraît vêtue comme au deuxième acte.)

LE PRINCE.

Je tombe à vos genoux.

CHŒUR.

A la plus belle, etc.

(Pendant le chœur, le Prince conduit Cendrillon sur le trône, et lui pose la couronne sur la tête.)

CLORINDE ET TISBÉ.

Dieu! que vois-je? Cendrillon!

CENDRILLON.

Oui, c'est elle qui vous demande votre amitié, qui vous promet d'oublier tout, mais qui se rappellera toujours qu'elle est votre sœur.

LE BARON.

L'aimable enfant!

LE PRINCE.

Que tous les nuages se dissipent; ne songeons qu'à célébrer un si beau jour. Vertueux Alidor, que ne vous dois-je pas?

ALIDOR.

Mon fils, je n'ai jamais eu en vue que votre bonheur; pour qu'il fût bien assuré, il vous fallait une compagne douce, aimable, parée de toutes les vertus. Je l'ai trouvée; elle a été humble dans l'adversité, modeste dans les grandeurs; enfin, elle a triomphé de toutes les épreuves, vous n'avez plus rien à désirer.

CENDRILLON, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon père !

ALIDOR.

Eh bien ! avais-je tort de vous dire :

Ma chère enfant, soyez tranquille,
Restez en paix dans cet asile.
Vous avez un bon cœur, tout vous réussira ;
Le ciel vous récompensera.

CHŒUR GÉNÉRAL.

A l'instant que tout s'apprête, etc.

FIN DE CENDRILLON.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

M. DES CHALUMEAUX, comédie bouffonne en trois actes, par M. Creuzé-de-Lesser 1

L'OPÉRA-COMIQUE, comédie en un acte, par M. Dupaty. 99

LE PRISONNIER, comédie en un acte, par M. Duval. 151

MAISON A VENDRE, comédie en un acte, par le même 219

CENDRILLON, comédie-féerie en trois actes, par M. Étienne. 295

FIN DE LA TABLE.